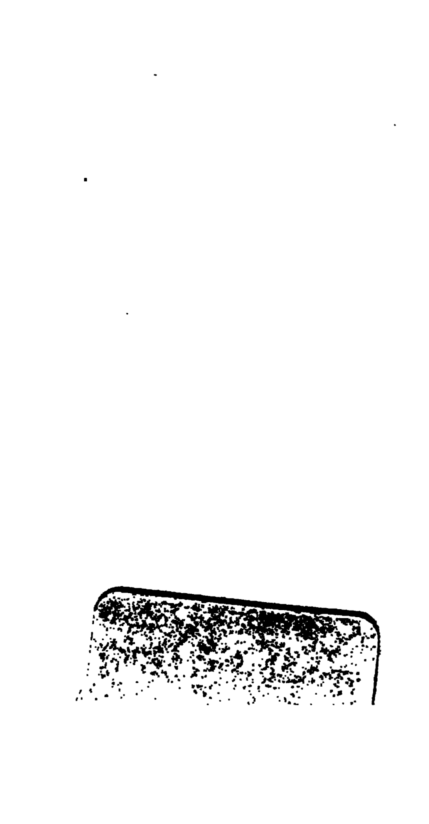


JEANNE JUGAN

ET

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



JEANNE JUGAN
EN RELIGION
SŒUR MARIE DE LA CROIX

JEANNE JUGAN

ET

LES PETITES SŒURS DES PAUVRES

Par l'Auteur d'UNE FEMME APOTRE

AVEC UNE INTRODUCTION

Par M. LÉON AUBINEAU

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1895



A Monsieur l'abbé COLLET, Chanoine honoraire, Curé-doyen de la ville de Saint-Servan.

Monsieur le Curé,

L'œuvre la plus aimable de notre siècle, sa gloire la plus pure, véritable trait du génie de la Charité, en un mot, l'institut des Petites Sœurs des Pauvres, a pris naissance dans la ville de Saint-Servan. Vous êtes le pasteur modèle de cette ville, le père vénéré de sa nombreuse population, vous avez vu croître et se développer cet admirable institut, daignez donc, je vous en prie, accepter la dédicace de cet ouvrage.

Jeanne Jugan est la première quêteuse parmi les Petites Sœurs des Pauvres. Son talent plein d'humilité et de dévouement lui a valu une juste renommée. Elle avait un secret unique pour la réussite de toutes ses requêtes. Je lui demande d'appuyer près du Seigneur celle que je sollicite de votre paternelle bonté, et, en me reconnaissant redevable de cette faveur à son puissant crédit, je déposerai néanmoins à vos

pieds l'hommage le plus profond de ma sincère reconnaissance et l'expression de mes sentiments respectueux et pleins d'estime.

Votre très humble servante,

CLEMENTINE DE LA CORBINIÈRE,
Née LE FER DE LA MOTTE.

Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), le 12 septembre 1882.

Réponse de l'honorable Monsieur l'abbé COLLET, Chanoine honoraire, Curé-doyen de la ville de Saint-Servan.

Madame,

Je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire en m'offrant la dédicace de la vie de Jeanne Jugan.

L'institution de l'ordre des Petites Sœurs des Pauvres a répondu à un immense besoin, et béni soit le Seigneur qui a choisi la paroisse qui m'est confiée pour être le berceau de cette œuvre admirable.

Une de ces Petites Sœurs me disait un jour : « Je ne suis rien, mais je ne veux permettre à personne d'aimer mieux que moi les pauvres du bon Dieu. »

Moi, je voudrais aimer plus que personne cette sainte Famille qui abrite, nourrit, console les dernières années d'un grand nombre de nos plus pauvres paroissiens, et les envoie tous au Ciel.

J'ai bien connu Jeanne Jugan, la chère sœur Marie de la Croix, dont le nom restera légendaire ; *mais il était bon, Madame, de reproduire les grands traits*

de cette âme de Dieu, de cette humble servante des pauvres, de cette vaillante quêteuse, que la charité rendait toute-puissante quand elle plaidait leur sainte cause.

Vous avez voulu, Madame, faire aussi mieux connaître les miracles de la charité dans nos temps, inspirer à vos lecteurs un plus grand amour de Dieu et de nos frères : vous avez bien fait et cette bonne semence ne peut manquer de produire une riche moisson.

J'ai lu autrefois, à Rome, sur la bannière des Canadiens, cette noble devise : « Aime Dieu et va ton chemin. » Votre bon livre est l'œuvre d'un cœur qui aime Dieu, qui le fera aimer : il fera son chemin.

C'est le désir et la douce espérance, Madame, de votre tout dévoué pasteur.

COLLET,

Chanoine honoraire, Curé-doyen de Saint-Servan.

Saint-Servan, 14 septembre (fête de l'Exaltation de la Sainte Croix) 1882.

INTRODUCTION

Un des grands écrivains du dix-septième siècle se raillait un jour de la triste figure qu'on fait à se voir imprimé malgré soi. Ce n'est pas tout à fait mon aventure. Néanmoins je me soupçonne quelque peu ridicule de m'être chargé d'écrire une préface que je ne puis m'empêcher de tenir pour superflue. Si je m'en croyais, je me bornerais à celle qu'un ange a jadis proposée pour un livre divin : *Tolle*, *lege*. Rien de plus effectif. Et vraiment, je n'ai pas l'intention de dire autre chose au lecteur. S'il m'en croit, il s'en trouvera bien. Le ridicule est que le lecteur n'est pas rétif comme saint Augustin, ni travaillé par l'incrédulité : tout naturellement et sans recommandation de personne, il doit accueillir volontiers un nouveau livre de l'auteur de la *Femme Apôtre*.

Faut-il expliquer le lien qui existe entre les deux ouvrages ? Ceux qui connaissent Irma le Fer de la Motte ne savent-ils pas que ses parents ont été dès les premiers jours liés avec l'humble famille naissante des Petites Sœurs des Pauvres? Cette petite famille est aujourd'hui devenue innombrable. Elle est répandue dans les deux mondes, et aussi dans l'autre monde, car elle doit assurément occuper déjà une grande place en Paradis.

Combien des petites compagnes de Jeanne Jugan, qui l'avaient suivie dans sa voie d'humilité et de dévouement, l'ont en effet précédée devant Dieu, et l'attendaient, nous le pouvons espérer, autour du trône de l'Agneau céleste! Leur mémoire est en vénération sur la terre : leur histoire restera-t-elle comme perdue et confuse au milieu du respect qu'elles inspirent ?

Le moment viendra de recueillir les exemples et de marquer les divers caractères de ces servantes des pauvres. Leurs noms, que quelques vieillards seulement portent aujourd'hui dans leurs souvenirs et enchâssent déjà dans leurs prières, rayonneront un jour au milieu de l'Église. Il y a là un patrimoine de gloire qui, pour appartenir en propre aux Petites Sœurs, n'est cependant pas un bien réservé. Les vieil-

lards ont été nourris, consolés, illuminés; il reste à édifier tout le peuple des fidèles. Une plume, ce misérable instrument que la vanité frotte si souvent sur le papier, peut contribuer à ce grand œuvre, et au milieu de l'édification générale, susciter de nouvelles épouses à Jésus-Christ et multiplier les servantes des pauvres. Il suffira de raconter les beaux et grands exemples des premières Sœurs déjà parties pour cette fondation du Paradis, la maison mère par excellence, la maison de retraite définitive et triomphale de la Congrégation des Petites Sœurs des Pauvres.

Elles y sont déjà nombreuses, disons-nous; elles y sont toutes entrées avec la simplicité, la grâce et la paix de la Petite Famille, mais chacune d'elles aussi avec son caractère particulier : l'intrépide et grande Marie-Thérèse, que rien ne pouvait abattre; la suave et ingénue Mère Pauline, que rien ne pouvait troubler; l'ardente et enthousiaste Stéphanie, et cette autre Stéphanie Marie de la Visitation, morte en Espagne, qui me touche de trop près pour que j'ose jamais parler d'elle. Combien d'autres! la Mère Théodore, qui a donné sa vie à l'Amérique; sœur Véronique, qui n'a jamais connu d'obstacle dans l'obéissance; l'ineffable Félicité de Tours et d'An-

gers. Chaque contrée, chaque ville pourrait répéter le nom de celle qui y a été plus particulièrement connue, et dont le souvenir s'y garde avec le plus de prédilection. Elles sont bien toutes les mêmes, « ces filles à M. l'abbé Le Pailleur », comme on les appelait dans leurs premiers jours, et l'armée qu'elles forment en Paradis, sous son pauvre vêtement, son grand manteau et son petit bonnet, conserve encore le sourire et la bonne figure de la Petite Famille. Chacune cependant est elle-même ; car chacune dans l'obéissance, le travail et l'humilité a eu sa mission particulière et a su la remplir.

Jeanne surtout, au milieu de ces saintes et généreuses filles, a eu ainsi sa physionomie propre et sa mission réservée. Son influence s'est étendue au dehors ; elle a été un instant la plus connue et elle est restée célèbre entre toutes ses compagnes. Elle avait vraiment un don particulier pour la quête : elle demandait avec une grâce suprême, elle savait pénétrer les cœurs.

Comment s'y prenait-elle, dans sa simplicité et son innocence? Je me le suis souvent demandé, et si j'osais dire mon sentiment, je crois qu'une partie du secret de sa puissance à obtenir, était dans sa science ou plutôt sa conscience et son effusion à remercier. Il y a une petite histoire

bien connue chez les Petites Sœurs, et qui revient assez à ce propos. Quand M. l'abbé Le Pailleur eut appelé ses premières filles à pourvoir, par la quête quotidienne, aux besoins de leurs vieillards, Jeanne, tout le monde le sait, entra en campagne ; elle fut la première, et elle resta quelque temps la quêteuse en titre de la Petite Famille. Elle ne devait pas garder pour elle seule ce privilège ; elle n'y eût pas suffi, et toutes les Petites Sœurs étaient appelées à la même pratique d'humilité. Jeanne fut chargée d'initier ses compagnes à ce travail quotidien, qu'elle accomplissait avec toutes sortes de bénédictions.

Je ne nommerai pas celle des premières Petites Sœurs à qui Jeanne donna la première leçon. Je l'aurai désignée suffisamment en disant que c'est elle qui a le plus couru le monde, et à qui, il y a plus de vingt ans déjà, les Petites-Sœurs chantaient un jour, dans une de leurs fêtes, qu'elles étaient si bien prêtes à la suivre partout qu'elle pouvait entreprendre plus de *cent* fondations.

On croyait dire beaucoup alors. L'imagination même n'osait aller au delà de ce *cent*.

Cette fondatrice de maisons, avant de songer à rien *fonder, était donc* petite novice au temps

où je me reporte, et s'en allait un jour en quête avec Jeanne. Était-ce à Saint-Servan ou à Saint-Malo? On entra chez un bienfaiteur, et Jeanne, qui était déjà connue, présenta sa petite compagne et lui dit de tendre la main. Le bienfaiteur y déposa son aumône, et la novice, qui avait été bien instruite à l'avance, lui dit merci en faisant une révérence qu'elle croyait de ses plus belles. Jeanne l'interrompit : « Oh! ma petite fille, il faut remercier mieux que cela! Songez donc! ce bon monsieur qui est si bon et qui veut bien nous donner pour nos pauvres! » Prêchant alors d'exemple, elle fit faire à sa petite fille une révérence bien plus profonde, tout en célébrant la charité du bon chrétien qui voulait bien soulager les bonnes femmes.

Remercier n'est-ce pas le secret d'obtenir? et si Jeanne remerciait et voulait qu'on remerciât les *bons messieurs*, combien ne remerciait-elle pas la bonne Providence? Sur ce point, sa vie a été une. Quand elle fut à bout de forces, quand elle dut s'abstenir de toute quête au milieu des hommes, elle resta fidèle et ardente à remercier. Droite, appuyée sur un grand bâton, elle parcourait, dans son extrême vieillesse, les prés et les bois de la Tour-Saint-Joseph, en remerciant Dieu. Elle levait les bras au ciel quand elle

voyait autour d'elle la cohorte des novices appliquées à tous ces travaux agricoles qui entrent dans leur préparation religieuse et sont mêlés à leurs exercices de piété et de formation. Et quand parfois elle revoyait quelqu'un des amis des premiers jours de la Petite Famille, de ces vieux amis qui souventes fois avaient plus aidé de leurs vœux et de leurs désirs que de leur bourse, mais avaient connu quelque chose des admirables et incompréhensibles commencements de l'œuvre, la bonne sœur Marie de la Croix, redressant sa haute et frêle stature, s'épanchait et se récriait avec enthousiasme, montrant cette grande église, cette tour que surmonte la statue de saint Joseph, les spacieuses et superbes constructions, les splendides cultures, et, par-dessus tout, ces âmes, toutes ces âmes empressées à courir vers Dieu et vers l'amour de Dieu dans le service et dans l'amour des pauvres; elle ne tarissait plus en louanges, en adorations, en reconnaissance. Elle chantait son *Magnificat*, pour ainsi dire, et était vraiment éloquente dans sa simplicité. Elle revenait aussi avec un sourire, une candeur et une finesse qu'on ne saurait faire comprendre, sur les anciens jours et leurs petites aventures, les rencontres et les surprises des quêtes, et toute l

germination mystérieuse et profonde de cette floraison dont l'épanouissement charmait les yeux et ravissait le cœur de la vieille sœur Marie de la Croix.

J'ai tort d'essayer un crayon de Jeanne Jugan. Le lecteur, dans les pages qui vont suivre, va trouver, au milieu de détails précieux et charmants, un portrait aimable et véridique de la sainte fille. Ce portrait a, si je puis parler ainsi, le caractère de simplicité du modèle. Un témoin irrécusable en atteste la ressemblance. Il arrive en effet à Marie-Clémence ce qui m'est arrivé à moi-même. Lorsqu'il y a trente ans, quand la Petite Famille des Petites Sœurs des Pauvres était renfermée dans une douzaine de maisons conquises au prix d'incroyables sacrifices, il m'avait paru que l'œuvre était assez importante et assez curieuse pour être signalée aux lecteurs de l'*Univers*. Je réunis mes souvenirs, tout ce que les petits commerces entretenus avec quelques-unes de ces maisons édifiantes m'avaient laissé pénétrer, tout ce que j'avais pu induire ou même deviner de ces fondations merveilleuses, dont l'histoire extérieure était si touchante et dont l'histoire intime était toute miraculeuse. Mon petit travail achevé, je ne *me sentis pas* la hardiesse de le publier sans

l'assentiment du fondateur. Les Saints imposent le respect, et je ne me serais jamais risqué à contrarier le *bon Père*. D'ailleurs, n'a-t-il pas juridiction et grâce d'état pour tout ce qui touche la Petite Famille, même pour tout ce qui la touche du dehors? Au premier mot de mes intentions, le *bon Père* manifesta sa répugnance. Il ne voulait pas appeler l'attention publique sur sa petite œuvre. Ne se manifestait-elle pas assez rapidement? Il fallait laisser à la Providence tout le soin de la publicité. Un récit était bien délicat à faire. Comment parler de tant de merveilles sans blesser la modestie de celles qui en avaient été les objets et les instruments? Ayant exprimé son sentiment en général, le *bon Père* ne refusa pas de prendre connaissance du cas particulier qui lui était proposé. Après avoir lu mes courtes pages, sans changer de sentiment en principe, il estima que, dans l'espèce, il en pouvait peut-être modifier l'application ; et ne se fiant pas à ses lumières, il eut recours à un sentiment qui ne lui avait jamais failli et où il avait toute confiance. J'ai tous ces détails présents et vivants dans la mémoire. Je les raconterai peut-être un jour... un jour! dans bien longtemps, plaise à Dieu! La réponse donnée immédiatement fut qu'il *n'y avait aucun* inconvénient et qu'il pou-

vait y avoir avantage à laisser imprimer et courir mes petites feuilles. Dans leur simplicité et leur faiblesse, elles étaient peut-être bien un coup de Providence, un coup imprévu toujours. Elles donnaient une assez juste idée de l'esprit de la Petite Famille; et bien que des personnes vivantes fussent mises en jeu, le récit gardait trop de discrétion pour offenser qui que ce soit.

Cette décision était sage apparemment. Mes petites feuilles, imprimées dans l'*Univers*, furent traduites dans presque toutes les langues, et elles ont propagé au loin le renom des Petites Sœurs des Pauvres. Le *bon Père* a la simplicité de croire qu'elles lui ont amené beaucoup d'enfants. Cette petite notice est toujours réputée dans la Petite Famille ; elle y a un nom : c'est le *petit Livre*.

Le livre de Marie-Clémence a suivi la même filière que ma petite brochure. Il est donné au public avec l'assentiment du père Le Pailleur. Ce bon abbé a demandé à l'auteur d'intercaler dans son récit quelques traits édifiants, mais étrangers à la fondation et aux Petites Sœurs. Nous pouvons sans imprudence présager que ces pages ingénues et charmantes, animées de cette aimable familiarité et de cette émotion

communicative qu'on a tant goûtées dans les lettres de la sœur François-Xavier, porteront toutes sortes de fruits d'édification et de salut.

Marie-Clémence a pieusement et gracieusement rassemblé des traditions prêtes à s'éteindre et sur le point de disparaître. Voici trois ans que la sœur Marie de la Croix est morte. Elle avait quatre-vingt-six ans. Ceux qui ont pu connaître familièrement les témoins de ses premières années sont déjà rares, et ce sont, pour la plupart, de ces témoins que les congrégations romaines, dans les procès de canonisation, font interroger *ne pereant*. Il était temps de réunir et de fixer leurs témoignages. Le travail de Marie-Clémence restera comme un document important et irrécusable de cette grande histoire des Petites Sœurs des Pauvres, qui est toujours à écrire et qui sera écrite, nous en avons l'intime conviction. Heureuse la main que la Providence appellera à ce travail! elle dévoilera une face inconnue, toute radieuse et splendide de ce dix-neuvième siècle, ce siècle des soi-disant lumières, dont les apparences se montrent de toutes parts hideuses et épouvantables et qui, dans le fond, est peut-être un siècle de miséricorde qui verra s'accomplir et rayonner par-dessus toutes ses misères la réali-

sation des magnifiques promesses du Sacr
Cœur.

Marie-Clémence, qui ne sait pas qu'elle e
un écrivain, parle de l'abondance du cœu
La sœur Marie de la Croix a conduit son hist
rien à parler des pauvres. A ce sujet, l'hist
rien a donné quelque liberté à sa plume,
la petite affabulation curieuse et instructi
où il a mêlé la franc-maçonnerie et la conf
rence de Saint-Vincent-de-Paul, montrant l
tentations où sont exposés les pauvres et l
secours qu'ils rencontrent, cette petite affab
lation est pleine de renseignements et d'int
rêt. Ceux qui ont un peu visité et pratiqué l
pauvres, sentiront la vérité des tableaux et l
goûteront. Il y a là des détails poignants et v
vants pris sur le fait. L'auteur parle, on le sen
en pleine connaissance de cause. L'imaginatio
ne lui a servi qu'à grouper et animer les fai
que l'expérience lui a démontrés. L'expérien
est toujours bonne à entendre ; et le livre o
doyant et divers, — si je puis me permett
d'employer un mot qui semble en ce mome
un peu bien fort à la mode, — ce livre ondoya
et divers, dont la partie biographique pour
entrer un jour dans les *Acta Sanctorum*, et do
la partie romanesque est sincère et édifiant

se trouve dans son ensemble charmant, gracieux et facile à lire. Il est écrit d'une plume fine et alerte, qui a les vives allures; et le lecteur, après l'avoir goûté, lui donnera assurément une place de choix à côté de la *Femme Apôtre*.

Tolle, *lege*.

LÉON AUBINEAU.

AVERTISSEMENT

AUX LECTEURS

Il y a déjà bien des années que le comte de Maistre écrivait : « En composant un livre, le plus difficile est de savoir par où et comment commencer. »

Je pourrais bien, moi aussi, quoique séparée de ce grand homme par une distance presque infinie, en dire autant, si je n'avais à présenter à mes lecteurs des récits simples, des pages vraies, — et la vérité porte son charme avec elle. Ce qui excite à bien faire, ce qui est un stimulant avantageux ou un correctif pour l'âme, n'est-ce pas ce que l'on désire rencontrer en ouvrant et en lisant un livre ? Or, le simple aperçu

de la vie de Jeanne Jugan, une des pre: religieuses de la congrégation des Petites des Pauvres, offrira cet avantage à mes le(C'est une simple fille des champs, une ser une humble quêteuse; mais c'est aussi u caractère : doux comme celui du Maître servait, ferme comme le granit des contr Il l'avait fait naître.

En écrivant son histoire, mon premier l de faire connaître et apprécier cette h ignorée, qui n'a cherché pendant sa vi l'ombre et le mépris.

L'Évangile nous dit : « Celui qui s'abaiss élevé. » Quelquefois, sur cette terre, l'équi hommes rend au juste cet hommage. Essa le lui obtenir même du lecteur indifférent été pour moi un plaisir ; y réussir serait ur heur.

L'histoire de Jeanne Jugan entraîne néc rement celle de l'institut des Petites Sœu Pauvres, je l'ai abordée franchement, sans treindre à des allures méthodiques et s qui ne permettraient pas le franc et gai s et ne s'allieraient pas avec la naïveté des *tères qui y sont* retracés.

Le lecteur sera charmé, je l'espère du moins, de rencontrer dans ces lignes les noms des compagnes de Jeanne Jugan, de suivre les progrès de la congrégation des Petites Sœurs des Pauvres, de s'identifier avec les premières héroïnes de cette fondation et de s'initier aux coutumes du pays où elle s'est développée.

La charité a mille formes, mille aspects divers, j'en effleure quelques-uns. Dans ce simple récit, sous forme de correspondance, des excursions me sont permises autour du clocher de ma paroisse. Quelques croquis peuvent être enlevés dans la largeur de son horizon; j'ai pris cette liberté et je sens qu'elle ne peut nuire à l'intérêt de mon ouvrage; elle sera, au contraire, un attrait de plus pour le jeune public qui ouvrira ce volume et il y verra avec quelle facilité un grand nombre d'âmes d'élite pratiquent le dévouement et la vertu, quelle que soit la position sociale où Dieu les a placées.

J'ose appeler l'attention du lecteur sur la date des premières lettres; à cette époque (1877), Jeanne Jugan vivait encore, elle n'est morte qu'en 1879, âgée de quatre-vingt-six ans. Cette circonstance *explique* les différentes manières dont

il est parlé d'elle dans le courant de l'ouvrage.

Il est de mon devoir dans cet avertissement de citer les édifiantes brochures de M. Aubineau et le livre si complet et si véridique de M. Félix Ribeyre; j'y ai puisé des pages très intéressantes, des dates et des renseignements d'une grande utilité. Je suis heureuse d'offrir ici mes remerciements à ces excellents écrivains.

L'histoire d'*Une Femme Apôtre,* que j'ai offerte dernièrement au public, a été accueillie avec une grande bienveillance. Des félicitations délicates, des sympathies discrètes, des encouragements de presse, des éloges d'écrivains éminents, m'ont prouvé que j'avais atteint le but que je me proposais en publiant la vie et les lettres d'Irma le Fer de la Motte

Cette vie de Jeanne Jugan diffère de l'autre sous tous les points, sauf celui de la vertu; et, à cause de ce point important, j'espère encore le succès. C'est une page de la lutte de la vie qui se déroule aux regards attentifs du lecteur.

Qu'est-ce donc que la lutte de la vie? C'est la lutte continuelle entre la misère, le malheur d'un côté, et de l'autre le dévouement et la

charité qui les soulagent. Et, par la triste condition des choses humaines, on a beau doubler, tripler, décupler la charité, il y a toujours quelque chose qui va plus vite et plus fort : c'est la souffrance.

La création de l'institut des Petites Sœurs des Pauvres apporte dans cette lutte une énergie qui réjouit l'Église.

On dirait une gageure d'émulation avec les œuvres d'héroïsme qui l'ont devancé : les infirmes, les vieillards sont instruits, soignés, secourus de toutes manières avec un dévouement qui se rapproche de la tendresse filiale.

C'est l'action et la prière merveilleusement combinées; et, je veux citer ici ces paroles de Donoso Cortez, qui, plus que jamais, doivent trouver leur application dans le siècle tourmenté où nous vivons :

« Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que, s'il y avait

une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au Ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. »

En terminant cet avertissement, demanderai-je l'indulgence aux lecteurs qui ont déjà mon ouvrage entre leurs mains?... « C'est bien tôt et c'est bien tard, » auraient-ils le droit de répondre. Comment donc gagner leur bienveillance?... Je leur raconterai ceci, — c'est un souvenir de ma jeunesse : Ma mère s'étant assise à une table de whist avec trois messieurs, leur dit : « J'ose réclamer votre indulgence, messieurs, car je n'ai pas l'habitude de ce jeu. » Et l'un d'eux lui répondit d'un ton bourru : « Madame, nous ne tenons pas école ici. » — A la fin de la partie, lorsqu'on régla les comptes, ma mère se trouva devoir *cinq centimes* au partner ennemi et peu gracieux. En recevant le sou, il dit avec un bon sourire : « Dieu vous le rende, madame ! »...

Avez-vous compris, lecteurs? Pour moi, en face de partners inconnus, ayant conscience de mon inhabileté, de mon ignorance, je tremble, malgré mes bons atouts, et j'ai peur de ne pas

gagner la partie. Hélas ! peut-être, vais-je entendre cette parole dure : « Ce n'est pas le moment de faire école ! » Mais peut-être aussi la lecture de Jeanne Jugan procurera-t-elle à droite et à gauche, aux amis, aux ennemis, un léger plaisir, une bonne pensée, un gain, quelque modeste qu'il soit; un humble petit sou, si vous permettez la comparaison ; et alors, en fermant le livre, puissent mes lecteurs me dire, dans un sourire : « Dieu vous le rende, madame ! » Et surtout, puisse Dieu l'entendre !... C'est là toute ma prière.

JEANNE JUGAN

PREMIÈRE LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT (1) A MARIE-CLÉMENCE

Béziers, 1877.

Ma chère sœur,

C'était hier jour de travail, jour de réunion de mes amis les ingénieurs, et, dans le moment que mes bureaux regorgeaient de monde, mon secrétaire m'a averti que deux religieuses me demandaient et m'attendaient au salon. Je m'y suis rendu d'assez méchante humeur; je me suis déridé en apercevant le costume, le simple, le cher petit costume des Petites-Sœurs des Pauvres; je ne savais pas qu'elles eussent une maison à Béziers. Nous n'avions pas grand

(1) Pierre de Tressaint, orphelin dès sa naissance, élevé et nourri par la mère de Marie-Clémence, ne connaît pas d'autre famille que sa famille adoptive; de là les noms de frère et sœur, père et mère revenant si souvent dans sa correspondance. Le lecteur intelligent est averti; on ne reviendra pas sur ce sujet.

(*Note de l'éditeur.*)

temps pour causer, mais je les ai néanmoins fo
étonnées par ma science au sujet de leur fondation
de leur fondateur; je jouissais de leur surprise.

Quand je leur ai dit que je connaissais le bon Pè
Le Pailleur, la bonne Mère Générale, que j'avais
l'œuvre à son début et grandir sous mes yeux, ell
se seraient bien partagé mes dépouilles (elles venaie
bien un peu pour cela); elles m'accablaient de que
tions et j'ai été une ou deux fois au bout de mon ro
leau, mais sans l'avouer. J'inventais quand j'étais pr
de court. Elles ont surtout insisté pour avoir que
ques détails sur la *vieille* Jeanne Jugan : si elle viva
encore, si elle demeurait à Saint-Servan ? J'ai dit
« Certainement oui, mes bonnes Petites-Sœurs, el
vit, *maigrement*, comme vous le faites vous-même
mais cela vous rapportera *gras* pour l'autre monde.
Elles ont ri de bon cœur et nous aurions contin
encore longtemps ce thème, quand mon malheure
secrétaire est revenu me dire qu'on s'impatienta
dans les bureaux; je n'ai eu que le temps juste de le
tirer mon bonjour accompagné de ma modes
offrande et nous nous sommes quittés satisfaits, j'im
gine. Cependant je suis resté tout *chose* en songea
que je ne savais pas bien ce qui concerne not
vieille connaissance Jeanne Jugan; pris à l'impr
viste, j'avais payé d'audace, je suis excusable.

Voici tantôt trente ans que j'ai quitté notre bon
petite ville de Saint-Servan, et réellement j'ai perd
de vue et de mémoire cette première quêteuse, ém

rite entre toutes les petites sœurs quêteuses. Je voudrais bien que tu eusses la bonté de me renseigner, toi qui es sur les lieux ; cela te sera facile. Ces Petites-Sœurs doivent revenir une fois par mois ; la supérieure paraît bonne et aimable, nous allons devenir vieux amis, je vois cela ; mais il me faut de l'instruction. Je te nomme ma pourvoyeuse. Tu me racontes de si jolies histoires sur ton bonhomme Jollibois, que j'ai confiance en ta plume et en ton narré. Allons, ma bonne petite sœur, tu sais que je suis friand de longues lettres ; de plus, je te fournis une matière pieuse, voilà ton affaire : prêche, narre, édifie et surtout aime ton vieux frère, qui te sera très reconnaissant et t'envoie d'avance remerciements et bénédictions.

DEUXIÈME LETTRE

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan, avril 1877.

Mon cher Pierre,

Je venais de me quereller avec mon bonhomme Jollibois lorsque j'ai reçu ta bonne lettre. Certes ce me sera un grand plaisir de te donner force détails sur Jeanne Jugan et nos Petites-Sœurs.

N'est-ce pas la gloire de notre ville d'avoir servi de berceau à cet institut? C'est de cette première ruche que les abeilles ont essaimé et essaiment encore chaque jour. — Oui, Jeanne Jugan vit, tu ne t'es pas trompé sur ce point; mais elle ne demeure pas à Saint-Servan. C'est de toutes les Petites-Sœurs des Pauvres celle que je connais davantage, tu ne peux mieux t'adresser qu'à moi pour recevoir une instruction complète; mais aujourd'hui je suis dans un conflit de bonnes œuvres et j'ai la tête si remplie de tous les Jollibois du monde, que je crains de ne pouvoir te parler d'autre chose. Figure-toi que mon bonhomme, dont je *pleure* encore la femme qui nous a laissé cinq orphelins sur les bras, vient de m'apprendre qu'il

avait été marié autrefois en *première* et qu'il allait se marier en *troisième :* « C'est à cause du petit Jean, a-t-il ajouté; sans le petit, je ne me marierais pas, mais ma *nouvelle* l'aime déjà. — Mon brave homme, lui ai-je répondu, je ne vous blâme nullement de vous marier, si vous épousez une bonne femme. Qui épousez-vous? — La Rossignolle. C'est la veuve d'un forgeron de village; je suis allé la retenir. J'ai toujours fait apporter son lit et son petit mobilier chez moi, c'est plus sûr. — Quand vous mariez-vous? — Pas avant une dizaine de mois : n'y a que quinze jours qu'elle a perdu son homme, que je connaissais bien. C'était pas la peine qu'il y eût deux loyers, elle va venir chez moi prendre soin du petit Jean. »

Tu juges si j'ai bondi et si j'ai agi. La femme était déjà installée chez lui. Elle a l'air très peu intelligent, mais elle s'est soumise de bonne grâce à prendre un autre logement. En même temps que mon bonhomme m'annonçait son projet de mariage, il m'apprenait qu'il avait eu de sa première femme une fille qui avait été élevée par sa marraine en Basse-Bretagne, s'y était mariée avec un tisserand, et qu'elle allait venir demeurer à Saint-Servan avec son homme, ses trois enfants et la mère de son homme, parce que la misère les *mangeait* là-bas. « Je leur ai écrit, ajouta Jollibois, de venir par ici. Ils arrivent demain, mais je n'ai pas où les loger : la mère de mon gendre est infirme, il lui faut un lit à elle seule; il y a deux garçons, une petite fille, le père et

la mère, il leur faudrait une grande pièce. *Ousqu'ils* vont donc passer la première *nuitée?* » Et le bonhomme me regardait en dessous. Mais j'étais trop mécontente pour être bonne. « C'est votre affaire, père Jollibois, vous avez arrangé les choses à mon insu. Sans doute, vous avez prévenu ou demandé l'autorisation du maire, qui n'aime pas à voir arriver tant de Bas-Bretons dans nos villes. C'est à vous d'aviser. — Quand vous connaîtrez mon gendre, Tugdual Kermeur, reprit le bonhomme, vous l'aimerez bien, madame. Tant qu'à Madeleine, la fille de ma première, elle est douce et n'a point de malice. La vieille mère est une femme bien savante, bien *éduquée.* Les deux garçons sont du côté du père pour être intelligents. Je ne connais pas encore la petite Anna. Mon gendre est un homme capable, il suffira de lui trouver de l'ouvrage. C'est-y un homme qui vous ira! C'est lui qu'est pas faible pour ses enfants et qui sait les élever, c'est lui qui leur fait des discours! Avec ça vous lui demanderez s'il fait ses pâques. (Et mon bonhomme eut un singulier sourire.) Si seulement madame pouvait m'indiquer dans son voisinage une pièce à louer? — Je n'en connais pas, Jollibois. — J'en connais bien une, moi, du côté de la Cité, dit le madré bonhomme, elle est grande, bien aérée, en vue de la mer d'un côté, de la Rance de l'autre; elle est prête à prendre, mais on ne veut pas me la louer sans que quelqu'un réponde. J'ai dit que madame me connaissait bien e

qu'on pouvait prendre sur moi des renseignements près d'elle. — Pour des renseignements, j'en donnerai tant qu'on voudra, et des nouveaux, père Jollibois. S'il ne leur faut que cela, la chambre est louée. » Et je me suis mise à rire.

Le bonhomme est parti. Il espérait mieux de moi ; mais tu comprends que j'en apprenais trop à la fois. Certes, j'aimais beaucoup sa femme, c'était une femme courageuse, une mère dévouée ; elle a passé vingt nuits sans se déshabiller auprès de son petit Léon, âgé de quatre ans, qui avait alors une fièvre typhoïde ; elle y a gagné cette maladie, qui l'a emportée après bien des mois de lutte, car elle était d'une santé superbe. Elle est morte me recommandant ses enfants avec tant d'instances, tant de larmes, que je veux tenir les promesses que je lui ai faites ; mais le père est là qui met obstacle à tout. — Cependant, il m'a accordé une grande faveur, il a consenti à laisser entrer sa fille, âgée de sept ans, dans la maison de Nazareth, où sont élevées de petites orphelines. Mais que faire des quatre garçons ? Et voici encore une nouvelle famille de six personnes qu'il voudrait me mettre sur le dos ! Non, non ; qu'ils se débrouillent comme ils pourront.

Ce qui me mécontente du bonhomme Jollibois, c'est de voir les mauvaises allures qu'il laisse prendre à ses fils aînés. Il ne s'en occupe pas, il est toute la journée sur les quais à chercher de l'ouvrage, et quand il revient au logis, il est sombre, taciturne et

se met plus en souci de sa soupe et de son lit que de ses enfants. Je lui ai parlé de les faire admettre au patronage et aux cercles de la jeunesse, il n'a pas voulu.

« Ne me parlez point de toutes ces sociétés-là, me dit-il, ni de vos Saint-Vincent, ni de vos cercles, ni de vos orphelinats. J'ai été élevé sans cela et *j'ai bien tourné;* mes enfants feront comme moi. Ils n'ont pas besoin de camarades. Est-ce que je ne suis pas là donc? Est-ce que je ne leur suffis pas? »

Or je sais de bonne source que les deux garçons ont cherché et trouvé de mauvais camarades et qu'ils ont déjà fait de mauvais tours. J'avertis le père, mais je n'obtiens rien. — « Qu'avez-vous à me reprocher, madame? je leur gagne leur pain. Le grand va s'embarquer; le second, mon Victor, va être goujat. C'est certain qu'ils ne m'obéissent pas, mais c'est pas faute de leur commander. — Vont-ils seulement à la messe le dimanche, père Jollibois? — Pour cela, madame, je peux pas vous dire. Moi, j'y vas, et je leur dis d'y aller. Pour lors, ils descendent l'escalier plus vite que moi, et je ne les vois plus quand je suis dans la rue. Savez-vous, madame, une chose *embêtante?* Tous mes gars, à l'exception de Victor, sont du côté des parents de ma seconde femme et ne valent pas grand'chose; mais Victor et le petit dernier sont gentils; et c'est pas pour dire, mais *c'est mon sang;* pour les autres, je ne peux pas m'en *chevir.* — Il faut les corriger, père Jollibois. — Je les corrige aussi;

quand ils défoncent mes armoires, je *cogne* dessus ; mais ça n'y fait rien, ils ont la tête plus dure que mes deux poings. »

Voilà, mon cher Pierre, le langage textuel du bonhomme et le tableau de la famille. Si tu me donnes de bons avis, je les suivrai. Mais qu'attendre d'un père qui ne sait pas commander et d'enfants qui ne veulent pas obéir ?

Je te contenterai au prochain courrier. Il me sera plus agréable de te parler de Jeanne Jugan que de ces communards en herbe. Un peu de patience, crois à la promesse de ta sœur.

MARIE-CLÉMENCE.

TROISIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE.

Béziers, juin 1877.

Tu as si bien fait, ma chère sœur, que tu as laissé revenir les Petites-Sœurs à mon domicile avant de m'expédier cette notice que je te demandais sur Jeanne Jugan. Quand elles ont sonné et que j'ai reconnu leurs voix, je n'étais pas trop fier ni trop *avisé*, comme on dit dans notre pays : j'ai évité l'abordage. J'avais un rhume de cerveau épouvantable qui était un sujet de conversation tout trouvé. Mes yeux, mon nez se fondaient en eau ; ah ! que la mère de tes amies D... et moi serions cotés cher dans une année de sécheresse !

Ces Kermeur vont te donner du fil à retordre. Ne te mets pas tant de monde sur les bras. Je n'aime pas les Bas-Bretons, ils sont tous sales et lèvent le coude facilement. Il faut savoir rester dans son pays : Saint-Servan est encombré de cette population. N'avais-tu pas assez de la famille Jollibois? Il est possible que tu aies plus de consolation avec les Kermeur; ça peut être de braves gens, il n'y a pas de règle sans exception; mais pour le

bonhomme et les quatre garçons, ceux de son côté, comme ceux du côté de la défunte, c'est du gibier de potence; je crains même que les Saint-Vincent ne puissent en venir à bout; pourtant ils font des merveilles, quasiment des miracles, dans notre petite ville, comme dans les capitales. J'ai un ami c'est un personnage dans une position très élevée et un membre des plus actifs de la société de Saint-Vincent-de-Paul; depuis longtemps, il m'initie aux œuvres qui s'y pratiquent, et toute mon estime est acquise à cette société. J'en suis membre honoraire, étant dans l'impossibilité de disposer de mon temps. J'aimerais à te parler bien au long de mon ami et surtout à te mettre entre les mains quelques fragments du journal de sa jeunesse, tu verrais ce que la grâce a opéré dans ce cœur si craintif autrefois du qu'en-dira-t-on et des vains jugements des hommes. A présent il va tête levée et ne craint pas de mettre son nom à la première ligne des listes de souscription pour les bonnes œuvres. Tu le connais ce nom, mais tu ne connais pas ses premières années. Allons, je vois que nous allons enfourcher chacun notre dada, toi les Jollibois et moi mon amiral, et que nous laisserons Jeanne aux oubliettes. Ah! mais non, il n'en sera pas ainsi, et sans transition je reviens à mes Petites-Sœurs, j'allais dire mes brebis. Tu n'as pas l'idée comme elles sont bonnes quêteuses. Ce ne sont pas elles qui seront tondues ni à qui l'on mangera la laine sur le dos non, je t'en réponds. Elles sont donc venues deux

l'autre jour : ma vieille supérieure et une très jeune, une novice, je suppose. Habituellement c'est la vieille qui parle et la jeune qui écoute et baisse les yeux. Mais ce jour-là, justement, baissant les yeux, elle avise mes pieds et me dit : « Mon bon monsieur (c'est le prélude obligatoire), nous manquons de chaussures pour nos vieillards; si vous en aviez hors de service, il nous faudrait quelques paires de grands souliers. — Ma sœur, ai-je répondu en allongeant mon pied *mignon*, vous tombez mal, j'ai le pied petit et me chausse en conséquence. » Elle devint très rouge, mais je gardai mon sérieux. Après leur départ, je fis une perquisition dans ma garde-robe et leur envoyai des chaussures de bon métrage. Je pense que la pauvre petite sœur sera longtemps sans oser m'en redemander. La supérieure m'a confié que depuis son noviciat elle n'était jamais retournée à la Tour-Saint-Joseph, qu'elle serait heureuse d'y aller faire une retraite. « Ah! me disait-elle, quel bon temps c'était! alors nous étions toutes sous les yeux du *bon Père*, et de la bonne Mère Générale. De grand matin nous allions faire les allées du jardin et cueillir les limaces. Et nous avions de si bonnes instructions! Qui me donnera d'y retourner avant ma mort? — Ma mère, lui dis-je, ne vous désolez pas; je ne peux pas vous fournir le bon Père supérieur et la bonne Mère Générale, mais la seconde partie du programme est à votre disposition : venez de grand matin dans mon jardin faire mes allées et

chercher mes limaces et revenez vers quatre heures, à la fermeture de mes bureaux, et je vous ferai un petit discours sur la vie dévote et la mortification des goûts que ne renierait pas votre ancienne maîtresse des novices. » Tu juges que cette bonne Mère a ri. Ça leur fait du bien : on a beau être religieuse et avoir fait des vœux, il y a des instants où le cœur faiblit et un bon rire vaut un petit coup de vin.

J'ai essayé de persuader à cette bonne supérieure qu'elle serait bien aise d'être réélue lors des prochaines élections du chapitre, qui ont lieu tous les trois ans, et je lui ai montré les avantages de sa place. Mais assez de plaisanteries. Toi, ton rôle va être de m'édifier, prends ce mot sous ses deux acceptions.

Où est Jeanne Jugan actuellement? Est-ce elle ou bien mademoiselle Marie Jamet qui a commencé la fondation? Moi d'abord, *je flanque* tout sur le dos de ma Jeanne. Autrefois on ne parlait que d'elle, c'était toujours son nom que l'on mettait en avant, et quand on avait eu la chance de placer bonne femme ou bonhomme à l'asile... Enfin disait-on, le voilà hors de peine, et casé chez les Jeanne Jugan!

Je me souviendrai toute ma vie de la première fois que j'ai vu Jeanne. J'avais sept ou huit ans. Mon père m'avait mis dans le chemin, en punition et pour cause; je ne l'avais certes pas volé. Il y avait deux heures que je criais sans verser de larmes; c'était un de ces jours néfastes où mon bon ange et moi étions sourds, disait ma pauvre mère, moi, parce que je

n'entendais rien, lui, parce que je lui avais per(
tympan de l'oreille. Quand j'étais dans la rue
n'étais pas fier, le cœur me tressautait de peur
quelqu'une de nos connaissances n'arrivât. Je me
parais donc à escalader les murs de la cour, ce fam
jour en question, lorsqu'une ombre parut au hau
chemin. C'était une femme, elle s'avançait vit
doucement, c'est-à-dire ses allures étaient mode
et son pas rapide. Elle portait un costume des
simples et avait un panier au bras. Elle s'arrêta
porte de mon père et me dit avec politesse : « Bonj
mon petit monsieur. » Elle ne me fit aucune ques
et ne parut pas s'apercevoir de ma position déli
(je lui ai toujours su gré de sa discrétion). Je rer
furtivement avec elle dans la maison et gagnai :
bruit ma chambre. Le soir, j'interrogeai ma vi(
bonne, car j'ai toujours été curieux, et je lui (
« Périne, qui est-ce donc qui a sonné tantôt, lors
j'étais dans la rue à prendre un peu l'air ? — Mon p
chéri, répondit-elle, c'est Jeanne Jugan. — M
qui est-ce Jeanne Jugan ? — Mon petit chéri, c'es
servante des pauvres, leur grande quêteuse. » (
éveilla de plus en plus ma curiosité. Je me fis d
ner bien des détails et j'écoutai avec attention
que me raconta ma bonne. Depuis lors je me :
toujours intéressé à cette œuvre commencée d
ma ville natale. Jeanne Jugan m'avait semblé
vieille lors de cette première rencontre, je lui donn
bien soixante ans. Or, comme voilà trente ans

cela, ça lui ferait aujourd'hui dans les quatre-vingt-dix ans. J'ai besoin de rectification à ce sujet.

Ecris-moi donc un bon volume, serre tes lignes, conte des riens, si tu veux, mais vas-y rondement pour le style. Que diable! tu écris à un frère, et tu ne songes pas à te faire imprimer... Où en étais-je? je ne sais plus. Nous avons à Béziers plusieurs congrégations religieuses; mais les protestants sont en grand nombre, et nous, catholiques, nous nous donnons la main et la donnons aux œuvres établies; nous avons les Sœurs de la Charité, et surtout cette chère conférence de Saint-Vincent-de-Paul dont je te parlais tout à l'heure et qui produit un bien admirable, non seulement parmi les pauvres, mais encore parmi les membres de cette société; mais que veux-tu, on n'est pas Servannais pour rien, et si je ne me faisais une raison, je donnerais facilement toutes mes aumônes aux Petites-Sœurs des Pauvres. Du moins elles ont comme de coutume mes choux quand ils montent, mon raisin quand il refuse de mûrir, mes pois quand ils se changent en balles. Mais c'est ma fenaison qui les réjouit! Tu connais mon rond d'herbe, on m'envoie quatre bonshommes pour le faucher, Coco et sa charrette pour emporter le foin. Je suppose que tout ce *monde* a besoin de respirer l'air de la campagne... Les bonshommes déjeunent avant de quitter l'asile, mais vers dix heures on *redéjeune* à l'ombre des grands bois; ils retournent dîner à midi, reviennent à deux heures, goûtent sur l'herbe à

quatre. Il y a toujours le moment critique que sais. Le costume avec lequel ils traversent la ville trop beau pour la besogne du fauchage (qui l'aur pensé ?), on se déshabille à l'écart. Réellement j'en jeté un cri... de surprise la première fois que aperçu le spectacle : un peu plus... un peu mo veux-je dire, et j'avais quatre Apollons dans mes b quets. Je leur donne à chacun un sou par jour po leur tabac, et j'ai eu peur d'une cinquième journ (tu sauras qu'ils ont mis quatre jours, à quatre homn par jour, pour faucher mon rond). Voilà une sava manœuvre, et des gens qui savent faire durer le pl sir. Je m'aperçois que je fais durer aussi un peu tı longtemps le plaisir de correspondre avec toi : ingénieur a toujours de la besogne.

Je t'embrasse au cas seulement que tu sois aima envers ton vieux frère.

PIÉDRO.

QUATRIÈME LETTRE

Enfance de Jeanne Jugan, sa jeunesse

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan, 1877.

Je vais être aimable, cher frère, trop aimable peut-être, et si l'amabilité se calcule par le nombre des lignes et des pages, j'aurai gagné au moins une demi-douzaine de bons points.

Croirais-tu qu'il m'a fallu aller aux renseignements moi-même afin de t'instruire sûrement? C'est toute une narration, un vrai volume que le courrier t'apporte; je l'ai écrit avec plaisir et avec simplicité. Pourrait-il en être autrement lorsqu'il s'agit de la vieille Jeanne Jugan, de cette honorable servante des pauvres dont la foi et la vertu font l'honneur d'une contrée, de cette humble fille par laquelle Dieu disposait les cœurs et opérait des merveilles de charité?

Oh! que j'ai eu de bonheur à me reporter à trente-cinq ans en arrière et à me dire : Il y a trente-cinq ans, rien n'existait encore de cet institut admirable

des Petites-Sœurs des Pauvres, rien aux yeux des hommes. Il résidait dans le secret de l'Éternel, et mon rôle m'oblige de scruter respectueusement les pensées du Très-Haut et celles de l'humble prêtre auquel Il les communiquait.

Je vais te raconter une *création* et je te remercie du plaisir que tu me procures. Il est toujours édifiant de connaître les voies et les moyens que Dieu prend pour parler aux hommes; il est intéressant de pressentir les sentiments qu'Il inspire à ses serviteurs, car des hauteurs des cieux ces choses demandent, pour se faire, à descendre dans les actes de la vie; et le sublime va passer devant nos yeux enveloppé dans le manteau de la simplicité et de la fragilité, sa véritable forme, sans mélange d'éléments factices et trompeurs.

Je commence... Je ne croyais pas faire un si long préambule !...

Notre petite ville de Saint-Servan n'a pas l'honneur d'avoir été le berceau de Jeanne Jugan; celle-ci est née à Cancale, au village des Petites-Croix, le 15 mai 1793 (si elle n'a pas quatre-vingt-dix ans, elle en a quatre-vingt-quatre bien sonnés, et je t'en parlerai plus d'une fois comme si elle était morte; attends-toi à cela).

La Vierge Marie, qu'elle devait si tendrement et si constamment aimer, lui obtint la faveur de venir au monde dans le mois qui lui est spécialement consacré; mois des fleurs, mois des prières et des cantiques, mois du renouveau que Germaine Cousin saluait avec amour et que Jeanne Jugan, autre petite bergère, a

toujours fêté et fête encore chaque année avec allégresse. Ses parents étaient de simples cultivateurs. Sa mère se nommait Marie Horé. Lóngtemps elle avait été en service chez des fermiers; mais après son mariage avec Jugan, elle se retira dans la ferme du Grand-Pré, près de Cancale.

Dieu bénit l'union du père et de la mère de Jeanne par la naissance de quatre enfants : un fils et trois filles. Jeanne était l'aînée de la famille. On m'a dit qu'elle avait toujours été pieuse, docile et sage. Dans son enfance, elle allait garder les troupeaux dans les champs, sur les hautes falaises qui dominent la baie de Cancale. L'herbe et les fleurettes étaient sous ses pieds, le grand ciel sur sa tête, et, devant ses yeux, s'étendait à perte de vue l'Océan avec toutes ses richesses et ses magnificences.

Lorsque le temps est pur, on aperçoit au loin la silhouette du Mont Saint-Michel qui se tient entre la mer et le ciel comme un géant assez puissant pour braver l'une et embrasser l'autre.

Au pied des falaises sont les grèves ; grèves uniques, complètement plates, sur une surface de près d'une lieue, champs cultivés sous l'eau, séparés les uns des autres par des pieux en bois, des palissades, des haies. Dans ces parcs et ces pêcheries sont entassées les huîtres qui grossissent, s'engraissent et deviennent ces huîtres *parquées* si estimées sur les marchés de Paris et de province. A la mer basse, chaque propriétaire va visiter son champ, faire la toi-

lette à ses verts mollusques et enlever pour la vente les huîtres qui sont de taille convenable et avantageuse.

Rien de plus curieux que le travail des Cancalaises dans ces champs marécageux et pleins de boue. Ce ne sont point là les bergères de Florian. Des bottes aux pieds, des crochets dans les mains, de grands paniers au bras et de lourds vêtements sur les épaules pour se préserver du froid : tel est le costume exigé. Ainsi équipées, elles quittent les maisons de la houle et se hâtent : c'est le moment propice pour l'élevage des huîtres ; elles ne peuvent travailler qu'à la marée retirante ; plus la grève est plate plus la mer arrive vite. Elles ont loin pour se rendre à leurs domaines, et leurs heures sont comptées. Le travail est rude et pénible, mais il est fructueux. Elles égayent la route par la conversation et la plaisanterie. La Cancalaise est spirituelle et vive pour la repartie, et s'amuse parfois de l'étranger à la chaussure délicate, à la toilette élégante, qui s'est égaré dans ces difficiles parages.

Deux fois par jour la mer recouvre ces sables, et le spectacle, s'il est moins animé, devientalors plus grandiose. C'est l'Océan avec sa majestueuse et toujours changeante beauté ; c'est l'ouvrage de Celui qui est toujours ancien et toujours nouveau, et il a reçu à son origine le même type que son Créateur. Quelquefois la mer, unie, scintillante, se déploie comme une immense nappe blanche et réfléchit les rayons éblouis-

sants du soleil ou les teintes plus douces de l'astre des nuits ; d'autres fois, par des temps sombres et orageux, cette masse liquide prend une teinte mate, plombée, pronostic de tempête, et les nuages d'un ciel chagrin et courroucé semblent courir sur ses eaux.

Ce spectacle élève l'âme, et il n'est pas besoin de porter en soi un fonds de poésie pour en sentir la beauté. Dans les ports de mer, chaque enfant, sans se rendre compte de cette impression, éprouve le magnétisme de cette grande souveraine : la mer !

Toute petite fille qu'elle était, Jeanne le subissait. Si les brises marines n'enflammaient pas son imagination, elles fortifiaient et alimentaient sa foi. Les légendes, les cantiques des matelots revenaient naturellement à sa mémoire. Elle savait que les marins de Cancale s'embarquent chaque jour pour aller à la pêche du poisson et des huîtres. Elle avait appris, avec les mères, les épouses et les veuves, à prier pendant que ces hommes travaillent à leur rude métier. Souvent son cœur s'était ému au récit des drames de leur existence et ses pensées s'assombrissaient quand la mer en courroux annonçait de nouveau des dangers et des naufrages pour ces précieuses existences.

D'autres fois, sa confiance naïve s'était accrue lorsqu'une intervention toute miraculeuse et providentielle, attribuée à bon droit à la Reine des Mers, les en avait préservés.

En contact fréquent avec cette vie d'émotions et de périls, Jeanne, dans sa faiblesse et son impuissance

à les conjurer pour ceux qu'elle aimait, trouv ressources dans son âme fervente. Si, dans les jours du printemps, elle dérobait à ses moutons les pâquerettes et les boutons d'or qu'ils se saient à brouter, pour en tresser des couronn Vierge de son petit oratoire, elle ne manqua dans les jours de danger, de lui composer ur ronne de prières. Égrenant son chapelet de bui ses doigts mignons, elle récitait pieusement (tout son cœur la salutation angélique. Chaqı *Maria* n'était-il pas une rose bénite donnée à la du Ciel? On peut lui appliquer cette jolie po Mgr de La Bouillerie :

Une bergerette rêvait.
Elle rêvait à l'agneau qu'elle aimait,
Si bon, si doux, si patient qu'à peine
Elle pouvait en détourner les yeux,
Quand le ciseau tondait sa blanche laine
Il demeurait calme et silencieux...
On l'immola ! la bergerette en larmes
A son troupeau ne trouva plus de charmes.
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi.
L'agneau que tu rêves, c'est moi ! »

Une bergerette rêvait.
Elle rêvait à la fleur qu'elle aimait :
C'était un lis au fond de la vallée
Se balançant quand soufflait le zéphir.
Pauvre bergère, elle fut désolée
Quand elle vit son beau lis se flétrir !
« Tu m'as trompée, ô lis, s'écria-t-elle,
Je te croyais une fleur immortelle ! »
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi.
La fleur que tu rêves, c'est moi ! »

Une bergerette rêvait.
Elle rêvait au beau ciel qu'elle aimait.
C'était la nuit, et la lune argentée,
De ses doux feux parait le firmament.
« Pourquoi, disait la bergère enchantée,
Ne pas voler au ciel rapidement ? »
Elle se fait des ailes de colombe,
Prend son essor. Hélas! elle retombe.
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi.
Le ciel que tu rêves, c'est moi ! »

Une bergerette rêvait.
Elle rêvait à tout ce qu'elle aimait.
En chaque objet sa jeune âme sereine
Trouvait toujours un atome de bien.
Mais rien n'étant la beauté souveraine,
Son cœur aussi ne s'attachait à rien.
« Où donc es-tu ? perfection suprême,
Où donc es-tu ? je te cherche et je t'aime. »
Jésus lui dit : « Enfant, réveille-toi.
L'amour que tu rêves, c'est moi! »

Jeanne fit sa première communion à Cancale, elle s'y prépara avec soin. Dieu se plaît à combler de ses grâces les cœurs purs et innocents, et notre petite amie eut à ce titre une grande part à ses largesses. Depuis lors, elle montra encore plus de déférence pour ses parents, elle s'occupa davantage de ses jeunes sœurs et de son frère, et demanda à sa mère de lui permettre de l'aider dans les soins du ménage. Ils lui furent confiés dans la mesure de ses forces.

La piété, l'ordre, l'aisance régnaient dans la famille. Les enfants grandissaient, la ferme s'arrondissait, Jeanne était devenue une jeune fille ; elle avait dix-huit ans. Depuis longtemps déjà sa sagesse et ses vertus

étaient remarquées d'un jeune homme qui agréait à ses parents et qui ne paraissait pas lui déplaire. Il la demanda en mariage. Jeanne hésitait à s'engager, et le jeune homme partit pour un voyage en mer, sans avoir obtenu son consentement, mais ayant au cœur de douces espérances.

Pendant son absence, une mission fut donnée à Cancale ; Jeanne en suivit exactement les exercices et se fit remarquer par son recueillement et sa ferveur : sans doute Dieu parlait à son âme et l'attirait à une vie parfaite et toute à lui.

Dès que le jeune marin fut de retour de son voyage, il demanda de nouveau la main de Jeanne, car il l'aimait et l'absence n'avait fait que fortifier une affection fondée sur l'estime ; mais Jeanne déclara formellement qu'elle ne se marierait jamais ; elle dit à plusieurs reprises devant sa famille ces paroles vraiment prophétiques : *Dieu me veut pour lui. Il me garde pour une œuvre qui n'est pas connue, pour une œuvre qui n'est pas encore fondée.* Elle ne laissa plus aucun espoir à celui qui se regardait déjà comme son fiancé.

Tel fut le premier renoncement, le premier sacrifice de Jeanne ! Dieu, qui lit dans les cœurs, voit les combats qui s'y livrent. Il donne la force à celles qu'il se réserve pour ses épouses de renoncer à un avenir flatteur pour la jeunesse. C'est le Dieu jaloux qui se garde une vie dès son aurore et qui pourtant ne se révélera et ne se donnera complètement à notre innocente vierge qu'aux approches du crépuscule du soir.

Un peu plus tard, nous voyons Jeanne à Saint-Servan, à l'hôpital du Rosais, soignant un vieux prêtre infirme. Elle n'avait pu quitter sa famille sans répandre d'abondantes larmes, et, de part et d'autre, ce fut une douloureuse séparation. Jeanne aimait beaucoup ses parents, son frère, ses deux sœurs ; toute sa vie elle a conservé des relations pleines d'affection avec chacun des membres de sa famille (1). Était-ce pour échapper à des sollicitations qui se renouvelaient? était-ce pour se fuir elle-même ou pour se faire plus sûrement oublier, qu'elle abandonnait les siens et sa ville natale? Nul ne sait au juste ses motifs, mais ils avaient la sanction de son père et de sa mère. Avant de quitter ce toit qui l'avait vue naître, Jeanne fit deux parts de ses vêtements : elle laissa à ses sœurs tout ce qu'elle avait d'élégant et de joli, ces mille petits riens et colifichets auxquels les jeunes personnes tiennent habituellement, et n'emporta avec elle que le strict et très commun nécessaire.

Elle aimait déjà la pauvreté, et ceci m'explique ce qu'on me racontait d'elle dernièrement : Jeanne était si simplement vêtue les premières années qu'elle habita Saint-Servan, qu'à l'époque des processions de la Fête-Dieu et de la mi-août (elle faisait partie de la congrégation de la Sainte-Vierge) les jeunes con-

(1) Une de ses sœurs s'est mariée avec un nommé Hameline, contremaître de la marine; de ce mariage elle a eu cinq filles, qui ont toujours vénéré et honoré leur bonne tante. Ce sont elles qui ont fourni ces détails; elles sont heureuses de l'hommage rendu à sa mémoire.

gréganistes disaient : « Ne nous plaçons pas aup de la pauvre Jeanne Jugan, elle ne *s'attife* pas as bien pour ces grandes fêtes, nous aurions ho d'elle. » C'est ainsi que la jeunesse ne voit que apparences et parle sans réflexion. Jeanne a toujo eu une tenue d'une propreté et d'une modestie ir prochables ; et parmi ces jeunes filles, bonnes pieuses pourtant, mais un peu frivoles, la plus ain de Celui qu'on honorait dans ces grands jours ét peut-être la pauvre et généreuse Jeanne Jugan.

Elle était encore à l'hôpital du Rosais, lorsque n demoiselle Le Coq vint la chercher et l'emmena cl elle comme servante et amie.

M. l'abbé Le Coq, frère de la nouvelle maître de Jeanne, avait été une des victimes de la Révolutic Il était au séminaire de Dol lorsqu'elle éclata avec plus de force, et il se réfugia sur nos côtes. S'ét procuré un costume de maçon, il séjournait tantô Saint-Servan, tantôt à Saint-Malo, pour déjouer soupçons. Un jour, il apprend qu'un malade dési ardemment voir un prêtre, il se rend près de lui. le reconnaît sur la route, mais c'est un ami. M. Coq fait un geste qui implore le silence, continue course et a le bonheur de réconcilier le mourant av Dieu. Cette heureuse réussite redouble son zèle ; charité lui fait oublier les dangers qu'il peut courir Une autre circonstance semblable à la première l'a pelle encore au chevet d'un moribond ; la distan est longue, il est espionné. L'abbé Le Coq ne pen

qu'à l'âme en détresse qui réclame son secours. Cachant la sainte Eucharistie sur sa poitrine, il se met en route. Cette fois ce sont les émissaires de la République qui l'arrêtent et le fouillent, et il a la douleur de voir profaner sous ses yeux les espèces sacramentelles. Il est envoyé en prison, et peu de temps après il mourait sur l'échafaud.

C'était chez la sœur de ce martyr de la charité que Jeanne avait eu le bonheur de trouver une place.

Bonne et pieuse, capable de comprendre les grandes qualités de sa servante, mademoiselle Le Coq s'y attacha profondément ; de son côté, Jeanne, heureuse de sa position tranquille et cachée, déploya envers la bonne demoiselle les ressources nombreuses de son dévouement et de ses capacités. Elle souffrait néanmoins de la privation de l'air vif des champs ; sa vie sédentaire auprès d'une personne âgée contrastait avec celle de son enfance et de sa jeunesse ; sa santé devenait des plus délicates et causa de vives alarmes à sa maîtresse.

Elles demeuraient à un second étage d'une maison de la rue du Centre ; l'escalier raide et étroit occasionnait des battements de cœur à Jeanne, aussi avait-elle la défense absolue de porter aucun fardeau en le montant ; on lui accordait seulement permission pour un carafon d'eau fraîche, et encore, en voyant la fatigue se peindre sur les traits de sa servante, mademoiselle Le Coq disait, avec une de ces locutions du pays qui lui étaient familières : « Vite, vite, Jeanne, te

voilà *toute défaite*, cassons un morceau de sucre dans cette eau pour te refaire un peu.

Le sucre jouait un grand rôle dans les recettes de la bonne demoiselle Le Coq. Si elle entendait sa servante soupirer un peu haut : « Va, ma Jeanne, lui disait-elle, va prendre un morceau de sucre blanc dans mon armoire. — Oui, mademoiselle Le Coq, j'y vas et merci. »

Pour éviter les courants d'air et se préserver des rhumes de cerveau, Jeanne installait deux grands paravents de manière à boucher hermétiquement les portes, elle avait peur d'un souffle, du moindre zéphyr... Pauvre Jeanne ! elle en avalera plus tard des bouffées de grand air dans ses courses par monts et par vaux !

Jeanne était l'unique personne de Saint-Servan à faire son chemin de croix assise. Très dévote, elle tenait à suivre les stations ; mais se trouvant maintes fois faible et lassée, elle portait sa chaise le long de la nef et s'asseyait devant chaque tableau. — Bon, chère Jeanne, tu excites quelques sourires ; mais le Seigneur te garde une longue vie et tu feras ton chemin de croix plus souvent à genoux et longuement que tu ne l'as fait assise dans ce temps dont je parle.

La charité de mademoiselle Le Coq la portait à recevoir les enfants de la première communion pendant la retraite préparatoire. Sa maison, par sa proximité de l'église, épargnait aux uns des courses fatigantes,

aux autres des dissipations par trop bruyantes. Jeanne se chargeait des récréations. Afin d'entretenir la dilatation et la pieuse allégresse dans le cœur des enfants, elle leur faisait chanter de nombreux cantiques, elle serait allée jusqu'au bout de ses forces, si une voix à travers la cloison n'eût crié : Assez, Jeanne, assez... Après le départ des enfants, mademoiselle Le Coq ordonnait un petit coup de vin à la maîtresse de chant, complètement épuisée.

Cette bonne demoiselle laissait une grande liberté à Jeanne pour ses exercices religieux; combattant l'égoïsme qui lui eût fait désirer garder toujours la présence aimée de sa chère servante, elle lui permettait d'aller à la messe chaque matin et lui accordait toute latitude pour l'assistance aux offices du dimanche, et encore, au logis, il y avait de bons moments consacrés aux lectures pieuses et à la récitation du chapelet. Ces deux bonnes âmes parlaient de Dieu ensemble, Il était le grand objet de leurs pensées : le cœur s'occupe volontiers de ce qu'il aime ; l'imagination revient d'elle-même au sujet préféré : elle est, dit-on, comme le moulin qui broie tel grain qu'on y jette. Heureuses les imaginations qui broient un grain céleste !

Jeanne, en retour des attentions de sa maîtresse, lui témoignait sa profonde reconnaissance par des prévenances quotidiennes, par une scrupuleuse probité, par une économie industrieuse et par une amitié pleine de respect et empreinte d'un caractère filial.

Mademoiselle Le Coq soulageait des pauvres ' assistait en secret. Son revenu borné ne perm pas de grosses charités, mais moins on dépensait le ménage, plus la part des pauvres protégés mentait. Jeanne le savait, car les aumônes pas par ses mains. Dès ce temps elle aimait les an bon Dieu : les nécessiteux, les souffrants, les pa et je t'écris, sans crainte de me tromper, que temps aussi elle s'est imposé beaucoup de mor tions et de privations afin de les favoriser.

Cette existence si humble, si droite, si agré Dieu commençait à compter des témoins et à ray dans le petit cercle où s'agitait sa vie.

L'égalité de caractère et la douceur de Jear gagnaient l'affection de son entourage. « Nous la vions très jolie, me disait ces jours-ci une de se anciennes amies; sans doute sa grande modes était cause, ajoutait-elle naïvement, et l'embe à nos yeux. » Ah ! beauté de l'âme, comme tu t gures les visages les plus ordinaires ! C'est le de Dieu qui brille sur le front de ses amis et ra œil pur, alors que les conditions ordinaires beauté manquent absolument. « Tels aussi, sur : bor, les habits de Jésus-Christ, qui nous rep taient, nous ses amis et serviteurs, s'imprégnai reflets de la splendeur de leur maître. »

Jésus, votre reflet sur une créature
Est ce qui la revêt du charme le plus doux,
C'est le rayon voilé de sa gloire future,
Le cachet de l'hymen contracté avec vous.

Je t'ai dit que la bonne demoiselle Le Coq s'alarmait facilement au sujet de sa servante; elle craignait aussi, arrivée à l'extrême vieillesse, d'être privée de cette unique amie qui lui adoucissait les amertumes, les infirmités de sa longue carrière; et, dans ses alarmes, elle lui ordonna un régime qui contribua sans nul doute à diminuer encore ses forces. Jeanne ne pouvait se soustraire aux sollicitudes exagérées dont elle était l'objet, sous peine de désobliger sa maîtresse. Elle devait manger des douceurs, des friandises, des mets recherchés : les biscuits, les confitures, les verres d'eau sucrée à la fleur d'orange se prenaient à temps et à contretemps, et, lorsque l'heure des repas arrivait, Jeanne n'avait plus d'appétit. Ses déjeuners pouvaient se comparer à ceux d'un enfant de trois ans ; néanmoins cette délicatesse, cette débilité de santé n'altérait en rien l'égalité de son caractère, et n'interrompait aucunement ses occupations habituelles; jamais elle ne se plaignait : la charité est patiente ; si dans les soins de la cuisine il lui arrivait (ce qui certes arrive fréquemment) de se brûler les doigts, on l'entendait dire : Merci, mon Dieu! ou bien encore : Béni soit Dieu !

Un jour, une de ses amies (Anne Citré), qui s'occupait de bonnes œuvres, désirant placer un pauvre enfant dans un orphelinat, alla faire la quête dans une maison riche où elle se croyait sûre d'être bien reçue ; elle y trouva mauvais accueil et des paroles désobligeantes. Très mortifiée, elle vint conter sa peine

à Jeanne. Celle-ci l'écouta avec patience et lui dit doucement : « Ma fille, dans nos joies, dans nos ennuis, dans le mépris que l'on fait de nous, il faut toujours dire : Merci, mon Dieu ! ou Gloire à Dieu ! » Ce que Jeanne disait là, elle le pratiquait. Ces petits détails mettent la conscience de Jeanne à nu et nous y font voir une grande vertu cachée sous cette grande simplicité.

Jeanne n'a jamais quitté mademoiselle Le Coq, elle l'a soignée dans son extrême vieillesse et dans sa dernière et longue maladie. Ses soins, semblables à ceux d'une fille respectueuse et dévouée, ne se démentirent jamais; ses attentions et ses prévenances partaient du cœur le plus aimant; mais elle avait surtout à la pensée le salut et le bien de l'âme de sa chère maîtresse. Elle eut le courage de l'avertir des approches de la mort et le secret de les lui adoucir; elle lui fit recevoir les derniers sacrements lorsqu'elle avait encore une parfaite connaissance; et, comme l'agonie se prolongeait bien au delà du temps supposé, Jeanne, pleine de sollicitude, allait réclamer près des locataires de la maison des prières pour l'âme de son amie. Ils descendaient dans la chambre de l'agonisante et se succédaient d'heure en heure, récitant des prières pour celle qui allait paraître devant le tribunal suprême. C'est ainsi que Jeanne témoignait sa reconnaissance à celle qui avait été pour elle une autre mère.

Dieu demandait donc à notre bonne Jeanne un se-

cond et douloureux détachement au milieu de sa carrière, alors que le cœur ne forme plus que difficilement de nouvelles attaches; Il la préparait de plus en plus à ce complet dévouement qui allait devenir son partage.

Mademoiselle Le Coq laissa par testament à Jeanne Jugan son modeste mobilier, et lui légua en outre une petite somme qui, jointe à ses économies personnelles, s'élevait à six cents francs.

Après la mort de mademoiselle Le Coq, Jeanne quitta Saint-Servan et se plaça chez de nouveaux maîtres. Elle ne put y rester. Son cœur fidèle revenait sans cesse à l'amie vénérable qu'elle avait perdue, sa mémoire lui retraçait les moindres détails de leur vie en commun ; elle retourna donc vers les lieux où les souvenirs parlaient à chaque pas du passé et le faisaient en quelque sorte revivre. Elle loua une petite chambre de concert avec une autre locataire (Fanchon Aubert), afin que la charge fût moins lourde. Elle la meubla avec le modeste mobilier laissé par sa maîtresse ; et, pour ne pas écorner trop vite le léger pécule qui formait tout son avoir, elle chercha des journées. Elle en trouva dans une famille honorable et chrétienne (chez madame Citré), et les deux filles de la maison, bonnes et pieuses comme elle, devinrent et sont toujours restées ses amies.

Mademoiselle Anne, l'aînée des deux sœurs, tenait un commerce d'épiceries. Jeanne se rendait utile dans le ménage, lavait, cousait, débitait la marchandise :

On dit pourtant que la voix lui faisait souvent dé
et, lorsque les fromages à la crème étaient fa
qu'elle était chargée d'avertir la pratique, elle c
d'une voix tellement faible : « Aux *cailles*, qui veu
cailles (1)? » que les gamins, toujours nombreu
la place de la paroisse, l'imitaient et se moquai
« Aux *cailles!* aux *cailles!* disaient-ils d'une voix flû
arrivez vite, ou Jeanne s'en va mourir! » Cette
nière ne perdait point sa douceur et sa patience de
ces petites tracasseries; peut-être pensait-elle
que ceux qui n'ont pas le moyen d'acheter, même
fromages, aiment en revanche à se divertir un pe

Maintenant, nous voici arrivés à une époqu
transition pour la vie de Jeanne. L'abbé Le Pai
est vicaire à Saint-Servan... La grande œuvre
fondation des Petites-Sœurs des Pauvres va naît
Mais tu dois à présent être à même de poursuiv
récit, tu vas me remercier, me congédier et me
mettre de t'intéresser davantage à mes Kerme
Jollibois. Je t'expédie un long chapitre, fais-le d
transforme mes fleurs des champs en pierres
cieuses, et offre-les ainsi à tes Petites-Sœurs ; tu
sèdes une baguette magique, tout gagne à passer
tes doigts. Pourtant une chose ne pourrait gagne
changement, c'est, à ton endroit, le cœur de ta vi
amie et sœur,

MARIE-CLÉMENCE.

(1) Nom que l'on donne à Saint-Servan aux fromages a
mis dans des écailles de ricardeaux.

CINQUIÈME LETTRE

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan, 1876.

J'allais porter ma lettre ou plutôt mon volume à la poste, quand j'ai trouvé à m'attendre le bonhomme Jollibois, qui me conjurait les larmes aux yeux d'aller voir sa fille Madeleine et la mère Kermeur. Il voit bien qu'il a fait une grande bêtise en appelant toute la famille de son gendre à Saint-Servan : ils sont là six personnes à mourir de faim. Ma visite m'a fait manquer l'heure du courrier. Mais je vais t'en rendre compte, tu pourras me donner quelques bons conseils.

Ces pauvres gens m'ont intéressée à première vue, ils m'attendaient comme la Providence. Le bonhomme Jollibois leur annonçait chaque jour ma présence, j'étais connue et désirée. Ils ont eu beaucoup à souffrir depuis leur installation. Le père n'a pas encore trouvé à s'employer. Jollibois m'en racontait bien long en route. Je n'ai pas plus tôt été sur le seuil de

leur porte, que chacun me disait bonjour et me remerciait respectueusement d'être venue. Ils ont un accent bas-breton des plus caractérisés ; pendant quelques minutes j'ai supposé qu'ils ne parlaient aucun le français. Madeleine, la fille de la *première* de Jollibois, est timide et silencieuse, mais elle paraît douce et bonne. Comment n'avait-elle pas nettoyé la maison ? Je me suis crue dans ma petite ferme d'Auray, où les animaux ne sont pas séparés des maîtres. Ah ! les Bas-Bretons devraient aller prendre des leçons avec les Normands, qui sont si propres et lavent leur maison à grande eau à jour fixe, quels que soient le temps et la saison.

Tugdual Kermeur est un homme d'une trentaine d'années ; sa figure est énergique, mais la tristesse fait le fond de sa physionomie. Il est blond et fort grand, il est très sympathique, il parle beaucoup, peut-être pour chasser le chagrin qui l'accable.

J'avais à peine eu le temps d'aller dire bonjour à la vieille infirme, qu'il a appelé Anna, sa gentille fillette, qui, à mon approche, s'était blottie derrière le lit de sa grand'mère : « Anna, viens ici; viens, mon amour, dire bonjour à la dame; viens, viens, mon bijou. » — Anna peut avoir six ans, c'est tout le portrait du père, avec les charmes de l'enfance. Ses cheveux blonds frisés tombaient en partie sur ses yeux, ses joues se couvraient de rougeur, mais pâlissaient ensuite comme si elle avait eu faim ou peur ; rien de plus gentil qu'Anna. Son père reprit : « Nous l'avons

nommée Anna à cause de Notre-Dame d'Auray, notre patronne. La connaissez-vous, madame? — Oui, dis-je, j'ai ce bonheur. — Vous avez raison, c'est un honneur et tout profit; aussi j'avais grande envie que ma femme m'eût donné une fille pour la nommer Anna. Mes deux garçons s'appellent Corentin et Yvon, ce sont de beaux gars; ils sont à l'école, je veux qu'ils soient élevés comme j'ai été élevé. En arrivant, je me suis informé s'il y avait ici des frères des Écoles, et, sur l'affirmative, je suis allé trouver le frère supérieur; il m'a reçu avec politesse, et je lui ai conduit mes deux gars. N'y a pas crainte qu'ils manquent leur école. Ça leur est arrivé une fois; je les reconduisis par les oreilles, et, devant toute la classe, je les fis se *déchausser*, vous comprenez bien, madame (c'est à cause de la petite), et là ils en reçurent! Il ne leur a pas pris fantaisie de recommencer. Ah! c'est que mes enfants savent obéir. Bonté divine! bonne sainte Anne! quand j'entends des parents dire que leurs enfants ne leur obéissent pas, mon oreille en saigne et je deviens comme un ruchon (1).

« Voyez Anna, elle a voulu une fois regimber. Je lui ai dit un jour : « D'où viens-tu Anna? — Petit père, « dit-elle, ça ne te regarde pas. — Ah! ça ne me re- « garde pas, mamzelle! Vous vous coucherez nu-pieds « ce soir aussitôt après votre souper. — Petit père, « dit-elle, ça te regarde tout plein. » Elle mit ses bras autour de mon cou et me dit : « Je viens de chez ma

(1) Ruche d'abeilles.

tante. » — C'est comme ça, madame, qu'il faut agir; faut prendre l'enfant sur le sein de la mère et là commencer son éducation. »

Je n'avais pas eu le temps de placer un mot, qu'il appela de nouveau Anna : « Anna, ma mignonne, viens ici. Voyez-vous, madame, elle sait tout son catéchisme, mais elle est timide. Anna, tu n'as pas peur de madame. Veux-tu répondre, mon amour? — Interrogez-la, madame, dans les premières leçons, elle sera plus sûre, mais elle sait partout. — Veux-tu répondre Anna? — Oui, papa, dit enfin Anna. — Voilà. A vous le tour, madame, si vous avez la bonté. — Eh bien! dis-je un peu étonnée de mon rôle, dans quel état Dieu a t-il créé nos premiers parents? » — Anna répondit avec assurance : « Dans un état de *saleté*, mais de bonheur. — C'est cela, dit le père, c'est bien, mon bijou. — Vous pouvez demander encore, madame. — Comment désobéirent-ils à Dieu, repris-je? — En mangeant du *suif* dont Dieu leur avait défendu de manger. — C'est cela, dit encore le père, c'est très bien. Elle prononce mal, mais c'est gentil. Embrasse-moi, mon cœur. — Ah! si madame avait le temps! Elle sait une fable, c'est moi qui la lui apprend le soir après mes journées, quand j'avais des journées! ajouta-t-il après un soupir. » Et je vis ses lèvres se contracter. Il se leva et me demanda la permission de sortir; je crois qu'il avait peur de pleurer.

Leur dénuement faisait mal à voir. Je donnai

quelque chose à Madeleine et l'envoyai acheter des provisions; elle partit avec Anna et je restai seule avec l'infirme. Réellement je me sentais le besoin d'être un peu renseignée sur cette famille, qui me semble digne d'intérêt; du premier coup elle avait conquis mes sympathies, tandis que les Jollibois me causent toujours une sensation désagréable.

Si la malpropreté de la maison m'avait attristée, je fus agréablement surprise en constatant la propreté la plus minutieuse auprès du lit de la grand'mère; les draps, tissés sans doute par son fils, avaient bien une couleur un peu bistrée, mais on devinait qu'elle était due à leur jeune âge; ils faisaient ressortir la blancheur du visage et des cheveux de la Kermeur. Une physionomie empreinte de bonté, des yeux encore vifs sous un large front, des mots reconnaissants s'échappant de ses lèvres, m'attirèrent et me retinrent près de ce lit. On voit que cette femme a souffert et que la souffrance lui a été profitable.

Je remarquai dans la ruelle de son lit une planche qui supportait plusieurs volumes, et sur le pied du lit un amas de chemises, de bas, de gilets, pour réparer sans doute, car le dé était encore au doigt de la Kermeur, et l'aiguille enfilée de grosse laine brune laissait deviner le travail qu'elle avait suspendu à mon approche.

Cette bonne vieille paraît tout aussi communicative que son fils. J'aime ces sortes de gens, près desquels je me repose, car tu sais que je suis souvent fa-

tiguée de parler. — « Vous regardez mon ouvrage, madame, me dit-elle, c'est comme ça d'un bout de l'année à l'autre, je me suis résignée; il faut bien que j'aide au ménage. Madeleine fait la cuisine, soigne les enfants; elle lave, elle nettoie la maison (bien mal, pensais-je), et moi je fais les coutures et les raccommodages. J'ai encore de bons yeux, grâce à mes lunettes; quand je suis fatiguée, je me repose un instant dans la lecture. Combien je remercie mes parents de s'être imposé des privations pour me faire apprendre à lire, et pour me faire donner un peu d'instruction! Quelle consolation, quelle force j'ai puisée dans mes livres! Voyez-vous, madame, j'ai ici une bibliothèque. » Et la vieille, écartant ses rideaux, me montrait cette planche que j'avais remarquée. « Dans nos divers déménagements, ces livres m'ont suivie comme de fidèles amis, et dès que Tugdual a monté les lits, il m'installe ma bibliothèque : « C'est « votre récréation, la mère, me dit-il, ça vient aussitôt « après le nécessaire. » La vie a encore du bon et des douceurs pour moi, reprit la vieille, si ce n'était notre extrême pauvreté... » Ici la pauvre malade lança un regard vers un grand christ en bois qui surmontait la cheminée et ajouta : « Mais, oserais-je me plaindre quand j'ai ce modèle sous les yeux? » Elle me prit alors les mains entre les siennes et me dit : « Que Dieu vous bénisse et vous récompense, madame! Je croyais que mon fils en deviendrait fou de chagrin; depuis son arrivée ici, nous manquons de

tout; il n'a pu faire que trois journées comme manœuvre et parle de retourner en Basse-Bretagne. Ah! madame, si vous saviez! » Je ne devinais et ne savais rien ; la vieille ne parlait plus. « Vous regrettez votre pays, dis-je alors. — Je ne regrette rien, lorsque je suis avec mon fils et mes petits-enfants, et c'est à cause de lui que je désirais quitter notre ville. Ah! madame, si vous connaissiez Tugdual et quels dangers il a courus! et encore ce n'est plus là mon Tugdual de vingt ans. — Votre fils paraît très bon, repris-je. » Sans doute, la pauvre vieille n'attendait que cette parole, ce fut un encouragement pour décharger son cœur. — « Lui, me dit-elle, c'est le meilleur des fils, il a fait ma consolation sur la terre. Je suis la fille d'un capitaine des grenadiers de l'empire et mon père avait un culte pour l'empereur. Restée veuve à trente ans, avec ce seul enfant que notre mère sainte Anne m'a obtenu du Ciel, j'ai connu des jours bien pénibles; ma consolation m'est venue de mon fils. Dire sa douceur et sa tendresse, c'est pas possible! Une seule chose dans son enfance m'a un peu contrariée; c'est pas un défaut, ajouta-t-elle vivement : sa santé était délicate et les médecins disaient : « Il lui faut l'air « de la mer, éloignez-le des landes et des guérets. » Je le confiai à ma sœur qui habite du côté de l'Armor, et je restai près de mon vieux père infirme et mourant. Il passa une année entière chez ma sœur; il en revint fort, vigoureux, grandi, un vrai adoles-

cent et toujours bon chrétien; mais il avait pris les idées royalistes de Caroline; au retour, il me dit : « J'ai le portrait du roi, ma mère, ôtez je vous prie « celui de votre grand homme, car il est devenu bien « petit à mes yeux. »

« Heureusement mon père n'était plus de ce monde ! Depuis ce temps, nous ne parlons plus *opinions;* j'ai caché la statue de Bonaparte sous une redingote grise si longue que l'on jurerait une de nos saintes bretonnes avec une longue robe de bure. Enfin, comme je vous le racontais, ce n'est pas un défaut, et ça n'avait rien changé à sa tendresse pour moi, son mariage non plus : « Mère, dit-il, mon cœur est *espacieux,* et je « t'ai aimée la première. »

« C'est un habile tisserand; mais les métiers mécaniques ont fait invasion dans nos campagnes et, comme disait son défunt père, il faudrait plus d'une corde à son arc du temps qui court. » Ici, la pauvre vieille s'essuya les yeux, et après une petite pause elle reprit : « Les enfants venaient aussi; sans doute, c'est un grand bonheur, mais c'étaient autant de bouches à nourrir, et moi qui suis tombée à leur charge avec des rhumatismes et de l'hydropisie, je ne peux pas gagner le morceau de pain que je mange. Personne ne me le reproche, continua-t-elle. Madeleine est une bonne créature et Tugdual dit toujours : « Mère, tu sais combien j'aime la petite; eh bien, il « n'y aurait qu'un morceau de pain pour toute la fa« mille, que je ne le partagerais pas entre toi et Anna,

« il serait pour toi tout entier : il y a un commande-
« ment pour nos parents, il n'y en a pas pour nos fils... »
Ah! le bon cœur, ajouta la pauvre vieille (et ses yeux se remplirent de larmes); ah! si vous saviez comme il est franc et respectueux pour sa vieille mère!

Tout cela ne m'expliquait pas leur départ de Basse-Bretagne et leur présence dans notre ville. La vieille continua : « Qu'est-ce que la journée d'un homme à son métier de tisserand pour nourrir mère, femme et trois enfants? Nous souffrions excessivement. Madeleine avait pris un nourrisson. Tugdual, qui sait très bien lire, écrire et compter, demanda de l'occupation dans un bureau. Il y allait le soir et y passait de longues heures; ce fut un petit allégement à notre gêne. C'est là sans doute qu'il fit connaissance avec des jeunes gens d'un autre caractère et d'opinions antireligieuses, car je m'aperçus qu'il se relâchait de ses devoirs de chrétien. Il allait encore régulièrement à la messe et y conduisait ses deux fils pour me donner le change; mais un jour de Pâques, Jvonnick, le dernier des enfants, me dit : « Grand'mère, si tu
« avais vu! c'était la communion générale, c'était bien
« beau. L'année dernière, papa avait dit : « Mes en-
« fants, restez à vos places, je vais aller communier. »
« Aujourd'hui il n'a pas quitté de derrière un pilier et
« nous a emmenés avant la fin. » Cela me serra le cœur; mais vous savez, madame, il faut parler et se taire à propos. Seulement il n'y a point de *révérence* à garder envers les saints, et jour et nuit j'invoquais

notre patronne sainte Anne : « Gardez-le, disais-je, « gardez mon fils, préservez mon Tugdual. »

« Madeleine m'avait dit que son mari fréquentait des jeunes gens qu'on disait appartenir à des sociétés secrètes et depuis lors je ne vivais plus, et pourtant c'était le moment où j'aurais pu remettre ma santé : l'argent revenait et les enfants reprenaient des couleurs. Tugdual, seul, avait l'air triste. Il ne demandait pas la gaieté à la boisson ; car, chose assez rare pour un Bas-Breton, il a horreur de tout excès et jamais je ne l'ai vu se déranger. Il cherchait comme de la consolation près de moi. Quand il m'apportait une pièce de cent sous et qu'il me disait : « Mère, tu « t'achèteras un fichu en flanelle et tu prendras de « meilleur bouillon, » il guettait un sourire et un remerciement de ma part, cela lui aurait remis le cœur. Je ne sais pourquoi son argent me brûlait les doigts et l'inquiétude m'angoissait.

« Un jour, il me donna un louis de vingt francs et m'embrassa avec plus de tendresse encore que d'habitude : « C'est tout pour toi, bonne mère, dit-il. Tu « sais qu'en fait d'argent Madeleine est servie la pre- « mière, puisque c'est elle qui achète les provisions ; « donc, aujourd'hui, c'est du supplément.

J'examinais la pièce jaune et, au lieu de parler, j'invoquais sainte Anne et nos bons anges : « Inspirez- « moi, » leur disais-je, et m'adressant à Tugdual : « Mon « fils, tu m'aimes comme autrefois ; veux-tu me dire « la vérité ? — Oui, mère, répondit-il avec effort. —

« D'où vient cet argent? — Je vous l'ai dit, c'est un « supplément. — De ton travail? repris-je, en le regar- « dant comme avec une lumière. — Non, dit-il, mère. « Écoutez et pardonnez-moi. Hier je me suis engagé à « m'enrôler avec les jeunes gens des sociétés secrètes. « Je suis des leurs. Ça me coûtait, mais voilà deux ans « qu'ils me tourmentent. Alors ils ont dit : Quand « on s'enrôle, faut absolument accepter un gage. C'est « pour la famille qu'ils ont dit et ils m'ont forcé à ac- « cepter un... » Il n'acheva pas. J'étais si blanche, qu'il courut chercher du vinaigre. « Mère, dit-il, ça vous a « fait mal; mais, je vous assure, pas tant qu'à moi. »

« J'avais eu le temps d'embrasser mon crucifix de cuivre et d'y puiser la force que doit avoir une mère chrétienne pour reprendre un fils qui s'égare et qui se perd. Notre patronne me vint en aide. Je dis à Tugdual de s'asseoir et de m'écouter. Je ne saurais vous répéter mes paroles, madame, elles étaient bien simples; je commandais, il devait obéir. « Mon fils, « disais-je, vous demandez la soumission à vos fils et « vous l'exigez, vous faites bien; aujourd'hui c'est « une mère qui commande et je n'ai point vu l'âge où « le commandement maternel ait perdu son droit... » J'ajoutai encore tout ce que mon cœur me suggéra. L'argent fut renvoyé et une lettre, écrite devant moi, expédiée à bonne adresse. Mais la position devenait de plus en plus difficile pour Tugdual : il rencontrait fréquemment les jeunes gens avec lesquels il avait eu ces tristes rapports et de plus leurs paroles

mensongères avaient enfoncé le doute dans son âme. Il ne pratique plus; il a tous les dehors de la religion; il veut que ses enfants soient élevés chrétiennement : c'est une contradiction; il me dit : « J'ai perdu « la foi, mais c'est un trésor que je voudrais conser- « ver à mes enfants! »

« C'est sur ces entrefaites et lorsque la misère revenait de nouveau dans notre maison (Tugdual ayant perdu son travail de bureau), que les lettres de Jollibois à sa fille nous ont fait croire à une position plus avantageuse. Nous avons vendu une partie du mobilier pour faire ce voyage que j'appelais de toute mon âme, car j'y voyais le salut de mon fils; mais, hélas! ajouta-t-elle, je crains que les mêmes dangers ne l'attendent ici, et si j'ai pu conjurer une première fois le péril, je doute de le pouvoir faire une seconde.

— Prenez courage, pauvre mère, lui dis-je alors. Il faut soigner votre fils par les contraires. La société de jeunes gens irréligieux lui a porté grand préjudice, nous allons essayer de le mettre en contact avec des jeunes gens vertueux. Votre position est si intéressante, que je voudrais, fût-ce momentanément, que la société de Saint-Vincent-de-Paul s'occupât de vous et procurât du travail à votre fils. — Pour du travail, il en acceptera; mais je ne sais pas s'il voudrait recevoir des secours, il est si fier! A moins que les enfants ne tomberaient malades, et ce n'est point souhaiter. Ah! si vous les voyiez, madame, les deux beaux gars que ça fait et si bien

élevés ! avec cela tant de mémoire et des voix comme des rossignols. Voilà l'heure où ils vont revenir de l'école. Le plus jeune (c'est Jvonnick) est tout le portrait du père et, ajouta-t-elle en baissant la voix, si vous aviez le temps un jour, il vous surprendrait bien, il sait tout le catéchisme de Napoléon. »

Ça été le coup de cloche de mon départ, car j'ai eu peur d'avoir à recommencer le même exercice que pour Anna.

J'ai quitté l'infirme, toute songeuse, cherchant quels moyens et quels remèdes appliquer à cette famille. Je ne vois pas autre chose que le recours à la société de Saint-Vincent-de-Paul. La charité de ses membres pourra ranimer chez cet homme la foi de sa jeunesse, elle n'est pas éteinte ; le feu qui embrase cette société si fervente est bien capable en tout cas de réchauffer des cendres refroidies et d'en faire jaillir de nouveau l'étincelle de la vérité. Adieu. C'est un vrai paquet que je vais mettre à la poste, j'espère que tu seras content d'avoir une sœur aussi bavarde. Aime et conseille ta fidèle

MARIE-CLÉMENCE.

Mets-moi de côté quelques-uns de tes vêtements : ils ne sont pas habillés.



SIXIÈME LETTRE

Béziers, 1877.

Chère sœur,

Lorsque ton courrier m'apportera dix-huit pages sur les Petites-Sœurs des Pauvres, je t'en permets dix-sept autres sur tes amis les Kermeur. Ne va pas croire que je ne m'y intéresse que faiblement, tu te tromperais; mais je te connais et je connais l'espèce humaine. Les personnes avec lesquelles on a des rapports, qui vous parlent, qui vous remercient, que l'on prêche, auxquelles on fait des largesses, sont fréquemment présentes à l'esprit, et il t'est beaucoup plus facile de me narrer leurs faits et gestes que de te reporter à ce qui s'est passé voici quarante ans. — Je sens que ta plume dévore l'espace dans ta correspondance ordinaire, mais que pour la vie de Jeanne Jugan et des autres Petites-Sœurs, tu t'arrêtes de temps en temps, tu réfléchis et te dis : « Est-ce bien cela, ne me trompé-je pas ? Il faudra que je prenne des informations plus exactes, » etc., etc. Courage, courage, *ma chérie, je suis content de toi;* je crains même pour ma sœur quelque velléité d'amour-pro-

pre. Prends-y garde au moins, ne va pas perdre le mérite de ta bonne action; agis, écris avec des vues surnaturelles, surtout avec une grande pureté d'intention. — Hein! est-ce tapé cela, et n'ai-je pas bien profité de tes petits sermons de l'an dernier? Je vais, pour sûr, devenir maître en théologie et morale pratique.

Je croyais Jeanne Jugan Servannaise. Les petits détails que tu me narres n'étaient point parvenus à ma connaissance et j'ignorais toutes les circonstances de son enfance, de son premier état de bergère... Et, à ce propos, j'ai été berger ces jours-ci.

Deux agneaux se sont égarés et je leur ai donné un refuge. A l'ombre de mon grand figuier, ils goûtaient un doux repos, mangeaient dans mes mains, se laissaient flatter et caresser; ils étaient grands, jolis et doux. Ma petite bonne, Louise, qui a quinze ans, ne se lassait pas de les regarder, de leur apporter choux et laitues. J'ai fait prévenir le commissaire de police afin que le propriétaire pût venir les réclamer. Vers le soir, on les menait paître. Tu ne peux te figurer leur joie, leur appétit et leur activité à la vue de l'herbe fraîche. J'en avais conduit un seul d'abord, le tenant par sa laisse. Tant qu'il n'avait brouté que des feuilles de fraisiers et des coquelicots, il avait été sage; lorsqu'il a trouvé le gazon, il a poussé bêlements sur bêlements, la bouche pleine et sans perdre une goulée, pour avertir son frère. Celui-ci s'est hâté d'accourir, et là, tous deux réunis s'en sont donné à

cœur joie et à plein gosier. As-tu jamais remarqué avec quelle rapidité ils tondent l'herbe et comme ils la fauchent ras la terre ? Si je les avais eus plus tôt, ils m'auraient économisé la faucheuse. Je pensais à Florian... Hélas ! je n'étais pas de blanc habillé, je n'avais pas de rubans roses à mon chapeau. Hélas ! hélas, le berger n'a plus sa bergère si aimée !

C'est au milieu de leur repas du soir, que leur maître, un gros et jeune boucher, est venu réclamer mes pensionnaires. Il a donné si positivement leur signalement que je n'ai pu douter de sa véracité. Les pauvres bêtes n'ont fait entendre ni un cri, ni même un léger bêlement, lorsqu'on leur a lié les pattes et qu'elles ont été jetées dans la charrette qui les conduisait à la mort. Ma petite Louise pleurait : les grands yeux des moutons semblaient l'implorer. Mon autre bonne m'a dit : « Oh ! monsieur, comme on a raison de comparer Notre-Seigneur Jésus-Christ à un agneau ! » Cette simple phrase m'a arraché à mes méditations toute profanes et, profitant de la bonne pensée qui m'étai suggérée, j'ai revu en esprit notre Sauveur, divin agneau, saisi par les bourreaux, qui lui serraient le mains avec des cordes, qui lui passaient une chaîn à la ceinture et le traînaient au supplice, et j'ai médit et mieux compris cette parole du prophète Isaïe « Comme l'agneau, il n'a pas ouvert la bouche devan celui qui le tond. »

Oh ! combien les petits événements qui se passen chaque jour sous nos yeux devraient, si nous avion

un peu de cœur, un peu de reconnaissance, nous remémorer l'amour du Pasteur qui a donné sa vie, comme un doux agneau, pour nous racheter de la mort!

Je saute à présent à la famille Kermeur. D'abord Anna deviendra trop savante, elle ne pourra pas à vingt ans faire au catéchisme cette réponse donnée l'autre jour au vu et su de toute la paroisse. « Qu'est-ce qu'une bonne action? » demanda le prêtre; une grande jeune fille répondit : « Ce doit être une action d'Orléans, car papa dit qu'elles rapportent dix-huit pour cent. » C'était une jeune fille pratique. Mais il y a de bonnes actions qui rapportent au centuple et celle pour laquelle tu me consultes est de ce nombre. Donc, pour te donner un conseil sérieux, je suis convaincu que la société de Saint-Vincent-de-Paul serait extrêmement utile chez les Kermeur et pourrait ramener l'esprit de Tugdual. Il faut l'influence d'hommes instruits, pieux, aimables même, pour contrebalancer cette influence des *frères* et *amis* qui cherchent à égarer ce malheureux et intéressant père de famille. Ce n'est pas un petit travail que de convertir une âme et de la faire rentrer dans les droites voies qu'elle suivait autrefois; c'est un coup d'en haut qui opère ces choses-là, mais il y a ici-bas les auxiliaires de la grâce, et pour ton Bas-Breton je voudrais l'exemple d'homme à homme. Va trouver le président de la société de Saint-Vincent-de-Paul, il est capable, zélé, prudent tout ensemble; raconte-lui la

position de la famille et tâche de l'intéresser en sa faveur. Une chose importante, c'est de procurer de l'ouvrage à Tugdual. Pour cela, tu peux faire des démarches. Mais je t'indique des choses qui t'ont déjà sauté aux yeux. Crois bien que, malgré ce que j'en dis, je suis de cœur avec toi et désireux de voir leur position s'améliorer.

Je te mettrai de côté une polka, trois gilets de flanelle et deux paires de culottes (*shoking*) pour ces descendants d'Adam qui ne *sont pas habillés;* cela fera tort aux vieillards de l'asile... je pose toute ma défroque sur ta conscience. En vérité, la voilà bien chargée!

Quant aux Jollibois, tu connais mon opinion, c'est du gibier de potence. Je ne voudrais pourtant pas te décourager, car, dans mon enfance, ma sœur Cécile a désespéré de mon salut. Peut-être était-ce en cette année néfaste où je reçus un collier de noyaux d'abricots pour présent de mon jour de naissance. Mes parents m'accusaient d'avoir dévalisé les abricotiers du jardin; c'est la seule fois qu'ils se soient trompés sur mon compte : j'étais innocent et mon innocence augmentait ma douleur. O Socrate! j'ignorais ta sublime réponse.

A part ce trait, ma conscience me reprochait bon nombre de peccadilles.

J'attribue mon amendement au *Pater* que, dans notre famille, on récite pour les absents à la fin de la prière du soir.

As-tu jamais su que notre frère aîné, Charles, avait obtenu la guérison de M. Marceau, commandant futur de l'*Arche-d'alliance*, mais alors enseigne de vaisseau, grâce à ce *Pater?*

Ils étaient tous deux sur le même bâtiment, à la station du Sénégal, et M. Marceau fut pris de la fièvre jaune.

Ces maladies sont très dangereuses, surtout quand le malade s'inquiète; or, M. Marceau, à peine atteint, s'attrista outre mesure, et ses jours furent bientôt en danger. Notre frère connaissait cette cruelle maladie et s'efforçait en vain de la combattre et surtout de remonter le moral de son lieutenant, mais en vain. A bout d'arguments, il trouva dans sa foi profonde une bonne pensée, ce fut celle-ci : « Marceau, lui dit-il, dans notre famille, les grands-parents et tous les enfants disent chaque soir un *Pater* et un *Ave* pour ceux des leurs qui sont au loin. Je ne puis pas faire grand'chose pour vous, mais je vous cède ma part de cette prière et de son efficacité. » A cette époque, Marceau était encore un fervent adepte du saint-simonisme ou du fouriérisme. Sa surprise fut grande, il regarda Charles avec des yeux étonnés. Mais lorsqu'on est plongé dans l'inquiétude et la souffrance, lorsque les choses de la terre s'effacent et que l'avenir éternel apparaît effrayant et incertain, les idées se transforment facilement. Il répondit à notre frère : « Merci, vous êtes un bon ami, j'accepte. »

Marceau recouvra la santé ; plus tard, il se con-

vertit et devint ce que tu sais, un héros chrétien! Il n'oublia jamais la cession que mon frère lui avait faite ; il la raconta à sa mère, qui, pleine de reconnaissance, attribua la guérison de son fils à ce *Pater*. Elle écrivit à Charles pour le remercier et lui garda toujours gratitude de ce bon office (1).

Je ne savais rien de ce qui concernait ce bon abbé Le Coq et son excellente sœur; chaque jour on apprend quelque nouveau méfait de cette hideuse révolution de 89. On essaye pourtant de nous y ramener; l'impiété et la démoralisation y conduisent.

Le peuple aurait besoin d'être moralisé; les commandements de Dieu sont au contraire exilés de nos lois actuelles. En lui enlevant l'instruction religieuse, on lui enlève le frein qui le maîtrise et aussi l'espérance qui le soutient. Sa vie est souvent pénible et l'espoir d'une récompense dans l'autre monde lui est nécessaire.

Les libres-penseurs ne songeront pas à lui faire une existence plus douce ici-bas ; s'ils s'emparent jamais des biens des riches et des nobles, ce ne sera pas pour les partager avec lui. Flatter le peuple, oui ; se

(1) M. Auguste Marceau quitta la marine de l'État dans un moment où un brillant avenir lui souriait et se voua à l'œuvre des missions. Il prit le commandement de l'*Arche-d'alliance* et rendit d'immenses services aux missionnaires. Il fut enlevé prématurément à sa mère et à sa sœur, et mourut à Tours en 1851. Voir sa Vie en 2 vol. Paris, librairie Lecoffre. (*Note de l'éditeur.*)

servir de lui au besoin, deux fois oui; mais le consoler, l'instruire, l'encourager, jamais.

Notre France est bien coupable. Nous en subirons le châtiment, car Dieu châtie les nations en masse.

Tiens, laissons ces tristes sujets, parlons plutôt des œuvres pieuses qui arrêtent pour quelque temps encore la vengeance divine. Où demeure actuellement Jeanne Jugan? car je reviens à cette héroïne de charité, à cette véritable amie des malheureux.

Je demande les détails les plus intimes, les plus petits sur les commencements de cette grande institution. Il paraît que cette bonne vieille en a rappelé du temps où elle ne vivait qu'à l'aide de verres d'eau de fleur d'oranger et de biscuits sucrés. Je vois encore ces petits fromages au lait que l'on nomme des *cailles* dans notre bonne ville. Le jour de ma première communion, j'en mangeai bien une douzaine. Les marchandes se tenaient à la porte de l'église et les fromages étaient dans des coquilles de ricardeaux; on en avait trois pour un sou, et, par-dessus le marché, il était accordé du *petit-lait* que l'on puisait avec célérité dans un grand plat creux; plus d'un enfant, en arrière de la marchande, le prenait avec la coquille qu'il venait de lécher; mais c'est un détail qu'il fait bon laisser dans l'ombre, de peur de toucher les délinquants.

Les enfants étaient quelquefois terribles pour notre chère Jeanne. Ils ont le mot juste pour dépeindre et saisir les plus petits ridicules, et en la voyant glisser

dans les rues comme une ombre, grande, droit maigre, sans épaules et sans hanches, ils l'avaie surnommée Jeanne *d'un érat*, c'est-à-dire : Jeanı d'une seule pièce. Ce surnom, elle l'a conservé lon temps; c'est un sobriquet de mauvais goût, difficile traduire; mais si Paul Féval, dans un de ces cha mants romans dont il a le secret, décide que les s briquets manquent de délicatesse à Saint-Malo, qu sera-ce donc à Saint-Servan, puisqu'il ajoute, no sans une pointe de malice, que cette dernière vil n'est pas digne de cirer les bottes de la première?

Le surnom de Jeanne était connu dans les basse classes et dans les classes élevées; et ma vieille bonn m'avait, à ce propos, raconté ceci : Au début d l'œuvre, M. l'abbé Le Pailleur ayant été dîner che madame T..., à Saint-Servan, la jeune fille de la ma son lui dit : « Monsieur l'abbé, ce matin nous avons e la visite de Jeanne *Dunérat* qui venait quêter pour se pauvres. — Ernestine, Ernestine, dit doucement le *bo Père*, ce n'est pas bien de parler ainsi. — Comment ce n'est pas bien? mais n'est-elle pas votre aide d camp? — Ernestine, ce n'est pas joli de vous moque d'elle, reprit encore charitablement le bon abbé. - Bonté divine! mais je ne me moque pas du tout, n s'appelle-t-elle donc pas mademoiselle Dunérat? » I chacun de rire en voyant la bonne foi de la jeune fill

C'était un surnom peu flatteur, je le veux bien mais si les enfants avaient pu lire à l'intérieur d Jeanne, devant cette foi, cette énergie, cette ténacit

pour le bien soudées ensemble comme les molécules d'une pierre de taille de nos contrées, crois-tu qu'ils auraient pu trouver une expression plus admirablement choisie que celle qu'ils employaient pour désigner sa structure extérieure un peu étrange : Jeanne *d'un érat*, Jeanne toute d'une pièce?

Je te rends la plume, Marie-Clémence, parle-moi longuement des premières compagnes de Jeanne Jugan. Avaient-elles vingt ans? Rafraîchis ma vieille mémoire au moyen de toute cette jeunesse, car le bon abbé Le Pailleur n'en avait pas trente. Il n'y a que Jeanne que je vois toujours comme la ruine qui nécessite des appuis pour l'étayer. Instruis ton Pierre.

SEPTIÈME LETTRE

COMMENCEMENT DE L'ŒUVRE DES PETITES-SŒURS DES PAUVRES.

Saint-Servan, 1877.

Tu ne te trompes pas, Pierre, les premières compagnes de Jeanne n'avaient pas vingt ans; et pourtant ce sont ces enfants de seize et dix-huit ans qui ont devancé notre vieille amie pour les premières données de l'œuvre importante qui nous occupe. Un tout jeune prêtre, vicaire dans une ville pauvre, sans protections, sans fortune, sans influence et rencontrant parfois des influences contraires, des mauvais vouloirs et des luttes, ce jeune prêtre, dis-je, et ces deux pauvres ouvrières, tels seront les éléments que Dieu emploiera pour son œuvre. C'est toujours l'histoire des douze pêcheurs convertissant le monde.

Depuis Jésus-Christ, ces merveilles recommencent à chaque siècle. Dieu les inspire et les permet pour le bien de l'Église. Les choses humaines vont souvent en déclinant, il en faut de nouvelles pour ramener la ferveur. C'est ce qui arrive par le moyen d'une nouvelle congrégation, c'est une source de

grâces pour le pays qui a le bonheur de la posséder et une source d'émulation pour les anciennes communautés ; et comme disait une fondatrice d'ordre à ses religieuses : « Embrasons-nous bien du divin amour, car il nous faudra faire bon feu là où nous allons commencer; là où tout est neuf, et aussi pour que les étincelles de nos foyers rallument les étincelles qui s'éteignent. »

Je m'arrête. Je te vois d'ici faisant la grimace et me disant brutalement : « Au fait! va donc au fait; les actions que tu vas raconter parleront mieux que toutes les paroles. » Je laisse donc mon cours de morale, je laisse aussi les Kermeur, sur lesquels j'ai des choses très intéressantes à te conter, et te sachant aussi têtu que *Jean Ploernic*, je passe à l'histoire ancienne, gardant l'actualité pour une autre occasion.

Nous sommes en 1838. M. l'abbé Auguste-Marie Le Pailleur vient d'être nommé depuis peu de mois vicaire de Saint-Servan par Sa Grandeur Mgr de Lesquen, évêque de Rennes. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. D'un caractère doux, un peu timide, il unissait à une grande piété la prudence et la discrétion d'un vieillard. Plusieurs personnes respectables qui lui donnèrent leur confiance ont assuré avoir rencontré chez lui l'expérience et le sens exquis des convenances, qui ne sont habituellement le partage que des hommes d'un âge mûr.

On raconte que le premier jour de son arrivée à Saint-Servan, traversant la longue promenade boisée

à l'entrée de la ville, une intuition divine éclaira sc esprit et il eut comme un aperçu lointain, mais distinc des grandes choses dont Dieu le ferait l'instrumen

Dès la première année de son vicariat, il fut charg du soin de préparer les enfants à la première commu nion. Dans cet emploi, souvent difficile, il montra au tant d'instruction que de bonté et se fit aimer de enfants. Il gagnait d'emblée leurs cœurs. Je *conna intimement* une petite fille alors agée de dix ans, qui, cette époque, se trouvait fort embarrassée de choisi un confesseur ; les jours, les semaines s'écoulaien et sa pieuse sœur et marraine (Irma) n'obtenait, ma gré ses pressantes sollicitations, aucune décision.

M. Le Pailleur, à son arrivée à Saint-Servan, alla selon l'usage, rendre visite à chaque fabricien de l ville. Cette enfant, cachée dans la cour de son père der rière un laurier, aperçut le jeune abbé, remarqua so air modeste et très timide, l'incarnat de ses joues, s taille un peu au-dessous de la moyenne. Ses indéc sions se dissipèrent à cette vue. Sans se demande si les qualités morales répondaient à ce physiqu agréable, elle le choisit immédiatement pour direc teur. Son choix fut aussi bon que précipité ; sar doute elle dut cette faveur aux ferventes prières que s pieuse sœur adressait au Saint-Esprit à son intentio

Cette petite fille, devenue femme, garde un rel gieux respect à celui qui a guidé son enfance, l'a pré parée à la grande action de sa première communio l'a soutenue de ses sages conseils pendant sept ar

nées. Elle est heureuse, en traçant ces lignes, de lui exprimer un reconnaissant souvenir.

Le vicariat d'une ville aussi étendue et aussi peuplée que Saint-Servan n'est pas une sinécure; un vicaire zélé trouve facilement l'emploi de son temps et constate un grand nombre de misères, tant matérielles que spirituelles, pour lesquelles il désire trouver des remèdes efficaces. Nous avons quatre mille pauvres inscrits sur les registres de la ville et un seul hôpital pour les malades. Pas d'hospice, pas de dépôt de mendicité, rien pour les infirmes, les invalides, les vieillards; c'était du moins ainsi dans les premières années du vicariat de M. Le Pailleur. — Il y avait donc là une lacune déplorable et cette lacune laissait une portion considérable de la population (portion choisie et souvent préférée de Celui qui a embrassé volontairement la pauvreté) dans un véritable abandon. Cet abandon faisait mal et sollicitait la charité.

S'occuper des vieillards devenait une œuvre pressante. M. Le Pailleur le comprit immédiatement. La détresse de ces pauvres gens était grande, mais pas aussi grande ni aussi profonde que la misère morale où ils croupissaient et dont ils ne s'apercevaient même pas.

On doit attribuer encore cet état excessif de pauvreté de la population des côtes aux naufrages fréquents qui désolent nos villes et laissent un nombre considérable d'orphelins et de veuves sans ressources,

Ces dernières n'ont d'autres moyens d'existence que la mendicité et participent à tous les vices qu'elle enfante. On peut leur appliquer ces paroles de la bonne Jacqueline Coste à saint François de Sales : « Ces mendiantes prennent l'aumône sans savoir que c'est Dieu qui la donne, elles vivent dans un état de vagabondage déplorable, hantent les portes des églises sans jamais y entrer et sans rien connaître des mystères qui s'y célèbrent ; elles vivent et meurent dans une ignorance inouïe des choses du salut. »

Devant ce dénuement des âmes, cet avilissement des caractères, l'abbé Le Pailleur s'affligeait et ne désespérait pas. Il y avait là une grande œuvre à faire, sa charité la concevait, sa prière obtiendrait les moyens d'exécution. Peut-être bien apercevait-il en même temps les obstacles qui ne manqueraient pas de surgir. Qui nous dira les secrets de son âme? Qui nous fera entendre les premières touches de l'inspiration divine qui résonnaient nuit et jour à son cœur attentif et recueilli? Avait-il le pressentiment des hauteurs où il devait atteindre? Peut-être se disait-il dans son humilité : Le premier miracle de cette œuvre serait d'être accomplie par un ouvrier tel que moi! car l'amour et la crainte marchent de front dans une âme que Dieu appelle à la création d'un ordre nouveau.

Je te copie ici des paroles qui peuvent parfaitement s'appliquer aux sentiments que M. l'abbé Le Pailleur a dû ressentir dans les commencements de la fondation de l'institut:

« Il y a des fondateurs pour lesquels Dieu illumine, dans une clarté soudaine, la nuit de l'avenir, et l'horizon un moment entrevu dans cette lumière ne s'efface plus de leur pensée. A d'autres âmes, Dieu donne jour par jour la lueur nécessaire, quoique incertaine, pour diriger leurs voies. Notre respect et notre ravissement seraient grands si nous entendions les dialogues qui se tiennent alors entre le Seigneur et sa créature, si nous pouvions comprendre avec quelle humble et victorieuse tendresse le serviteur reçoit les ordres du Maître. Son amour est armé d'une patience invincible, bien que son cœur soit troublé par le sentiment de sa faiblesse. Aussi quelle joie immense il éprouvera lorsque l'excellence de son œuvre lui dira qu'il était obéissant alors qu'il craignait d'innover, qu'il était soumis lorsqu'il se croyait audacieux ! »

Un pieux et savant écrivain a eu bien raison de le dire : « Nul ne sait ce qu'il faut d'amour pour alimenter la crainte. » Les défaillances de la nature, les tentations du démon, les ténèbres où parfois l'on se trouve plongé, les perplexités par rapport à la réussite et, par-dessus tout, le sentiment de sa propre faiblesse causent à l'âme une angoisse véritable, où la pusillanimité se mêle néanmoins à une obéissante volonté. Au milieu de ces luttes, l'homme, l'élu de Dieu, se purifie et se dépouille de soi-même, et ainsi par degrés le serviteur s'aguerrit dans ces batailles quotidiennes, il se fait, si j'ose employer des locutions

familières, il se fait aux façons d'agir de son Maître, il le comprend à demi-mot ; les communications sont plus intimes, les désirs sont devinés. Un jour vient où, dans une sainte hardiesse et avec d'autant plus d'amour que l'humilité est plus profonde, un jour vient, dis-je, où ce serviteur fidèle envisage l'avenir avec confiance, il a compris enfin la force du bras sur lequel il s'appuie : « Trop longtemps, Seigneur, vous avez dit : « Je veux, » et j'hésitais ; aujourd'hui, ne me parlez plus, je lis en votre âme et le souffle de vos désirs me porte jusques au bout du monde. » Tels ont dû être, si je ne me trompe, les persévérants combats et les persévérantes victoires de M. Le Pailleur pendant la naissance de la grande œuvre des Petites-Sœurs ; mais souvenons-nous, pour notre plus grande édification, qu'avant de créer l'ordre des *Petites-Sœurs* des Pauvres, le bon abbé Le Pailleur a été dès sa jeunesse le petit frère et l'ami des malheureux, qu'il se dépensait pour eux, et que, s'il a reçu de grandes faveurs du Ciel, c'est en vertu de cet adage : « *Da et accipe :* Donne et reçois, » adage que le saint homme de Tours traduisait ainsi : « On reçoit de Dieu à proportion de ce qu'on donne à ses pauvres. »

M. Léon Aubineau, dans une charmante notice que j'ai sous la main (1) a parfaitement et très véridiquement décrit la naissance de la congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres. Je ne puis mieux faire que de

(1) *Les Serviteurs de Dieu.* Paris, 25, rue de Grenelle. (*Note de l'éditeur.*)

m'inspirer de ses premières pages : « Un jour, dit-il, le bon abbé Le Pailleur, à peine installé à Saint-Servan, voit venir à son confessionnal une jeune fille qu'il ne connaît pas et qui ne peut s'expliquer comment elle y a été amenée. Il ne tarde pas à la distinguer et reconnaît une âme propre au dessein quo déjà il médite. De son côté, en écoutant les avis du prêtre, auquel une inspiration de l'Esprit-Saint l'avait conduite pour ainsi dire à son insu, la jeune fille ressent cette paix, cette consolation accordées aux âmes placées sous la direction voulue de Dieu.

« Elle avait depuis longtemps le désir d'être religieuse, elle était ouvrière et n'avait d'autres moyens d'existence que le travail de ses mains. Le prêtre la confirme dans ses intentions; il entrevoit le jour où il pourra réaliser son dessein de secourir les pauvres vieillards, et bénit Dieu qui lui envoie un auxiliaire. Un peu plus tard, une autre jeune fille de Saint-Servan, orpheline, et de même condition que la première, s'adresse également au jeune prêtre. Elle ressentait les mêmes aspirations que sa compagne. L'abbé les engage à se lier ensemble, leur promet qu'elles serviront Dieu dans la vie religieuse, les encourage à un abandon complet d'elles-mêmes entre les mains de Dieu et les assure que ce grand Maître les veut entièrement à lui.

« Il dit à Virginie (c'était l'orpheline, elle avait seize ans et des circonstances particulières la rendaient doublement intéressante) de considérer l'autre jeune fille

comme sa mère; celle-ci, Marie, en avait dix-huit, ces doux rapports, que la mort seule devait romp se formèrent immédiatement comme il le désirait.

Ces jeunes filles travaillaient chacune de leur c dans la semaine, et gagnaient ainsi honorablem leur vie; mais le dimanche, elles se recherchaient, après la messe paroissiale et les offices, fuyant compagnies, évitant toute distraction bruyante, el s'en allaient sur le bord de la mer. Elles avai adopté un certain creux de rocher dans la grève c Fours-à-Chaux, près de l'hospice du Rosais (pardon à mon patriotisme d'appuyer un peu là-dessus), et en face de ce beau panorama, ouvrage du Créate et à l'abri des regards profanes, elles passaient le temps à s'entretenir de leur vocation, elles se rendai compte l'une à l'autre de leur intérieur et des infra tions qu'elles pouvaient avoir faites à un petit règl ment de vie que l'abbé Le Pailleur leur avait donr Elles s'accoutumaient de cette sorte à l'exercice de vie religieuse qu'on appelle la conférence spirituel Elles lisaient leur règlement et s'appliquaient à pénétrer l'esprit. Une phrase les arrêtait, elles pouvaient en découvrir le sens : « Nous aimerons su tout, y était-il dit, à agir avec bonté envers les pa vres vieillards, infirmes et malades; nous ne le refuserons pas nos soins, toutefois quand l'occasi s'en présentera, car nous devons nous donner bi garde de nous ingérer dans ce qui ne nous regar point. »

Elles pesaient ces mots et ne les pouvaient comprendre, car le bon abbé Le Pailleur, tout en les engageant à s'exercer à la vie religieuse, ne leur avait encore rien communiqué de son projet. Il en usait avec elles comme avait fait saint François de Sales à l'égard de sainte Chantal, leur parlant de leur vocation, leur proposant certaines communautés, changeant ensuite d'avis, les engageant à faire des démarches là où il savait qu'elles seraient rebutées, exerçant enfin leur patience et broyant leur volonté de toutes manières pendant près de deux ans.

Ces deux jeunes filles, déjà si intéressantes, tu sais leur nom : c'est mademoiselle Marie Jamet, actuellement supérieure générale de toute la congrégation et connue sous le nom de mère Marie-Augustine de la Compassion. On peut aller s'édifier auprès d'elle à la Tour-Saint-Joseph. L'autre était mademoiselle Virginie Trédaniel, sœur Marie-Thérèse, morte dans la fleur de son âge, en 1853.

Elles étaient nées toutes deux à Saint-Servan. Mademoiselle Marie Jamet y avait sa famille, son père, sa mère, ses frères et sœurs. Elle habitait le quartier de Lambéty, qui peut être considéré comme le faubourg de Saint-Servan. Elle devait en conséquence faire une assez longue course pour se rendre du côté de la paroisse, où sa charité l'appelait fréquemment. Virginie et Marie savaient donc qu'elles serviraient Dieu ensemble dans la même communauté, elles avaient foi en leur directeur, sans lui demander autre

chose ; d'après ses conseils aussi, elles s'étaient aimées non seulement de cette charité recommandée à tous, mais d'une amitié vraiment surnaturelle, et cette amitié, née sous le regard de Dieu et dans l'obéissance à un supérieur, leur procurait autant de douceur que de bénéfice pour leur avancement spirituel.

Lorsque M. Le Pailleur eut exercé ainsi la patience et le courage de ces deux obéissantes jeunes personnes, vers les derniers mois de ce temps d'épreuve, il leur confia le soin d'une vieille aveugle de la ville, abandonnée dans un triste galetas, sans aucune ressource, mais d'une grande résignation dans ses épreuves, et il s'ouvrit davantage envers elles sur le projet qu'il voyait prendre quelque consistance. Les deux enfants, pleines de joie, s'empressaient autour de cette pauvre vieille. Elles la soulageaient selon leur petit pouvoir, faisaient son ménage, la conduisaient à la messe le dimanche, disposaient en sa faveur de leurs minces économies, enfin remplissaient près d'elle, comme de nouveaux anges gardiens, tous les bons offices que la charité peut inspirer.

Ces deux jeunes filles étaient vraiment d'une candeur étrange et d'une fidélité rare à l'obéissance promise dès les premiers temps à leur père spirituel. Leurs cœurs, préparés par l'Esprit-Saint, se remplissaient chaque jour de douces lumières. Elles se confiaient le noble but de leur ambition chrétienne, leurs désirs de contribuer selon leur force à glorifier Dieu en secourant leurs frères. Elles se racontaient

leurs industries pieuses, mettaient en commun leurs joies et leurs difficultés, s'encourageaient surtout à l'obéissance envers leur supérieur, pour lequel elles n'avaient rien de caché. Elles trouvaient dans ces pieux commerces et échanges de confiance et de soumission la dilatation de leurs âmes et une douce allégresse : et n'étaient-elles pas, malgré leur faiblesse apparente, les auxiliaires les plus dévouées que le bon abbé Le Pailleur pût souhaiter?

Ainsi que je te l'ai dit, mademoiselle Virginie Trédaniel n'avait plus sa mère ; elle habitait aussi Saint-Servan, mais plus au centre que sa compagne, et s'employait aux mêmes travaux : la couture. Plus exposée que Marie Jamet, elle bénissait Dieu qui lui avait fait retrouver une seconde mère dans sa sage et vertueuse amie, et lui montrait une grande déférence.

Je ne sais si j'aurai l'occasion, en poursuivant mon récit, de revenir sur cette charmante et intéressante jeune fille enlevée sitôt à la congrégation naissante, je me hâte donc de te tracer ici ce que je sais sur elle. Lorsque l'œuvre prit de l'extension, Virginie fut envoyée en fondation à Nantes avec une autre compagne encore moins expérimentée qu'elle. Le Père Le Pailleur les avait conduites, et, après leur avoir donné sa bénédiction, il les laissa avec vingt francs dans leur bourse et la condition expresse de trouver, lors de son retour, bon nombre de vieillards auprès d'elles et une chambre pour le loger. Elles attendirent vingt jours la réponse des vicaires capitulaires qui devaient

donner l'autorisation de s'établir et de fonder. La sœu Marie-Thérèse n'avait plus que quatre francs, mai elle avait visité une maison et, sur une réponse favo rable des vicaires, elle s'empressa de la louer. Le propriétaire lui demanda des garanties et désira voi son mobilier. Or, son mobilier consistait en deux bottes de paille pour elle et sa compagne ; ah ! j'oublie, et ses chers pauvres, meubles vivants, quelque peu tremblants et boiteux, qui s'empressaient de venir s'abriter et s'appuyer dès qu'une maison leur était ouverte. Le propriétaire eut pitié d'elle, et pitié d'eux, c'était un chrétien charitable. Qui donne aux pauvres prête à Dieu ; et il leur laissa sa maison. Quand le Père Le Pailleur revint au bout de trois mois, quarante vieillards y étaient installés.

La bénédiction du bon Père et la foi de sœur Marie-Thérèse et de sa compagne attirèrent sur cette fondation les faveurs toutes particulières de Dieu. « Un homme d'un grand cœur, le comte Urvoy de Saint-Bédan, possédait une galerie de tableaux fort estimés et de haut prix, il y tenait comme tout amateur tient à des toiles précieuses ; mais il tenait davantage à faire une bonne action, il céda sa collection au musée de Nantes, à condition que la municipalité donnerait une somme de 120,000 francs pour la construction d'une maison pour les vieillards de Marie-Thérèse ; il y joignit encore des dons en argent, qui s'élevèrent à plus de 70,000 francs.

Grâce à cette généreuse initiative, la ville de Nantes

une maison qui donne asile à deux cents
ls, dont cent trente femmes. Tu vois que le
bon Père a fructifié. Ce bel établissement est
é de six pavillons, séparés par des préaux et
la chapelle au moyen de deux corridors. L'a-
sède un terrain de deux hectares de bonne
ı jardins et en prés. Rien n'y manque, ni la
rie, ni le lavoir, ni la salle de bains, ni la va-
ni la porcherie, ni le poulailler. L'âne tradi-
sur lequel je te ferai un article à part, n'a
e faire défaut, il a même comme compagnon
cheval pour les courses lointaines.
est pas tout, il faut occuper le personnel de la
Voici les ateliers des tisserands, des cordon-
es teinturiers et des tailleurs, qui sont installés
et dans les mansardes tu trouveras les agen-
s nécessaires aux fileuses, tricoteuses et ma-
res.
œurs sont au nombre de vingt, elles sont ré-
par les pensionnaires de l'asile. L'une d'elles,
ıe poissonnière, bien connue à la halle par
e de son langage, clouée par la paralysie à
erie de la maison, avait voué à ses bienfai-
comme elle les appelait, une telle reconnais-
qu'elle ne pouvait souffrir qu'on dît un mot
elles. Oubliant sa paralysie, elle répétait sou-
« Dites-moi ce que vous voudrez, je le mérite ;
elle qui parlera mal des Petites-Sœurs, je l'*ef-*

Cette bonne Virginie Trédaniel, ou sœur Marie-Tł rèse, ne résista pas longtemps aux labeurs incessaı que son zèle lui faisait entreprendre. Jeune d'anné‹ mais deja remplie de vertus et pénétrée d'amo pour Jésus-Christ et ses pauvres, elle mourut Rennes le 12 août, à peine âgée de trente ans ; e était déjà nommée première assistante de la Mère G nérale. Dans sa dernière maladie, souriante, rés gnée, remplie de foi et d'espérance, elle disait hun blement : « Que la volonté de Dieu soit faite ! Je ı regrette rien, j'ai soigné les vieillards, je me lais soigner à mon tour. »

Ah ! le Père Olivaint avait bien raison de dire et ‹ redire : *C'est le courage plutôt que le temps qui fa un saint !* Et disons-le en passant, le travail des foı dations n'a jamais effrayé les Petites-Sœurs, elles ı sont vouées généreusement aux labeurs des comme cements, aux privations sérieuses qu'elles entraînen aux difficultés provenant des caractères non assoı plis des vieillards, et à celles d'imposer et de faiı accepter une règle à des hommes et à des femm‹ qui ont vécu à leur guise sous le rapport de la liber pour le sommeil, pour les repas, pour le travail ou *farniente ;* car quiconque a visité les pauvres sa combien il y a peu de régularité dans leur vie. le travail leur fait défaut, ils se couchent aussi bien midi qu'à minuit; s'ils ont un peu de pain *dans huche*, ils en coupent un morceau pour eux et leu enfants et le mangent à n'importe quelle heure de

ournée. Plusieurs ne travaillent qu'aiguillonnés par la faim. Ont-ils reçu un salaire un peu élevé, ils retournent à leurs habitudes de boisson et de paresse. Qui de nous n'a constaté avec tristesse ces misères passées à l'état chronique chez beaucoup de vieilles gens?

Eh bien, ce sont des jeunes filles sans expérience, presque des enfants, qui sont appelées à gouverner ces vieillards. Elles sont encore sous le coup des prescriptions et de l'obéissance passive du noviciat, et les voilà tenues de diriger, de commander et d'entraîner par la persuasion, car c'est leur principal moteur et le secret de leurs succès dans leur difficile entreprise.

Il est vrai que nulle comme la femme française ne réunit les qualités voulues pour ces divers emplois, et nous pouvons citer, pour appuyer notre opinion, les paroles prononcées par le vénérable Pie IX au premier secrétaire d'ambassade à Vienne (Martana). Il parlait des Sœurs Grises : « Nous avons cherché à les introduire dans toute la catholicité et particulièrement en Italie, en Allemagne et en Irlande, disait-il. On nous a répondu : « Devant les malades, la femme « italienne n'a pas tout à fait assez de courage et de « force pour se soumettre à tant de fatigues ; l'Alle« mande a quelque chose de trop soumis et de trop « facile ; l'Anglaise ne manque ni d'humanité, ni « d'exaltation, mais elle est trop prude ; seule, la « femme française possède l'adresse, l'assurance con« solatrice, le *commandement* doux, la piété sincère

« indispensable à un pareil état, et nous accorderion
« toutes les faveurs qu'on solliciterait pour un ordr
« semblable à celui des sœurs hospitalières. »

Où en sommes-nous, cher frère? Quelle longue digression! Je ne m'excuse pas... Ce qu'on appelle digression, n'est-ce pas un réseau de cette grande artère qui fait circuler le sang et la vie dans tout histoire contemporaine?...

Mesdemoiselles Jamet et Trédaniel soignent leur unique et première bonne femme, lui rendent mille bons offices; elles sont exercées à la patience, au dévouement et à la soumission. M. l'abbé Le Pailleur trouve le moment opportun de louer un local modeste, mais convenable, pour abriter la vieillesse de la pauvre aveugle. Voici donc l'œuvre qui commence enfin après ces deux années de réflexions et de prières.

L'entrée de cette vieille femme dans la maison ne pourra-t-elle pas être comparée à la pose de la première pierre d'un grand édifice? C'est la première assise de ce monument dont l'ensemble avait été entrevu par le pieux vicaire dans la vision de la promenade. Il avait alors promis à Dieu d'être fidèle à sa voix, et s'était offert, avec toutes ses forces, à accomplir sa volonté. Pendant deux ans, il a creusé, dans le silence, les fondements de l'institut, et c'est maintenant, avec deux pauvres et toutes jeunes ouvrières, que sans bruit, sans éclat, il bénit au nom du Seigneur et pose cette première pierre.

On conserve précieusement à la Tour-Saint-Joseph deux petits personnages ou figurines que j'ai eu le plaisir de contempler à mon aise. Elles représentent deux très jeunes filles avec un bandeau sur les yeux et les mains liées et attachées derrière le dos. Lorsqu'on demande des explications, on vous répond que c'est l'image des premières Petites-Sœurs des Pauvres prononçant leurs vœux : le bandeau, c'est l'abandon volontaire à la Providence, abandon aveugle; les liens indiquent le renoncement complet de la volonté entre les mains d'un supérieur, qui vous conduit où il veut sans éprouver de résistance. C'est aussi une aveugle qui va être le premier hôte de la maison hospitalière et primitive de l'institut, afin que tant de ténèbres, soit réelles, soit en figure, gagnent le cœur de Celui qui est la lumière véritable luisant dans les ténèbres et qui éclairera le long sentier que doit parcourir l'œuvre encore dans les tâtonnements de l'enfance.

Et maintenant, voici notre vieille amie, Jeanne, qui va enfin paraître sur cette pieuse scène. La recherche du local dont je te parle plus haut devient le moyen préparé par la Providence pour la mettre en évidence et lui permettre de jouer son rôle dans cette belle pièce dont l'éternité seule nous apprendra les ressorts cachés et le dénouement.

M. l'abbé Le Pailleur était sans fortune, je te l'ai dit, ses honoraires de vicaire ne lui offraient que des ressources extrêmement minimes, et désirant garder

le secret sur ses projets, il ne s'était ouvert à auc
de ces charitables personnes qui, dans la ville,
raient pu lui venir en aide. Il se trouvait donc as
embarrassé pour se procurer un logement et
dressa discrètement aux amies de Jeanne : à mada
et à mesdemoiselles Citré. Celles-ci, pleines de bo
volonté, se déclarèrent heureuses de lui venir en ai

Il fut d'abord question de louer une vieille mais
de la rue Verte (abattue depuis de longues anné
qu'on aurait eue à bas prix à cause de son état de
tusté. M. Le Pailleur fit observer que les escaliers s'
fondraient et que les planchers vermoulus n'offraie
aucune sécurité. Mademoiselle Anne Citré, qui ét
d'un bon poids, proposa de sauter et de danser *un pe*
pour les éprouver. On refusa même l'expérience,
peur d'avoir à payer des dommages et intérêts, et l'
continua ailleurs des démarches et des recherch
qui n'aboutirent point, faute d'argent.

Le bon abbé demanda alors si on ne pouvait avo
une sous-location chez une personne honorable
la ville, et mesdemoiselles Citré songèrent immédi
tement au logement de notre bonne Jeanne Jugan.

Nous avons dit que celle-ci habitait avec une vieil
et très honorable femme, nommée Fanchon Aube
elles partageaient en commun le loyer, et dans cet
petite maison de la rue du Centre, il y avait enco
au besoin une ou deux pièces disponibles. Madem
selle Eulalie Citré conta tous ces menus détails
M. Le Pailleur, et fit un grand éloge de l'honorabili

et des vertus de mademoiselle Jugan. Il y avait près de trois ans qu'il était vicaire à Saint-Servan, et aucune circonstance ne l'avait mis en relation avec Jeanne. Cette dernière s'adressait pour la confession à M. l'abbé Sauvage, et, de son côté, ne connaissait que très superficiellement le jeune vicaire en question. Elle n'avait nullement entendu parler ni de l'aveugle infirme ni des deux jeunes filles qui la soignaient.

Pour ne pas ébruiter ses projets, pour garder plus parfaitement son secret vis-à-vis du public, M. l'abbé Le Pailleur ne voulut point aller visiter la demeure de Jeanne Jugan, il lui donna rendez-vous à son confessionnal à deux heures de l'après-midi, heure tranquille où l'église ne compte, hélas! que les trop rares associés de l'Adoration du Saint-Sacrement.

Dans ce premier entretien, Jeanne, très simple, peu soupçonneuse de sa nature, ne saisit pas, ne comprit pas les désirs, les plans, les combinaisons du jeune prêtre. Ici une réflexion se place d'elle-même. Nous deux, mon bon Pierre, et les autres habitants de Saint-Servan, avons depuis longtemps la clef du mystère : le rideau s'est levé, nous avons vu les personnages à l'œuvre, la pièce est commencée et se joue encore; mais en ce jour dont je te parle il n'en était pas ainsi : M. Le Pailleur devait sembler énigmatique, et nous pouvons bien croire aussi qu'il ne voulait point initier complètement Jeanne, une étrangère, à cette œuvre encore en chrysalide et dans les inextricables tissus de son cocon.

Nous n'entendrons, nous ne saurons jamais, et, p
ma part, je le regrette vivement, le premier entre
qui eut lieu entre le mystique vicaire, aussi spiri
que pieux, et la pauvre servante, aussi simple
naïve. Mais au sortir du confessionnal celle-ci était
émue, presque bouleversée. « Ah ! dit-elle à ses an
(mesdemoiselles Citré), que ce jeune abbé m'a en
tenue de choses étranges ! que j'ai été surprise ! J'é
loin de soupçonner des choses si extraordinaires,
ne peux me remettre... »

Qui nous dira si ce trouble, cette émotion visil
n'étaient point les premières secousses d'une vocat
contenue depuis longtemps dans son sein et qui tr
saillait à l'approche de celui qui devait lui faire v
le jour ?

Ses amies, à leur tour, ne revenaient pas de l'é
de Jeanne ; car, habituellement, elle ne perdait
mais son calme. Elles lui assurèrent de la mani
la plus terrestre, la plus prosaïque, qu'il n'était ab
lument question que d'un logement à sous-lou
qu'elle se troublait la tête bien inutilement ; et el
n'eurent pas de repos qu'elles ne l'eussent réexpéd
de nouveau au jeune abbé.

Dans ce second entretien, la lumière se fit dans l'
prit de Jeanne, elle devina qu'il pouvait être qu
tion d'une grande œuvre. « Je vois bien, dit-el
qu'il s'agit de choses particulières et importantes,
que vous ne me dites pas tout. Vous allez fon
quelque chose avec ces deux jeunes ouvrières

ette pauvre aveugle... J'ai toujours désiré être religieuse, mais mon âge semble être un obstacle à ce bonheur (elle avait alors quarante-sept ans); admettez-moi, associez-moi à votre entreprise. Vous me faites ressentir plus vivement les aspirations de ma jeunesse, et mon vieux cœur a comme une intuition d'une joie immense qui lui est préparée; ne me refusez pas l'association avec ces jeunes personnes. Mais, au moins, monsieur l'abbé, pour le petit logement que vous souhaitez, il est dès aujourd'hui à votre disposition, regardez-le comme vôtre, je suis trop honorée de recevoir la pauvre aveugle et ses deux infirmières. »

M. Le Pailleur la remercia, l'engagea à prier, à consulter son confesseur par rapport à sa vocation religieuse, puis il s'entendit avec elle pour les détails matériels indispensables à l'installation de la première vieille, j'allais dire à la pose de la première pierre.

Mais il devenait nécessaire d'obtenir le consentement de Fanchon Aubert, cette vieille fille avec laquelle vivait Jeanne, et l'on craignait des difficultés, car cette bonne petite vieille, douée de prudence et de discrétion, très propre, très rangée, paraissait jusque-là très attachée à ses habitudes.

Elle consentit néanmoins, sur les instances de Jeanne, à recevoir chez elle la bonne femme aveugle. Son cœur pieux se dilatait au fur et à mesure des demandes qu'on lui adressait... et ce fut ainsi que notre

jeune et intéressante amie Virginie Trédaniel, orphe line, à peine adolescente, et obligée par des circon stances particulières à chercher un asile, avait été ac cueillie chez elle un peu avant l'arrivée de l'hôtess annoncée. C'était le précurseur de Jésus, car le pauvr est un autre Jésus-Christ. Cette hospitalité préparai les voies aux multitudes qui suivraient.

Mademoiselle Jamet, toujours sur la brèche, tou jours active, passait une partie de son temps avec s jeune et ancienne amie Virginie Trédaniel, avec se nouvelles et vieilles connaissances Jeanne et Fanchon. L'heure sonna où elles devaient agir, et, à un signal de leur père spirituel, elles coururent, pleines de joie, chercher à son misérable domicile leur chère vieille aveugle infirme. Dans leur bonheur, elles se sentirent assez fortes pour l'apporter entre leurs bras.

Ce fut le jour de sainte Thérèse, le 15 octobre 1840, qu'elles déposèrent ce précieux fardeau dans la petite maison de la rue du Centre. La bénédiction de Dieu entra avec l'aveugle dans le modeste ménage.

As-tu parfois remarqué, Pierre, comme la charité dilate les âmes?... Dieu nous donne sans cesse et sans mesure, Il nous comble chaque jour de grâces précieuses, enfin nous lui devons toutes choses. Mais comme il n'a que faire de rien, il nous demande simplement le transport de ses droits à notre prochai qui a besoin de notre tendresse et de notre assis tance, et nous dit : « Payez-lui ce que vous me deve *et vous serez* quittes envers moi. » C'est là le secret d

cette lutte admirable entre Dieu et l'âme généreuse. L'homme comblé de grâces secrètes, pressé par les touches divines, devient l'émule de son Sauveur et déverse sur ses frères de cette abondance de biens dont il est saturé. Cette profusion d'une part, cette diffusion ou rétrocession d'autre part, durera toute une carrière de saint et nous amène à ce mot de saint Augustin, qui traduit mieux ma pensée que toute autre réflexion : « *Amor nescit modum:* L'amour ignore la mesure, il va de lui-même aux excès... » C'est ce qui arriva après l'acte de foi et d'amoureuse confiance accompli par le jeune et pieux vicaire et les obéissantes jeunes filles : la lumière de la grâce jaillit de nouveau et brilla comme un éclair dans ces cœurs généreux et leur inspira en retour une de ces charmantes audaces qui font sourire les anges.

Une petite place était encore possible dans la mansarde de Jeanne et de Fanchon, on y installa une autre vieille femme : elle avait eu la jambe cassée et était restée depuis lors dans un triste état d'infirmité.

La maison, croyait-on, était au complet. — Non, pas encore ; une jeune fille, que nous pouvons appeler la quatrième servante des pauvres, exprima un ardent désir de s'unir aux trois premières. Gravement malade et sur le point de mourir, elle voulut, comme aux anciens jours, mourir consacrée à Dieu et parmi ses servantes. Elle se fit transporter au logement de Fanchon Aubert et y guérit. Elle laissa à *Dieu cette vie qu'elle lui* avait donnée et qu'il lui ren-

dait; elle s'appelait Madeleine Bourges et prit le nom de sœur Marie-Joseph. Elle s'est vouée, comme ses compagnes, au soulagement des vieillards et a surtout imité Jeanne dans son intrépidité pour la quête (1).

Rien n'était changé d'ailleurs aux allures des personnes qui habitaient la petite maisonnette du bon Dieu.

Jeanne filait, ou lavait, quand elle trouvait des journées. Elle apportait pour les vieilles le gain de son labeur. Ravie de tout le bien qui s'opérait sous ses yeux et qui dilatait sa grande âme, elle cherchait à en prendre la plus large part possible ; se faisant toute petite, se gênant, se mettant à l'étroit, s'unissant, en un mot, à toutes les mortifications de ses compagnes, elle goûtait les mêmes joies. Marie Jamet et Virginie travaillaient à leurs coutures de lingerie, interrompant leurs travaux pour soigner les infirmes, soulager leurs douleurs, mêlant à leurs soins les paroles d'édification et d'instruction qui fortifient les âmes. Le pieux vicaire venait, lorsque le travail de son ministère lui laissait quelques loisirs, bénir et réconforter tout ce monde, communauté en miniature. Désormais nous l'appellerons le Père ou le fondateur indifféremment. Il aidait de ses conseils, il aidait de ses ressources; et, avec le secours et la

(1) Madeleine Bourges est encore vivante et emploie toutes ses forces au service de Celui à qui elle doit une seconde fois la vie ; elle est actuellement à la Tour-Saint-Joseph.

grâce de Dieu, on traversa ainsi dix grands mois dans ce premier logement.

Ce n'était pas tout de se suffire, il fallait se développer. Les désirs ne se bornaient plus au spectacle si beau et si consolant de ce qui se passait dans la mansarde, on voulait davantage. La charité altère... Celui qui boit à cette source aura toujours soif; il étanche sa soif au côté ouvert de Jésus-Christ et la fièvre de l'amour et du sacrifice le saisit de nouveau.

Après ces dix mois, qu'on peut regarder comme le noviciat de la fondation, on résolut donc, dans les conseils de la mansarde, de s'agrandir et de faire profiter un plus grand nombre de vieillards des bienfaits de l'association. Quand je parle de conseils, il ne faut pas se figurer des délibérations et des votes : le bon Père recommandait à ses filles de prier, il priait lui-même, et, quand il croyait avoir reconnu la volonté de Dieu, il l'indiquait à ses enfants, en leur laissant le mérite de l'obéissance; l'obéissance, vertu d'un prix merveilleux, qui soutient les grandes œuvres de l'Église et les anime. Mais je crois bien que, dans ces circonstances, l'obéissance ne coûtait pas à nos pieuses amies; que plus d'une fois leurs souhaits ont devancé les avis du bon Père, et que leur zèle avait plus besoin de frein que d'aiguillon.

Dans la rue de la Fontaine, un grand rez-de-chaussée se trouvait libre. On décida Fanchon Aubert à se *désister de son logement*, auquel elle était assez atta-

chée, et l'on prit à loyer ce grand *en bas*. C'était une salle basse, humide, sombre et fort incommode, qui avait servi longtemps de cabaret. On pouvait y installer douze lits; ils y furent bientôt placés, et bientôt tous occupés.

Nos quatre servantes avaient fort à faire autour de leurs pensionnaires, il ne pouvait plus être question pour elles de gagner leur vie en travaillant; elles avaient à rendre à leurs bien-aimés pauvres les services que réclamaient leur âge et leurs infirmités. Elles pansaient les plaies, nettoyaient les ordures, levaient et couchaient leurs vieilles, les instruisant et les consolant. Pour subvenir au surplus des besoins, celles des vieilles qui pouvaient marcher continuaient leur ancienne industrie et sortaient tous les jours pour mendier; mais cette mendicité avait l'inconvénient de les remettre dans le danger de reprendre leurs mauvaises habitudes, et surtout de les rapprocher de l'occasion de s'enivrer.

Les sœurs, jalouses du salut de leurs pauvres, voulurent les éloigner de cette tentation. Encouragées par leur saint fondateur, elles acceptèrent un nouveau sacrifice, embrassèrent une nouvelle humiliation : elles se firent quêteuses, mendiantes pour l'amour de Celui qui n'ayant pas trouvé la pauvreté dans le ciel est venu la chercher ici-bas.

A peine le bon Père eut-il proposé ce sacrifice à ses enfants, qu'il fut accepté. Jeanne la première prend *un panier*, sort immédiatement ; elle se présente

bravement et humblement dans toutes les maisons où ses pauvres recevaient habituellement des secours, elle recueille avec reconnaissance les morceaux de pain et les *liards* qu'on veut bien lui donner.

La Providence réservait là pour les sœurs une ressource inépuisable. Les habitants de Saint-Servan commençaient à s'émouvoir, à connaître les premiers débuts de l'œuvre, à les encourager. Les moins joyeuses, c'étaient les vieilles, accoutumées à de fréquentes sorties et qui avaient fait de la mendicité une habitude et un métier, métier qu'elles regrettaient et qui devenait pour nos chères Petites-Sœurs, pour Jeanne en particulier, l'occasion d'un sacrifice quotidien très méritoire...

Combien ces commencements si humbles et si modestes nous émerveillaient ! Chez mon père, on en faisait le récit, et, toute petite fille que j'étais, j'aimais à en entendre raconter les progrès.

Il me souvient qu'un matin, au sortir de la messe, ma pieuse marraine me dit : « Filleule, je vais te conduire visiter les *Jeanne Jugan.* » (J'emploie exprès ton expression, tu verras par la suite de mon récit qu'elle n'est pas juste.)

Je me sentais toujours heureuse et fière d'accompagner ma marraine dans ses courses charitables ; je descendis avec elle la rue de la Fontaine et j'entrai dans un grand *en bas* où les sièges étaient rares ; les lits, par contre, étaient fort rapprochés, et je me blottis *sur un escabeau entre* deux couchettes dont les cou-

vertures se composaient d'un nombre incalculable de morceaux.

J'étais assez intimidée de mon personnage.

Irma (1) avait été accueillie par deux jeunes personnes modestes, gaies, de physionomie agréable et avec lesquelles elle causait avec animation et intérêt ; c'étaient mesdemoiselles Jamet et Trédaniel, les pieuses fondatrices de ce petit domaine ; elles en faisaient les honneurs à ma marraine, et, sans nul doute devinant une âme capable de les comprendre, elles lui dévoilaient de doux mystères de charité et de piété.

Je vis, ou du moins c'est de ce jour que je remarquai Jeanne Jugan ; elle avait fait un bon sourire et une petite révérence aux deux nouvelles venues, c'est-à-dire à ma marraine et à moi : ce fut tout, car elle se disposait à aller en quête, elle mettait son manteau, ajustait sa coiffe et passait à son bras le panier si connu de toute la ville.

Elle me sembla, comme à toi, *très, très vieille.* Les bonnes femmes l'appelaient sœur Jeanne : « Sœur Jeanne, disaient-elles, remplacez-nous bien, quêtez pour nous, n'oubliez pas nos commissions, notre tabac et nos liards. » Jeanne se penchait vers elles, et recevait encore quelques confidences à voix basse ; elle leur souriait. Je crois bien qu'elle embrassa une

(1) Irma le Fer de la Motte, ou la femme apôtre, dont on a publié la vie et les lettres tout récemment. (Voir cet intéressant ouvrage [librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris].)

ou deux vieilles, — les aveugles peut-être. Elle les quitta avec promptitude, car elle faisait vite les choses et cependant n'avait pas l'air de se presser ni de s'empresser jamais.

J'admirais la propreté qui régnait dans cette grande pièce un peu sombre et l'arrangement du pauvre mobilier.

Peu après le départ de Jeanne Jugan, Irma s'en alla, et en remontant le chemin, tout en trottinant près de ma sœur, ma langue allait bon train. Irma, de son côté, profitait de toutes les circonstances pour m'instruire et m'édifier. « As-tu remarqué, me dit-elle, comme ces infirmes et vieilles femmes sont bien soignées et comme elles ont l'air content ? Ce sont les deux jeunes filles que tu as vues et la vieille Jeanne qui s'en occupent, et c'est ton confesseur, M. l'abbé Le Pailleur, qui a fondé et qui dirige cette œuvre naissante. » Ce que j'avais le mieux remarqué, hélas ! c'était le nombre prodigieux de morceaux de toute couleur et de toute étoffe qui composaient les couvertures, j'avais même calculé combien de *tâches* (ou d'heures de travail) il me faudrait pour en faire une. « Marraine, lui répondis-je, c'est bien beau de servir ainsi les pauvres, mais ce doit prendre beaucoup de temps... Qui donc a cousu les morceaux des couvertures? les as-tu regardées ?... — Non filleule, me dit-elle en souriant. Mais pourquoi n'as-tu rien dit à ces vieilles femmes ?... — Ma marraine, répliquai-je, j'étais tout contre une grande femme qui avait de la

barbe au menton et un bâton dans la main, j'en av peur... (J'ai su plus tard que c'était la Margot.) Ma repris-je, si la vieille Jeanne Jugan ne leur rappo que des liards et du tabac, comment les nourrira-elle? Elles sont nombreuses, il y en avait jusqu'au fo de la salle. » Ma marraine eut alors un beau souri et me répondit : « Ça, c'est l'affaire du bon Dieu. Providence veille sur ce ménage-là, tu peux en êt sûre... » Elle ajouta de bien bonnes et belles chose mais les enfants sont les enfants, et mes yeux voie encore les couvertures et la Margot, tandis que m oreilles ont oublié, hélas! les salutaires instructio d'Irma.

Oui, la Providence avait mis non seulement l doigt, mais la main tout entière dans le ménage de Petites-Sœurs. « Des vêtements, des meubles, de provisions de toutes sortes arrivaient au logis. L linge pourtant manquait, et le bureau de bienfai sance, qui en avait prêté jusque-là, pressé d'un autr côté, se vit dans la nécessité d'en refuser. Les sœur eurent recours à la prière, elles s'adressèrent plu spécialement à Marie.

« Le jour de l'Assomption, on lui dressa un peti autel ; un pieux gendarme du voisinage se charge de le décorer ; les sœurs étendirent au-dessus tout l linge de leurs protégées : cinq ou six chemises, e guise de garniture, point de draps. L'autel ayant ét visité on s'informa de cette étrange décoration et l détresse trop visible toucha les cœurs, qui s'empres

sèrent de la soulager. De pauvres servantes, ne possédant rien, ôtaient leurs bagues et les passaient au cou du petit Enfant Jésus tenu par la Vierge Marie. »

Par cette industrie et cette miséricorde, les pauvres se trouvèrent suffisamment pourvus de chemises, de linge, de draps et autres vêtements indispensables.

Il faut ajouter que l'on savait se contenter de peu, et surtout les pieuses filles, qui se privaient de leurs chauds vêtements pour couvrir les membres débiles des pauvres vieilles qu'elles abritaient dans leur demeure.

Elles s'imposaient les plus rudes privations : plus de liberté, plus de loisirs. Les heures s'écoulaient dans les fatigues et le travail. La chaîne du devoir et de la charité les enserrait de plus en plus. Elles ne se plaignaient pas : elles s'étaient offertes, données librement. Il n'y a point d'esclavage lorsqu'il est volontaire et que le maître est adoré, et « ne pas souffrir dans sa volonté, dit excellemment Fénelon, c'est ne pas souffrir ».

Il y avait plus de dix-huit mois que l'œuvre des bonnes femmes était commencée et personne encore n'était venu se joindre aux quatres fondatrices. Les sympathies sans doute s'éveillaient, M. le curé de Saint-Servan approuvait les efforts de la charité, et cependant des contrariétés surgissaient et l'entreprise était jugée diversement, comme il arrive toujours pour les entreprises nouvelles sorties directement de Dieu. Les moins versés dans les questions de théo-

logie et de charité pratique étaient ceux qui parlaient le plus haut... « On allait accabler la population de quêtes et de demandes. Était-on chargé de nourrir les pauvres et de les loger ? N'était-ce pas, en outre, une chose incroyable d'essayer de réunir en communauté de petites ouvrières sans instruction !... Qui les formerait à la vie religieuse, qui leur enseignerait à pratiquer les règles et les exercices spirituels ? Avant de les réunir, n'eût-il pas été plus expédient de les former dans quelques communautés anciennement établies? Tout au moins devait-on leur donner une maîtresse des novices depuis longtemps habituée à la vie régulière, habile à discerner et à former des vocations. » Tout cela était sensé, mais l'esprit de Dieu souffle où il veut : le fondateur sentait qu'il entreprenait une œuvre nouvelle et qu'à une œuvre nouvelle il faut des ouvriers nouveaux.

D'un autre côté, les familles des jeunes sœurs, entendant ces récriminations en faisaient porter le contre-coup à celles qui les excitaient. Mademoiselle Jamet surtout se trouvait en butte aux reproches et aux réprimandes de ses parents : sa jeune sœur Eulalie, aujourd'hui assistante générale de la congrégation, ne les lui épargnait pas, et quand elle la rencontrait dans la rue, avec son panier au bras, allant à la quête, elle lui disait avec indignation : « Va, va, ne me parle pas, ne me regarde même pas, tu me fais honte avec ton grand panier au bras. »

Jeanne, avait eu aussi sa part dans ces étonnements

exprimés ou sous-entendus. Je t'ai dit que sa famille se composait de plusieurs nièces, filles d'une de ses sœurs, qu'elle affectionnait beaucoup et qui la payaient d'un tendre et respectueux retour.

Au début de la pieuse entreprise, ces jeunes filles, étant venues de Cancale pour visiter leur tante, parurent surprises à la vue des bonnes femmes logées dans son domicile. Elles lui demandèrent pourquoi elle ramassait toutes ces vieilles; mais elles se souviennent encore, disent-elles, de son regard sérieux et du ton sec, fort en dehors de ses habitudes, avec lequel elle répondit : « Ces vieilles femmes étaient abandonnées, je les loge. » Jeanne ne voulait pas trahir le secret de la petite société naissante, elle répondait évasivement, et ses nièces n'osèrent répliquer un seul mot, sentant instinctivement qu'un mystère se voilait sous cette réserve et que leur tante, malgré sa bonté et son affection envers elles, ne céderait en rien à leur curiosité, encore moins à leurs représentations.

Jeanne, de plus en plus ravie de l'œuvre et de ses résultats, et aussi de la vie religieuse qu'elle voyait pratiquer à ses côtés, avait fait tous ses efforts pour gagner la confiance du bon abbé Le Pailleur ; et, depuis longtemps déjà, celui-ci, vaincu par ses instances, l'avait reçue au nombre de ses filles spirituelles. Dès lors, elle marcha à grands pas dans cette voie qui avait été l'objet de ses désirs. Guidée par un bon maître, elle goûtait la douceur de cette vie, sévère

pour la nature, mais où le cœur est au larg bonheur allait grandissant en même temps foi. Son expérience pratique de la charité lu mieux apprécier le sens intime et la théorie mour divin. La vie intérieure ne l'attirait p violence, mais par prévenance, et développait traits qu'elle avait toujours éprouvés pour la pour la pauvreté, la chasteté, la soumissio semblait donc chaque jour porter plus facile joug du Seigneur, elle possédait la candeur, plicité et le détachement qui font dire : Bienh les pauvres d'esprit, car le royaume des cie appartient. Cette possession est au présent, royaume n'est-il pas une grande richesse p pauvres-là ? Aussi, Jeanne se montrait toujou toujours souriante, toujours égale le lendema qu'elle était la veille. Sa santé, si délicate j lors, se fortifiait d'une façon providentielle; el portait de longues marches, le fardeau de la q les fatigues des nombreux escaliers qu'elle monter et descendre chaque jour.

L'appétit ne lui faisait pas défaut. Le pain nage, les mets grossiers, les restes apportés d sons charitables faisaient son régime quotidien avait aucune différence entre la nourriture de et de ses compagnes et celle de ses chers pauvr n'est qu'elle choisissait ce qu'il y avait de moins

Lorsqu'on la complimentait sur son air r lorsqu'on lui demandait où elle avait trouvé

santé, elle souriait et laissait comprendre, par son regard serein et plein de gratitude, que le pain de l'aumône a une saveur toute particulière et un secret de vigueur que celui-là seul connaît qui l'a expérimenté ; et nous, qui savons les habitudes de comfort de Jeanne, nous admirons ce que la grâce a de puissance sur une faible créature, ce qu'elle peut lui faire pratiquer de renoncement et remporter de victoires. Et c'est à près de cinquante ans que Jeanne trouve le courage de changer son genre de vie pour embrasser un labeur incessant, un lever matinal et la vie mortifiée et dévouée qu'elle mène encore aujourd'hui à quatre-vingts ans passés !

Oui, les Petites-Sœurs, hiver comme été, se lèvent à quatre heures et demie chaque jour, elles le font et pour la plus grande mortification de leur goût et pour le plus grand avantage de leurs vieillards. On peut leur appliquer cette pensée de madame Swetchine : « La pauvreté est toujours éveillée avant l'aube, et la prière, qui pose l'âme en pauvresse devant Dieu, en fait autant. »

HUITIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE.

Béziers, 1877.

Chère sœur,

Je ne peux pas te dire que je ne suis pas conte mais je puis t'assurer que je ne suis qu'à moitié s tisfait, car tu ne veux pas répondre à ma questio Où est actuellement Jeanne Jugan?... Où demeure-elle ? Voilà trois fois que je te le demande. Est-ce u mystère?... Un excès de zèle l'aurait-il fait aller a delà des règles de la prudence?... Serait-elle a secret?... Voyons, voyons, ne te formalise pas ; il a de saintes audaces, comme tu l'écris, qui sont encor des vertus. Mais tu sais : le gouvernement !...

Malgré tout, j'ai dissimulé ce détail et je vais fair durer ton chapitre pendant quelque temps; je l'agré mente, lorsque c'est nécessaire, pour doubler l'in térêt. Je crains qu'il n'aille pas bien loin : sais-tu qu l'on raconte beaucoup plus vite que l'on n'écrit?...

Ce n'est pas ma bonne amie la supérieure qu m'est venue la dernière fois, mais une autre vieille que je suppose être la cuisinière. Elle m'a demand

je n'aurais pas la charité de leur faire cadeau d'une armite. J'en avais fait mettre une de côté, ayant heté un fourneau anglais; j'ai songé aussitôt à l'usnsile; mais comme je ne donne qu'à bon escient, ai voulu avoir des détails : « Quelle taille de marite désirez-vous, ma sœur? — Une marmite-basn, mon bon monsieur. Vous n'êtes pas encore venu oir notre établissement? La grande bassine a manqué: n y faisait la soupe pour nos quatre-vingts vieillards.» 'ai fait un bond d'horreur. « Comment, ma sœur, ous venez chez un célibataire (un veuf, aurais-je dû lire) chercher une marmite contenant quatre-vingts soupes! mais à quoi pensez-vous? — Mon bon monsieur, ne vous préoccupez pas de fournir la marmite en marmite, m'a-t-elle répondu en souriant; vous savez que nous nous chargerions de faire l'acquisition, si nous avions de quoi... — Ma sœur, ai-je ajouté à mon tour, priez Dieu, vous qui êtes très puissante auprès de lui, pour que mes appointements augmentent; cela peut arriver sans miracle, par des commandes de travaux et de constructions touchant mon état, et nous verrons à vous fournir dans quoi faire cuire le *miroton*. »

Ma petite marmite m'est restée. Si tu veux m'en payer le port, je te l'enverrai avec mes gilets, et mes... polkas dedans; ce sera une caisse d'un nouveau genre.

J'ai une idée : c'est d'intéresser mon ami D... à la communauté des Petites-Sœurs des Pauvres; il est

riche et généreux, le tout est de savoir le prendre : faut le flatter et l'amadouer un peu. C'est le chef c parti catholique parmi les négociants ; je jouerai c la langue, je lui exposerai la position, la pénurie d l'établissement, et je suis sûr que son bon cœu ouvrira les cordons de sa bourse. Tant qu'à moi hélas ! je suis homme de désirs et j'ai la bonne vo lonté ; mais, malgré que ces bonnes Petites-Sœur suivent de près les traces et les maximes de Notre Seigneur, elles ne seront pas si accommodantes qu Lui et ne prendront pas l'intention pour le fait.

J'aurais pu leur raconter un rêve de mon bo père : c'était au temps de notre enfance, au temp que ses douze enfants, comme de jeunes plants d'oli vier, entouraient sa table. Il rêva donc une nui qu'une nombreuse et riche compagnie venait lu demander à dîner. Or, les plats étaient rares e pas forts, ce jour-là. Il nous appelle à l'écart e nous dit : « Mes enfants, vous ne mangerez pas à table aujourd'hui, vous resterez dans l'office. – Et qu'y ferons-nous, cher père ? — Vous danserez devant le buffet en vous serrant le ventre. » A ce mots, nous poussâmes de tels cris que papa se ré veilla. Pauvre cher père, s'il eut du mérite et des privations pour élever ses enfants ! que Dieu le bé nisse pour les nobles exemples qu'il nous a donnés... J'avais donc envie de raconter à la vieille sœur l'ex pédient de mon père, pour quand elle n'a pas de quoi nourrir ses vieillards ; mais il faut penser à la

différence des âges et ne pas parler aux vieux de danser : ils pourraient prendre cela pour une épigramme, vu qu'il y en a qui dansent toujours, même, hélas! quand ils sont assis.

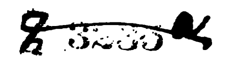
Au revoir, chère sœur, je ne sais pas où j'ai l'esprit, mais le cœur est toujours à sa place.

Post-scriptum. — Ta parenthèse au sujet de la grève des Fours-à-Chaux et de la jeunesse des fondatrices m'a été fort utile pour me rappeler une demande des Petites-Sœurs des Pauvres de la ville de C*** : elles m'ont supplié avec douceur et naïveté, lorsqu'elles ont su mon lieu de naissance, de leur rapporter de mon premier voyage à Saint-Servan une relique de la bonne Mère Générale! Tu juges de ma stupéfaction.

Mon étonnement n'était pas joué; aussi se sont-elles expliquées, en me parlant de ce creux de rocher où mesdemoiselles Marie Jamet et Virginie Trédaniel se sont assises tant de fois; là, au bord de notre Rance, devant ce doux et radieux horizon où elles s'entretenaient toutes deux des instructions que leur donnait le bon Père.

Il paraît qu'on a détaché déjà un grand nombre de ces pierres *sanctifiées*, pour les envoyer aux religieuses de la congrégation qui ne connaissent en rien Saint-Servan et nos parages. Aussi la bonne Mère Générale (m'ont-elles encore raconté) ayant été se promener par là, il y a deux ou trois ans, pour revoir ces lieux chéris et remercier Dieu des bénédictions don-

nées aux premières inspirations du Père Le Paille
a été fort surprise de ne plus retrouver complet
siège de. granit; et, comme personne n'a osé
expliquer la chose (à cause de sa modestie qui
serait froissée), elle attribue aux marées la dég
dation de son rocher. Mes Petites-Sœurs aimerai
à en posséder un *bloc*, j'ai promis de leur rappo
un *milligramme* de ce précieux granit ; elles ont b
peur que tout ne soit enlevé. Sois donc assez bo
pour m'envoyer ce petit caillou. Ne t'y trompes pas
les rochers d'alentour sont de la même couleur, m
il n'y a de vénérables que ceux touchés par la *ch*
tienneté de la bonne Mère.



NEUVIÈME LETTRE

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan, 1877.

Mon cher frère,

Permets-moi de te dire que tu n'as pas fait preuve d'un esprit... bien ingénieux et que j'ai trouvé ton remerciement un peu court : pour cent questions auxquelles je réponds et pour une que j'oublie, tu prends la mouche, c'est par trop sans gêne. Puisqu'il en est ainsi, laissons notre héroïne.... au secret, et ne dévoilons pas les mystères de zèle qui l'ont poussée au delà... des bornes de la prudence. Sans être *piquée*, comme l'on dit par ici, je ne suis pas fâchée de revenir à mes pauvres et honnêtes Bas-Bretons, qui se reposent depuis trop longtemps et qui se réchauffent avec tes bons lainages... Ce récit t'aidera à attendre ton *bloc* de rocher.

Ma missive a été interrompue par une vieille femme qui est venue me demander d'écrire une lettre à son fils; c'est une charité qui me coûte à exercer, je n'ai pas voulu la refuser. J'ai écrit quatre pages en qua-

rante minutes, j'ai fait toutes ses commissions, j'a ajouté un petit sermon de mon cru ; la vieille s'essuyai le front. Je lui ai lu sa lettre en l'accentuant; elle m'ɛ dit : « Vous l'avez *bâclée* lestement; merci tout dɛ même de votre honnêteté, madame. Mais quand jɛ vais dans la rue Haute, chez mademoiselle P... nous j mettons deux heures un quart, et faut voir commɛ les lignes sont droites et alignées! Il est vrai que la petite demoiselle en est toute rouge et tout en sueuı en terminant. Quant à vous, madame, votre plume vɛ plus vite qu'on ne parle. »

Je suis restée un peu abasourdie. J'ai vu claire-ment que je ne gagnerais pas ma vie au métier. Je m'en doutais, mais jamais on ne me l'avait dit aussi crûment. Il n'y a que le bonhomme Jollibois que je contente, vu qu'il ne lit jamais mes lettres. « Ça sera toujours bien, ce que vous leur direz; *vla* la lettre à répondre. Puisque tout le monde se porte bien et que ça mange de même, je n'ai pas autre chose à dire ; *vla* l'adresse. » Le bonhomme part comme une alouette. Je suppose que c'est à cause du timbre : me laissant ce souci et l'adresse, il esquive la petite dé-pense; mais aussi il gémit quand il reçoit une lettre de ses proches, parce que jamais ils n'affranchissent. « Mazette, dit-il, sont-ils mal élevés! *moi qui les fran-chis* toujours. »

Au surplus, il me tardait de te parler des Kermeur, qui m'intéressent de plus en plus. J'avais suivi tes conseils et j'étais allée les recommander au président

la société de Saint-Vincent-de-Paul. Il y a mis ute la charité et la bienveillance possible. Il y a des fficultés : ce sont des étrangers, bien d'autres milles des plus intéressantes sont inscrites depuis ongtemps sur la liste et doivent passer avant eux, et ncore il faut des informations; enfin, j'ai bon espoir, ialgré tout, car j'ai exposé la situation morale du ère de famille et cette société a pour but principal e salut des âmes avant le soin des corps.

Plus on connaît la vieille infirme, plus on l'aime; c'est une femme de foi et d'énergie et qui ne manque pas d'instruction. Elle souffre beaucoup de son inaction forcée; cependant elle utilise ses dix doigts : dès le grand matin, elle est à l'ouvrage, courageuse et résignée à ce genre de vie. Je dis elle est résignée; car la lecture est sa passion et c'est là sans doute qu'elle a puisé des connaissances qui surprennent chez une pauvre villageoise. Je vois qu'elle se violente pour tirer l'aiguille pendant de longues heures, lorsqu'elle pourrait prendre ses livres favoris. « C'est mon devoir, dit-elle, je dois apporter l'œuvre de mes dix doigts pour aider à la famille; je peux prier en raccommodant, mais je ne puis lire et coudre tout ensemble. »

J'ai fait connaissance avec les deux fils aînés : Corentin et Jvonnick, ce sont de beaux et vigoureux enfants de huit à dix ans, ils ont l'air espiègle, ne demandent qu'à vivre et mangeraient bien quelque chose encore que du pain; aussi depuis qu'ils sont

dans un port de mer, il n'y a pas d'horreurs qu'ils ne rapportent au logis en disant que c'est leur pêche : crabes morts, bigornaux, moules, couteaux d'eau, crevettes grises, benis, chiens de mer, coquilles roulées, margates, pierres microscopiques, coques et hormets, le fretin et le rebut de la marée; ils en remplissent leurs poches et en parsèment le plancher.

Je leur ai donné l'autre jour de vrais bigornaux et un panier de moules fraîches, tu ne peux te figurer leur joie. Ils ont combattu le jeudi l'après-midi avec les écailles de moules; c'étaient des éclats de rire interminables. Anna était de la partie et ne pleurait pas lorsqu'on frappait par inadvertance sur ses petits doigts au lieu de frapper sur la coquille de moule. Ce jeune monde a des visages francs, ouverts, sympathiques. Sans doute, pour causer avec la vieille mère je choisis l'heure de l'école; mais ce sont de bons enfants et le cœur sur la main.

Madeleine est active et silencieuse, il est rare qu'elle se mêle à la conversation. Lorsqu'elle n'est pas à faire les provisions ou à laver, elle se tient dans le grand foyer de la cheminée, activant le feu, soit avec sa bouche, soit avec un soufflet sans âme, ce qui produit le même effet sur le bois mouillé et rebelle. Le langage de Madeleine est un mélange de français et de breton, avec des locutions à elle, et si singulières que j'ai peine à la comprendre. Elle paraît aimer sa belle-mère. « Ah! ma Doué, Seigneur Jésus, dit-elle, que c'est donc désolant de la voir aller en diminuant

ainsi chaque année, vu que la dropysie l'enfle et la grossit qu'on ne peut plus la retourner. Elle ne remue pas plus qu'un bon Dieu de Pitié. Ce sont les *rhumatisques maculés* qui la tiennent chevillée à son bois de lit. Ah! ma Doué, faut-il se garer des changements de pérature! elle séchait du linge par un temps chaud, le vent tourna tout d'un coup et vira à la glace, et, comme elle était tout en écume, son sang ne fit qu'un bond, et voilà comme elle a trapé sa maladie. Depuis ce jour-là elle a souvent des cailles de sang à la bouche et son corps est comme un vivier. Le médecin dit toujours que sa nourriture n'est pas assez *mortifiante* et lui ordonne de brouter du chocolat dans la journée et de boire des *portions* dans la nuit. Dans notre pays, elle avait des grainées ousqu'elle renversait deux à trois fois par jour, *anis* elle ne renverse plus ce qu'elle mange, mais elle est plus faible que de l'eau. Les *rhusmatisques* la précéderont diqu'à la tombe, où elle entrera sèche comme un relique; mais bien sûr qu'à l'heure même une couronne lui tombera sur la tête. »

Voilà un échantillon du français de la fille de la *première* de Jollibois... et, à ce propos, le bonhomme ne veut plus se marier. Il a du chagrin parce que son fils Victor, celui de son côté, car les autres, tu te souviens, sont du côté des parents de sa seconde femme, et des vauriens conséquemment, Victor a été mis en prison. L'autre soir, *vers neuf heures,* comme toujours, le bonhomme est venu me conter

ses peines : « Ce sont les gars de la Bernar
sont cause de tout : ils ont débauché *son ang*
lui ont donné des *principes* de vol et de boisso
les a arrêtés tous les trois pour avoir volé du boi
un chantier et on les a coffrés. » J'avais mille
cultés à le comprendre, il était surexcité et diff
nom de la Rossignolle se mêlait sans cause appa
à son récit : « J'ai une bouche de plus à remplir
cette grande fainéante que j'ai été chercher.
avis que je ne l'épouserai pas, pourtant le peti
attaché à elle. *Ol* pourrait bien l'emporter et l
gner dans son pays et des âmes charitables payei
pour mon orphelin..... Bien sûr je ne la ma
jamais! Cette Rossignolle-là n'a point assez de m
elle n'a point d'*endon* (1); ça ne ressemble plus
ma première, ni à ma seconde. Si je n'avais pa
mobilier, que je me débarrasserais donc vite
femme... » Et il parlait sans rien entendre. Je reg
attentivement mon bonhomme, évidemment il
un coup sous le bonnet, le chagrin de voir Vict
prison l'avait fait séjourner un peu trop longt
au cabaret voisin : mes sermons auraient été coi
tement inutiles. « Mon brave homme, dis-je, q
vous venez chez moi, ne commencez pas par vou
rêter à l'auberge, ça ne me convient pas. — Pou
madame, ça ne m'arrive jamais, c'est encore à poi
C'est si sûr que ma première... non, ma seconde,

(1) D'esprit.

que vous connaissiez, m'a dit bien des fois : « Mon « homme, tous les autres boivent et jurent, bois donc « un coup, toi aussi, Jollibois, afin que je voye com- « ment que ça te ferait. » J'allai lui chercher des pommes, c'est un moyen honnête pour l'expédier : il les met dans son chapeau ou dans un mouchoir dont la vue soulève le cœur, et les emporte à ses enfants, qui ne les pèlent pas et les trouvent excellentes.

Ce qui me surprend, c'est que cet homme, que je connais depuis bientôt six ans, n'avait jamais fait la plus petite allusion à son premier mariage et que maintenant il ne me dit pas deux paroles sans que la première femme ne s'enchevêtre avec la seconde, heureux encore quand la future troisième n'embrouille pas un peu plus l'écheveau.

Depuis qu'il pense à convoler, il se fait des favoris à sa manière : il est manœuvre et travaille souvent au charbon de terre, lorsqu'il se lave la figure il ne nettoie pas l'endroit où sont d'ordinaire les favoris, de sorte qu'il a deux plaques noires le long des joues, il n'a point de frais de teinture et économise le savon...

Je croyais le mariage de Jollibois manqué, lorsque trois ou quatre jours après cette conversation, passant par la ville, j'ai aperçu la Rossignolle, qui a fondu sur moi comme si je donnais pour rien la graisse de la terre et les rosées du ciel. Après m'avoir souhaité le bonjour, elle s'est troublée et m'a priée d'aller à l'écart; j'ai obéi, elle s'est remise un peu et m'a dit :

« Vous savez bien, madame, le vieux bonhomme J
libois, il ne veut plus m'épouser, il dit qu'il me d(
nera le *petit* en dommage et intérêt, et qu'il
payera cinq francs par mois pour en avoir soin de
mon pays..... Vous savez bien, madame, qu'il
me donnera rien quand je l'aurai emporté..... Av
ça que mes frères vont en dire, car ils étaient furie
contre moi, parce que je les avais quittés quinze jou
après la mort de mon homme..... Avec ça que Jol
bois c'est le cœur le plus sec que je connaisse et qu
est avaricieux et qu'il dit qu'il ne veut pas perdre u
journée pour se marier, et qu'il faudrait faire ve
ses papiers, les miens et ceux des deux défuntes,
qu'il ne mettra pas le quart d'un liard dans la ma
de monsieur le maire ou du vieux curé, et il dit av
ça que je n'ai pas assez de malice et que je n'éta
pas au *sénagle* le jour de la Pentecôte et qu'on ne
marie pas pour aller toujours en baissant. Avec
que si ce n'était pas le petit Jean, qui me dévore
caresses et qui m'obéit comme si j'étais sa mère, q
je planterais bien cet homme-là là..... mais que
vais être la risée de mon pays, et que je ne sais auc
état, car Rossignol me donnait du pain et je trempa
notre soupe. Aussi, madame, je suis venue pour vo
prier d'en dire et d'en dire encore à ce bonhomme-l
qui est mauvais comme vous ne pouvez-pas vous
imaginer, et que s'il me plante là, malgré que le cœu
m'en *crève*, je lui laisse son gars et qu'il ne ver
jamais un brin d'herbe de mon lopin de terre.

Jamais cette pauvre femme n'en avait dit si long ıns sa vie, j'en suis certaine; elle roulait et déroulait coin de son tablier et le portait à ses yeux, qui aient fort secs. Je lui répondis avec ma simplicité abituelle : « Mais enfin que préférez-vous : l'épouser u ne pas l'épouser? — Mais faut bien que je préfère épouser, m'a-t-elle répondu; il faut qu'il me nourrsse et le petit aussi, à domicile. — Avez-vous bien ir un lot de terre? — Oui, un lopin du côté de ma ière et c'est ça qui a surtout fâché mes deux frères, ui ont des enfants, et moi, je n'en ai pas. — Eh bien, yez tranquille, alors il vous épousera; il ne perdra is de journée et n'aura rien à débourser pour faire nir ses papiers. Dites-lui cela, et surtout que vous vous chargerez pas du petit Jean, quand même il us donnerait dix francs par mois; tenez bon. Je connais. — Ah non, madame, vous ne le connaissez is, personne ne sait combien il est mauvais; il lui udrait une femme plus haute que lui en malice, ais je n'y essayerai pas..... » Là-dessus le tablier a é enfin laissé en repos et la Rossignolle m'a quittée, e remerciant avec effusion.

Voilà le récit, je n'ai rien exagéré. Tu entends le scours, comprends-tu un désir aussi tenace d'épouser ı homme méchant? Il n'y a encore que six mois ıe Rossignol est mort et la loi est inexorable. Persérera-t-elle dans son son entêtement?

Je t'assure que l'on s'occupe de ces gens-là uniqueent pour l'amour de Dieu, ils ne vous donnent au-

cune satisfaction sur cette terre. Ce n'est pas là
pauvre vieille Basse-Bretonne. Comme elle est so
cieuse et comme elle s'inquiète de l'âme de son fil
que de larmes, que de prières elle répand dans
sein de la Vierge mère et dans le cœur de Jésu
« Tugdual, me disait-elle l'autre jour, est de plus
plus triste, les rudes travaux des quais le brisent,
mange à peine, son sommeil est agité, il a souvent
fièvre : ce n'est plus sa navette de tisserand, ni
plume de commis. Il ne se plaint pas, ajouta-t-ell
il est courageux ; mais il ne prend pas le dess
comme ceux qui sont habitués à cette besogne.
porte des fardeaux trop lourds, et plusieurs fois il
craché le sang. C'est peu de chose, dirait un indiff
rent, peu de chose, dirait peut-être un médecin; ma
pour Madeleine et moi, voyez-vous, madame, c'e
beaucoup. »

Lundi dernier, je trouvai la Kermeur bien pâle;
lui demandai si elle avait été malade. « Non, me di
elle, mais j'ai beaucoup parlé avec Tugdual. L
trois enfants avaient été faire un tour de promena
avec leur mère, mon fils était resté près de moi,
figure exprimait le chagrin, la fatigue. Je l'engage
à rejoindre sa femme, à aller au moins au-deva
d'elle. « J'ai assez de grand air et de marche forc
« dans le sang, me répondit-il. Je suis content
« gagner le pain de la famille, mais je crains de
« pouvoir continuer, mes jambes sont comme d
« matelas, elles ne peuvent plus me porter, il va

« drait mieux que je fusse au cimetière, on mettrait « les enfants à l'orphelinat, vous à l'asile, et Made« leine, qui est jeune, se tirerait d'affaire.

« — Ne me dis pas cela, mon fils; tu sais que si tu « me manquais, je te suivrais et j'irais aussi dans le « cimetière.

« — La vie, ma mère, ça n'est pas la peine d'en par« ler, et la mort ça n'est pas plus gai, et surtout à pré« sent que je ne crois plus à la récompense des bons et « que je sais qu'une fois le corps pourri, tout est fini là.

« — Tu sais le contraire, Tugdual, tu n'as pas « oublié ton catéchisme : l'âme ne meurt pas, et le « corps ressuscitera.

« — Je ne sais plus rien, sinon que je n'ai plus de « force et que jai fait une bêtise en n'écoutant pas « leurs propositions là-bas. Il est vrai qu'il ne tient « qu'à moi d'y mordre de nouveau. J'ai retrouvé un « camarade à Saint-Malo, il m'a fait des avances : « autant avoir les bénéfices de ce monde, puisque je « n'aurai pas ceux de l'autre. Au surplus, de quoi re« tourne-t-il? Je ne vais pas nier l'existence de Dieu. « On dit même qu'il y a là des Dominicains, entendez« vous, la mère; oui, des Dominicains, qui sont à la « tête de la chose. De temps à autre on assiste à un ban« quet, il y a bonne chère et bon vin, et les liens de la « fraternité se resserrent. La franc-maçonnerie étend « le cercle des relations et me fournira un métier plus « lucratif. C'est comme une manière de secours mu« tuels. Il n'y a pas de quoi faire tant de bruit pour ça. »

« Vous comprenez, madame, ce que je souffrais me dit alors la Kermeur. Je ne relevai pas les abs dités de Tugdual par rapport aux Dominicains.

« J'espère, mon fils, répliquai-je, que tu n'as] « oublié les promesses que tu m'as faites en Bas « Bretagne. Prête-moi un peu d'attention, tu es as « intelligent pour reconnaître de quel côté se r « contre la vérité. Sais-tu seulement ce que c'est c « la franc-maçonnerie et quelle est son origine'

« — C'est une société secrète, voilà ce que je sa

« — Ce n'est pas une réponse. Si elle est secrète « mystérieuse, elle est obscure pour toi. Mais je v « te faire une réponse véridique et concise : Lorsq « le pape Clément V et le roi Philippe le Bel eur « aboli l'ordre des Templiers pour de trop justes r « sons, plusieurs de ces infâmes se sauvèrent « Écosse; là, ils se constituèrent en société secrè « vouant une haine implacable à la papauté et à « royauté. Pour mieux déguiser leurs complots, « prirent les insignes et l'argot des corporations « maçons et se répandirent plus tard sur toute l'E « rope, à la faveur du protestantisme. Voilà leur o « gine, malgré qu'ils la fassent remonter jusqu'au te « ple de Salomon... pourquoi pas à la tour de Babe

« — Vous ne pouvez pas nier, ma mère, que ce « soit une société de bienfaisance?

« — Je le nie complètement. Vis-à-vis des profane « ils affectent d'être tout bonnement une société ph « lanthropique, mangeante et buvante. Ils ne sont p

plus innocents qu'ils ne sont maçons, et lorsque le voile se soulève... ce sont de terribles mystères... Un instant de patience, Tugdual. Il y a la franc-maçonnerie qui se voit plus ou moins et la franc-maçonnerie qui se cache, et dans cette dernière « partie se trouvent les membres actifs, les initiés, « les maçons d'élite et les arrière-loges ; ceux-là sont « les chefs de la Révolution.

« — Eh bien, la mère, une révolution déplace souvent « des indignes pour mettre des gens plus capables.

« — Tu te trompes, Tugdual; la Révolution est un « état de choses qui veut bouleverser le monde et « substituer par toute la terre les droits de l'homme « aux droits et au règne de Dieu, voilà ce que c'est « que la Révolution.

« La franc-maçonnerie est athée et le culte de la « nature est le but du maçon, comme l'a écrit un « de ses chefs, le fr.·. Ragon ; et Proudhon, à sa « réception à la loge de Besançon, a bien osé dire « que la franc-maçonnerie est la négation même de « l'élément religieux. — « Que doit-on à Dieu ? — « La guerre : » voilà encore une de ses paroles.

« — Vous paraissez bien instruite, la mère. Est-ce « que par hasard vous avez été reçue sœur ma-« çonne? me demanda assez ironiquement Tugdual.

« — Il ne s'agit pas de plaisanterie, Tugdual. Il y a « pourtant, et ceci est vraiment risible, des femmes « dans cette société : la franc-maçonnerie d'adoption, « les compagnonnes, les apprenties, les élues, les

« chevalières de la Colombe et les princesses de la « Couronne. Elles sont affublées, comme les maçons, « du fameux tablier. Le signe auquel elles se recon- « naissent est très simple : les deux mains l'une dans « l'autre, la droite sur la gauche et tombant sur le « tablier. Plus avancées en grade, elles ont d'autres « signes pour reconnaître leur supériorité, comme les « pouces croisés, l'oreille gauche pincée avec le pouce « et le petit doigt de la main droite, et encore l'annu- « laire sous le nez, l'index sur l'œil et le pouce sur « l'oreille gauche : une vraie sorcellerie. Leurs mots « de passe chéris sont Eva et Babel ; mais le plus cu- « rieux, ce sont leurs banquets, car dans cet ordre « on boit et on mange beaucoup. Les maçonnes ne « s'assemblent jamais seules, elles sont aidées par « les maçons dans le travail de la table — la séance « est plus intéressante. — Dans ces banquets, il y a « à porter cinq santés d'obligation. Lorsque la grande « maîtresse frappe un coup, toute mastication doit « cesser, et chacun pose sur la table les quatre doigts « de la main droite (les doigts doivent être rappro- « chés et le pouce écarté, pour former l'équerre): « Chères SS., dit alors la grande maîtresse, faites « garnir les lampes pour une santé que le grand « maître et moi avons à vous proposer. (Garnir les « lampes, cela veut dire remplir les verres.) Le « grand maître commande alors l'exercice : Main « droite aux lampes ! — Haut les lampes ! — Soufflez « les lampes d'un seul trait ! — La maçonne se montre

« héroïque à sa manière, elle souffle sa lampe comme
« une allumette et boit comme un trou.

« Le grand maître fait de nouvelles annonces et a « soin de dire que les nouvelles santés sont de plus « en plus chères à leurs cœurs, puisque ce sont celles « des rois maçons. Et les lampes se soufflent de nou- « veau. A la fin de l'exercice, et à force de souffler les « lampes, j'imagine qu'elles ne voient plus clair et « qu'elles doivent décrire de fameuses courbes. Heu- « reusement le bras du frère maçon est toujours là. »

« Tugdual ne put s'empêcher de rire, mais il reprit vite cet air triste et sérieux qui me fait tant de mal.

« — Ce n'est pas déjà une si mauvaise chose de « boire et de manger solidement, me dit-il. Voilà des « années que nous sommes au régime du pain et de « l'eau et ça ne vous donne pas de la force, la mère, « ni à moi non plus. Et puis, il n'y a pas de choses « qui n'aient leur côté ridicule. Mais il paraît que « l'instant des épreuves est réellement solennel, et un « de mes amis me le disait encore l'autre jour : « Tug- « dual, disait-il, en ta qualité de fils unique de veuve, « tu n'as pas fait tes preuves à la guerre comme nous « autres ; mais si tu veux seulement être reçu apprenti « maçon, nous saurons si tu as oui ou non du cou- « rage, on te fera subir un fameux examen. »

« — Si tu es lassé de l'eau claire, mon pauvre en- « fant, ne passe pas ce fameux examen, car à l'autel « où est conduit l'apprenti maçon, on lui en présente « dans la coupe à pivot. Il est vrai qu'au moyen du

« pivot elle se change vite en un breuvage amer, et si « le profane, qui serait mon Tugdual, fait la grimace, « le vénérable lui dit alors : « Que vois-je, monsieur? « Votre doux breuvage se change-t-il déjà pour vous « en poison? Que signifie cette altération de votre « visage? F.·. Terrible, éloignez le profane. »

« Tu as vu des chiens savants passer dans des « cerceaux ; eh bien, c'est la première épreuve ré- « servée au courage du profane : deux maçons sai- « sissent l'aspirant, le lancent de toutes leurs forces « dans le cadre ; le papier livre passage en se déchi- « rant et le patient est reçu de l'autre côté sur les bras « entrelacés de deux maçons. Les autres épreuves sont « tout aussi nobles : le patient, les yeux fermés et « conduit par le frère Terrible, passe successivement « sur des planchers mobiles, qui, posés sur des rou- « lettes et hérissés d'aspérités, se dérobent sous ses « pas; puis sur d'autres planchers à bascule, qui tout « à coup fléchissent sous lui et semblent le laisser « tomber dans un abîme... On lui fait après cela « monter les degrés de l'échelle sans fin, et pendant « ce voyage on simule des bruits de vent, de grêle, « de tonnerre, des cris d'enfants et d'animaux et un « tintamarre épouvantable. — Est-ce assez bête? Si « le patient a soutenu ces épreuves, on a l'air de « douter encore de son courage. — « Qu'il passe par « les flammes purificatives ! » a crié le vénérable; et « l'on passe sous le nez de l'aspirant des flammes « produites par un gaz préparé dans ce but, on lui ap-

« plique sur la poitrine le côté brûlant d'une bougie « qu'on vient d'éteindre. Enfin, à l'épreuve finale, on « lui annonce qu'il faut être prêt à sacrifier sa vie au « premier signal. Le patient répond qu'il est prêt. — « Voulez-qu'on vous ouvre la veine à l'instant? » Et, « sur une réponse affirmative, on lui pique très légè- « rement la saignée et on lui fait tenir le bras en « écharpe. — Voilà, ajoutai-je alors, voilà mon fils « les simagrées que l'on te ferait subir. Crois bien « que tu montres mille fois plus de courage en allant « du matin au soir porter des sacs de charbon à bord « des navires en partance pour l'Angleterre qu'en « sautant au cerceau dans la loge des vénérables et « en écoutant les exhortations du f.·. Galopin en fa- « veur du mariage civil. »

« Mon fils ne me répondait rien, reprit alors la Kermeur. Voyez-vous, madame, quelqu'un me glissa ces mots à l'oreille : « Finis-en une bonne fois. » C'était sans doute mon bon ange. Je continuai donc : — « Comment pourrais-tu, Tugdual, toi si franc, si con- « fiant, entrer dans une société où tout est occulte, « où tu t'engagerais par les serments les plus ter- « ribles à ne rien révéler, à ne rien trahir; car ici il « n'y a plus lieu à la plaisanterie, tu connais la for- « mule du serment : tu te livrerais pieds et poings « liés à une puissance que tu ne connaîtrais jamais, « mais qui te connaîtra, qui t'ordonnerait de tuer et « il faudra tuer, qui t'ordonnerait de violer les lois « divines et humaines, et si tu n'obéis pas, il faudra

« mourir. Il est probable, plus que probable, que tu
« resterais toute la vie apprenti maçon et qu'on ne
« te trouverait pas digne du grade de compagnon et
« du haut grade de maître maçon. Mais n'est-ce pas
« un grand malheur d'être affilié à une secte impie,
« car le but final de leurs complots, c'est la destruc-
« tion universelle de toute royauté et de toute reli-
« gion. Sous les termes ambigus qu'ils emploient, on
« retrouve cette trame bien ourdie. Leur Adoniram,
« c'est Jacques Molay; et les trois traîtres qu'ils pour-
« suivent sont d'abord le pape et avec lui l'Église;
« secondement le roi et tous les gouvernements;
« enfin la force militaire qui a remplacé les anciens
« ordres religieux et militaires. Le bijou de l'adepte,
« c'est un poignard, et son travail, c'est la vengeance. »

« J'espérais avoir convaincu Tugdual, mais je vis que le mal était plus profond que je ne le croyais.

« — Quel intérêt, reprit-il, ont les francs-maçons à
« me désirer dans leur société, moi qui ne suis qu'un
« pauvre diable ?

« — Quel intérêt! mais ne songes-tu pas que leur
« propagande cherche avant tout des adeptes? Une
« fois qu'ils sont reçus, on examine si le compagnon
« est assez robuste pour l'initier aux secrets et aux
« révélations. Dans ce cas, il devient membre actif;
« dans le cas contraire, il reste membre passif : c'est
« le poisson mis dans le vivier, c'est la recrue qui
« reste au dépôt et qu'on appellera dans le besoin ;
« on le soustrait peu à peu à l'influence de sa femme

« et de sa famille, on lui apprend à chercher les plai-
« sirs faciles, on attise en lui le désir de la rébellion
« et d'une autre existence, on le tient dans la main
« pour la grande œuvre projetée de la Révolution...
« Tu ne songes pas, Tugdual, que tu as deux fils,
« et que la franc-maçonnerie ne demandera pas
« mieux que de les adopter et d'en faire des *louve-*
« *teaux*, c'est le nom admis ; elle se chargera de faire
« briller la lumière à leurs yeux, comme elle la fait
« briller à ton esprit ; elle leur apprendra une de ses
« maximes : *Les enfants ne doivent rien à leurs parents*
« *devenus vieux et infirmes, pas même la reconnaissance.*

« — Assez, ma mère, assez ! Vous savez que je me
« réserve mes droits sur mes enfants : jamais un seul
« n'appartiendra aux sociétés secrètes. Le désir d'un
« peu de bien-être me tentait et me poussait à me
« faire initier. Qui vous a donné les renseignements
« que vous venez de me fournir ?

« — Ce ne sont pas les Dominicains, lui répondis-je
« avec une douce ironie. Je vais te livrer mon petit
« arsenal, il complétera beaucoup mieux que je ne le
« puis faire l'instruction commencée aujourd'hui. »

« Je pris alors, madame, sur la planche qui soutient mon unique bibliothèque, une petite brochure que je donnai à Tugdual ; elle est de Mgr de Ségur.

« — Va mon enfant, lui dis-je, prends et lis, et que
« la vérité éclaire ton cœur. »

« Tugdual se leva péniblement et répondit d'un ton à moitié bourru, à moitié plaisant : « Je vais aller lire

« cela dans quelque creux de rocher où la marée
« n'arrivera pas, car je ne suis pas certain de ne pas
« dormir là-dessus. »

« Il partit, et je comptais les heures. Madeleine et les enfants étaient revenus depuis longtemps et l'inquiétude me gagnait : Tugdual pouvait s'être véritablement endormi, il était si fatigué! D'autres fois, je voyais tout sous un beau jour : Sans doute, il avait voulu lire la brochure en entier, il avait repris les sentiments pieux de sa jeunesse. Je le voyais de nouveau intrépide chrétien, allant à la communion, y conduisant ses enfants, faisant partie de pieuses corporations. J'allais vite, je devançais la grâce. Les mères, voyez-vous, madame, voudraient mener la grande barque du bon Dieu. Eh bien, cela ne se passa pas tout à fait ainsi, et cependant un grand pas est fait... Quand Tugdual revint, il me dit : « Ma mère,
« j'ai lu votre livre, il vaut son pesant d'or! C'est une
« infamie que cette société-là : j'avertirai les cama-
« rades. Le serment est indigne. Si cette secte prend le
« dessus, c'est la ruine de notre religion et de notre
« nation. Je voudrais faire lire ce petit livre à ceux
« qui pensent à y entrer, cela les ramènerait et les
« retiendrait.

« J'ai cru plusieurs fois, ma mère, que je revenais
« à la foi de mon enfance et à la pratique de mes
« devoirs. Quand j'entends mal parler de Dieu et du
« roi, voyez-vous, j'ai un sabre dans la main pour
« la défense de ces belles causes, et si je venais à

« mourir, je ne veux pas qu'on mette sur ma bière
« leurs insignes, leurs équerres, leurs triangles et
« leurs poignards. Je vous recommande cela, ma
« mère ; j'aime mieux la croix et les gouttes d'eau
« bénite et qu'on ne m'enfouisse pas comme un chien.
« Quand j'ai vu dans votre livre de quoi il retourne :
« leurs croyances qui vont à détruire toute croyance,
« les propos affreux qu'ils tiennent, et les profana-
« tions qui se commettent dans certaines loges, je
« me suis retrouvé Tugdual Kermeur à mes vingt
« ans! Non! je le jure, je ne serai jamais franc-ma-
« çon. Mais si je vaux un peu mieux que ces impies,
« je suis encore loin d'être ce que vous désirez : c'est
« fini, je m'ennuie à l'église, l'idée d'aller à confesse
« me tourne le cœur. Ainsi restons-en là de ces sortes
« de conversations, vous avec vos idées, moi avec les
« miennes... Je suis un homme, je saurai tenir ma
« promesse ; mais, de votre côté, pas de sermons :
« chacun à sa guise. »

« Voilà, madame, me dit la Kermeur en terminant, voilà où en sont les choses ; je ne puis plus parler qu'à la Madone et à notre patronne sainte Anne d'Auray pour la conversion de mon fils. J'ai regardé quels sacrifices j'offrirais bien à Dieu pour lui venir en aide ; car Dieu, savez-vous, madame, Dieu demande beaucoup aux mères, quand il s'agit de sauver l'âme de leurs fils.

« Nous avons si peu de chose à manger, que je ne puis me priver de ce côté-là ; mais ici, sous ma main,

j'ai de bons livres et de belles histoires pour mes journées du dimanche; eh bien, j'ai promis à Dieu de ne lire que mon livre de messe jusqu'à ce que Tugdual soit revenu à la pratique de la religion. Cela me coûtera ! Je dirai et redirai mon chapelet, ce sera ma gaffe pour le sortir de l'abîme ! »

Après cette sérieuse et longue conversation, la Kermeur est redevenue enfant, comme il arrive parfois aux infirmes confinés dans leur lit et leur chambre et qui sentent le besoin de donner quelque ressort à leurs pauvres nerfs affaiblis. Elle me faisait des questions sur notre pays, se hasardait à me parler de ma famille, et désirait connaître si je n'étais pas comme elle un peu éprise du *grand homme*, car elle en raffole. Elle a été élevée dans ces idées-là, c'est tout simple.

Avec un peu de timidité, elle me demanda si mon père ou mon grand-père avait été général de son temps. « Non, mère Kermeur, lui répondis-je ; mon grand-père était capitaine dans le régiment de Picardie et a été fusillé à Quiberon. Un de mes oncles était capitaine dans la garde du roi. — Le roi, a-t-elle soupiré, c'était beau autrefois ; mais l'empereur c'était bien autre chose ! Avec cela un homme de grand talent !... Son catéchisme... l'avez-vous lu, madame? — Non, mère Kermeur. — Je ne le donne pas aux enfants, madame ; mais je leur ai appris les choses à leur portée. Il est si bien fait ! Je n'en parle pas à Tugdual. Il faut entendre Ivonnick le réciter.

Ah! quelle providence! les voici qui reviennent de l'école. Si vous permettez, madame, je lui ferai les demandes ; car le catéchisme m'a été bien sûr volé par un soldat ami de mon père, qui l'affectionnait beaucoup; mais je le sais par cœur et avec Jvonnick nous en défilons! — Anna, va voir si la mer est haute, reste sur le seuil de la porte. — C'est à cause de Tugdual : il ne serait peut-être pas content qu'Anna sût ce catéchisme, qui est pourtant très beau. — En face de moi, Jvonnick! (Celui-ci mangeait encore une pomme ou autre chose, qu'il se hâta d'avaler.) — Qu'est-ce que Dieu? « Jvonnick répondit avec force : « Un esprit qu'on ne peut ni voir ni *bitter*, qui a fait toute chose de rien, le cèdre et le brin d'herbe, l'éléphant et la *froumi*. — Qu'est-ce que le démon? — Un esprit malin qui a *chuté* du ciel et s'est fait des cornes. — A-t-il un corps? — Non. — Comment le représente-t-on? — Avec une cotte pour cacher ses pieds fourchus, avec une fourche en main, un diadème pour cacher sa tête. — Que fait-il dans l'enfer? — Il tourmente les âmes et les corps des damnés et les gratine dans sa casserole. — Quel est le chef de l'Église? — Saint Pierre, surnommé Simon. — Quelles paroles a dites Notre-Seigneur Jésus-Christ en le nommant chef de l'Église. — Tu es Céphas, et sur tes *sept faces* je bâtirai mon Église, afin que les démons ne l'emportent pas sur elle. — Où sont contenues ces vérités? — Dans le *Dé ut et te ro nome.* »

Ces dernières réponses avaient été faites par deux

voix à la fois. Anna était revenue à la sourdine et voulait montrer qu'elle aussi savait ces réponses, et Jvonnick n'avait pas voulu lâcher la parole. La grand'mère regardait Anna avec étonnement et un peu de frayeur ; mais la mignonne lui dit : « Grand'-mère, je sais deux catéchismes : le tien et celui de papa ; mais n'aie pas peur, je ne les *mêle* jamais ensemble. » Alors la vieille me lança un coup d'œil qui équivalait à cette phrase : « Elle a autant de cœur que d'esprit ! » et me proposa d'entendre un cantique en bas-breton. « Madame doit savoir notre langue, car on dit que vous avez de l'instruction et que vous avez fait un livre. Pour lors vous comprendrez bien les enfants. Corentin fait le solo et Jvonnick et Anna chantent avec lui le refrain : c'est à sainte Anne, la patronne de la Bretagne. — Commence, Corentin. »

Les trois enfants me donnèrent un concert charmant. Corentin a une très belle voix et les deux autres soutenaient très bien leurs parties, frappant dans leurs petites mains au refrain. Je ne sais pas le bas-breton, quoi qu'en dise la bonne femme Kermeur; mais je devinais le sens des paroles et je trouvais ce dialecte délicieux dans la bouche de ces enfants. Après le cantique, la grand'mère leur donna un peu de ce chocolat dont elle *broute* de temps en temps, pour employer l'expression de Madeleine. Corentin et Jvonnick partirent jouer sur la grève, Anna resta auprès de sa grand'mère, assise à l'extré-

mité du lit; c'est sa place de prédilection : là elle fait l'inventaire des trésors de sa grand'mère. Les objets de dévotion étalés sur la planche à côté d'elle lui plaisent singulièrement. « Grand'mère, lui dit-elle un jour, ton lit, vois-tu, c'est comme une Messe ! » De mon côté, j'avais avisé une seconde planchette dans la ruelle du lit, sur laquelle étaient placés deux bouquets de fleurs artificielles, deux candélabres en miniature, et derrière ces objets, presque cachée par eux, une petite statuette représentant une religieuse au costume gris comme les sœurs de la Sagesse. Je demandai à la Kermeur si elle avait une parente ou une amie religieuse dans cet ordre. « Non, répondit-elle tout étonnée. — C'est, dis-je de très bonne foi, que je vois un simulacre de costume de religieuse. — Où donc, madame? — Là, » repris-je, et j'étendis le doigt dans la direction. Un bon sourire se dessina sur les lèvres de la grand'mère. — « Vous êtes prise, dit-elle ; c'est si bien imité ! » Voyez un peu. — Et la vieille, relevant la longue robe grise, me montra deux bottes éperonnées, un pantalon, une cravache, et, à l'aide d'une épingle et de deux boutons, elle retroussa la robe grise et en fit une véritable redingote. Elle prit ensuite dans une vieille tabatière un petit chapeau à claque, en feutre, fort bien fait. A cet instant, Anna qui assistait avec de frais éclats de rire à la transformation de la religieuse, changea soudain de visage et sauta hors du lit : la grand'mère avait consolidé ses lunettes sur son nez et cherchait avec soin un autre objet, et sa figure de-

venait anxieuse. « Grand'mère, dit Anna, je sais elles sont; mais promets que tu ne gronderas pas rentin. — Comment! mademoiselle, vous avez osé.. Non, non, grand'mère; on devait les rapporter pen(que tu dormais... c'est hier seulement... elles ne : pas perdues. Mais dis que tu ne gronderas pas rentin. — Dites la vérité. — Promets alors, gra: mère. — Si tu es franche, je promets de ne pas le g der. — Eh bien, grand'mère, c'était hier, dit A avec des larmes dans les yeux et une contenance humble, c'était hier; on avait pu l'attraper, le cha voisin. Il s'appelle Misère, il est rouge et va sur t pattes. Corentin a dit : « Il n'a pas encore de m(« taches, faut voir comme ça lui ferait. » Tu dorr si bien, grand'mère, tes cheveux étaient d'un si b blanc, tu faisais *rourou* comme le minet quand il joyeux. (Anna reprenait un peu contenance et c chait à adoucir la bonne maman.) Corentin dit : « sera l'affaire de deux minutes, » et il a attrap boîte... Ah! si tu avais vu... comme elles lui alla bien! — Je suis mécontente, dit la vieille. (Anna r vint toute timide.) — Elles n'ont pas eu de mal. Tu éveillée juste à l'instant où on allait les remettre (la boîte. Elles sont là sous un chandelier. » Anna m sur une chaise et rapporta à la vieille une pair moustaches noires et cirées. Mais celle-ci avait en le chapeau, rabattu la redingote; elle me dit ave soupir : « Je ne leur en veux pas — ils sont trop je pour comprendre la force d'un sentiment vrai

mais revenez, madame, si vous avez cette bonté, le 14 juin ou le 14 octobre, c'est l'anniversaire des batailles de Freidland et d'Iéna; je vous le montrerai tel que mon père me l'a dépeint. Il a fait couler bien du sang, c'est vrai; mais il rendait la France glorieuse; chacun nous enviait. Malheureusement son neveu ne lui ressemblait pas et nous vivons maintenant sous un triste ciel! — Sur une triste terre, lui dis-je. Le ciel est toujours beau et sera notre consolation. »

Je partis à l'instant où entraient les membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul, et, à une cinquantaine de pas, je trouvai Tugdual qui revenait chez lui. Je me gardai de l'arrêter. Il aura pu causer avec ces pieux et aimables jeunes gens. Ah! que le président les a bien choisis! Ils sont tous bons, c'est vrai; mais ceux-là, c'est la crème du bon lait.

DIXIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE

Béziers,... 1877.

Je l'avouerai, ma chère sœur, ta bonne femme Kermeur a toute mon estime. Oh! ma chère amie, nous ne saurions trop avertir et prémunir nos frères, et crier même du haut des toits que les sociétés secrètes, telles que la franc-maçonnerie, l'internationale, la secte des solidaires en Belgique, celle des carbonari, si puissante surtout en Italie, sont des fléaux redoutables et pour l'individu et pour la société.

Les Souverains Pontifes les ont frappées des anathèmes les plus sévères et notre vénéré pape Pie IX n'a pas de paroles assez fortes pour en montrer le dangers, dans ses allocutions : il renouvelle toutes l dispositions contenues dans les constitutions apos liques des papes Clément XII, Pie VII, Léon X et fulmine, comme ses prédécesseurs, la peine d'e communication contre tous ceux qui y sont *affiliés même les favorisent d'une manière quelconque.*

La peine d'excommunication! Jadis, *dans les sièc*

e mot seul arrêtait le coupable ou le faisait re-
ıns la bonne voie. On a vu de puissants empe-
:ourber la tête et demander humblement le
de leurs crimes afin de rentrer dans le sein
mère la sainte Eglise : tel, pour t'en citer un
e, l'empereur Théodose s'humiliant devant
mbroise pour obtenir le pardon de son crime.
ɔre Lothaire, roi de Lorraine, faisant le voyage
e afin de recevoir du pape Adrien l'absolution
sures que le pape Nicolas, son prédécesseur,
ılminées contre lui à cause de l'abandon où il
sa légitime épouse, Thielberge, dont Waldrade
·is la place.

:ommunication! mais c'est le rejet de l'enfant
tout amour et du sein maternel; c'est, pour le
reux affilié, sa condamnation anticipée, et pour
rnité entière, à un feu vengeur et à des regrets
ːants. Les malheureux! ils ne comprennent
signification terrible de ce mot, dont ils rica-
pleine santé et qui se dressera comme un fan-
leur lit d'agonie.

xcommunié n'a plus de part aux prières de
, à ses sacrifices, à ses sacrements, il n'aura
sépulture ecclésiastique, s'il meurt dans cet
ntable état.

ɿue l'excommunication est fulminée contre un
ın éteint un cierge, pour marquer que la lampe
homme est éteinte et qu'il est mort à la vie de
e; on foule aux pieds ce cierge, comme un sel

affadi, qui n'est bon qu'à être jeté dehors. Le sonnent un glas lugubre, pour annoncer l'a cet homme, fidèle autrefois, prévaricateur d'hui, mais qui peut encore revenir à la lumi c'est le remède violent du pécheur *in extremis* glise, en mère sévère mais éclairée, lui prép qu'elle désespère de le guérir par une autre

La foi du peuple est la mesure des dispos résistance que les évêques peuvent prendre étions des sauvages païens, le Pape ne pour demander. Si nous étions de vrais enfants de le Pape pourrait, comme autrefois, jeter l'int les gourvernants qui veulent ravir la foi au Qui voudrait contester ce pouvoir à l'Église ? ple bon sens nous dit que toute société doi force nécessaire pour faire respecter ses lo peine la plus simple qu'elle puisse infliger à les violent, c'est bien, sans doute, de les jeter l'assemblée qu'ils déshonorent et de les ex avantages qui s'y trouvent. Notre-Seigneu Christ n'a-t-il pas dit : « Si quelqu'un ne écouter l'Église, qu'il soit regardé comme un un publicain ? » C'est ce qu'elle fait, après av à plusieurs reprises le prévaricateur.

La société des francs-maçons et les autres crètes ont aussi leur code, mais code imm infâmes et vengeresses qui s'attribuent froid droit de vie ou de mort sur leurs adeptes Quelle est la vraie signification de cette ph

prononce le Vénérable au premier pas de l'initiation, à l'entrée des loges par le grade d'apprenti : *Si vous veniez à trahir la franc-maçonnerie, aucun lieu de la terre ne vous offrirait un abri contre ses armes vengeresses ?* Qu'est-ce que cette menace, sinon la menace du crime ou de l'assassinat ?

O sainte Église, bonne protectrice, tendre mère ! c'est toi qu'on déserte pour aller se livrer, pieds et poings liés, à une marâtre impitoyable et cruelle qui se venge par le poignard et qui poursuit le prétendu coupable sans relâche et en quelque lieu qu'il se retire !

Si j'ai en horreur la secte maçonnique, je n'éprouve que compassion pour chacun des membres qui la composent, car il peut y en avoir un grand nombre de bonne foi parmi eux. Les nihilistes sont éclairés, dit-on ; les francs-maçons ne le sont pas, on les laisse à dessein dans l'ignorance et les ténèbres. N'en avons-nous pas eu un exemple dans ta famille ? dans notre famille, dis-je. Notre si bon frère Paul avait fait les premiers pas dans la franc-maçonnerie. Marin dans la marine marchande, il avait entendu dire que dans les différents endroits où sa carrière le conduirait, il trouverait des frères qui le recevraient à bras ouverts, qui l'aideraient et lui procureraient du succès dans son négoce. S'étant laissé séduire par ces fallacieuses espérances, il allait se faire initier... lorsqu'au retour d'un de ses voyages, un soir, dans une réunion intime, à la table de notre père, la conversation s'engage sur

la franc-maçonnerie. Un évêque missionnaire nous avait fait l'honneur de partager notre repas. Il prend la parole et dévoile le but de cette société qui ne cherche autre chose sinon l'effondrement de notre belle religion. Paul, qui était tout honnêteté, était tout oreilles, et, dans sa bonne foi, il réplique pour défendre ce qu'il croyait la bonne cause.

Quelle douleur se peignait sur la figure de notre mère! quel silence de notre part à tous! Paul s'était trahi; son énergique plaidoyer avait dévoilé ses projets d'avenir et ses tendances. Mon père avait pâli; il s'était contenu, pour ne pas irriter son fils, aussi susceptible que loyal. Ce souper fut le début de sérieuses conversations entre nos parents et notre cher Paul. Il fallut plus que des prières, il fallut l'autorité paternelle pour arrêter les démarches de notre frère. Il promit à la fin, avec tout son cœur, de rester fidèle à la sainte Eglise romaine et de ne faire partie à l'avenir d'aucune société secrète.

Il tint parole. Plus tard, mieux instruit, disons le mot, dégrisé, car il avait été grisé par de belles promesses, il a béni nos parents de l'avoir arraché à cet abîme. Quelques années après cet incident, à vingt-neuf ans, il se mourait à l'île Maurice, entouré d'une famille vraiment amie et chrétienne (1), qui cherchait à remplacer, par ses soins et sa tendre affection, la famille absente que le cœur du jeune Breton appelait en

(1) L'excellente famille Lejuge, dont un des membres était l'ami intime du jeune marin.

.n. Tu le sais, sa mort fut si admirable, si pleine de signation et de foi, qu'un brave marin de Saint-Sern, le capitaine Huet, qui y était présent, nous disait s larmes aux yeux : « Mon plus grand désir est d'a-)ir une fin comme celle-là. »

Ah ! quelle grâce pour nous, Marie-Clémence, d'a-oir eu des parents chrétiens et fermes dans la direc-ion qu'ils nous donnaient ! Quelle eût été la mort de notre pauvre Paul, s'il eût suivi ses premiers errements ! à sa dernière heure, pas de prêtre, pas de de confession, pas de sacrements. Et lorsqu'on meurt hors de l'Église militante, on n'a pas droit de cité pour l'Église triomphante. Que ne ferais-je pas, que ne dirais-je pas pour porter la lumière dans l'âme de mes frères égarés ! C'est du plus profond de mon cœur que je demande à Dieu de leur donner cette lumière, car je reconnais mon impuissance.

J'ai souvent à la pensée ces paroles de saint Augustin : « Aimez les hommes, tuez les erreurs ; présumez de la vérité sans orgueil, combattez pour la vérité sans violence ; priez pour ceux que vous reprenez et que vous persuadez ; plaignez le coupable, amenez-le au repentir. »

Quelle mansuétude, quelle tendresse dans ces paroles du grand Docteur ! Elles s'appliquaient aux donatistes, aux manichéens, elles trouvent ici parfaitement leur place. Les francs-maçons sont nos frères, nous les aimons, nous les avertissons et leur montrons la vérité, la bonne voie...

Ils ne le croient pas et ne peuvent comprendı qu'à l'exemple de notre divin Maître, nous pouvoı et devons abhorrer l'iniquité et la poursuivre, (cependant tendre la main aux coupables pour le retirer du précipice ou les empêcher d'y tomber.

Ils se sont engagés dans l'erreur, ils sont retenu par les menaces, par le respect humain, par leuı propres passions...

Mes frères, si ces simples lignes tombent sous vo yeux, croyez aux paroles d'un bien indigne enfaı de la sainte Église, mais qui trouve sa paix et qı met son espérance dans l'accomplissement de se lois. Dégagez-vous, *à quelque prix que ce soit*, de cetl société impie. Tout pécheurs que vous êtes, vous ave été marqués d'un signe ineffaçable, et si vous pou viez lire sur votre front, malgré les souillures qui oı terni la beauté de votre âme, vous y verriez une plac lumineuse, que nul crime ne peut noircir, c'est cell qui a été touchée par l'eau sainte au jour de votı baptême ! Ayez confiance, nous avons toujours u Médiateur qui intercède pour nous. Si ses mains peı cées par les clous des bourreaux ne suffisent pa pour gagner notre cause près de son Père, il élève s croix, elle atteint l'infini ; c'est le puissant téléphoı qui porte nos prières et nos supplications jusqu'ı trône de Dieu et qui rapporte au cœur repentant d paroles de miséricorde et de pardon !...

Où me suis-je laissé entraîner? Marie-Clémen(me voilà bien loin du commencement de ta derniè

lettre ; j'ai oublié ton courroux et ne t'ai pas fait d'excuses. Je suis sûr que tu me pardonneras, car tu aimes de toute ton âme ta patrie et tes frères...

Je réfléchis, un peu tard, sur ce que tu m'as écrit au début de tes premières pages... *Tu n'es pas piquée !* me dis-tu... Hélas ! hélas ! est-ce bien vrai ?... Je crains le contraire, je vois d'ici une grosse aiguille qui te traverse le corps et te tient suspendue à la muraille, comme une *belle demoiselle.* Dans cette triste position, on ne peut se dépiquer soi-même. Je vais donc travailler de tout mon pouvoir à te tirer de là, et si tu es aimable dans ton prochain courrier, si tu me parles de ma *vieille* et de mes jeunes amies, je te promets, *foi de Breton*, une récompense digne de ton grand cœur.

Ton
Pierre contrit et confiant.

ONZIÈME LETTRE

Les premières bonnes femmes

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE

Saint-Servan,... 1877.

Sans autre explication, bien-aimé frère, je souscris à tes désirs, et je commence.

Nous tournons dans des centres d'action excessivement petits, il faut nous y habituer. Le comte de Maistre l'a dit : « Rien de grand n'eut jamais de grands commencements. »

Les difficultés matérielles n'étaient pas les plus sérieux obstacles apportés à la fondation du nouvel établissement, ils se rencontraient surtout dans le caractère des premiers hôtes recueillis dans la maison hospitalière : — se dérobant à l'obéissance, désireux de retourner à leurs anciennes habitudes, épris de leur vie aventureuse, ces pauvres gens ne cherchaient qu'une occasion favorable pour se replonger dans le cloaque des vices dont on les faisait sortir.

A présent, si nous jetons un regard sur les asiles des Petites Sœurs, nous les voyons assiégés par les

nécessiteux, par les infirmes, anxieux d'y abriter leur vieillesse. On s'inscrit sur la liste des admissions deux et trois ans à l'avance, on regarde comme une faveur très grande de figurer sur le registre de la bonne Mère, on fait queue pour avoir son billet d'entrée.

Au début, il n'en était pas ainsi, et, comme je viens de te le dire, un trop long exercice du vagabondage avait rendu difficile à plusieurs de ces vieillards la régularité de la maison.

Ils soupçonnaient d'ailleurs que leurs habitudes seraient contrariées, leurs vices domptés, leur genre de vie changé. Nos Petites Sœurs étaient obligées d'employer toutes les séductions de la prière et de la vertu pour garder ces hôtes rebelles à la grâce; souvent elles devaient plier et faire des concessions considérables pour retenir ces vieux enfants, dont la mauvaise nature reparaissait sans cesse, et on ne saura jamais jusqu'à quel point ils ont exercé la patience et la douceur des seconds anges gardiens que Dieu leur donnait dans sa miséricorde.

Le bon abbé Le Pailleur, considérant l'âge et les aptitudes toutes particulières de Jeanne, l'avait désignée pour la quête. La petite famille s'étant développée, il fallait, pour nourrir les vieillards, solliciter la charité publique.

Jeanne se chargea d'abord de recueillir en ville les aumônes données mensuellement ou annuellement aux premières bonnes femmes reçues dans le nouvel asile.

Il faut avoir étudié de près les mœurs des mendiants pour se rendre compte de la tâche échue à Jeanne et de la dose de patience qu'elle y devait apporter. En sa qualité de sœur quêteuse, elle faisait les commissions des vieillards et les leur rapportait. Or, ces pauvres gens, privés du plaisir de leurs courses de mendicité, auraient voulu encore davantage, et ils la sollicitaient de leur remettre les petites rentes en tabac et en sous qu'ils recevaient au domicile des bienfaiteurs. Chaque matin, quand elle partait en quête, tenant son panier d'une main, son parapluie de coton de l'autre, elle subissait un assaut de ses vieilles femmes, et entendait des recommandations comme celles-ci : « Jeanne, c'est aujourd'hui lundi, allez donc chez la marchande de sabots chercher les deux liards qu'elle me donne par semaine..... » « Jeanne, entrez au bureau de tabac et rapportez-moi le cornet qui m'est dû..... »

Cette pauvre Jeanne Jugan essayait de tout concilier. Quand elle rentrait le soir, elle remettait à la masse, et entre les mains de sa supérieure, les divers dons reçus en ville ; mais une petite friandise, une commission remplie avantageusement satisfaisaient les vieilles, qui, peu à peu, s'accoutumaient à leur *bien-être*. Ce mot que je viens d'écrire peut sembler étrange : *s'accoutumer au bien-être !* et pourtant il est vrai, et j'en connais encore qui préfèrent subir les intempéries des saisons, un coucher sous un escalier, la faim souvent, et toujours la vermine sous leurs

haillons, plutôt que de renoncer à leur liberté de vagabonder et à leur coup d'eau-de-vie..... Ah ! ce coup d'eau-de-vie, comme il leur tient au cœur! Je suppose bien qu'elles le réclamaient à Jeanne et lui disaient ce qu'une femme m'a répondu l'autre jour, quand je lui ai reproché cette mauvaise habitude : « C'est vrai que ça me met le corps comme une lanterne ; mais, que voulez-vous, mon gosier me brûle *di qu'à tant* que je le loge dedans. » Toujours est-il que Jeanne, écoutant avec douceur, pacifiant au besoin les petites querelles, douée d'une mémoire heureuse pour retenir les adresses et d'une adresse vraiment étonnante pour grossir les recettes, répandait la joie et le bien-être quand elle rentrait le soir dans le grand *en bas*.

Le bon abbé Le Pailleur condescendait à d'innocents trafics et faisait de nombreuses concessions pour amender les cœurs endurcis : « Supportons patiemment les défauts de nos vieillards, disait-il souvent à ses pieuses filles; notre patience les touchera, nous gagnerons peu à peu leur confiance. Les habitudes sont enracinées, les caractères rebelles; reprenons-les avec prudence. Pas de sermons, quelques paroles de douceur seulement; mais prions Dieu pour eux avec ferveur, qu'ils soient l'objet de nos ardentes sollicitudes, et Dieu nous viendra en aide. »

En remplaçant ainsi les mendiants dans les maisons riches, dans les magasins et les plus modestes de-

meures, Jeanne connut promptement la ville, e bientôt elle en fut parfaitement connue. On lui at- tribua nécessairement tout l'honneur de la nouvell fondation.

On savait que les premières bonnes femmes avaient été logées chez elle, on la voyait se dépenser chaque jour pour trouver et assurer leur nourriture, on lui reconnaissait un don de parole, une grâce à deman- der, une éloquence et une vertu d'un genre vraiment extraordinaire; son âge l'établissait naturellement le mentor et la protectrice des jeunes personnes qui habitaient avec elle : on lui attribua donc, je le répète, l'honneur de la fondation. Moi-même je l'ai fait longtemps, et toi tu n'es pas mieux instruit car, dans une de tes chères lettres, tu me dis, en fran- çais élégant, que tu flanques tout sur le dos de ta Jeanne. Ce sont les informations les plus exactes e les plus minutieuses qui ont réformé mon jugemen à cet égard.

Le bon Père Le Pailleur, toujours modeste pour lui-même et ses filles spirituelles, ne détrompai personne. La prudence le guidait, car aux contra- dictions et aux vexations qui d'abord avaient assaill sa congrégation naissante, avaient succédé les éloges, les félicitations, les louanges. On élevai bien haut le dévouement des jeunes filles qui s consacraient au service des vieillards. Les récrimi nations se changeaient en compliments excessifs. (L simplicité dans l'appréciation se rencontre si diffici

t de nos jours !) Volontiers on eût tressé des
ınes pour les fronts de nos modestes vierges
ənnes, et jeté des fleurs sur leur passage. Or,
sais, la vertu dans la jeunesse doit croître à
'e, un soleil trop ardent lui fait donner son fruit
ment et sans la saveur qui accompagne une lente
ité. Pour notre chère Jeanne, arrivée au sommet
existence, ces dangers n'étaient pas à craindre,
.rait pu, sans danger, respirer la senteur âcre
ıriers qui enivre par trop les jeunes courages, et
sur son front, pâli par les années et les veilles,
uronne que ses yeux, toujours baissés, n'auraient
pas entrevue. Elle savait entendre des éloges
s goûter, et sourire à des compliments sans les
endre, car ils ne pénétraient pas dans son âme.
pouvons bien supposer, nous qui savons à
t les choses, qu'elle avait reçu son mot d'ordre,
signe, de laisser dire et de laisser croire qu'elle
ı plus ancienne et la principale pierre de l'édi-
ar elle non plus, la bonne Jeanne, ne détrom-
rsonne. Elle était le bouclier vivant de ses jeunes
et amies, et sur sa cuirasse d'obéissance et
ilité s'émoussaient les traits qui eussent pu
ı des âmes inexpérimentées.
ne ce tranquille caractère, ce personnage si
dans les honneurs et ce rôle si considérable,
ərtant, qu'elle jouait à merveille.
ait déjà bien habile, ce jeune prêtre, pour la
on des âmes. Il avait trouvé les engrenages

de notre Jeanne, de cette *machine vivante* q
disait d'une *seule pièce*, et après l'avoir démo
examinée attentivement, il y avait placé les no
rouages du renoncement à sa volonté, à son
sens. L'huile de l'obéissance en faisait jouer
sorts admirablement bien et le bon Père avai
la *machine* si semblable en apparence à ce
était auparavant, que nul parmi nous ne
soupçonner le nouveau moteur qui la faisait ag

Je m'étends un peu sur ce nouvel aspect du
tère de Jeanne : recevoir des compliments
pouvait renvoyer à d'autres, et ne pas le faire ;
des félicitations qui reviennent à ses deux comp
et se taire; agir avec tant de simplicité que r
laisse apercevoir qu'elle obéit à une direction d
c'est, me semble-t-il, le plus haut degré de la

Et lors même que je me tromperais sur ce r
j'attribue *à bon escient* à Jeanne, sa part ne ser
pas encore bien belle? Que peut-elle envier
jeunes amies? Dès son jeune âge, elle a s
même Maître et aimé le même Seigneur. Le
de la vie religieuse ne peut-il pas être compar
réalisation même? — N'avait-elle pas fait l'a
tissage de la pauvreté dans les saintes ind
employées chez sa première maîtresse afin de fa
les pauvres? Dès sa jeunesse, sa modestie ét
marquée de tous et surtout de Celui qui l'en r
chaque jour comme d'une seconde parure bapti
Sa soumission envers sa maîtresse ne s'était

e. Ces habitudes ne la conduisaient-elles pas
ement aux vœux admirables de la vie reli-

ur va venir où elle prendra enfin le joug du
r et son amour le lui rendra léger.
avoir expliqué le noble caractère de Jeanne
entrons dans quelques détails sur les hôtes qui
nt à contribution la patience des sœurs et la
Une des premières bonnes femmes recueillies
nait la Margot, grande et forte, misérable, mal-
au dernier degré. Aimant sa vie de vagabon-
lle avait hésité longtemps avant d'accepter
qui lui était offert pour ses vieux jours, et, en
on de son entrée, elle avait eu soin de se faire
rnure afin de cacher son argent et de dérober
es regards le secret de son petit pécule. Or,
e règle établie chez les sœurs que chaque
à son arrivée prendra un bain d'eau tiède ; la
dont il sont habituellement couverts rend
esure de première nécessité. Margot, instruite
circonstance, se mit en état de siège et les
puisaient en vain les meilleurs raisonnements.
disait-elle, elle n'avait pris un bain *d'eau*
te. En jupon de dessous, droite et ferme,
arlementait et refusait le bain. Sa figure
ait la terreur; et, songeant à son argent, elle
sœurs qu'elle saurait bien se débarrasser des
qui les préoccupaient. Saisissant alors un ba-
an *bala* comme elle prononçait, — elle le pro-

mena vigoureusement sur sa personne de la tête pieds et éparpilla une nombreuse garnison. Il : suivit un sauve-qui-peut général non seulement des sectes, mais de nos sœurs prises ainsi à l'improvi Cependant elles revinrent patiemment à la chaı calmant Margot, l'adoucissant, lui promettant de remettre intact son petit trésor. Margot se lai toucher, mais elle cacha prestement vingt francs petites pièces dans son chignon. — Il y eut une conde et plus terrible scène lorsqu'elle apprit qu tête ne serait pas épargnée, et longues années ap on se souvenait encore, dans l'établissement, du p mier bain donné à Margot.

Dans ses courses charitables auprès des mala de notre ville, M. l'abbé Le Pailleur rencontra ı pauvre femme nommée la Mathias, logée dans galetas où l'on parvenait au moyen d'une éche Le pieux vicaire s'était trouvé même fort embarra pour lui porter les sacrements, surtout celui de l'l charistie, lors d'une grave maladie de cette pau créature.

Quand sa maison d'asile commença à s'établir songea à cette femme et lui fit proposer d'y venir meurer. Après quelques pourparlers, elle accep Mais elle possédait dans son grenier une commens qu'elle affectionnait beaucoup : une chatte, qui all bientôt avoir une famille et dont elle ne voul pas se séparer. Nos Petites Sœurs durent céder à caprice. Elle descendit donc son échelle tenant

chatte sous son bras. Ce fut le seul mobilier qu'elle apporta à la maison hospitalière.

La santé de la Mathias ayant été fort ébranlée par la maladie, le défaut d'air pur et les privations de toutes sortes, son partage trop habituel, hélas! elle retomba de nouveau fort grièvement malade peu après son installation chez nos bonnes Petites Sœurs. Jeanne l'engagea avec douceur à se confesser et à recevoir les derniers sacrements; mais, comme le bûcheron de la fable, cette vieille femme qui, sans doute plus d'une fois, en proie à la misère, avait appelé la mort à son secours, se trouva, à l'approche de la *vilaine*, saisie du même ennui. Elle refuse donc Jeanne, discute avec elle, lui fait observer qu'elle est rompue à la misère, endurcie contre la maladie, et que maintes fois elle est revenue de plus bas. Le danger pourtant devenait imminent. Jeanne insiste : elle ne reculait jamais devant un devoir à remplir et ne craignait pas d'alarmer et de peiner un malade lorsque de si grandes grâces doivent contrebalancer et surpasser de beaucoup une frayeur passagère (je dis passagère, car le mourant reprend vite ses illusions). Jeanne parle avec autorité. Alors la pauvre vieille lui dit : « Puisqu'il le faut absolument, ma Jeanne, va chercher le prêtre, mets ton bon Dieu (le crucifix) sur la table; mais, avant tout, cours me chercher Minette et les petits qui sont dans la cave et fourre-les sous ma couverture, ou je ne me confesserai pas. »

Il fallut lui obéir, et certes le Seigneur lui pardonna

cette petite faiblesse, comme les autres faiblesses sa vie, car elle mourut peu de temps après et tr pieusement.

La première aveugle qui avait été reçue au pe logis de Jeanne Jugan était, nous le savons, bonn vertueuse et reconnaissante. Dans le second loge ment, une autre aveugle lui succéda, et ce fut comm les jours, qui se suivent et ne se ressemblent pa Celle-ci était colère, exigeante, gourmande, jamai satisfaite du morceau qu'elle recevait. Pour rem placer les yeux qui lui faisaient défaut, elle employa et multipliait en quelque sorte ses doigts, touchan les portions qui lui échéaient, les mesurant, les soupe sant, murmurant contre les sœurs et se mettant e colère lorsqu'elle supposait ces portions moins grosse que celles de ses compagnes.

Elle avait une écuelle qu'on lui remplissait habi tuellement de cidre. La vieille, avant de boire, exami nait soigneusement avec son doigt si le cidre attei gnait la limite extrême du vase.

Bien des fois les bonnes religieuses se privaient de leur boisson rafraîchissante et fortifiante, afin d'aug menter la ration de leurs chers pauvres; d'autres fois, malgré leur extrême bonne volonté, elles ne pouvaient, faute de ressources, emplir jusqu'au bord les verres, tasses et écuelles de leurs pension naires; mais notre méchante aveugle n'entendait pas raison et quand ce dernier cas se présentait, hélas!... comment dire sa grossièreté ou son impudence? On

doit respecter son lecteur... Eh bien! quand elle lançait son écuelle à la tête de nos bonnes Petites Sœurs, la mesure était plus que comble.

Ces détails intimes ne me sont pas racontés par nos Petites Sœurs, tu dois bien le penser; leur discrétion est extrême lorsqu'il s'agit des défauts de leurs vieillards; leur charité les couvre et les dérobe aux regards des curieux, mais des étrangers les surprennent. D'autres fois des bienfaiteurs sont forcément initiés aux faiblesses de leurs protégées.

Je connaissais à l'asile des Petites Sœurs de notre ville une bonne petite vieille que j'affectionnais beaucoup. Polie, reconnaissante, bonne, elle exprimait vivement sa joie à la réception des plus légères bagatelles qui lui étaient données.

« Un sou, disait-elle aux autres bonnes femmes, un sou, cela ne vous paraît pas grand'chose; mais songez que nous sommes soixante et que cela fait trois francs au bienfaiteur; et trois francs, c'est une forte somme et une grande charité! »

Je rougissais alors de la leçon qui m'était indirectement donnée et je songeais que chacune de nos sébiles tendues vers l'escarcelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ avait épuisé jusqu'à la dernière goutte de son sang; et, ingrats que nous sommes, nous ne songeons qu'à notre obole, sans considérer celles de nos frères, sans remonter au trésor immense qui a coûté la vie à notre bienfaiteur.

Ma petite vieille sortait de l'asile tous les quinze

jours et m'honorait de sa visite. Elle avait quelquefois des compagnes, mais aucune n'exprimait sa reconnaissance comme celle-ci savait le faire; aussi je trouvais moyen de lui marquer ma préférence en cachette. Les pauvres sont comme les enfants, ils devinent les personnes qui les aiment.

Un jour elle arrive chez moi fondant en larmes; elle veut me raconter sa peine, mais les pleurs l'étouffent, et c'est au travers de mots inintelligibles que je parviens à saisir la cause de ce grand chagrin. Olivette (c'était son nom) avait été mise en retenue pour quelque petite infraction au règlement. Le démon de l'amour-propre l'ayant fait passer outre, elle était sortie malgré la défense expresse de la supérieure. Elle ne devait pas rentrer le soir à l'asile, la porte lui serait fermée.

Grande fut ma consternation !

« Je vais aller demeurer chez mon fils et ma bru, me dit-elle. Ils sont chargés d'enfants et il n'y a pas de lit pour moi, mais je coucherai sur la pierre du foyer et ils ne me refuseront pas un morceau de pain. » Et, après ces derniers mots, elle fond de nouveau en pleurs.

Je ne pris pas le temps de faire un long discours à Olivette, je lui dis de rester à m'attendre, et prenant vite mon chapeau, je cours chez la supérieure de l'asile. Je lui demande quelle faute a commise la pauvre femme. Je reçois une réponse excessivement *discrète*, très brève et modérée. Cette bonne mère

ne me raconte rien de ce qui s'est passé, elle me dit simplement qu'Olivette n'a pas été *gentille ;* elle revient sur ce mot et y appuie fortement : « Olivette n'a pas été *du tout, du tout gentille.* » Mais il y avait dans les yeux et dans le ton de cette bonné religieuse un je ne sais quoi qui me faisait plus d'impression qu'un récit détaillé des torts de ma bonne femme. Je demande la grâce d'Olivette, je prie, je supplie. Je n'obtenais pas grand'chose, la confusion me gagnait, il me semblait que je partageais de quelque manière la culpabilité de ma protégée. Je compris pourtant ce que j'avais à faire : je revins chez moi en toute hâte, et, sous le coup de l'émotion que j'avais éprouvée, j'adresse de sévères paroles à ma bonne femme. La grâce la touche, elle me promet de faire d'humbles excuses. Je la ramène alors au Bon Pasteur qui lui ouvre de nouveau les portes de la Bergerie ; et, depuis cette leçon, Olivette a toujours été *gentille,* pendant sa vie et dans le cours de sa dernière maladie, car elle est morte depuis peu dans cette pieuse et sainte maison, qu'elle avait eu la frayeur de quitter et qui est pour ces pauvres gens comme le vestibule du ciel.

C'est un trait que je te cite entre mille. Dès le début, cette discrétion des sœurs pour les défauts des vieillards a été poussée à la dernière limite de la charité ; mais, maintes fois, leurs amies du dehors, en allant leur porter la charité, ont été témoins des difficultés que leur suscitaient les misères morales des pauvres gens qu'elles soignaient.

Une jeune femme mariée depuis peu (mais vieil
aujourd'hui) qui, dans ce temps, les assistait de s
présence et de son travail, me disait dernièrement
« Je ne sais pas comment cela se faisait : j'aima
beaucoup mon mari, mais quand je voyais la pa
tience et le dévouement de mes jeunes amies, je re
grettais amèrement de m'être mariée, tant ce spe
tacle me touchait : j'aurais voulu les aider jusqu'a
bout. Un soir, ajouta-t-elle, je me rends chez ell
à la chute du jour. Jeanne et ses compagnes, apr
une journée très fatigante, se mettaient à table po
prendre leur repas du soir... cette phrase est tro
pompeuse... assises sur leurs talons elles se pa
tageaient un morceau de pain et un cimereau (1
nourriture vraiment insuffisante. A peine y avaien
elles goûté, que la voix d'une vieille femme s'élève
« J'ai encore faim, disait cette voix, je veux d
« pain. » Vite on réunit les morceaux qu'elles portaie
à leur bouche; les pauvres jeunes filles se rationne
pour sustenter la vieille. Quelques jours après, on dé
couvrit que cette femme cachait les morceaux de pai
sous sa paillasse et les vendait un sou ou deux à un
pauvresse qui en faisait la *bouette* (2) à son porc.

Les bonnes femmes vendaient leurs chemises, le
draps de la maison. Heureusement, les sœurs étaie
averties à temps par une marchande du voisinage q

(1) Lourde et compacte pâtisserie, faite à Bourgneuf, pr
Dinard.

(2) *Le repas*.

les protégeait. Celle-ci recevait les objets dans sa boutique, et différant le payement aux vieilles friponnes, avertissait les sœurs, lesquelles se hâtaient de reprendre les vêtements et le linge. La mère des demoiselles Citré leur était d'un grand secours pour déjouer les ruses des bonnes femmes. Ces dernières ne se mettaient pas sur leurs gardes envers cette dame du dehors très simplement vêtue, et la prenaient pour confidente. Madame Citré, très gaie et très adroite, s'amusait fort de leurs tours. « Voyons, disait-elle à l'une d'elles, à présent que vous ne pouvez aller demander votre pain, apprenez-moi comment vous vous y preniez pour exciter si bien la compassion. — Ma mie, répondait l'autre, il faut se traîner lentement en marchant, crachoter le long du chemin; mais le principal c'est de *toussir*, il faut *tou*... il faut *tou*... *Toussir* vaut mieux que parler. » Et la vieille retrouvait une petite quinte dans le fond de son gosier. Madame Citré essayait de la reproduire : « Apprenez-moi bien, disait-elle, et quand je saurai, j'irai demander à votre place. » La leçon se continuait alors, à la grande hilarité des jeunes sœurs, chose qui fâchait la vieille, car elle tenait à apprendre son ancien métier à la bonne dame afin d'en retirer profit.

Mes bavardages m'ont fait manquer le courrier d'aujourd'hui : je continue ce chapitre; mais comme je n'ai plus beaucoup de faits à te narrer, je vais le charger de réflexions. Si tu les trouves trop longues, cours à la dernière ligne prendre mon bonsoir.

Te voilà au fait des faiblesses des premières bonı femmes. Heureux si tous les hôtes reçus depuis dε ces saints asiles n'avaient apporté que ces légè misères ! Mais, hélas ! un très grand nombre ont vé dans l'ignorance la plus complète de leurs intér éternels.

Quelques-uns ont eu toute leur vie des sentime de jalousie à l'égard des riches, à qui ils portai envie. A d'autres l'éducation religieuse a fait co plètement défaut. « Eh bien, quelque désordonı qu'ait été la conduite antérieure de ces vieillar on les voit bientôt, touchés de la grâce, édifiés bons exemples qu'ils ont sous les yeux, attendris les soins dont ils sont l'objet, revenir d'eux-même des sentiments meilleurs, se laisser gagner à le insu par l'esprit religieux de la maison et retrouver joie et la paix de leur conscience dans un retour si cère à la vertu et à Dieu. »

L'institut du bon Père Le Pailleur poursuit dep quarante ans le double but de sa fondation : l'an lioration morale et physique des vieilles gens reç dans les asiles; et, pour les religieuses qui se dévoue à cette tâche, l'épanouissement de l'âme dans les ε pirations et les œuvres de la charité élevée jusq l'héroïsme. Une âme qui ne serait ni morte à el même, ni embrasée du feu céleste, ne saurait pos der et prodiguer ces trésors de douce et tendre m ternité que déversent sur leurs vieillards les Petil Sœurs des Pauvres.

Que de fois j'ai été édifiée et touchée en considérant leurs charmants rapports avec leurs pauvres vieux ! Comme elles les aiment ! Quel affectueux respect elles leur portent ! De quelles attentions délicates elles les environnent ! Ce sont de douces caresses comme cellés de petites-filles à grand'mamans ou à grands-papas. Le cœur de ces vieilles gens ne peut résister à ces séductions. Plusieurs ont traversé la vie déshérités d'égards et d'affections, ils croient trouver en elles les filles aimantes et respectueuses qu'ils avaient rêvées pour égayer les jours fâcheux de leur longue vie. D'autres fois les rôles sont intervertis. Les Petites Sœurs deviennent les mères, les vieillards sont leurs petits enfants : d'un mot, d'un geste, d'un signe, la jeune religieuse se fait obéir comme si l'auréole de cheveux blancs avait passé de la tête du vieillard sur son jeune front.

Ces vieilles gens l'appellent du doux nom de sœur, mais plus d'un dans le secret de son cœur l'honore comme sa mère. D'où vient l'ascendant que cette jeune fille exerce sur les volontés? Ses paroles inspirent la confiance, ses conseils conduisent à l'obéissance, son mécontentement cause de la crainte, ses consolations ouvrent doucement le cœur et dissipent les ennuis. D'où vient cet ascendant ? il a une cause. Cette cause la voici : lorsqu'on veut persuader la vertu d'une manière effective, il faut la pratiquer excellemment soi-même et c'est à quoi s'exerce chaque jour la Petite Sœur des Pauvres. Le vieillard regarde et les

exemples arrivent à ses yeux plus promptement e
core que les paroles n'ont frappé ses oreilles.

Pénétrons dans les salles, dans les infirmeries d
Petites Sœurs, et nous nous édifierons, tout comr
leurs hôtes du spectacle quotidien qui se présent
nous. Regardons ces pieuses filles se prêter avec jc
à tous les services qu'exigent les infirmités de
vieillesse. A ceux dont les mains sont tremblantes o
paralysées, elles portent le morceau à la bouch
à d'autres, elles lavent et essuient la face avec u
linge fin d'une propreté exquise.

La blanche chevelure de cette bonne vieille e
peignée et soignée avec l'amour-propre d'une fil
cherchant à faire valoir la parure de sa mère. Elles
transportent d'un vieillard à l'autre, consolant l'u
encourageant l'autre, réprimant doucement, au b
soin, mais cherchant à inspirer à tous l'esprit
gaieté et de contentement. Aimer les pauvres, vivre
se consumer pour eux, tel est le lot et le vœu d'u
Petite Sœur.

Ce qu'elles font, ce qu'elles donnent, est fait
donné gaiement; par là, elles plaisent à Dieu : *Hil
rem datorem diligit Deus.*

Ajoutons à cela que toujours ces pieuses vierg
donnent le pas à leurs vieillards sur elles-même
Ainsi elles se contentent d'un peu de paille da
leurs étroites couchettes, tandis qu'elles leur proc
rent un lit convenable. Si les provisions sont rar
dans la maison, leurs pauvres seront les premiers se

vis, et les restes seront le partage des sœurs. Un mets plus succulent est-il apporté par une main bienfaisante, ce morceau friand est donné au plus infirme ou au plus ancien des vieillards. Car, ainsi que l'a fort bien dit M. de Melun, « plusieurs communautés avaient déjà ramassé pour Lazare les restes de la table des riches, mais aucune, jusqu'à la fondation des Petites Sœurs, n'avait borné sa nourriture aux restes tombés de la table de Lazare. » A défaut de mets délicats, mettons dans leur bouche cette petite poésie :

I

A tous les malheureux vouons un cœur de mère,
Avec eux désormais partageons notre pain,
Et que jamais le pauvre, au jour de sa misère,
Ne frappe à notre porte en vain.

II

Ah! que d'infortunés, broyés par la souffrance,
Languissent sans secours sur un lit de douleur;
Que de pauvres vieillards voient finir l'existence,
Sans compter un jour de bonheur!

III

S'il le fa t, donnons-leur fortune, santé, vie;
Et lorsque leur exil sera près de finir,
Au chevet des mourants, aidant leur agonie,
Recueillons le dernier soupir.

IV

C'est à nous d'alléger leur croix souvent amère.
Nous essuyons des fronts sillonnés de malheurs.

Ici-bas tout chrétien n'a-t-il pas son calvaire ?
Quels sont les yeux vierges de pleurs?

V

Pour eux prions le Dieu qui bénit et pardonne,
Et nous pourrons peut-être, à force de vertus,
Ajouter, aux rayons qui forment leur couronne,
Une grâce, une fleur de plus.

VI

Puis, prenant le chemin qui mène au sanctuaire,
Aux pieds de notre Père, allons finir le jour.
Comme les saints au ciel, nous autres sur la terre
Vivons de prière et d'amour!

Oui, ces jeunes et charmantes religieuses a véritablement et profondément leurs vieillards; affection est une récompense de Dieu et fai consolation dans leurs difficultés.

Hier, la supérieure de l'asile de Saint-Servan sait avec moi, elle me parlait des sœurs envoy fondation, et me disait: « L'une d'elles vient de pour l'Irlande; pendant douze années, elle a l la Tour-Saint-Joseph et a vécu sous le regard ha des supérieurs d'élite qui y résident. Je l'ai vu de son départ, baignée de larmes au souvenir Tour-Saint-Joseph, se les reprochant, ainsi qu regrets, les combattant, s'excusant de pleurer pouvant retenir ses sanglots.

« Elle allait s'embarquer et nous disait en quittant : « La séparation d'avec mes supé

« m'est bien pénible. Ce qui l'aggrave, c'est qu'on me « met en perspective une longue inaction par rapport « aux vieillards; la maison n'est pas fondée et d'ici « longtemps peut-être nous n'aurons pas le bonheur « d'en posséder. Je vais pour aviser à cet état de « choses. » Elle achevait de parler, lorsqu'une dépêche lui est remise. En façon de post-scriptum, cette dépêche portait : « Une petite bonne femme vous at« tend. » — « Une petite bonne femme m'attend ! s'é« crie la religieuse consolée; elle m'attend ! » Un sourire illumine son visage, un changement subit s'opère, ses pleurs sont séchés; elle embrasse ses compagnes avec courage, avec joie, et s'élance sur le pont du navire : cette phrase avait suffi pour raviver sa foi et lui rendre le bonheur. Ce pauvre à domicile, n'était-ce point Jésus-Christ qui la sollicitait et l'appelait au delà des mers? »

Ce que cette religieuse a ressenti, cette commotion soudaine, cette espérance joyeuse est partagée par ses compagnes. Heureuses celles à qui le soin des vieillards est dévolu ! Chacune aspire à cet honneur. Je sais bien que toutes, par leur travail, quel qu'il soit, concourent au même but, mais il leur semble qu'elles le touchent de moins près. — Ces jeunes filles, presque des enfants (oui, j'en ai vu à la Tour-Saint-Joseph que tu aurais prises pour de jeunes communiantes, tant elles semblaient encore appartenir à l'adolescence), ces jeunes filles, dis-je, ont les mêmes aspirations : toucher et baiser avec respect les mem-

bres de ces pauvres, qui sont pour elles les représe tants de l'humanité sacrée de Jésus. Presque tout ont conservé cette innocence qui ennoblit les pl petites actions : leur âme a la pureté d'un beau l que le souffle du monde n'a point ternie, leur cœur fraîcheur de la fleur que le soleil des passions n point desséchée, leur front la candeur de l'enfant q rougit et sourit aux caresses d'une mère; eh bie elles veulent être *mamans* déjà, et les babys qu'elle convoitent, ce ne sont pas les petits anges au berceau mais les pauvres créatures pour lesquelles la tomb est déjà entr'ouverte. On ne leur cache pas cependa que bien des misères de tous genres se rencontre chez ces vieillards et deviendront en quelque sor leur partage, car le lot de l'enfant est celui de mère; on les exerce dans les maisons mères, dès le premiers jours de leur entrée, à cet apprentissag qui effrayerait plus d'une femme dans la maturi de l'âge; rien ne les rebute, la vocation est là, do céleste, gage de l'amour de Jésus-Christ, leur épou Ces cœurs de vierges ont tous les dévouements de maternité, elles en auront plus tard les sublim récompenses!

Le plus doux et le plus heureux moment du jou pour la Petite Sœur des Pauvres est l'heure de l visite au saint Sacrement. Lorsque les occupatio multipliées de la journée donnent un peu de répi vers le soir, alors que les vieillards sont couchés. El se dirige vers le sanctuaire où se trouve le divin Cons

lateur. La solitude, le recueillement reposent l'âme, et l'ami tout-puissant et tout aimable est là.

A cet ami, la Petite Sœur raconte ses peines, ses fatigues ; elle pleure quelquefois — Jésus a bien pleuré — elle demande beaucoup — Jésus est riche et généreux. Elle lui expose sa faiblesse, ses tentations — Jésus a voulu être tenté, il a connu la tristesse. — Elle le remercie souvent ; et si un sentiment extrême presse son cœur, elle garde le silence, elle prend modèle sur le silence eucharistique, doux et solennel. Elle n'entend plus les clameurs de la terre, elle perçoit les cantiques du ciel. Elle regarde la croix qui surmonte le tabernacle et Jésus-Christ crucifié, qui touche aux limites des deux mondes et les embrasse à une distance presque infinie. Il est au sommet du Calvaire et aux confins du ciel ; à ses pieds elle se repent, se renouvelle et se fortifie ; elle s'humilie, elle savoure ! *Gustate !*

DOUZIÈME LETTRE

Les vœux

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan,... 1877.

J'ai encore deux grandes heures devant moi av le départ du courrier, j'en profite pour augmen mon envoi; tu vas me complimenter, j'espère.

Cependant nos pieuses amies avaient fait un gra pas dans la vie religieuse, elles avaient eu le bonhe de faire leurs vœux. Le pieux fondateur leur don les règles de saint Augustin, dont les constitutio sont en harmonie avec le but de l'institut. En l vouant à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance, voulut les lier encore par un admirable vœu d'hosp talité, et ajouter à cette vertu, qu'elles pratiquaie déjà d'une manière vraiment merveilleuse, le pr infini que Dieu attache aux actes faits à son servi au nom d'un engagement sacré.

La congrégation a été reconnue par un décret in périal en 1856. Le décret du souverain Pontife q approuve ce nouvel institut remonte au 7 juillet 185

C'est donc notre vénéré pape Pie IX qui lui a apporté cet immense bonheur et honneur.

Jeanne n'avait pas été initiée aux exercices de la vie spirituelle en même temps que les deux jeunes compagnes formées par M. Le Pailleur ; mais son désir de se consacrer entièrement à Dieu datait de fort loin et nous l'avons vue, dès les premiers jours où la révélation de l'institut naissant lui fut donnée, formuler sa demande avec humilité et instance. Elle la renouvelait lorsqu'on était encore dans cette chère petite mansarde de la rue du Centre ; ses paroles n'empruntaient pas d'autre éloquence que celle d'un désir ardent : « Admettez-moi, je vous en supplie, disait-elle au bon Père, admettez-moi dans votre congrégation et à l'honneur de prononcer des vœux. J'ai désiré toute ma vie d'être un jour religieuse, admettez-moi. »

Mademoiselle Marie Jamet appuyait gracieusement la requête de l'humble Jeanne.

Il arrive quelquefois que des postulantes et des novices dans toute la force de la jeunesse et de la santé, dans tout le feu et l'ardeur du radieux printemps de leur âme, regardent avec un léger dédain des femmes arrivées à l'âge mûr briguer l'honneur de la vie religieuse et offrir au Seigneur les pâles lueurs du crépuscule de leur vie ; mais il n'en était pas ainsi pour les jeunes amies de Jeanne : elles n'oubliaient pas la parabole de l'Évangile et le prix accordé à l'ouvrier de la onzième heure ; et la longue attente, les désirs patients de leur vieille compagne,

leur semblaient l'emporter de beaucoup sur leur prompt esclavage au labour de la vigne du Maître.

Jeanne, m'a-t-on dit, a toujours conservé un sentiment profond de gratitude pour celles qui avaient chaleureusement plaidé sa cause auprès du bon Père. Ce dernier, avec son expérience innée, reconnaissant chez la vieille novice toutes les marques d'une véritable vocation, se laissa fléchir et l'admit à la profession religieuse. Elle avait alors quarante-huit ans.

Ce fut le 21 novembre 1842, jour de la Présentation de Marie au temple, que se fit cette pieuse cérémonie, en secret sans doute, sans aucun de ces apprêts extérieurs qui en rehaussent la pompe, mais qui ne peuvent en augmenter le mérite : c'est l'intention que Dieu regarde ; c'est la ferveur et la joie avec lesquelles on se voue à son service qui pèsent dans la balance divine, et sont agréées par ce riche Seigneur comme des joyaux aimés et de très grand prix qui vont enrichir son écrin céleste.

Mademoiselle Jamet reçut le nom de sœur Marie-Augustine de la Compassion, mademoiselle Virginie Trédaniel celui de Marie-Thérèse, et Jeanne Jugan celui de sœur Marie de la Croix.

Nul ne sut dans la ville l'heure ni le jour de cette fête religieuse. Les heureuses épouses gardèrent leur joie au fond de leur cœur. Leurs livrées restèrent les mêmes, le temps n'étant pas encore venu de porter le costume religieux ; mais elles se sentaient d'autres *personnes*. Peut-être se disaient-elles comme la mère

Saint-Louis de Gonzague (mademoiselle de Cossé-Brissac) au sujet de ses vœux : « Rien ne paraît changé à l'extérieur, et je trouve un modèle de nos vœux dans le mystère de la conversion des espèces au corps et au sang de Jésus-Christ : nos vœux nous changent indépendamment des apparences et des misères qui nous restent. Je vois en effet que les imperfections de notre nature demeurent comme une enveloppe, mais toute la beauté de la fille du Roi est au dedans. »

Qui nous dira le bonheur de sœur Marie de la Croix ? Tous ses souhaits sont accomplis, et c'est avec une joie intime et profonde qu'elle se donne plus parfaitement encore à Celui qu'elle sert depuis de nombreuses années. Ne se souvint-elle pas alors des jours de sa jeunesse, de ce refus qu'elle avait fait de s'engager dans les liens du mariage, de cette réponse courageuse et prophétique donnée à sa famille, lorsque celle-ci la pressait d'accéder au désir de son fiancé : « *Je suis gardée par le Seigneur pour une œuvre qui n'est pas encore fondée ?* »

Pendant bien des années, les desseins de Dieu lui avaient été cachés ; à présent le voile se déchire, l'œuvre pressentie apparaît, œuvre encore à son aurore, mais saluée avec foi et respect par des cœurs croyants. Jeanne, si calme en apparence, sentait vivement les grands dons de Dieu. Sa joie, aussi profonde que celle de ses compagnes, éclate au dehors. Avec elles, elle loue, elle bénit, elle chante les bontés du Seigneur. « Tout chant vient d'un amour. »

a dit saint Augustin. C'est sans doute pour cela que Jeanne a toujours aimé les cantiques. Elle unit sa voix à celles de ses compagnes et son émotion se trahit dans ces belles strophes qui peignent son bonheur :

D'où vient que tout en moi tressaille d'allégresse ?
Quel doux rayon du ciel a pénétré mon cœur !...
Le passé disparaît, il n'est plus de tristesse,
Plus rien qu'un horizon de paix et de bonheur.
Approchez, volonté, mémoire, intelligence,
Approchez de concert, un autre jour a lui !
Adorez de Jésus l'aimable bienfaisance :
Je suis à Lui !

Il est à moi, le Dieu qui ravit ma jeunesse,
Celui qui de mon cœur reçut le premier don,
Celui vers qui mon âme, en ses jours de faiblesse,
N'a jamais eu recours sans trouver son pardon.
Séraphins, prêtez-moi votre divine flamme
Pour louer ce grand Roi qui devient mon appui.
Vierge sainte, ma mère, ah ! gardez bien mon âme!
Je suis à Lui!

Je suis à Lui!... Malgré son extrême indigence
Par des vœux, tout mon être à Jésus s'est uni.
Réfléchis, ô mon âme, en un profond silence,
Qu'il s'est fait ton époux et reste ton ami !
De ma félicité, comment peindre l'ivresse ?
Le bonheur de ce jour dissipe tout ennui.
Que puis-je craindre encor, n'ai-je pas sa tendresse?
Je suis à Lui!

Le sacrifice, l'offrande que ces saintes filles venaient de faire d'elles-mêmes si généreusement, donnèrent

une nouvelle impulsion à leur zèle. L'obéissance seule pouvait le modérer, car à l'amour rien ne semble impossible.

Elles commentaient ces mots du Père Olivaint : « Aimer, ce n'est pas recevoir, c'est donner. On donne beaucoup à Jésus, si on l'aime ; on l'aime beaucoup, si on donne de grand cœur. »

Jeanne, dans ses quêtes, dans ses courses, avait de saintes audaces ; sa naïve confiance lui aplanissait les obstacles. Elle allait toujours louant Dieu ; revers ou succès n'interrompaient jamais son *Benedicamus Domino !*

Pleine de respect et de reconnaissance envers celui qui l'avait admise dans la congrégation des Petites Sœurs, elle a toujours été entre ses mains comme un docile et actif instrument. Depuis quarante ans, sa vie se mêle à celle de ce saint prêtre. C'est la petite barque, si utile au besoin, traînée à la remorque du vaisseau de haut bord. Les routes parcourues ont souvent été diverses, mais le but est le même ; et, comme des courants sous-marins qui se divisent et s'éloignent pour suivre le chemin tracé par le Créateur, ils se retrouvent quand même dans cet océan sans fond et sans limites de l'amour divin !

TREIZIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE.

Béziers,... 1877.

Tu m'as vivement intéressé, chère Marie-Clémence. Je n'ai que quelques instants de libres, je les emploie à te remercier et à te dire que ce bon Père Le Pailleur a toute mon estime. J'apprécie grandement ce caractère, il a gréé son bâtiment comme un savant capitaine et le conduit, ainsi que l'équipage, avec une bonne boussole et un solide gouvernail. Oui, il a raison, peu de paroles, mais des exemples. Moi, en fait de sermons, je n'aime guère que ceux que je compose et que je débite; mais aussi ils sont gentils, simples, jamais longs et font rire mes vieilles amies les Petites Sœurs. Heureusement que je n'ai pas à les convertir, ils n'auraient point ce privilège, j'imagine.

La Margot et la Mathias m'ont amusé, voire même la seconde aveugle; je ne pensais pas que ces jeunes religieuses allaient avoir tant de fil à retordre avec ces *méchantes* premières *bonnes* femmes.

Je suis toujours tenu en haleine pour le domicile de Jeanne Jugan. Quand j'en serai instruit, tu auras la récompense promise.

Heureusement que j'avais eu l'esprit hier de te copier un trait que j'ai lu dans la *Semaine religieuse*, car aujourd'hui j'écris aussi vite que toi quand tu fais du style à deux sous à ta bonne femme et que tu lui *bâcles* une lettre. Je suis si pressé! Tu verras, par le trait que je t'envoie, que l'exemple ici-bas et la grâce de là-haut font mieux que les plus beaux discours. Ci jointe l'histoire. Merci encore et bonsoir d'avance!

Un vieillard infirme vint un jour trouver M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, à Paris, et lui demanda l'aumône.

« Mon aumône, lui dit M. le curé, sera pour vous un médiocre soulagement. J'ai quelque chose de mieux à vous donner : allez chez les Petites Sœurs des Pauvres ; avec un mot de ma part, elles vous recevront, et là rien ne vous manquera.

— Non, fut-il répondu, plutôt mourir que d'aller chez ces nonnes qui me feraient confesser. Monsieur le curé, ajouta-t-il en levant la tête avec fierté, j'ai beaucoup lu dans ma vie; et quand on a beaucoup lu, on en sait, et on ne se confesse pas.

— Mon ami, j'ai lu beaucoup plus que vous, et c'est pour cela que je me confesse. Mais, au reste, je vous l'affirme, jamais, chez les Petites Sœurs, on ne vous parlera de confession malgré vous. Je vous dirai même un secret : c'est que si vous ne vous con-

fessez pas, on aura encore plus soin de vous que si vous vous confessez. »

La conclusion de ce dialogue fut que le libre-penseur se décida à suivre le conseil de M. Hamon. Les Petites Sœurs l'accueillirent comme le savent faire ces anges de la charité. Les égards qu'on a pour lui le confondent : ce qui le surprend encore davantage, c'est de ne trouver dans la maison que des chrétiens beaucoup plus instruits que lui.

De ce nombre était un rédacteur de journal qui n'avait gagné à son métier que la misère, et qui même, forcé par la maladie d'y renoncer, s'était estimé heureux d'obtenir une place chez les Petites Sœurs. Un jour que le supérieur général était venu faire la visite de la maison, cet homme, qui ne manquait pas de talent, voulut complimenter le vénérable visiteur; et, dans son discours, il fit ressortir éloquemment la divinité du christianisme, seul capable d'élever les âmes au degré d'héroïsme dont les Petites Sœurs donnaient chaque jour l'exemple. Notre philosophe écoute avec avidité. Bien préparé comme il l'était par tout ce qu'il avait vu dans la maison, il est touché jusqu'aux larmes. Il va à M. Hamon, qui se trouvait présent, lui prend la main, qu'il arrose de ses larmes, et proteste qu'il est décidé à se confesser. Il se confessa en effet, et manda aussitôt après ses gendres, ses filles et leurs enfants : « Il y a quinze ans, dit-il à M. le curé, que je leur avais juré une haine éternelle; mais, en me réconciliant avec Dieu,

j'ai compris qu'il fallait me réconcilier avec eux. Je viens de les embrasser et de leur dire que je les aimais et voulais les aimer toujours. »

Depuis ce moment jusqu'à sa mort, ce bon vieillard fut l'édification de tous, tenant habituellement le crucifix en main, et proclamant qu'il devrait aux Petites Sœurs le paradis.

QUATORZIÈME LETTRE

Les industries de Jeanne Jugan

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE

Saint-Servan,... 1877.

Tu as répondu si promptement et si aimabl à mon dernier courrier, et la conversion de philosophe des Petites Sœurs m'a procuré t plaisir, que je continue immédiatement ma nar ayant ce soir un peu de loisir. Tu vois que j laisse pas soupirer après ta provende...

Bienheureux les pauvres d'esprit! parce q royaume des cieux est à eux... J'aime à me r et à te répéter cette béatitude quand je repre plume pour te parler de Jeanne Jugan. C' meilleure explication que l'on puisse trouver à ractère unique, la meilleure définition de cett plicité d'enfant, de cette humilité constante, de énergie surprenante, de ce détachement parfa cet ensemble tout à la fois candide et aimable.

Le royaume des cieux est la grande riches

l'espérance; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ a bien voulu donner aux caractères doux une récompense ici-bas : la possession de la terre ou des cœurs ! Elle était vraiment le partage de Jeanne.

Là où elle apparaissait, elle conquérait. Quelquefois on commençait par se moquer d'elle — je parle des étourdis, des indifférents, des oisifs — elle semblait si naïve ! De plus, elle était crédule, parce qu'elle était vraie et ne soupçonnait pas le mensonge. Elle se prêtait aux plaisanteries; elle riait volontiers, mais modestement ; elle ne perdait pas la paix ni la joie du Seigneur, qui domine toute autre joie.

Lorsque les jeunes gens, les étourdis dont je te parlais tout à l'heure, lançaient des épigrammes et des non-sens à cette pieuse servante des pauvres, elle les désarmait par la rondeur et la simplicité avec lesquelles elle les acceptait. Ils finissaient par où ils auraient dû commencer : touchés de tant de vertu, ils lui disaient : « Tenez, Jeanne, nous vous avons *agacée*, mais voilà cinq francs pour vos pauvres. » Et Jeanne saluait et répondait : « Merci, mes bons messieurs. *Agacez-moi* tant que vous voudrez à ce prix-là : une sottise de plus, s'il vous plaît, et une pièce aussi ! » Vraiment il y avait bien de la finesse et du jugement dans cette bonhomie ; et qui ne voit lesquels, de Jeanne ou de ces messieurs, se jouaient les meilleurs tours ?

Par son humilité, sa probité, sa politesse, Jeanne se faisait aimer des riches et des pauvres.

L'estime de tous pour elle augmentait graduel
ment et la confiance qu'on lui témoignait semb
parfois illimitée. Aussi, lorsqu'elle sonnait à la po
d'une maison, les domestiques, après avoir ouvert,
s'occupaient plus d'elle. Elle avait ses éntrées lib
partout. Jeanne se glissait doucement dans les coı
dors, frappait discrètement aux portes, attendait ı
tiemment, car elle craignait d'être importune, m
elle persévérait et arrivait à son but : trouver s
monde. Lorsqu'on avait dit : Entrez, on était surp
de rencontrer, à une heure matinale, Jeanne toı
prête à présenter sa requête, son panier et sa ré
rence.

Dans les salons, dans les offices, dans les jardi
dans les bureaux, Jeanne faisait son apparition de
même manière douce, tranquille, persuasive.....
banquier, occupé à passer la revue de ses journa
financiers ou plongé dans les complications de chiff
et d'affaires, voyait, en relevant la tête, Jeanne imn
bile dans un coin de la pièce et épiant ce moment
vorable : « Eh bien, Jeanne, que faites-vous donc
— J'attends, mon bon monsieur. — Est-ce to
Jeanne ? — Je demande pour mes bonnes femmes.
Vos bonnes femmes ! pourquoi vous en êtes-vı
chargée ? Allez-vous encore me les mettre sur le dos ?
Nous nous les partagerons un peu pour aujourd'h
mon bon monsieur, si vous voulez bien : vous
nourrirez et moi je les soignerai. Donnez-moi gras
ment et vous ne me verrez plus d'ici longtemps, aj

it-elle humblement. » Puis, elle continuait, en y nettant tout son cœur : « Je prierai pour vous, monsieur; *elles* prieront aussi pour leur bienfaiteur, je eur apprendrai la reconnaissance... » L'homme d'affaires se sentait touché par la grâce, encore plus que par le ton discret de l'humble quêteuse, et souvent un billet de banque placé dans la main de Jeanne lui valait une seconde révérence de cette dernière et les bénédictions de Dieu qu'elle réclamait pour récompenser l'aumône de ce riche.

La foi et la confiance que Jeanne avait en Dieu faisaient abonder les ressources entre ses mains. Elle ne reculait devant aucun obstacle : c'était une quêteuse intrépide, qui savait aussi supporter les refus avec patience et humilité.

Je ne sais, mon cher Pierre, si tu es bon quêteur. Pour moi, je me reconnais mauvaise quêteuse; un mélange d'amour-propre et de timidité me fait appréhender terriblement ce métier : je crains de gêner, de déranger, de contrarier; je ne sais point insister, je deviens rouge quand on me refuse et je sens que, dans ce dernier cas, malgré moi, mon adieu est sec et contraint.

Jeanne Jugan possédait à un haut degré le secret de la quête.

On dit que les bons marchands sont ceux qui ont l'air aussi satisfaits de la pratique, soit qu'elle achète ou qu'elle n'achète pas. Il en était ainsi de notre chère Jeanne...

Notre sœur Marie-Joseph (l'Elvire d'autrefois) n crivait encore dernièrement ceci : « Lorsque j'é enfant, ce qui me frappait le plus vivement, qu Jeanne venait chez mon père, c'était sa reconn sance, son remerciement et son visage toujours é soit qu'on lui donnât ou qu'on la refusât. « Jean « lui disais-je, maman m'envoie vous dire qu'il n' « rien pour vous aujourd'hui, ni dessert, ni reli « rien en un mot. — Eh bien, merci, mamzelle, t « jours merci. Ce sera pour une autre fois. Rem « ciez bien votre maman ; je sais qu'elle aimerai « remplir mon panier, si elle le pouvait. » Jean n'omettait jamais de faire une petite révérence av de vous quitter. Elle partait aussi joyeuse en app rence que si elle eût obtenu une fortune. »

Vraiment ces jours lui étaient bons et à nous au Si elle ne recevait pas l'aumône, elle la faisait. Q a-t-il de plus précieux à donner que l'aumône du b exemple, et de plus profitable que de s'en édifier

Souvent, dans ses tournées, une circonstance i prévue dévoilait la tendre piété et la foi vive qui re plissaient son cœur. Ainsi, faisant la quête chez m dame L..., elle entend cette dame raconter qu'e vient de recevoir d'un missionnaire, alors à Ron une parcelle de la vraie croix ; aussitôt notre sai quêteuse de supplier qu'on veuille bien lui mont cette relique. Dès qu'elle la voit, elle se met à geno la baise avec respect, et édifie les assistants par profonde dévotion.

Le nombre des pauvres augmentait ; on comptait douze vieillards dans le grand *en bas* de la rue de la Fontaine ; avec les sœurs, c'étaient seize personnes à nourrir chaque jour aux frais de la charité et de la Providence.

M. l'abbé Le Pailleur avait vendu sa montre d'or, quelques autres effets, sa chapelle d'argent. Des secours minimes, assez réguliers, arrivaient à peu près chaque jour ; mais la principale ressource consistait dans la quête à domicile.

Jeanne comprit qu'elle devait etendre un peu au loin le cercle jusque-là restreint de ses démarches, et, après en avoir référé au bon abbé Le Pailleur, elle s'enhardit à pousser des *reconnaissances vers les côtes* (expression de nos frères marins) et à mettre à profit les diverses occurrences que la saison d'été lui fournissait. Saint-Servan était *dragué* (autre expression maritime). La petite famille souffrait de la détresse. Puisque les ressources s'épuisaient de ce côté, il fallait chercher ailleurs.

Jeanne apprit qu'il devait y avoir des régates dans sa ville natale, à Cancale, et elle résolut d'y aller. Le difficile était de s'y rendre. Cette ville est distante de quatre lieues de Saint-Servan et dans ces jours de fête les voitures sont toutes retenues d'avance et surtout trop chères pour la bourse de Jeanne. Elle conta son embarras et son désir à mademoiselle Anne Citré. Aussitôt cette bonne amie s'ingénie à lui venir en aide et se propose pour l'accompagner. Elle connaissait un

marchand de lait possesseur d'une carriole et qui (
vait aller de grand matin, le jour des régates, poı
ses denrées à Cancale. Elle fait marché avec lui
le marchand promet de la conduire et d'emmener
plus son amie, *gratis pro Deo*. La route se fait s
malencontre. Jeanne jette en passant un soupir et
regret vers la ferme du Grand-Pré : on ne peut
arrêter, le voiturier est pressé, nos amies égaleme

Tout est en émoi au petit port de Cancale. C'est
peine si Jeanne reconnaît son cher village. Elle r
contre par-ci par-là une connaissance, une allié
mais elle n'a que le temps de leur sourire.

La jetée est couverte de monde; les bateau
vapeur de Jersey, de Saint-Malo, de Dinan, arriv
avec leurs ponts encombrés de nombreux étrange
et lancent au milieu d'un nuage de fumée noirâ
cette note aiguë, stridente qui déchire l'oreille, m
annonce l'entrée au port.

Les falaises ont des bancs et des estrades d
occupés, les pavillons se dressent au haut des m
les musiciens se rallient, les embarcations légères
les bateaux pêcheurs, ces rois de la fête, sembl
encore plongés dans un profond sommeil; mais,
premier coup de canon, ces coursiers de bois et
fer bondiront sur la plaine liquide et avec force voil
rames ou godilles accompliront la course marqu
Leurs évolutions ne manqueront pas d'intéresser
connaisseurs et d'émerveiller les simples curie
amateurs de plaisirs.

Ce n'est pas sans un secret battement de cœur que Jeanne se prépare à quêter. La charité a ses heures de défiance, ou du moins ses heures de timidité. Tenant son grand sac d'une main, son *pochon* (comme elle l'appelle, sans souci de la grammaire), relevant sa robe de bure de l'autre, elle jette un regard ému et furtif sur la foule ; ses yeux se portent alors sur le crucifix de cuivre qui termine son chapelet, et elle puise dans ce regard le courage de présenter sa requête.

C'est pour les pauvres vieilles qu'elle va solliciter l'aumône : elle les aime comme ses mères, comme ses enfants, ou encore de cet amour singulier dont parle saint Paul, qui fait la filiation de nature et la filiation d'adoption l'égale l'une de l'autre.

Elle se décide enfin. Aucune émotion ne paraît sur son placide visage. Elle va de groupe en groupe, elle parle avec les dames les plus richement parées et ne s'effraye pas d'accoster les jeunes élégants pour leur demander l'aumône. Ces jeunes oisifs semblent pourtant aujourd'hui fort affairés; le lorgnon sur l'œil, ils suivent curieusement les manœuvres des gros voiliers qui, décrivant sur les flots serrés et agités par une forte brise leurs savantes bordées, reprennent adroitement le vent arrière afin de gagner sur leurs concurrents le prix du concours.

Que disait Jeanne? Je ne sais; des paroles plus simples qu'éloquentes, j'en suis certaine. Elle a prié avec toute son âme, à présent elle quête avec tout

son cœur. Les visages de ceux qu'elle aborde ne p raissent ni railleurs, ni indifférents.

Les pièces blanches, les louis tombent dans le s la recette est abondante, et lorsque le dernier coup canon retentit en même temps que la fanfare joyeı qui salue le vainqueur, Jeanne et sa compagne retrouvent pour compter leur trésor.

Quelle joie pour notre chère Jeanne ! Elle comp sou par sou, franc par franc. Anne Citré l'aid Elles font des projets qui dépassent encore de bea coup le chiffre, assez rond pourtant, de la quêt Mais la nuit approche, le conducteur est imp tient, elles se hâtent de le rejoindre. Il a pris uı part trop large aux libations de la fête, et il jur menace. Jeanne n'a pas su lui dissimuler ass promptement le sac rebondi qu'elle emporte, et il fa ses projets lui aussi... Ne tremble pas, Piétro, il ne vola pas ; mais il réclama les places du matin, cell du soir, en augmentant le tarif. Le *gratis pro Deo* l est rappelé en vain, toutes ses promesses sont ou bliées. Bref, il fallut pratiquer au *pochon* une saigne telle, que trente ans après mademoiselle Anne, q m'a conté l'histoire, n'avait encore pu la digérer.

De temps à autre, il arrivait à Jeanne de peti aventures qui la réjouissaient de cette joie pure qu' goûte au service du Seigneur.

Elle songeait à donner un régal à ses vieilles gen l'homme ne vit pas seulement de pain, Notre-Seigne l'a dit ; Jeanne le pensait aussi. Elle devenait am

tieuse pour ses pauvres. Si elle leur distribuait ce pain de la parole, qu'il faut entendre dans le sens reconnu de l'Evangile, elle prenait encore ces mots d'une autre manière et désirait le petit festin matériel qui peut quelquefois s'y ajouter légitimement. Disons la chose sans ambages : elle voulait avoir du lard et, par conséquent, acheter un cochon.

La foire de Paramé (1) devait avoir lieu prochainement. Jeanne Jugan demanda à mademoiselle Anne Citré de l'y accompagner; celle-ci accepta avec sa complaisance habituelle. Après avoir entendu la sainte messe, suivant leur pieux usage de chaque jour, elles firent la route à pied, et n'arrivèrent à leur destination qu'à une heure avancée et au moment où la foire se trouvait nécessairement en pleine activité. Tout était rumeur, les accents les plus divers s'élevaient de tous les côtés, les animaux en grand nombre remplissaient les rues de la bourgade, leurs cris et les voix des marchands rivalisaient de vigueur. On avait peine à circuler dans ce pêle-mêle de piétons, de charrettes et d'animaux. Nos deux

(1) Belle bourgade située au bord de la mer, à une lieue de Saint-Malo et de Saint-Servan. Sa plage est très recherchée des étrangers et des bons nageurs, à cause de la force de ses vagues. Depuis quelques années, ce bourg a pris une importance considérable, attribuée à ses villas, à ses boulevards, à ses bains. A l'époque dont il est question, ce n'était qu'un village.

Madame Le Pailleur, mère du bon abbé, a passé les dernières années de sa vie à Saint-Ideuc, petit bourg qui touche Paramé, et c'est là qu'elle est morte tout récemment. (*Note de l'éditeur.*)

amies, un peu ahuries de tout ce tintamarre, examinaient, marchandaient timidement et n'achetaient point. Sans doute, le prix d'aucun animal ne baissait jusqu'au taux modeste que pouvait offrir Jeanne. Le temps s'écoulait et, comme d'ordinaire, les brebis, les vaches, les porcs les plus gras, disparaissaient les premiers. Nos acheteuses se déconcertaient et se querellaient doucement à demi-voix. Anne Citré gourmandait Jeanne et celle-ci, comptant son petit pécule, poussait des soupirs en voyant enlever sous ses yeux la bête convoitée qu'elle ne pouvait payer. Elles se préparaient au départ, lorsqu'elles furent hélées par une marchande qui avait observé de loin leur manège et leurs allures craintives : « Par ici, mes bonnes demoiselles, par ici, j'ai votre affaire; j'ai vendu toute la famille et il ne m'en reste qu'un seul; mais, foi de Dinardaise, j'ai juré de ne rentrer au logis que les mains nettes; le voilà, regardez-le. » Tu as deviné qu'il s'agissait d'un porc. Nos amies n'avaient rien à deviner, mais à constater que la bête était estropiée, maladive, étique, invendable, en un mot. La femme de Dinard vit qu'il fallait frapper un grand coup : « Il ne demande qu'à vivre, poursuivit-elle. Ses frères mangeaient sa pitance, et la jalousie le minait; élevé seul, il remplira son charnier. Au surplus, je ne le vendrai pas cher, je le laisse à trente sous; car j'ai juré que la famille y passerait, je l'ai juré. » La nuit venait. — Pour trente sous! *c'était la* dernière occasion. Anne Citré, ennuyée,

harassée de fatigue, dit à Jeanne Jugan : « Prends-le, je te le donne, ça mettra terme à tes indécisions : voilà l'argent. Nous lui ferons avaler un cordial en arrivant à la paroisse. — Il paraît bien malade, dit Jeanne, pourra-t-il seulement marcher? » Mais on le lui donne, elle accepte ; et puis, n'est-elle pas un peu vouée à tout ce qui souffre ? La bête est payée, les voilà en route. Elles prennent à travers champs et marais. Ici je me perds dans la topographie du pays. Il y avait un pont à passer, elles me l'ont dit ; ça m'étonne, mais l'histoire est là. De peur d'accident ou de noyade, Jeanne met l'animal dans le grand sac (le grand *pochon*, selon son expression) apporté pour l'occurrence ; mais, au milieu du pont, des gémissements se font entendre. « *Il geint dans sa pouchette*, dit la pauvre Jeanne, je crois qu'il trépasse. — Ah ! il ne geint plus, le malheureux animal ! tu l'as étouffé, répond Anne. » On s'arrête, on ouvre le sac ; la bête se mourait. L'œil éteint, les oreilles pendantes, la voix muette, tel se montra le pauvre animal, qu'il fallut rapporter dans les bras avec les précautions les plus grandes, comme pour un poupon malade. Plus d'une fois elles examinèrent si le pouls battait encore.

Quand enfin elles entrèrent au logis, Anne Citré lui fit prendre le cordial annoncé, et ce fut merveille : il ne donna plus que satisfaction et douces espérances. Son trépas fut un jour de réjouissance pour l'établissement : il pesait deux cents livres, le lard

emplit le charnier, on fit des longueurs de sauc et de boudin à entourer, m'a-t-on dit, les rem de Saint-Malo. Un régal donné aux vieillards politesses faites aux bienfaiteurs à cette occ rendirent sa mémoire célèbre.

Jeanne relatait gentiment les circonstances rieuses de la vie du défunt : « Il n'a rien coûté communauté, une bonne âme l'a payé trente et voyez comme la sainte Providence a pris so le guérir, de l'engraisser et de le mener à *bonne* Les deux amies, comme de coutume, n'av compté pour rien leur fatigue, et pourtant auraient pu dire en souriant, comme une de compagnes l'avouait à Maxime du Camp : « C serait rien si on avait des genoux de rechange.

Les courses aux haies de Saint-Malo deven aussi un champ de bataille pour l'intrépide Jea Je me souviens qu'une année, sur la grande grè Saint-Malo, la foule considérable s'échelonna long du rivage, sur ce grand espace où le est doux, légèrement humide et brillant comm miroir. Notre compagnie, placée un peu loin estrades, de la musique et du turf, vit un vement s'opérer dans la galerie de curieux quelques minutes auparavant contemplait ave tention la course des chevaux. La foule se fen les groupes se divisaient momentanément. Surven un événement, un personnage important? Nou savions et ne pouvions voir, car la grève est plate. I

perçûmes Jeanne et sa compagne que quand elles
ent près de nous toucher. Oui, son zèle l'avait en-
înée jusque-là elle quêtait sur la grève, elle n'ou-
ait personne : les étrangers s'informaient et s'inté-
ssaient promptement au pieux récit qu'on leur fai-
it, chacun donnait et le sac de Jeanne s'arrondissait
u milieu du plaisir, peut-on refuser un peu de
nheur à celle qui a tout quitté pour servir les
alheureux ?). Les rangs se reformaient après son
ssage; elle continuait sa course, renversant plus
obstacles que les cavaliers et les chevaux qu'on
plaudissait si bruyamment : elle remportait à chaque
as une victoire sur l'égoïsme du public, sur l'amour
es aises, du plaisir et de l'argent; car il y a certaine-
ent un léger sacrifice à offrir à Dieu lorsqu'on est
terrompu dans ses occupations, quelque futiles
u'elles soient, pour atteindre son porte-monnaie et
onner la pièce blanche réservée à un objet désiré.
Jeanne alla encore aux régates de Saint-Suliac la
remière année qu'elles eurent lieu. Un charitable
égociant de notre ville lui offrit une place dans son
ateau ou dans sa voiture (il avait les deux à sa dispo-
ition). De cette manière il n'y eut plus de brèche faite
u total de la quête abondante recueillie dans cette
laine de Saint-Suliac, que, dans mon enfance, je
royais couverte de coquelicots et de blé. Aussi quelle
dée d'appeler plaine une immense quantité d'eau !
'eus une fameuse déception : c'était dans le temps des
marguerites et des bluets et j'avais projeté d'y faire

une cueillette de fleurs. Jeanne fut plus heureu elle récolta dans cette plaine des fleurs jaunes et bl ches, de forme ronde, qui se changèrent plus t en fruits et denrées pour les vieillards.

Elle a poussé ses pérégrinations jusqu'à Jers Comment s'est-elle tirée d'affaire dans cette île, ha tée en grande partie par des Anglais ? Sa bonne figu aura plaidé sa cause mieux que son éloquence, l'aura fait prendre en commisération. On m'a dit q là surtout son grand panier s'était rempli des chos les plus hétéroclites, et que le nombre prodigieux couteaux, de ciseaux, d'aiguilles et de petites fiol qu'elle en enlevait le soir, causait l'hilarité des pe sonnes qui l'entouraient. Mais Jeanne n'a jamais rie refusé, rien de ce qui chargeait son grand panier, d moment que ça ne chargeait pas sa conscience, cette bimbeloterie l'aura certainement enchantée. El qui recevait même les compliments, n'en sentant pas pointe, ne pouvait à plus forte raison, refuser les a guilles rouillées et les vieux rasoirs... A-t-elle pu ve à bout de prononcer le *thank you?* J'en doute fort ; ma son air honnête, sa petite et simple révérence accomp gnée de son modeste remerciement, auront été co pris des âmes charitables qui peuplent cette jolie ter

Je te parlerai dans une autre lettre des divers fondations où elle a été employée. Ma lampe fume mèche est à sa fin, mes yeux sont alourdis : bonso cher frère, à demain.

MARIE-CLÉMENCE.

P. S. Ce matin, au moment de cacheter mon paquet, je m'aperçois de ma distraction : j'allais retomber involontairement dans le péché qui m'attire tes reproches; tu en aurais pris occasion de m'accuser d'étourderie et de malice... Jeanne Jugan est depuis plusieurs années à la Tour-Saint-Joseph. Sa santé trop faible ne lui permettait plus ses quêtes ni le genre de vie plein de fatigues qu'elle avait mené jusqu'ici. — Ses supérieurs, remplis de bonté et d'attentions à son égard, l'ont appelée auprès d'eux, sachant le bonheur qu'ils lui causeraient et désirant veiller de près sur sa précieuse conservation. Et maintenant... tu m'as alléchée par l'espoir d'une récompense, j'y compte, sans la deviner.

QUINZIÈME LETTRE

PIERRE A MARIE-CLÉMENCE

Béziers,... 1877.

Enfin, enfin, je suis rassuré sur le compte de la pauvre vieille Jeanne Jugan ! je respire. Je connais sa résidence et suis tranquille, la sachant à la Tour-Saint-Joseph, près du bon Père Général, près de la bonne Mère Générale, lesquels veillent tous les deux à qui mieux mieux sur cette chère et frêle existence.

A présent, mille fois merci pour les agréables heures que tu m'as fait passer. Si ces commencements sont petits, ils sont pleins de charmes pour ton Pierre. Que la charité est ingénieuse et combien une pauvre fille avec un grand cœur peut opérer de bien ! Nos philanthropes avec leurs sèches théories n'en feront jamais autant. Tu me dépeins à merveille le caractère de Jeanne, c'est bien ainsi qu'il s'était gravé dans ma mémoire d'enfant et qu'il a grandi avec mes souvenirs. Ces saintes filles avec leurs vertus, avec leur naïveté point bête du tout, leur modestie et leur *simple* langage, obtiennent davantage dans les quêtes

dames du monde avec leurs discours les plus
nts. L'homme est ainsi fait, il aime qu'on s'a-
levant lui : le pauvre volontaire ou le pauvre
e doit toujours être enveloppé dans le man-
sa petitesse. Or, pour cela, il faut un réel be-
ı une réelle vertu. L'héroïne dont tu m'écris
'est pas pressée par la faim, mais elle ressent
ı ses enfants adoptifs et depuis longtemps elle
sommée dans la vertu.

ma chère Marie-Clémence, le talent de bien
n'est pas donné à tout le monde. Tu connais
erbe : « On devient cuisinier, on naît rôtisseur. »
e bien quêter vous vient en naissant. Quant à
suis un détestable quêteur; les tristes excuses
ırses à sec me font hausser les épaules; l'inva-
éponse : « Encore une quête! » me donne envie
'eller le récalcitrant. J'ai raison et j'ai tort. J'ai
car on peut certainement ou donner une
valable, ou donner son obole de bonne grâce.
, parce qu'on ne voit pas toujours le dessous
'tes, et que parfois des misères réelles sont
sous des apparences de confort; ou bien
parce qu'il y a certaines misères morales qui
nt le superflu et le nécessaire. Il faut, comme
accepter les refus aussi bien que les offrandes.
ı vois, dans mes souvenirs d'adolescent,
une quêteuse émérite, ne se regardant elle-
en aucune sorte, traitant chacun avec égard;
tite que les petits, insistant sans importunité,

humble sans obséquiosité, modeste sans pruderie.

Elle n'était pas indifférente au résultat, c'est permis ; mais tout bissac a deux poches : l'une pour les aumônes, l'autre pour les mépris. Je place la perfection dans l'appréciation de l'une et de l'autre, dans l'addition du total accepté de grand cœur.

Elle se confiait à Dieu avant la quête, elle se confiait aux hommes durant la quête. Le vénérable curé d'Ars a dit : « L'esprit de foi consiste à parler à Dieu comme on parlerait à un homme, » belle définition qui dénotait chez ce saint prêtre la confiance et l'union avec son divin Maître. Jeanne y ajoutait ceci : « L'esprit de foi consiste encore à parler à ses frères comme on parlerait à d'autres Jésus-Christ, » et c'est là, si je ne me trompe le secret de ses étonnants succès.

Je t'avais promis une récompense digne de ton grand cœur, si tu étais aimable pour moi. J'ai tenu ma parole, et lors d'une de mes tournées, n'étant pas très loin de la ville de C. G., je suis allé voir ton amie la sœur Saint-Louis de Gonzague, sûr de te causer une douce surprise, sûr aussi que tu embrasserais deux fois ma lettre, une fois en guise de remerciement à mon adresse, et une fois à cause de ton amie d'enfance.

Mais je t'assure que ce n'est pas chose facile d'être admis dans le *Sancta sanctorum.* J'ai d'abord été reçu à un petit guichet par une vieille à figure de sorcière, qui bien sûr ne va jamais à cheval que sur un manche à balai. Je lui ai exposé le but de ma

« Êtes-vous son frère? me demanda-t-elle.
n, madame, je suis son cousin à la mode de
ne, dis-je en me frappant la poitrine d'un air
viction. — C'est bien, allez dans le parloir. »
on m'introduit dans une pièce lugubre et sombre
n m'a laissé très longtemps : point de papillons
sur la tapisserie, mais un charmant tableau
entant une carte de géographie, que j'ai pu
ner à loisir. On y voyait, d'un côté, les îles du
ur, entourées, au sud, par la mer de la Bonne-
ence, au nord et à l'est par le lac de la Tran-
é, à l'ouest par le détroit du Repos-du-Cœur, j'ai
mi ces îles Fortunées, celles de la Piété, de
ır-de-Dieu, de la Charité, de la Tempérance,
)ouceur et le cap de Bonne-Espérance.
; loin se trouve l'archipel des Mauvaises-Pas-
borné par les mers de l'Impénitence, du Blas-
, et par le golfe de l'Impiété. On y trouve sept
otées chacune d'un péché capital, et un tas
es petites qui sont des péchés véniels, le tout
spect épouvantable, aride, hérissé de montagnes
ppelant le pic Écorché près de Clermont. On y
nfin la presqu'île des Tempêtes, et un petit pro-
ire, celui du Bavardage, au petit museau de
ère, glissé entre deux baies ouvrant des gueules
urées et se nommant la Médisance et la Calom-

t fait par M. Ballié, professeur de belles-
à Paris, près le pont des Arts. En voilà un

charmant homme et qui emploie bien son temps ! Je suis sûr que le pauvre diable meurt de faim et qu'il aimerait beaucoup mieux aborder dans l'île de la Gourmandise que dans celle de la Tempérance.

Enfin, ton amie est arrivée escortée d'une compagne qui certes n'eût pas eu grand succès dans l'île des Plaisirs et des Bals. Je lui disais déjà : « Comment allez-vous, ma chère cousine? » quand toutes deux, me tournant le dos, tombent à genoux et font une prière de deux minutes. Je suis resté tout surpris et *piqué* sur mes jarrets. Enfin nous avons pu causer. J'ai trouvé cette aimable sœur gaie, engraissée, l'air heureux au service du Seigneur. Inutile de te dire combien nous avons parlé de toi et ses souvenirs pleins d'amitié à ton adresse. Elle m'a demandé si je me plaisais bien à Béziers. J'ai répondu : « Pas beaucoup, mais j'aime encore mieux y être qu'à votre place. » Cela a fait rire sa vieille compagne... Après une bonne causerie, je les ai quittées, en leur souhaitant de rester toujours au détroit du Calme et des vrais Plaisirs de l'âme et du cœur. Elles ont riposté en t'engageant à venir les voir et que tu aborderais aux îles de la Charité et de l'Amitié. C'était gentil, tu vois, et aimable de part et d'autre.

Oui, je le répète encore, je suis bien aise de savoir Jeanne Jugan aux Invalides à la Tour-Saint-Joseph. Sa vieillesse va se prolonger sous la garde de ses protecteurs du ciel et de la terre.

Tu laisses bien longtemps les Petites Sœurs dans

r rue de la Fontaine. Je ne les ai pas connues là, is bien dans la maison qu'elles occupent actuellent rue Jeanne-Jugan. Si ce n'était que les riens ntéressent, je te dirais : « Avance un peu, » mais je en garderai bien. Restons, tant que tu le voudras, où j'apprends, là où j'admire, là où tu m'édifies. Il a qu'une science où je suis passé maître, elle te ncerne; devines-tu, ma sœur chérie? Oui, si tu inrroges mon cœur ou le tien, car je suis sûr qu'elle y un fidèle écho : cette science, c'est notre bonne et lèle amitié.

SEIZIÈME LETTRE

Agrandissements

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan,... 1877.

Mon cher Pierre,

Je t'ai toujours connu curieux et peu patient, je viens donc satisfaire ta curiosité au sujet de la maison de Saint-Servan que nos Petites Sœurs ont habitée en laissant leur grand *en bas* de la rue de la Fontaine et qu'elles occupent encore aujourd'hui.

Elle est sise dans la rue *Jeanne-Jugan*. On a fait l'honneur à notre vieille amie de donner son nom à une rue de notre ville et l'on ne pouvait mieux appliquer ce nom honoré qu'à la rue où est construit l'asile des vieillards.

Je devinais bien que tu mourais d'envie de voir nos Petites Sœurs logées plus grandement et d'arriver au moment où tu pourrais te reconnaître, en les trouvant installées dans leur maison actuelle, car tu ne les as connues qu'à cette heureuse époque. Patience, mon bon ami, patience ! S'il faut du temps pour

ıgrandir, il m'en faut aussi pour te l'écrire, et il 'a complètement manqué ces jours-ci.

Le grand bâtiment convoité par le bon Père, ainsi ıe le joli terrain qui en dépend, formait l'ancien ıuvent des religieuses de la Croix. La Révolution les ıassa de leur domaine. Une grande chapelle existait autrefois, et, tout à côté, la maison de l'aumônier. La rière, les œuvres saintes, la pénitence sanctifiaient ǝs murs bénits. La Révolution devait changer ces ıoses, elle le fit : la chapelle devint une grande ıaison locative et passa en diverses mains jusqu'en année 1842, où le Seigneur se réservait de la rendre sa destination première.

On la mit en vente au prix de vingt-deux mille rancs. Le fondateur n'avait rien. Que dis-je? il avait foi en la Providence. Or celle-ci ne fait pas défaut à ceux qui cherchent avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Le reste vient par surcroît.

Cette bonne Providence demande néanmoins des sacrifices aux cœurs intrépides comme ceux du bon abbé Le Pailleur et de ses auxiliaires. Il vendit donc, pour solder les frais du contrat de vente de la maison, le peu d'objets de luxe qu'il possédait encore, s'étant dépouillé déjà de sa montre d'or et de sa chapelle d'argent.

Il se servit aussi des six cents francs d'économie de Jeanne Jugan (devenue sœur Marie de la Croix), qu'elle lui remit à ce moment-là...

Fanchon Aubert, cette bonne petite vieille qui

avait si charitablement consenti, de concert
Jeanne, à recevoir chez elle la pauvre aveugle, ap
également le peu qu'elle possédait; déjà elle
donné son modeste mobilier, ses nippes ; elle
alors quelques valeurs... Elle fit plus, elle se
elle-même à la société naissante en partagea
travaux et les privations des sœurs. Trop âgée
se lier par des vœux comme ses compagnes
resta dans la maison au rang des pauvres vieil
et mourut entre les bras de nos bonnes amies,
ques années après l'achat de la maison. C'e
beau dévouement que le sien et, tout mode
obscur qu'il est, il ne doit point passer inaperçı

Le bon abbé Le Pailleur reçut ensuite prov
tiellement d'ailleurs les fonds nécessaires au
ment de la communauté, et, au bout de dix-huit
cette forte somme de vingt-deux mille francs
intégralement payée.

C'est aussi vers cette époque (à la Saint-Michel
que mademoiselle Marie Jamet quitta définitiv
sa famille et se fixa dans la maison de la rue Je
Jugan. Cinquante vieillards des deux sexes s'y
vèrent installés au bout de dix-huit mois! Pour n
tout ce monde, on n'avait que la quête; elle su
grâce à la mortification habituelle des sœur
savent se contenter de peu.

La charité envoyait les dessertes de la vill
morceaux de pain, des morceaux de viande : on
au jour le jour.

La gaieté, la paix, le bon ordre marchaient de front; la conscience tranquille donne un sommeil profond, et nos sœurs en se réveillant chaque matin, légères comme des oiseaux du bon Dieu, se multipliaient, et volaient, c'est à la lettre, d'un bout à l'autre du vaste bâtiment pour veiller aux mille détails exigés par leurs charges.

Elles étaient quatre seulement pour ce nombreux personnel; les fatigues, les veilles auprès des vieillards les épuisaient souvent; mais elles portaient suavement leur fardeau. Dans leur générosité, elles comprenaient la parole de saint Augustin : « Là où règne l'amour, il n'y a pas de peine, ou s'il y a de la peine, c'est une peine qu'on aime. » Sous leurs visages riants, on devinait des cœurs joyeux.

D'après leurs constitutions, et selon leur vœu d'hospitalité, les Petites Sœurs pourvoient avant tout aux besoins de leurs vieillards; elles ne prennent leurs repas qu'après avoir servi leurs hôtes. Il en résulte que leur dîner s'est souvent ressenti de cette clause et a été maintes fois des plus exigus; mais aussi que de bonnes surprises et de délicates attentions la main de Dieu leur a ménagées ! On peut citer mille traits de cette bonté attentive du Maître envers ses servantes, du Père envers ses enfants.

« Une fois entre autres, un soir d'hiver, les vieillards étaient couchés, après un bon repas, et il ne restait pour le souper des sœurs que le quart d'une livre de pain : elles se mettent à table et disent pieuse-

ment leur bénédécité; chacune des sœu
sa légère portion de pain pour en laiss
plus forte à ses compagnes. Pendant qu
débat se menait joyeusement et gracieus
sonne à la porte, malgré l'heure avancée
Providence qui envoyait du presbytère
dante aumône de pain et de viande. » Un
(je franchis quelques années, le fait se pas
à l'asile Sainte-Eugénie), la Petite Sœur
descend à la cave, croyant y trouver des
terre pour le souper des vieillards et de
nauté; hélas! il en restait à peine quel
Inquiète, elle court à l'office... elle est con
dégarnie, tout comme la bourse de la bonne
rieure. A qui donc avoir recours? « Allez,
petite sœur, dit la supérieure élevant son
Dieu; allez, et préparez le peu que vous
Petite Sœur cuisinière obéit humblement
abondamment de *ce peu* à tout le monde
près de deux cents personnes) et il y en e
Ce fait merveilleux ne rappelle-t-il pas le mi
multiplication des pains?

C'était surtout à l'échéance des termes du
la Providence se manifestait d'une manière
ticulière. Un trait encore dans ce mêm
Sainte-Eugénie : Une forte somme devait
à jour fixe. A force d'économies, on était
réaliser une partie de cette somme, il manq
moins encore cinq cents francs. Le jour du

arrivé, les sœurs se rendent chez l'architecte avec ce déficit dans leur bourse. L'inquiétude les gagnait... « Voilà bien de l'argent à verser, dit cet homme d'affaires en examinant la note. » Il ajoute aussitôt : « La conférence de Saint-Séverin a pensé que vous étiez dans le besoin, elle m'a remis pour vous un billet de cinq cents francs. »

« La charité est très petite, dit saint Thomas d'Aquin, qui compte ses œuvres comme si elle en avait fait un grand nombre ; elle est légère quand elle les pèse comme choses importantes et de grand poids ; elle doit peu durer lorsqu'elle mesure les semaines et les années qu'elle a servi le souverain Seigneur qui mérite d'être infiniment aimé et servi. »

L'abbé Le Pailleur et ses filles spirituelles avaient certainement médité ce passage du grand docteur, surnommé l'Ange de l'École, car ils ne se tinrent pas satisfaits avec leurs cinquante vieillards à nourrir, soigner, instruire et assister.

Des demandes d'admission arrivaient de toutes parts, les sœurs se logeaient dans les greniers. Des fondations nouvelles surgissaient à Rennes, à Dinan, à Tours, et pourtant on songea à construire d'autres bâtiments à Saint-Servan même, afin de s'agrandir. On avait du terrain et une pièce de cinquante centimes en caisse. Cette petite pièce fut déposée aux pieds d'une statue de la Sainte Vierge, et les travaux commencèrent. Les Petites Sœurs se firent maçons, charpentiers ; leurs faibles mains, qui ne savaient manier que

le fuseau et l'aiguille, pétrirent la chaux, le sable et le plâtre. Les ouvriers de la ville s'émurent en face de ce dévouement d'un autre ordre, ils s'offrirent pour ces travaux bénis : les charrois furent faits gratuitement; les murs s'élevèrent et les Petites Sœurs reprirent leur vie accoutumée. Ces industrieuses et actives abeilles ne se donnaient pas pour cela des loisirs; si on les répudiait pour construire les nouvelles cellules, n'avaient-elles pas à composer le miel qui devait nourrir les anciens habitants de la vieille ruche?

On a usé et peut-être abusé de la comparaison des ruches et des couvents; puisque j'ai commis la faute, j'en profiterai pour te citer un gracieux passage à ce sujet, tiré du *Saint Désert de Tarasteix*. Je copie : « Chaque ruche, est comme le type d'une petite communauté charmante, qui a son régime, ses lois, sa discipline, ses mœurs. Les abeilles, comme de bonnes sœurs, vivent ensemble, se nourrissent ensemble; elles travaillent ensemble, et ensemble, chaque matin, s'envolent pour le labeur de la journée. L'une va chercher au loin l'aliment nécessaire à la communauté. L'autre veille auprès des loges et en est comme la portière. Elles mettent en commun leurs travaux, leurs petits produits, tout ce qu'elles peuvent gagner. Chaque abeille a son office, chaque sœur a le sien; nulle ne perd son temps et toutes ont leur occupation réglée. Les abeilles composent leur miel en bourdonnant, en enlevant le suc des fleurs. Les religieuses

composent le leur en méditant, elles le tirent de la fleur mystique de la sainte Écriture. Enfin les abeilles comme les religieuses ont une supérieure à laquelle elles obéissent et sans laquelle elles ne peuvent exister. »

De la ruche à la fleur allant et revenant,
L'insecte aux ailes d'or s'occupe incessamment.
Pour la Petite Sœur aussi point d'heure nulle :
Le jour, à son labeur, la nuit, à sa cellule.

Pour la sœur, le travail est un rude exercice;
Le travail, pour l'abeille, est plaisir et délice.
A toutes deux pourtant Dieu demande un miel bon :
A celle qui bourdonne, à celle en oraison.

De fleur en fleur la mouche a trouvé son butin,
De logis en logis la sœur quête un festin;
L'une fournit le miel et compose la cire,
L'autre apporte à sa ruche et le pain et le rire.

L'abeille vit en paix dans sa communauté,
En toute obéissance, en toute chasteté,
Et la sœur, sur ce point, la prenant pour modèle,
Est modeste, obéit et travaille avec zèle!

Je crois que ce fut à peu près à cette époque, en novembre 1843, que des personnes charitables de la ville conseillèrent au bon abbé Le Pailleur et à ses pieuses filles de faire une grande crèche dans le parloir de la maison, afin d'attirer le public charitable et les pièces de monnaie.

On ne peut dire avec quel empressement chaque famille prit à cœur cette invention tout à la fois pratique et dévote. Les familles de Gouyou, Guibert,

Chatellier, etc., donnaient les fonds; nous autres jeunes filles, nous habillions les bergers et les bergères; MM. Maurice Colas et Mentec fabriquaient les palais de Pilate et d'Hérode (ce dernier palais était une œuvre d'art). On eut l'ingénieuse idée de placer dans la cour le massacre des Innocents (la bonne Madeleine Bourges, sœur Marie-Joseph, qui me rafraîchissait la mémoire à ce sujet pas plus tard qu'hier, l'appelait le Champ des Martyrs).

On désirait vivement que le produit de l'entrée pût payer le grand fourneau de la cuisine; or il ne fallait pas moins de sept à huit cents francs.

On les eut, car, la curiosité se mêlant à la charité, chacun assiégeait la porte. Beaucoup d'Anglais généreux augmentèrent le chiffre de la recette. Un d'entre eux ne pouvait s'empêcher d'admirer à haute voix le palais d'Hérode. Il ne parlait qu'anglais, et nos chères sœurs ne purent jamais lui expliquer ou du moins lui faire comprendre ce que faisaient là les corps des Innocents. Plusieurs mois après la fermeture de la crèche, il revint à l'asile et offrit cinq cents francs si on voulait lui céder le palais d'Hérode. Le cœur de Madeleine Bourges battit bien fort de joie à cette offre inattendue. Avec la permission des supérieurs, elle monte au grenier pour chercher le palais et l'offrir au milord. Quelle n'est pas sa consternation! une pile d'attelles avait roulé sur l'édifice, il n'était plus qu'un amas de plâtre et de carton.

Ce fut encore à cette époque qu'un legs de sept

mille francs fait à M. Le Pailleur vint fort à propos pour couvrir les frais de la nouvelle bâtisse.

La sœur Marie de la Croix reçut aussi un secours inattendu. Les traits de charité et d'héroïsme de Jeanne Jugan n'avaient pas eu pour témoins et narrateurs les seuls habitants de Saint-Servan; relatés dans les journaux, ils avaient été appréciés et pesés devant un jury d'hommes intègres et capables, et Jeanne fut honorée du prix Monthyon par l'Académie française.

Je ne crois pas qu'elle eut connaissance que ses traits de bienfaisance eussent été dévoilés et son nom prononcé à Paris par M. Dupin (1). Les supérieurs la laissèrent dans son heureuse ignorance. On l'avait dépouillée pour quelques jours de son manteau de modestie, le public seul s'en aperçut; la cuirasse d'humilité restait sur le cœur de Jeanne, et le vol qui enrichissait ses pauvres ne l'appauvrissait pas.

Elle n'avait jamais entendu parler de récompenses décernées au mérite et à la vertu, et comme un petit

(1) Voici les gracieuses paroles par lesquelles M. Dupin terminait son rapport à l'Académie : « Messieurs, il reste un problème qui se présente sans doute à l'esprit de chacun de vous : Comment est-il possible que Jeanne puisse suffire aux dépenses de tant de pauvres? La Providence est grande! Jeanne est infatigable! Jeanne est éloquente, Jeanne a les prières, Jeanne a les larmes, Jeanne a le travail, Jeanne a son panier qu'elle emporte sans cesse à son bras et qu'elle rapporte toujours plein. Sainte fille, l'Académie dépose dans ce panier une somme dont elle peut disposer, elle vous décerne un prix de trois mille francs. » (*Note de l'éditeur.*)

enfant qui ne distingue pas la différence entre le prix de lecture et le prix d'excellence, Jeanne sut seulement qu'elle avait gagné un prix qui s'appelait le prix de vertu et que ce prix lui rapportait trois mille francs pour ses pauvres. Disons-le tout de suite, le sac d'écus lui causa plus de plaisir que le prix de vertu; elle comptait bien, et savait ce que cela faisait de pièces de cent sous ; mais les noms d'Académie et de Monthyon n'entraient pas dans son cerveau, ils lui eussent semblé tout aussi étranges que ceux de l'Athénée et de l'Attique.

Elle avait gagné *un bon numéro;* elle allait recevoir, elle ou ses supérieurs (ce qui était tout un), trois mille francs pour ses pauvres! Dans sa joie douce et enfantine, elle chercha la sympathie de ses amis et courut chez les bienfaiteurs de ses bonnes femmes. Elle leur disait avec son plus doux sourire : « Mes bons amis, réjouissez-vous avec moi; je suis bien heureuse, j'ai gagné le prix de vertu et j'ai trois mille francs pour mes pauvres. » Cette nature simple et expansive ne doutait pas que son bonheur ne fît également des heureux.

De porte en porte, répandant la bonne nouvelle, Jeanne arrive chez un des principaux habitants de la ville qu'elle affectionnait particulièrement et lui répète sa phrase : « Mon bon monsieur L. F., j'ai eu le prix de vertu, je suis bien joyeuse, je vais avoir trois mille francs pour mes vieillards! — C'est bien, Jeanne, lui répond M. L. F. Je vous fais mon sincère com-

pliment. » Et, pour l'éprouver, cachant sa plaisanterie sous un air sérieux, il ajoute : « Quand on obtient le prix de vertu, on est décoré, et on porte toute sa vie une cocarde au sommet de sa coiffe. » Jeanne sourit et partit. Les filles de M. L. F., qui avaient entendu la plaisanterie, souriaient aussi. Jeanne continua sa tournée (les cœurs joyeux comme les cœurs trop chargés aiment à s'épancher) ; mais, dans les autres maisons où elle se rendit, elle ajouta à sa phrase habituelle cette finale : « Je porterai désormais toute ma vie une cocarde au haut de ma coiffe, le bon M. L. F. me l'a dit. Cela me contrarie bien un peu ; mais, pour mes pauvres, j'en porterais bien une douzaine s'il était nécessaire. »

Lorsque nos jeunes et aimables sœurs Marie-Augustine et Marie-Thérèse entendirent la bonne Jeanne Jugan faire cette profession de dévouement à la cocarde, elles s'empressèrent de la mettre à l'épreuve. Virginie Trédaniel (sœur Marie-Thérèse), d'un caractère plus allègre encore que ses compagnes, prit un ruban rouge et le piqua sur la coiffe de Jeanne, ce qui causa une grande joie parmi les sœurs et parmi les vieillards. Ce ne fut que bien des heures après qu'on détrompa la pauvre Jeanne et qu'on enleva tout ensemble et le ruban et l'ombre qu'il faisait à son bonheur. (Par combien cette distinction est-elle regardée comme le bonheur même !)

Jeanne ne se rendit jamais complètement compte

de ce que signifiait cette parole : J'ai eu le prix de vertu. Cela suppose une simplicité excessive : elle la possédait à l'égal de l'humilité.

Quelques mois après cet événement, elle était à Rennes, aidant la sœur Marie-Augustine dans la fondation de la seconde maison de l'institut. Elle eut besoin de quêter et d'entretenir le préfet de Rennes, M. Henry, au sujet de leur œuvre, et, pour l'intéresser en sa faveur, elle lui dit : « Vous saurez, Monsieur le préfet, que j'ai remporté le prix de vertu. — « Ma bonne Jeanne, répondit celui-ci, qui avait une jambe de bois, mais le cœur sur la main, permettez-moi de vous féliciter et de vous embrasser. » La chère sœur Marie de la Croix, excessivement modeste et réservée, n'accepta que le premier hommage ; mais elle sut profiter de la bonne volonté du préfet et le gagna complètement à la cause des vieillards.

Les administrateurs de la ville demandèrent que les premiers hôtes de la nouvelle maison fussent deux pauvres vieilles femmes toujours agenouillées sur les marches d'une église, que les bonnes âmes appelaient la Foi et l'Espérance, et de mieux avisés les deux Chopinettes. Les difficultés qu'elles firent pour entrer et rester à l'asile donnèrent raison à ces derniers et prouvèrent que l'asile leur était utile de plus d'une manière.

La maison de Rennes ne se fonda pas sans de très grandes difficultés. Mgr Brossais Saint-Marc désirait étudier cet institut naissant avant de lui donner entrée

au cœur même de sa ville épiscopale. Il ne m'appartient pas de raconter les épreuves nécessaires qu'il fit subir à son jeune et zélé prêtre. Un jour, on s'en souvient, plein d'admiration pour tant de vertu, d'humilité et de zèle, il ôta son camail et en couvrit les épaules du jeune fondateur.

Jeanne, dans cette grande ville, avec la sainte hardiesse que lui donnait son âge, allait chercher les administrateurs à leur domicile, et, à leur défaut, leurs épouses et leurs sœurs, auxquelles elle racontait ses peines.

Lorsqu'elle rencontrait des impossibilités, des embarras inextricables, elle ne cherchait pas à les pallier, ni à les dissimuler : « C'est vrai, ma pauvre petite dame, disait-elle, c'est une folie, ça paraît impossible ; mais si Dieu est pour nous, ça se fera (elle levait alors les yeux au ciel). — Mais les employés supérieurs refusent carrément, ma pauvre Jeanne. — Ne pourrais-je donc pas leur parler? Aidez-moi, je vous en prie. — Dans une heure, M. C*** va être ici. Si vous avez du courage... — Oh! ma bonne petite dame, le courage ne me manque pas. Permettez-moi de l'attendre. — Faites, Jeanne, faites à votre idée. » Jeanne atteignait alors une espèce de bréviaire recouvert d'un drap usé et s'effaçait devant le personnel de la maison ; elle ne gênait jamais personne, car recueillie, au milieu des ouvrières ou des domestiques, elle s'entretenait avec le seul puissant de qui elle attendait du secours. Lorsque le personnage important

de la terre apparaissait, elle allait droit à lui et lui disait des raisons si simples, lui faisait des prières si douces, avait une contenance si modeste, qu'elle réussissait là où les autres éloquences eussent échoué.

O foi sublime, que n'obtiens-tu pas! Si cette pauvre paysanne se fût trouvée parmi les saintes femmes visitant le tombeau du Christ, elle eût deviné l'ange qui devait les aider et n'eût point prononcé cette parole : « Qui nous ôtera la pierre? »

Ce fut à Rennes que s'établit le noviciat de la nouvelle congrégation, à l'extrémité du faubourg de Paris, à la Pilletière.

La Pilletière est un ensemble de bâtiments irréguliers, bornés d'un côté par la grande route, de l'autre, baignés par les eaux de la Vilaine.

Avant la Révolution, l'abbé Carron y avait formé un établissement pour les pauvres, confié aux sœurs de la Charité ; deux mille pauvres y étaient employés à la confection des toiles à voiles. Après la Révolution, cette industrie y avait été continuée par les nouveaux propriétaires; mais le tissage à la mécanique et l'introduction de machines à vapeur firent une trop redoutable concurrence, et forcèrent les nouveaux hôtes à abandonner leur établissement. La Providence le rendit à sa première destination, et Rennes, le cœur de la Bretagne, devenait ainsi le premier centre, l'appui et le cœur de l'œuvre qui était née dans son sein.

Plus tard, en 1855, l'admirable développement de l'œuvre et les inconvénients que présentait une agglomération de cinq cents personnes, religieuses et vieillards, rendirent le noviciat de la Pilletière trop étroit. D'après les conseils de Mgr Saint-Marc, les fondateurs cherchèrent dans le territoire d'Ille-et-Vilaine un lieu propre à la formation de leur famille.

Sur les confins du diocèse, dans la commune de Saint-Pierre, se trouvait à vendre une vaste propriété, composée d'un vieux manoir et d'un bâtiment y attenant, avec bois, prairies, terre labourable. Le bon Père était venu la visiter : « C'est là le lieu ! » avait-il dit en mettant le pied sur cette terre, et, se tournant vers la bonne Mère Générale (sœur Marie-Augustine) : « C'est là le lieu que le bon Dieu nous destine. »

En effet, l'acquisition en fut faite un peu plus tard, en janvier 1856, au prix de 212,000 francs. Pour payer cette somme on avait 18,000 francs. Ce fut alors que la bonne Providence envoya à la famille des Petites Sœurs un jeune ecclésiastique qui s'y attacha et fournit de ses deniers la majeure partie de la somme due. Ce fut lui qui contribua à faire élever les constructions du noviciat telles qu'elles sont aujourd'hui. J'ai nommé M. l'abbé Lelièvre, ou le Père Ernest-Marie, à qui l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande sont aussi redevables de leurs diverses maisons de Petites Sœurs.

Le 25 juillet de cette même année, Mgr Saint-Ma
vint bénir la nouvelle maison et y présider à une cér
monie de vêture et de profession qui se fit dans u
bois de sapins, remplacé par le noviciat actuel.

La construction de l'église était forcément ajournée faute de ressources. Le bon Père en avait cependan marqué la place et y avait déposé une petite statu de Saint Joseph. Deux bienfaiteurs tout dévoués à l'œuvre, venus ce jour à la Tour, demandent dans quel but cette statuette a été placée là. Les explications leur sont données. Ils cèdent à l'inspiration divine et retardent leur départ : une bonne œuvre est à faire ! Un habile architecte est appelé sur-le-champ, les plans sont dressés et adoptés. Grâce à la pieuse générosité des deux bienfaiteurs, l'édifice, d'un style sévère et religieux, mais plein d'élégance, est élevé en l'honneur de Saint Joseph. La statue du Saint couronne la tour bâtie à l'extrémité de la nef, d'où la maison a pris son nom : la Tour-Saint-Joseph.

Je ne sais si je suis indiscrète en te révélant les noms de ces bienfaiteurs de l'église du noviciat de la Tour-Saint-Joseph : c'est monsieur et madame Février, dont la bienfaisance et la vertu sont bien connues d'un grand nombre de personnes. Un de nos vicaires s'est trouvé à faire avec eux le voyage de Jérusalem, et il a été grandement édifié de leur vertu, aussi aimable que profonde. Leur fortune considérable leur permettait un grand train de maison, une vie aisée, indépendante, luxueuse même, si on eût voulu la

ıettre en rapport avec leurs revenus. Comme on ılaisantait M. Féburier sur ses chevaux et ses voi-ıures et qu'on lui prophétisait qu'il se rendrait au ciel en carrosse : « C'est vrai, répondit-il gaiement, que je vais plus souvent en voiture qu'à pied ; mais le Seigneur sait bien qu'au premier signe je suis prêt à marcher tant qu'il le voudra, et nu-pieds, si c'est son bon plaisir. » Et ce riche au cœur généreux répandait à pleines mains les aumônes. Il est enterré sous le maître autel de la chapelle qu'il a fait élever à la Tour-Saint-Joseph.

Après sa mort, sa veuve, âgée de soixante-deux ans, a demandé humblement à prendre l'habit des Petites Sœurs, et a fait profession dans cet ordre. Elle ne voulait pas de distinction, pas d'adoucissement à la règle. Le bon Père se voyait obligé d'employer souvent le mot *obéissance* pour la contraindre à quelques ménagements réclamés par son âge, ses habitudes et sa frêle santé. Cette bonne dame est encore vivante, seulement elle a quitté la Tour-Saint-Joseph et habite un climat plus doux que le nôtre (à Rome). Dans sa communauté, on ignore son nom, son rang et sa fortune d'autrefois... Tel est l'usage adopté dans la petite famille du bon Père Le Pailleur.

Lorsque la jeune fille du monde a entendu la voix de la grâce et qu'elle frappe timidement au seuil de la Tour-Saint-Joseph, demandant la grande faveur d'être admise au noviciat, elle y entre avec les livrées mondaines, mais cette fois seulement... La supérieure

la reçoit (ou, à son défaut la maîtresse des novices et, la faisant passer dans un salon écarté, elle dépouille de sa robe de soie, dénoue et cache sa chevelure sous un bonnet très simple et peu coquet, et revêt d'une robe grossière ; un grand châle recouvi sa taille délicate. La postulante laisse encore autı chose que ses parures de ville, dans ce salon bén elle y laisse son nom. Ce n'est plus mademoiselle d M... ou mademoiselle de V... Non, c'est sœur Marth ou sœur Sainte-Valère. Mais que lui importe, à cett heureuse adoptée ?... elle sait qu'elle va se trouve avec des jeunes filles d'une ferveur extraordinair parce que l'Esprit-Saint verse en elles ce vin nouveaı propre aux religions récemment établies, et cela lu suffit !...

Lorsqu'elle est conduite dans sa nouvelle famille parmi les novices et les postulantes, nulle ne la questionne, nulle ne sait ce qu'elle était dans le monde Ses compagnes, de toutes les classes de la société, sor là confondues ensemble ; pour elles, c'est seulement un nouvelle sœur qui arrive, elle est accueillie avec charit et avec joie. L'humilité se trouve bien de ce traitement. L'étrangère, nous lui donnons encore une fois c nom, n'a pas à redouter les exceptions, les faveurs, le prévenances ; elle n'a pas non plus à craindre (si toute fois il se trouvait un peu de levain parmi ce pur fromen les mesquines jalousies, les défiances, les sourde envies de celles qui dans le monde ont été moins favc risées qu'elle des dons de la fortune et de la nais

ıce. Ce n'est souvent qu'à la mort d'une sœur que nom de sa famille est dévoilé. Son humilité avait ;robé, pendant sa vie, sa haute position, ses ri-ıesses, les relations qu'elle avait entretenues dans la ciété. Elle avait mis son bonheur à se cacher, à se isser ignorer, à se faire *toute petite*, selon l'expres-ion du bon Père : l'heure de la récompense viendra.

Je suis heureuse de pouvoir te citer à ce sujet une lélicieuse poésie composée par un ami de mademoi-selle Marie de... Cette jeune personne faisait double sacrifice, car elle abandonnait son nom de baptême, qui lui était encore mille fois plus cher que son nom de haute aristocratie. Voici ces vers :

Sous l'onde pure du baptême
Un nom me fut donné : nom tendre, harmonieux,
Dont l'Ange salua notre mère des Cieux :
Nom que l'on implore et qu'on aime.

Comme il était doux à mon cœur !
C'était aussi le nom de ma mère adorée :
Un ange parmi nous, une sainte ignorée
Remontée au sein du Seigneur.

Je place encor mon espérance
En ce nom qui rayonne au pied de votre croix,
Jésus ! — En recourant à lui, combien de fois
N'ai-je pas vaincu la souffrance !

Et pourtant demain sans regret
Je vais t'abandonner, nom d'amour et de grâces ;
Sous un nouveau baptême il faut que tu t'effaces :
Adieu ! mon sacrifice est prêt.

Qu'importe à mon âme brûlante,
Mon Dieu, le nom d'hier ou le nom de demain ?
Je n'en veux plus qu'un seul dans le langage humain :
Je m'appelle votre servante.

Je dois, pour suivre votre loi,
Déposer à vos pieds ma chevelure blonde ;
Prenez encor mon cœur, que j'ai repris au monde ;
Prenez mon amour et ma foi.

G. LARSONNIER.

Sous l'habile direction de M. l'abbé Le Pailleur, l'ancienne propriété de la Tour s'est améliorée ; le sol pierreux et inculte a été défriché ; des plantations nombreuses, d'immenses travaux de drainage ont été faits ; le desséchement de vastes étangs, en assainissant le terrain, l'a rendu fécond ; de sorte que le nouveau noviciat offre toutes les conditions désirables de commodité et d'hygiène pour le nombreux personnel qui l'habite en ce moment.

C'est là, dans ce nouveau séminaire de la charité chrétienne que de différentes contrées de l'Europe et de l'Amérique, d'illustres personnages, des princes de l'Église, de grands bienfaiteurs, sont venus s'édifier.

Le noviciat de la Tour-Saint-Joseph abrite en ce moment environ quatre cents personnes ; et, dans ce nombre, trois cents novices et postulantes venues de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Belgique, d'Allemagne, etc., etc., se forment à la vie toute d'abnéga-

ion et de dévouement de la Petite Sœur des Pauvres ; et le fondateur travaille, s'inquiète, s'épuise souvent, pour que ses enfants soient dans le calme et servent le Seigneur en paix. Fuyant les honneurs, recherchant le silence et l'oubli, il consacre toutes ses forces, toute son énergie à remplir selon le cœur de Dieu la charge qui lui est dévolue. Sa consolation est le bon esprit de ses filles et leur joyeux élan dans la pratique de la vie religieuse. Si je ne craignais de voir ces lignes tomber sous ses yeux, je redirais les paroles que Mgr Place, notre archevêque de Rennes prononçait l'autre jour dans une réunion privée : « Je viens de visiter la Tour-Saint-Joseph, et j'ai vu ce qu'il est très rare de voir : un institut qui, du vivant du fondateur et de la fondatrice, a pris un développement inouï dans les annales religieuses. Il y a dans ce monastère un foyer très puissant de vie religieuse, que rien désormais ne doit éteindre, car il s'est formé au souffle des épreuves et sur le cœur d'un saint !... »

DIX-SEPTIÈME LETTRE

PIERRE A MARIE-CLÉMENCE

Béziers,... 1877.

Chère sœur,

Je voudrais te payer en même monnaie, pour te rendre un peu du plaisir que ta grandissime lettre m'apporte. Je ne le puis, hélas! primo parce que je suis un ignorant, secundo parce je fais des plans, des dessins toute la journée, et, quand j'ai du loisir, je suis avocat, non pas sans causes, mais sans honoraires; aussi le public se dispute à l'entrée de mes bureaux, et il m'a fallu aller mettre la paix tout à l'heure avant de donner mes consultations; à présent, la paix est rétablie, et, comme de doux agneaux à la porte d'un confessionnal, ils entrent un à un dans mon cabinet pour m'expliquer leurs petites affaires.

Ma chère sœur, je suis ennuyé, harassé, brisé de fatigue; j'ai eu des travaux compliqués, et ma santé en a beaucoup souffert. Pourtant j'ai pris deux jours de congé et suis allé en villégiature à la villa B... D'aimables invitations m'y ont suivi. J'en ai accepté une

chez les D... à leur campagne : au dîner, je devais me rencontrer avec les premières autorités ecclésiastiques et civiles du pays. Je m'y suis rendu pour me distraire de mes ennuis quotidiens; mais c'est assez triste d'être à un festin sans pouvoir en prendre sa part. Il est vrai que la conversation a été très animée et intéressante : les questions politiques et religieuses pouvaient être abordées, car nous naviguions tous dans les mêmes eaux, or quand les convives sont dans les mêmes idées il n'y a ni contrainte, ni contrôle, et c'est beaucoup.

J'étais à un bout de la table, à côté du greffier du tribunal, bon père de famille, et j'avais à ma gauche la fille de la maîtresse de la maison, charmante fillette de onze à douze ans. Il y avait trente personnes à table, et de hauts personnages. Nous ne parlions pas beaucoup, ma jeune voisine et moi; nous mangions encore moins. Pour m'occuper, tout en écoutant, je faisais en cachette des boulettes de mie de pain, quand je découvris que, de son côté, ma voisine en faisait sournoisement autant. Alors nous ne nous sommes plus gênés et je lui ai appris à faire une poule, un soufflet, un serpent. Sa joie a été grande et je craignais qu'elle ne devînt trop expansive, ne voulant pas attirer l'attention sur nous.

Tant qu'au greffier de droite, il a pensé dévorer à lui seul l'unique plat que j'eusse convoité : c'était un vol-au-vent d'abatis de volailles. Il s'est servi les gésiers, les cœurs, les foies. Je lui dis : « Vous les aimez

donc beaucoup? — Mais oui, me répondit-il. Elles so: rares et chères. Croyez-vous que depuis mon dépa du Limousin, c'est à peine si j'en ai mangé une o deux? — Une ou deux! repris-je; une ou deux quoi — Des truffes, pardi! Les pères de famille ne se pe mettent point cela. » Le brave homme n'avait poir ses lunettes et la couleur noire l'avait trompé. J'eu envie de rire, mais je ne sais comment la pensée d toutes les privations que s'imposait notre bon pèr pour nous élever me revint à l'esprit et un senti ment d'estime surmonta chez moi mon accès d'hila rité.

Notre journée se termina par une pêche aux gre nouilles, après le départ de la grande compagnie bien entendu. Il était huit heures du soir. Un jeun homme des environs s'était chargé de la faire réussir Il avait une planche percée sur laquelle il plaça un chandelle allumée et qu'il posa sur l'eau. Les grenouilles, prétendait-il, devaient sauter sur la planche, croyant voir le soleil. Puis il se mit à imiter le coassement de l'animal. Les petites bêtes vertes se firent longtemps attendre. Je regrettais de ne pas voir assez clair pour leur lire le journal radical de la localité: elles auraient bondi, c'est sûr. Nos rires aussi nuisaient au stratagème. C'est à peine si une demi-douzaine de ces innocentes bêtes donnèrent dans le panneau. J'en saisis une jolie petite par la patte et la montrai à ma jeune amie, qui nous accompagnait. Je lui promis d'en faire une toute semblable en mie de

pain à ma première visite. Elle vit d'espérance, et moi aussi, car j'aspire au repos.

Quelle existence, ma chère sœur! pas un instant pour rentrer en soi-même. Ma pauvre mère disait : « Quand mes enfants seront grands, je ferai telle et telle chose ; » et je me surprends à dire : « Quand je serai à la retraite, je m'occuperai davantage de mon salut. » Il y a des jours où j'ai à peine le temps de faire ma prière du matin et où ma méditation se passe en bonne volonté. Je crois toujours que la semaine suivante sera plus tranquille et mieux employée... *bernique!* As-tu remarqué que, pour se donner entièrement à la pratique de la piété, on attend, nécessairement, croit-on, qu'un chose soit passée ou qu'une autre soit arrivée? Tu te dis : « Quand j'aurai fini de Jeanne Jugan et de l'ennuyeux Pierre, je méditerai plus facilement. » Un fonctionnaire plein de bonne volonté attend l'heure de sa retraite ; la femme de ménage dit en soupirant : « Lorsque ma lessive et tel grand dîner seront passés ; » le père de famille suppute les années et prévoit l'établissement de ses enfants, et le malade gémit et dit à voix basse : « Quand j'aurai recouvré la santé... » Enfin, le diable abuse notre imagination et veut nous faire croire que l'heure de travailler sérieusement à notre sanctification n'est pas encore venue, mais qu'elle viendra. Notre sœur Eugénie m'a répété maintes fois : « Il faut servir Dieu avec nos occupations et nos misères de chaque jour. » Saint François de Sales disait à sa Philothée : « *emmi* les

créatures ; » et le Sage a prononcé cette sentence : « Aujourd'hui je commence. »

Je vais donc m'efforcer de suivre ces bons avis, car la mort arriverait et je n'aurais pas mis la main à la pâte. J'envie les ferventes matinées de mon ami l'amiral X... et j'espère dans le soir de ma vie, si Dieu me l'accorde.

Je n'ai pas eu la possibilité de recevoir mes Petites Sœurs. Je l'ai d'autant plus regretté que j'avais à leur raconter de bons passages de tes lettres et des choses qui les auraient intéressées et touchées. De leur côté, ces bonnes amies (je les nomme quelquefois ainsi) ne manquent pas de placer dans leur conversation, et presque sans s'en douter, des paroles d'édification que je rumine en faisant mes plans, ou bien en tournant autour de mon rond d'herbe, ou encore en faisant les cent pas dans mes allées : *Le moulin broie le bon grain qu'on y a jeté.*

Adieu. Je t'ai écrit bien des enfantillages. Heureux celui qui sait écrire de bonnes et vraies histoires ! A toi ce bonheur. Continue à distraire et à édifier ton vieux Piétro.

DIX-HUITIÈME LETTRE

Fondations

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan, . . . 1877.

La troisième maison fondée par le bon Père Le Pailleur a été celle de Dinan.

La Mère Générale (nous appellerons désormais ainsi Marie Jamet, ou sœur Marie-Augustine de la Compassion, qui a été nommée supérieure générale dès que le besoin d'une supérieure se fit sentir), la Mère Générale donc revint de Rennes avec deux postulantes, et, à son arrivée à Saint-Servan, elle trouva la Petite Famille augmentée.

Pendant plusieurs années, elles n'ont été que quatre Petites Sœurs; nous savons leurs noms par cœur : Marie Jamet, Virginie Trédaniel, Jeanne Jugan et Madeleine Bourges; cette dernière était la mourante recueillie dès les premiers jours dans la petite mansarde et qui avait retrouvé la santé : son nom de religion est sœur Marie-Joseph, elle est encore vivante et possède, comme Jeanne, une grande capacité pour la quête.

Les jeunes filles de Saint-Servan ou des environ qui admiraient le dévouement des premières sœurs qui se sentaient portées à l'imiter, étaient retenu par la crainte des railleries, par le scandale de l'en treprise, et encore par l'abjection où ces pauvre sœurs se plongeaient volontairement. La sœur Mari Louise, plus tard supérieure d'une des maisons d Paris, sentait l'impulsion de la grâce l'entraîner ve cet institut, mais effrayée plus que touchée, elle s retournait vers Dieu et lui disait : « Ce n'est pas pos sible, mon Dieu, que vous me demandiez d'entre dans cette congrégation ! »

La sœur Félicité, morte supérieure des Petite Sœurs à Angers, dévorée du désir de se consacrer Dieu, invoquait avec ferveur saint Joseph pour qu' lui obtînt la faveur de se faire religieuse, mais, ajou tait-elle avec naïveté, « pas chez les Petites Sœur des Pauvres. »

Nos Petites Sœurs restèrent donc pendant quatr longues années toutes seules pour porter le fardea et pour soutenir, comme des colonnes de granit, l portique d'honneur de l'édifice, qui allait prendr enfin et presque subitement des proportions gigan tesques.

La première jeune fille qui, après ces année d'épreuves, rompit cette sorte de charme, ne sava pas, en entrant dans la maison, qu'elle y resterait. El était venue dans un moment de presse aider au sœurs. La paix et la douce joie qui régnaient dans l

maison la touchèrent, et son attrait, fortifié par la grâce, fut assez puissant pour l'amener à partager le même genre de vie en embrassant la perfection religieuse.

Ce fut depuis lors, parmi les âmes désireuses de se donner à Dieu, un entraînement qui ne s'est jamais ralenti.

Cet accroissement dans la Petite Famille permettait d'accepter de nouvelles fondations : c'était le désir de ces âmes dévorées de zèle. La Providence faisait le premier pas, disait le premier mot, le bon Père et ses Petites Sœurs rendaient le salut et soutenaient le dialogue avec cette divine Providence.

Des merveilles s'étaient opérées à Rennes et à Saint-Servan; nous les verrons se renouveler dans un nombre considérable de villes, et tu admireras avec moi la spontanéité, la fécondité de la puissante sève de la tige mère dans chacun de ses rameaux.

Dinan, petite ville du diocèse de Saint-Brieuc, admirablement située sur la Rance et sur le canal d'Ille-et-Vilaine, ville de souvenirs historiques, patrie de Duguesclin, avait dans ses vieilles murailles, en 1846, un maire comme on n'en voit pas beaucoup actuellement.

Il crut faire acte de bonne administration en dotant la commune d'un hospice de vieillards sans grever la caisse municipale (1). Il demanda au bon Père de

(1) Cet homme de bien est M. Leconte, aussi bienveillant qu'aimable. (*Note de l'éditeur.*)

lui envoyer des sœurs. Tu vois que les *progrès* et la *lumière* penétraient tardivement dans cette petite ville de Bretagne.

Mgr de Saint-Brieuc approuvait; les curés des deux paroisses également. Le bon Père accepta, les sœurs arrivèrent. Les vieillards étaient trouvés; mais le logement fut d'abord défectueux : il consistait dans une des vieilles tours de la ville, ancienne prison humide et infecte baignée par un abreuvoir. Les égouts de la ville passaient en dessous et y répandaient des miasmes insupportables. Une seule chambre se trouvait à l'abri de ces mauvaises odeurs : elle fut destinée aux vieilles gens... Les sœurs se logèrent dans l'autre. C'est une de leurs coutumes de laisser la bonne part à leurs hôtes, la charité et le vœu d'hospitalité les y convient... Les portes de cette ancienne prison se fermaient toutes à l'extérieur; ainsi, à moins de trouver un geôlier complaisant pour venir les clore le soir et leur ouvrir le matin, les sœurs devaient vivre sous la garde de la bonne Providence.

Ainsi firent-elles, dormant tranquillement sous la sauvegarde de la bonne foi publique.

Jeanne Jugan, qui avait passé quelque temps à Rennes, fut envoyée à Dinan pour aider à cette fondation et y mettre les quêtes sur un bon pied... Elle eut la joie de contribuer à assurer un meilleur abri aux chers pauvres.

La nouvelle maison est fort convenable, et aujour-

ıui les sœurs possèdent un bel établissement, fondé r les ruines d'un ancien couvent de Franciscains. ı y compte quatre-vingts vieillards, soignés et ıurris par le dévouement de quatorze Petites Sœurs s Pauvres.

Je causais, il y a quelque temps, de cette fondation Dinan avec une demoiselle fort respectable (made-oiselle de Gouyon) et elle me racontait que se trou-nt de passage à Dinan et ayant beaucoup entendu rler de Jeanne Jugan, elle désirait vivement la con-ître. Elle fut servie à souhait : Jeanne vint faire la ête chez mademoiselle de Kergu où elle passait la ırnée. « Vite, me dit-elle, je descends afin de la voir de l'entendre. — Eh bien, dis-je ? — Eh bien, je ; une personne fort ordinaire à première vue, mais ntendis une religieuse *douée d'éloquence* extraordi-ire lorsqu'elle plaidait la cause de ses pauvres, et je n'avais jugé que sur l'apparence, je n'aurais pas nsé cela.

« Du reste, ajoutait mademoiselle de Gouyon, elle ıit à bonne école auprès de M. Le Pailleur. Un de s oncles, M. de la Baronnais, raffolait de ce petit bé et ne voulait pas manquer son sermon du com-ncement de l'hiver, sermon pratique, s'il en fut nais ; et, se mettant à faire l'analyse du sermon, il ıs édifiait et nous amusait en même temps : « Lors-que vous rangez votre lessive, mesdames, et que 'ous comptez vos draps et serrez les rangs pour qu'il en entre davantage dans vos armoires, ne son-

« gez-vous pas que de pauvres gens n'ont même pas « un morceau de vieux linge pour panser leurs plaies, « pas de draps de lit, pas de couvertures ? Ah ! de « grâce, faites la part du pauvre, tout en faisant la « part de votre armoire un peu moins forte... Lors- « que vous êtes à table et qu'on vous apporte, après « le potage, deux ou trois plats bien apprêtés et tout « fumants, n'aurez-vous pas une pensée pour les af- « famés qui n'ont pas de quoi assouvir leur faim et « qui attendent un peu de pain ou les reliefs de votre « table? » « Enfin, disait M. de la Baronnais, ce bon « abbé faisait l'inventaire d'un ménage mieux qu'un « commissaire-priseur et nous avait si bien mis la « charité en tête, à ma fille et à moi, que nous ne « pouvions plus ouvrir nos armoires et manger notre « rôti sans nous préoccuper des Lazares de l'asile « et sans examiner si nous n'étions pas devenus les « mauvais riches dont parle l'Ecriture ! »

Je reviens à ma narration.

Les mille incidents, les privations inévitables de toute nouvelle fondation servaient merveilleusement à mettre en relief l'esprit qui animait et le supérieur et les filles fondatrices. La grande consolation du bon Père Le Pailleur était de constater que la bonne harmonie, l'esprit de dévouement, la gaieté et surtout l'amour fraternel des unes envers les autres régnaient dans la *Petite Famille.* Le contentement, la joie du cœur adoucissait tous les sacrifices ; jamais on ne vit tant de ferveur, d'union, de candeur enfantine parmi

celles qui avaient le bonheur d'être appelées aux fondations ; c'étaient bien des sœurs qui n'avaient toutes qu'un cœur et qu'une âme et qui portaient avec aisance et amour les misères inhérentes aux débuts de tout établissement qui s'étaye sur la pauvreté et vit au jour le jour.

En commençant ce chapitre des fondations, je me sens très perplexe, le choix m'inquiète, la profusion des matières m'embarrasse, je ne sais si je dois t'en mettre peu ou beaucoup... « Dans le doute, abstiens-toi, » me dit la paresse... « Mais, ton Pierre qui n'en trouve jamais assez long ! » me crie la conscience. — Sortons donc du Clos-Poulet (1) et saluons les filles *jumelles* de la maison mère — je les nomme ainsi, tant elles ont surgi spontanément — excusons-nous près des cadettes, sourions aux *babies*. Dans dix ans ma tâche serait encore plus difficile.

Les maisons se fondaient rapidement et pourtant la prudence et la sagesse en arrêtaient encore l'essor. L'œuvre d'une fondation est si importante, qu'on doit prendre tous les moyens qui sont au pouvoir du fondateur pour la faire aussi bien que possible ; et, pour cela, il ne faut pas précipiter les choses.

Le Père Le Pailleur ne recherchait pas les nouvelles fondations, ni les nouveaux sujets ; mais il ne les refusait pas, lorsque la volonté de Dieu les lui offrait, il eût craint d'avoir à rendre compte du bien qu'il aurait omis de faire.

(1) Nom de l'arrondissement de Saint-Malo.

Il y a une Providence spéciale pour les ord
naissants : la facilité avec laquelle on forme les suj
en est une preuve frappante. On ne pouvait trou
des âmes plus simples et plus dociles que celles (
premières Petites Sœurs et chaque communa
était comme un petit paradis de paix et de tranquilli
Dieu agissait; car la faible créature ne peut opérer
pareils effets... La très Sainte Vierge prêtait son a
sistance d'une manière spéciale.

Les épreuves ne manquaient pas au dehors et
dedans, mais tout cela tournait à l'avantage des co
munautés, qui gardaient la régularité la plus parfai
Le bon Père pouvait dire avec une grande âme
notre siècle :

« Dieu fait ce que je ne puis faire, ma foi s'est chang
en expérience. Ah ! qu'il a pris le bon moyen de
faire faire des actes de confiance et d'abandon ! c
il me met dans des positions étranges. Que d'affair
difficiles et délicates il faut arranger ! Je ne vois p
bien souvent comment je dois agir et je dis : « M
« Dieu, arrangez cela et encore cela ; » et jamais ce
ne finit. Il en survient d'autres, mais je me las
pas. Je n'y vois rien, mais Dieu y voit ; je ne pu
rien, mais Dieu peut tout ; ces pensées sont ma j
et ma fortune spirituelle et temporelle. »

La vie de Jeanne Jugan nous fait assister au dé
loppement miraculeux de l'œuvre des Petites Sœu
des Pauvres. Cette œuvre ne date en quelque so
que d'hier, et déjà elle s'étend sur toute la Fran

l'Angleterre, l'Écosse, la Belgique, l'Espagne, la Suisse, l'Irlande.

Elle a traversé les mers, et les rivages du nouveau monde sont témoins de la vie d'humilité et d'abnégation de ces Petites Sœurs... La rapidité de l'extension révèle l'utilité et les avantages de cette pieuse institution.

La ruche mère ne cesse d'essaimer. L'arbre, vigoureux dans ses racines, pousse de nombreux rejetons. L'esprit de l'institut s'est fortifié dans le corps entier.

Quand « le bon Père » veut fonder quelque part une maison nouvelle, il ne s'inquiète ni de la naissance, ni même de l'instruction des Sœurs qui seront chargées de l'établir et de la diriger.

Il les choisit parmi celles que signale l'ardeur de leur dévouement et de leur foi. Et, stupéfiante confiance dans le secours d'en haut! il ne se préoccupe même pas, quand il les envoie vers des contrées lointaines, de rechercher celles qui pourraient en connaître la langue: il ne voit que le feu de la charité, et il expédie aussi bien des Anglaises au Brésil que des Espagnoles au Canada!

Jeanne a passé plusieurs mois dans la maison d'Angers, huitième fondation. M. Maupoint, curé de la Trinité, plus tard évêque de Saint-Denis (île de la

Réunion) avait apprécié les services que rendent à la religion et à la société les Petites Sœurs des Pauvres et les avait demandées et obtenues.

Ce ne fut point une ancienne prison qu'il mit à leur disposition, mais une ancienne chapelle, local beaucoup plus honorable, si l'on pense à l'Hôte auguste qui jadis y avait résidé, mais local bien incomplet et bien incommode pour sa destination actuelle. On s'y installa tant bien que mal.

Combien de fois l'œuvre des Petites Sœurs s'est implantée dans des conditions analogues! On peut même dire que d'ordinaire les choses ne se passent pas autrement... puis l'œuvre grandit, l'intérêt et la sympathie l'entourent, les charités, les dons affluent, la fondation s'accroît et se développe : telle fut aussi l'histoire de l'asile d'Angers.

Fondé en 1850, il renferme aujourd'hui plus de cent cinquante personnes. Dix-sept Petites Sœurs veillent à leur entretien. Cette maison a vu se renouveler mainte et mainte fois le miracle si commun chez les Petites Sœurs de la multiplication des aliments. L'existence des religieuses tout entière et celle de leurs vieux pensionnaires n'est-elle pas d'ailleurs un miracle perpétuel?

Voici un fait de préservation que je veux te citer. C'était au mois d'octobre de l'année 1854. Un violent incendie dévorait une fabrique d'allumettes voisine de la maison : le vent, soufflant avec force, faisait

voltiger sur l'asile de la paille et autres matières inflammables. Un sinistre était à redouter, et l'effroi était bien grand parmi les pauvres vieillards. Soudain la Petite Sœur assistante se dirige vers la haie qui formait l'unique séparation, tenant en main une image de la très Sainte Vierge, et fait vœu, si le vent change de direction, de lui ériger une statue en cet endroit. Au même instant, le vent cesse, le feu s'apaise et tout danger disparaît. En exécution du vœu, un petit oratoire a été élevé dans le lieu même témoin de la puissance de Marie. Gloire à Marie ! Je suis heureuse de la nommer ici, car habituellement c'est saint Joseph que l'on invoque et qui gratifie. Je ne suppose pas que Marie soit jalouse des honneurs rendus à son chaste époux. Rien ne rend la bonté de Marie plus touchante que de faire passer ses bienfaits par les mains de Joseph. Lorsqu'on honore saint Joseph, on honore Marie et l'on plaît à Jésus.

Depuis longtemps, dans les nouvelles fondations, le besoin d'une voiture se faisait sentir ; il en était ainsi à Angers : le grand sac de notre bonne quêteuse ne suffisait pas à recueillir les denrées de toutes sortes qui affluaient dans les marchés et que l'on réservait pour les vieillards des sœurs.

Les œufs, les choux, les carottes, les légumes, selon la saison, formaient les dons habituels des bonnes marchandes des halles. Il est difficile de dire combien, sous l'écorce un peu rude des marchandes de légumes, de poissons, etc., se cache souvent de cœur

et de générosité. Un trait entre autres, que j'emprunte pour toi à M. Ribeyre :

C'était au marché Saint-Germain, à Paris. Une Petite Sœur désirait acheter quelques œufs pour les plus débiles de ses vieillards. On voulait les lui vendre deux sous pièce, et la sœur répondit : « C'est trop cher pour notre bourse, il faudra s'en passer... » Puis, elle s'en alla, sans acheter d'autres provisions. A peine est-elle rentrée à l'asile que la sœur économe vient presque la gronder : « Mais, ma sœur, lui dit-elle, comment avez-vous pu acheter tant d'œufs frais ?... C'est une dépense trop grande pour nous. » La Petite Sœur, ne comprenant pas, répondit qu'elle n'en avait pas acheté du tout. — « Comment! repartit l'économe, mais une femme est venue, il y a un moment, en apporter une centaine de votre part, et elle a dit qu'ils étaient payés. »

C'était sans doute quelque bonne marchande qui, heureuse de *jouer à la Providence*, avait gratifié les sœurs et les vieillards de ce bienfait.

Que de fois, en admirant la charité des sœurs, j'a reporté une grande part de mon admiration sur la charité des bienfaiteurs! Quelles largesses! quelle constance dans les bénéfices qu'ils assurent aux asiles! quelle modestie dans de si belles générosités!

Dans le même auteur je trouve encore le trait suivant, il se passe à Lyon, dans la saison d'automne. La hausse du pain se faisait vivement sentir. Une souscription en faveur de l'asile avait eu lieu dans les

bureaux du *Salut public*, et le rédacteur du journal, ayant eu occasion de visiter la maison, demandait à la bonne Mère comment elle pouvait faire face à ses besoins, qui croissaient d'année en année. « Ce matin même, répondit-elle, je me suis trouvée dans un grand embarras. Mon marchand de farine m'a envoyé ses factures ; elles montent à une somme de 4,700 francs. Le pis est que toute cette farine est consommée et que je n'ai pas d'argent pour la payer : je n'ai pas 100 francs dans la maison. — Qu'allez-vous faire ? dit le rédacteur. — J'ai dit à mes Petites Sœurs de prier, et j'ai envoyé l'une d'elles vendre mes factures ; elle est à Lyon dans ce moment. »

Le visiteur de rire à ce propos, la Mère de faire comme lui.

Le fait était cependant bien exact. Une Petite Sœur, celle qui conduit l'âne et qui va aux dessertes, avait vu la bonne Mère examinant des papiers d'un air un peu troublé : « Qu'avez-vous, ma bonne Mère ? » dit-elle. La bonne Mère répondit : « Ce sont des factures, cette farine que je ne sais comment payer. Il me vient une idée : vous allez à Lyon, emportez-les et vendez-les. — Combien faudra-t-il les vendre ? ma bonne Mère. — C'est bien simple, le prix marqué sur chacune. » La sœur part, elle emporte les notes. Ce jour se trouvait être celui où on allait querir les dessertes chez M. le comte ***. Elle demande à parler au maître du logis : c'était la première fois de sa vie ; on l'introduit pourtant. Quand M. le comte la voit pa-

raître : « Que veut dire cela? dit-il, vos sœurs étaient ici hier, je leur ai fait mon aumône mensuelle (vingt francs). Que voulez-vous ? » La sœur répond : « Ce sont des factures que la bonne Mère m'a données à vendre ; je viens voir si M. le comte en veut : c'est de la farine. La bonne Mère dit qu'elle est mangée. — Que voulez-vous dire? s'écrie le comte. Montrez vos papiers. » Il les prend, les examine; la sœur ne dit mot, lui non plus. La conclusion fut qu'il alla à son secrétaire, en tira mille francs, le montant de la plus grosse des notes, et, pour tout commentaire, ajouta : « Voilà la première fois de ma vie que je vois vendre une facture. Allez, *je vous laisse la marchandise.* » La sœur en plaça une seconde, presque aussi grosse que la première, avant qu'il fût soir. Elle revint bien joyeuse; et le meunier inquiet de son argent et la supérieure anxieuse au sujet de sa dette furent également charmés de l'aubaine.

En lisant ceci, ne penses-tu pas comme moi que si ces généreux bienfaiteurs avaient encore un compte à régler sur le *grand livre où tout est contenu : « in quo totum continetur »*, notre bon Seigneur Jésus ne pouvait faire moins, pendant qu'ils acquittaient les notes de la bonne Mère, que d'effacer de son côté le montant de leur dette.

Je te disais plus haut que le besoin d'une voiture se faisait vivement sentir dans la maison d'Angers. La bonne Mère dit un jour : « S'il nous faut avoir les fonds pour la payer avant de la commander, elle

n'entrera jamais à l'asile. Allons, à la garde de Dieu ! » Elle va chez l'ouvrier et lui explique ses intentions.

Le lendemain matin une inconnue se présente à l'asile et remet dans la main de la supérieure un rouleau d'argent en l'accompagnant de ces paroles : « Voilà pour payer votre voiture. » Il y avait 300 francs.

Sais-tu où l'on a fait pour la première fois usage de la charrette et de l'âne, attelage si modeste et si connu de tout asile des Petites Sœurs des Pauvres ? C'est à Bordeaux ; et, depuis lors, l'âne est devenu comme le commensal indispensable de chaque communauté. Il a même inspiré de charmants articles, témoin celui que donnait naguère l'*Espérance de Nancy*. — Il eût été d'un grand secours à la pauvre Jeanne, qui, tant de fois, ployant sous le poids de son grand panier, sentit la fatigue l'envahir. Elle ne se plaignait pas, pourtant : c'était la vie de ses pauvres qu'elle tenait suspendue à son bras; mais ce lui fut néanmoins un grand soulagement, et aussi pour les sœurs quêteuses, quand une industrieuse charité leur donna ce laborieux et frugal quadrupède pour porter les provisions de toute espèce qu'elles rapportaient au logis.

On peut dire que cette bête, dont il est parlé dans le saint Évangile, jadis la monture de la Sainte Famille dans ses voyages, a été l'occasion d'un grand nombre de traits de bienfaisance. Je le répète encore : en lisant les récits des fondations, si je suis souvent émerveillée de la grande foi et de la piété des fonda-

trices, je ne le suis pas moins de la charité des do
teurs ; il semble que ce soit un concours, une lu
entre le sacrifice d'une part et la bienfaisance
l'autre. Les plus grands personnages, comme les p
petits, y ont contribué avec mérite. Citons des fai

Les ouvriers, à Bolbec, font le char de leurs p
pres mains; les uns donnent le bois, les autres
vis et les ferrures : ils fournissent en un mot l'at
lage au grand complet.

A Paris, une compagnie de crocheteurs vient
gagner un pari contre un de leurs patrons, ils
envoient la valeur aux sœurs et les mettent en é
d'acheter l'animal désiré.

La corporation des ferblantiers agit de même,
un bataillon de la garde nationale qui avait un fon
de réserve en a fait le versement entre les mains d
Petites Sœurs.

D'autrefois on implore la protection des empe
reurs et des impératrices, et ce n'est pas en vain
Les largesses sont répandues par ces grands de la
terre. Je ne t'en citerai qu'une preuve : la bâtisse
de la rue des Postes est due en grande partie à leurs
bienfaits. On leur écrit des suppliques pour une
ânesse, pour une vache, car le lait est une boisson
aimée des vieillards et qui leur prolonge l'existence,
et toujours je constate que l'ânesse et la vache arri-
vent au moment désiré.

Souvent, il est vrai, les pétitions s'adressent à un
personnage encore plus puissant que tous les poten-

tats de la terre : à saint Joseph. Alors sa statue n'est plus élevée sur un piédestal en chocolat ou sur de petits sacs de farine, non ; pour lui faire mieux comprendre ce que l'on désire, on suspend à son cou un âne ou une vache en carton. Cette décoration en sautoir fait un singulier effet sur sa statue ; qu'importe, si au paradis l'effet est bon ?

A Madrid, les Petites Sœurs ont été reçues avec enthousiasme. Les cœurs ardents des Espagnols ont compris la foi naïve de ces Françaises des anciens temps. Sa Majesté la reine d'Espagne leur a fait le plus bienveillant accueil ; leur bel établissement compte près de trois cents vieillards.

Tu juges s'il leur a fallu un attelage complet ! On s'est adressé en ligne directe au cœur si bienfaisant de Sa Majesté la reine, et cette aimable souveraine a fait présent non seulement de chevaux et d'humbles baudets, mais encore d'une mule magnifique. On l'appelle la Coronella, (la *Colonelle*). Lorsque notre bon curé a été faire le beau voyage d'Espagne, il s'est arrêté chez nos Petites Sœurs pour les encourager et les réjouir par ses saintes et gracieuses paroles, et aussi pour offrir le saint sacrifice de la messe dans leur jolie chapelle. Aussi tu penses bien que c'est la *Colonelle* qui a été attelée pour lui faire honneur. Elle va très bien. Peut-être est-ce la première fois que les Petites Sœurs ont regretté son trot rapide, emportant un hôte aimé, dont le séjour avait été plus doux que les joies passagères de ce monde, mais aussi fugitif.

Ci-joint quelques vers qui te feront connaître Grison et Picot, c'est de l'histoire ancienne mais toujours actuelle, et je dirai comme le rédacteur de l'*Espérance de Nancy :* « Ce qui est vrai pour l'âne d'un seul asile est vrai pour l'âne des autres maisons :

Le matin dès avant l'aurore,
Grison est prêt et réveillé;
Ses semblables dorment encore
Qu'à la charrette il est lié.

Il traîne ce lourd véhicule,
Il va au marché et plus loin :
C'est vraiment un petit Hercule,
Et qui ne mange que du foin !

Il est conduit par le plus sage !...
Habile en ce gouvernement,
Le fouet en main, sur son passage
L'air a vibré : *sceptra tenens.*

Légumes, linges et faïence
Ont rempli le grand phaéton.
Ses flancs sont greniers d'abondance
Quand il roule vers la maison.

A son retour dans la famille,
L'âne est embrassé par plus d'un ;
Les vieillards l'appellent : Ma fille,
Et le caressent de la main.

Sa parure est sombre et modeste,
Le gris est toujours préféré.
Même robe pour chaque fête ;
Un ornement y est tracé :

C'est la croix ! Dans son gros pelage
Je l'aperçois distinctement.
Jadis en son pèlerinage
Jésus la fit d'un doigt d'enfant.

Mais je veux narrer l'aventure
Profitable aux Petites Sœurs
Et qui dévoile la nature
De jeunes et bons petits cœurs.

C'est à Bruges, par un jour sombre,
L'œuvre des sœurs est au début.
Beaucoup d'ouvrage et petit nombre;
Peu de force, et force vertu.

« A ce travail dur et sévère
Nous allons voir nos sœurs mourir,
Disent des enfants à leur père.
Que faire pour les secourir ? »

Le père répond à l'oreille
De ses enfants tout attendris :
« Là-bas *Picot* ferait merveille !
Voulez-vous?... M'avez-vous compris?... »

Picot !... c'est le nom de la bête,
Du baudet chéri des enfants ;
C'est leur cheval ; tout est en fête
Quand il trotte, pluie ou beau temps.

« Picot !... L'ami de la famille ! »
Reprennent en chœur les petits !
Le père se tait, mais sa fille
Dit : « Frères, nous serons bénis

Si Picot se rend à l'asile,
Si vous le donnez de grand cœur... »
Le soir au nouveau domicile
Il est reçu avec bonheur.

Tous les vieillards rendent hommage
A Dieu et encore aux enfants.
Ceux-ci d'un doux et gai visage
Se mêlaient aux rires bruyants.

Jadis, en leur pèlerinage,
Joseph, Marie avec Jésus
Avaient un Picot en voyage
Et tour à tour montaient dessus.

Jésus a béni la monture;
Et le Picot de ces enfants
Est peut-être... bonne aventure,
Le cadet de ses descendants.

Je ne sais, mon cher Pierre, si tu as souvent rencontré les Petites Sœurs des Pauvres traversant les rues de nos villes, allant ou revenant du marché, faisant de grandes courses à la campagne pour les quêtes ou les loteries, en un mot circulant comme tant d'autres le font, et pourtant ne le faisant pas de la même façon. D'abord elles sont toujours deux, je suppose que c'est ordonné par leurs constitutions: puis leur pas n'est ni trop lent, ni trop rapide ; elles marchent en gardant le silence ou en égrenant leur chapelet; leurs yeux sont modestement baissés et sans affectation, elles ont sûrement compris et goûté ce mot de saint Bernard : « Les yeux baissés en terre font élever le cœur au ciel, » et je ne serais pas étonnée qu'elles eussent lu ce trait de saint François d'Assise. Il dit un jour à un de ses religieux : « Allons prêcher. » Il parcourt la ville en silence et rentre au monastère. Son compagnon lui dit : « Eh, mon

re, ne prêcherons-nous donc point ? — C'est déjà t, » reprend le saint. C'est qu'en effet leur modestie, ır maintien humble et mortifié avaient été un très m sermon pour toute la ville.

Tu ne peux pas t'attendre, mon cher Pierre, à ce le je te raconte l'histoire des cent quatre-vingts fonıtions des Petites Sœurs des Pauvres. Ce chiffre est lmirable. Louons Dieu, qui nous permet de voir accroissement de la Petite Famille. Cette extension ule remplirait tout un volume et nous éloignerait 'op de notre humble héroïne. Mais il est une de es fondations qui nous intéresse à un point de vue articulier : c'est celle d'Indianapolis, dans le dioèse de Vincennes. Ce qui se rattache à ce diocèse l'a-t-il pas droit à notre affection et à notre souenir? Irma eût été si heureuse de savoir les Petites lœurs établies dans l'Indiana! Elvire (1) a eu, elle, grand bonheur de voir cette fondation *éclore*, je eux le dire, à Sainte-Marie-des-Bois. Le récit m'a ıtéressé, je pense qu'il t'intéressera aussi. Ceci d'aord : Savais-tu que la première vocation de M. l'abbé e Pailleur avait été pour le diocèse de Vincennes ? Il était encore que séminariste, lorsqu'il voulut acmpagner Mgr Bruté en qualité de missionnaire, et il vait déjà donné son nom et peut-être son cœur à ce on évêque. Il était au moment de s'embarquer, quand

(1) Elvire ou sœur Mary-Joseph est la sœur d'Irma; elle était allée ejoindre celle-ci à Sainte-Marie. (Voir *la Femme Apôtre*, chez ecoffre; voir aussi l'appendice. (*Note de l'éditeur*.)

Dieu, qui le réservait pour fonder la Petite Famill des Petites Sœurs des Pauvres, dressa devant ses pa une barrière infranchissable qui l'arrêta forcément Mgr de Lesquen, par suite de circonstances particu lières, lui retira le consentement qu'il lui avait donn pour passer aux États-Unis. L'abbé Le Pailleur, voyant en cela l'expression de la volonté de Dieu, se soumit et renonça à partir pour l'Amérique. Il n'oublia pas néanmoins l'objet de ses premiers désirs, il suivait les progrès de la religion dans ce diocèse et il eût été heureux d'y être représenté par ses *filles*, n'ayant pu donner sa personne à cette chère mission.

Déjà plusieurs fondations s'étaient faites dans l'Amérique du Nord, aux États-Unis : à Cincinnati, à Boston, à Cleveland, à New-York, etc. La Mère Marie de la Conception (mademoiselle Eulalie Jamet, sœur de la Supérieure générale et deuxième assistante générale) résidait aux États-Unis et se dépensait pour ces fondations nouvelles. Mais le diocèse de Vincennes n'en possédait pas. On avait fait des ouvertures à cet effet à Mgr de Saint-Palais, évêque de ce diocèse ; elles n'avaient pas réussi. Ce pieux prélat craignait sans doute les frais qu'entraînerait un établissement de ce genre; il n'avait pas une entière confiance dans la pièce de cinquante centimes qui, chez les Petites Sœurs, est la pierre fondamentale nécessaire à l'édification première de l'édifice et entraîne après elle les bienfaits certains de la charité chrétienne.

Nos sœurs de la Providence, établies depuis 1840 à Sainte-Marie-des-Bois, désiraient de toute leur âme que l'ordre des Petites Sœurs des Pauvres, dont elles connaissaient la merveilleuse histoire, vînt augmenter les œuvres de sanctification qu'elles opéraient dans leur cher Indiana : « A nous les débuts, pensaient-elles, à nous la jeunesse : pour les Petites Sœurs, le déclin, le terme solennel de la vie, et ainsi entre leur congrégation et la nôtre nous verrons passer pieusement le drame de l'existence humaine. » Notre chère sœur Elvire, qui avait connu à Saint-Servan mademoiselle Eulalie Jamet et avait été initiée au premières difficultés et aux premiers succès de l'œuvre encore au berceau, souhaitait plus vivement que ses pieuses compagnes de revoir cette bonne religieuse et de la posséder *at home ;* car, ainsi que l'écrivait notre chère Irma, « l'Indiana est une autre patrie et un toit paternel. » Or voilà que la veille de la Pentecôte, en 1872, la sœur Marie de la Conception (Eulalie Jamet) et sa compagne, la sœur Maria de Sainte-Thérèse (née aussi à Saint-Servan) arrivent à la communauté de Sainte-Marie-des-Bois ; elles avaient obtenu du bon Père Le Pailleur la permission très désirée d'aller voir les sœurs de la Providence et de leur faire une bonne visite, et, par une coïncidence providentielle, Mgr de Saint-Palais se trouvait à Sainte-Marie-des-Bois pour donner la confirmation. Aussitôt un plan d'attaque est dressé contre ce saint évêque : on va lui présenter les Petites Sœurs et obtenir, on

l'espère, l'autorisation de les posséder dans le di cèse. La présentation a lieu. Monseigneur semb éviter de les interroger et paraît même peu dispo à les écouter... Comment donc faire pour intéress ce bon évêque?... Sans doute plus d'une prière mei tale fut adressée en ce moment à l'Esprit-Saint. Un des sœurs de la Providence murmura à l'oreille d sœur Marie de la Conception : « Si vous pouvie raconter la fondation de Strasbourg! »

Il faut du courage pour parler à un sourd volon taire ; la sœur Marie de la Conception en a, elle pos sède en outre le charme de la narration et surtou cette éloquence naturelle dont jouit tout avocat des bonnes causes : elle ne pouvait manquer de captiver un cœur plus dur encore que celui de cet excellent Mgr de Vincennes. Sans en être autrement priée, elle prend la parole : « Monseigneur, dit-elle, le 6 janvier 1856, nous arrivions à Srtasbourg, mandées par les membres de la société de Saint-Vincent de Paul; nous avions aussi pour nous l'approbation de l'évêque et du clergé; mais aucune ressource pécuniaire ne nous était assurée. A la première conférence, où fut débattu le plan de notre futur établissement, j'exposai mon intention de louer un local spacieux pour loger les vieillards. Le prix en était très élevé. Ces messieurs voyant cela et ne trouvant pas les ressources en rapport avec cette dépense, prirent leurs chapeaux, levèrent la séance et s'en allèrent tous... non, un seul resta avec moi. Quand je me vis ainsi abandonnée,

je dis à ce courageux associé : « Mais, monsieur,
« vous croyez donc que je suis venue faire une fondation dans cette grande ville sans argent? J'ai de « l'argent, monsieur. — Oh! ma bonne Mère, reprit-« il, que le bon Dieu soit béni! J'espérais bien que « vous étiez trop prudente et trop sage pour vous « engager dans une telle entreprise sans avoir les « moyens nécessaires à la réussite. — Oui, monsieur. « Venez avec moi dans la pièce voisine, vous allez « voir mes ressources. » Quand nous sommes entrés dans cette chambre, je me rends à une petite table sur laquelle reposait une statue de notre bonne mère la Vierge Marie, et, soulevant cette statue, je montrai aux yeux étonnés de mon charitable protecteur une petite pièce de dix sous... « Voilà, monsieur, « lui dis-je, mes auxiliaires. Êtes-vous chrétien? « Avez-vous la foi? Croyez-vous qu'il soit difficile à « la Mère de Dieu de faire réussir l'œuvre de son « divin Fils avec cela?... — Non, ma sœur, me répond-« il tombant à genoux, non, je n'avais pas la foi, « mais je l'ai maintenant; » et, prenant à la hâte son chapeau, il court après ses compagnons et leur raconte d'une façon si touchante ce qu'il avait vu et entendu, que tous d'un commun accord décidèrent la location de la maison. Et un an après, ajouta la Mère Marie de la Conception, lorsque je repassai à Strasbourg, quarante vieillards étaient abrités dans ce logement; ils y avaient des lits complets, et le loyer était payé pour une année à l'avance. Oui,

Monseigneur, continua la bonne Mère, voilà vraim
tout ce qu'il nous faut pour nos fondations : le c
sentement de l'évêque et la pièce de cinquante c
times. — Oh ! si c'est tout, dit enfin Mgr de Sai
Palais, qui peu à peu s'était intéressé au récit et da
les yeux duquel brillaient des larmes, si c'est to
c'est déjà fait ! »

Les Petites Sœurs des Pauvres, ayant gagné le
cause, se rendirent à Indianapolis, où elles agire
envers la Providence avec grande discrétion. Elles
procurèrent une toute petite maison. Le curé le
donna un fourneau-poêle auquel il manquait un pi
et quelques instruments de cuisine... La supérieu
des sœurs de la Providence, sœur Anne-Cécile, al
leur souhaiter la bienvenue, suivie de ses pensio
naires ayant chacune à la main une bougie allumée
on leur chanta un cantique et les bougies leur resté
rent. Le souper leur fut apporté, ainsi que de l
paille pour remplir leurs paillasses... Le ménage s
monta peu à peu et lorsque la Mère Marie de la Con
ception reparut à Indianapolis, ce fut pour visiter u
terrain acheté primitivement pour un hôpital par le
sœurs de la Providence, mais qu'elles étaient bie
désireuses de revendre. Les Petites Sœurs le payè
rent cent soixante-quinze mille francs. L'année der
nière, elles y ont fait construire une belle maison, o
un grand nombre de vieillards sont nourris, soignés
abrités.

Les sœurs de Sainte-Marie-des-Bois ne pouvaient

rester étrangères à ces fondations de leurs compatriotes françaises, elles les aidaient de tout leur pouvoir... Elles avaient eu l'aimable attention de leur élever une jeune vache; on y joignit le veau, sans oublier le petit ânon. Elles n'ont pas mis cela dans la notice ci-dessus qu'elles m'ont envoyée; elles la terminent en disant que si les Petites Sœurs des Pauvres les appellent leur Providence, elles ne craignent pas de leur appliquer à plus juste titre ce doux nom, à cause de tout le bien qu'elles opèrent dans leur cher district de l'Indiana (1).

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, une belle existence s'est éteinte aux États-Unis. Voici ce que relate le *Times*. Nos lecteurs seront contents de lire l'appréciation des Américains sur l'œuvre dont nous les entretenons.

« Hier matin est morte à Germantown, à la maison des Petites Sœurs des Pauvres, rue Walunt, après une courte maladie, une femme remarquable.

« La mère Théodore-Mary, fondatrice de la maison des Petites Sœurs des Pauvres dans cette ville, vint de France à Philadelphie en 1869, avec dix centimes seulement dans sa poche, mais avec une grande richesse de charitables intentions et de nobles résolutions. Elle loua aussitôt trois appartements dans la quinzième rue au-dessous de l'avenue de Colombie. Depuis lors, l'œuvre s'est accrue et est devenue cette grande et vaste maison des Petites Sœurs des Pauvres de la rue n° 8 et de la rue Jefferson. Le premier refuge fondé dans cette ville est à présent un établissement qui contient deux cent soixante pauvres des deux sexes.

« Tant qu'elle resta dans la quinzième rue, dans la première période de la fondation, la Mère Mary eut à lutter contre beaucoup de difficultés; la charité était une chose nouvelle pour cette cité, et le peuple la regardait froidement. A un certain moment, la situation était telle, que le shérif fut sur le point de faire tout vendre *pour payer le loyer*; mais un certain nombre de bons

J'hésitais à poursuivre le chapitre des fondations, lorsque la Petite Sœur Pauline est venue de ta part, pour me voir. Merci! Malgré sa naïveté, j'ai reçu avec joie sa visite. Je suppose qu'elle a ruminé tes paroles de Béziers à Saint-Servan pour me les rapporter textuellement : « Ma bonne dame, le bon monsieur l'ingénieur m'a dit : « *Ma Petite Sœur*, vous « direz s'il vous plaît à ma *sœur* de m'en mettre bien « long sur nos *Petites Sœurs*, de ne pas regarder à la « dépense du papier et des timbres, d'en envoyer un « kilo; qu'il le prend à son compte et ne vous payera « pas en monnaie de singe... » Eh bien, j'accepte, car j'ai besoin d'argent pour mes Bas-Bretons. Fais une grimace de singe si tu veux, mais ce sera ainsi : je

Samaritains, dans la personne de quelques *gentlemen* charitables, vinrent au secours des sœurs et formèrent le projet de réunir les fonds nécessaires au moyen d'un concert à l'Académie de musique. Ce projet, imaginé par M. Dooner, réussit au delà de toute espérance; la vente des billets produisit 9,300 livres sterling (232,500 francs). De plus, les journaux de la ville, par leurs comptes rendus du concert, contribuèrent à faire connaître au peuple l'œuvre des Petites Sœurs; beaucoup d'aumônes vinrent bientôt de sources inattendues. Plusieurs legs furent faits à la maison; le plus considérable était de 18,000 livres; il fut laissé par un vieux monsieur nommé Cody, qui est mort il y a un ou deux ans. Par ces moyens, la maison a pu s'accroître, et elle contient aujourd'hui près de trois cents pauvres, qui sans cela seraient sans abri. Le trait le plus excellent de cette charité, c'est qu'elle ne se préoccupe pas de la confession religieuse de chacun. Les vieillards et les malheureux, sans distinction de croyance ou de nationalité, sont reçus et soignés sans autre recommandation que *leur* malheur et leur pauvreté. » (Note de l'éditeur.)

prends note de mes frais. Du reste, ce serait une ingratitude de passer sous silence la fondation de Tours, car elle est due en grande partie à l'instigation d'une de nos pieuses cousines et tu aimeras à faire un pas en arrière, à sonder tes jeunes années et te remémorant tes souvenirs d'enfance, à faire revivre et passer sous tes yeux deux saints personnages, très différents de caractère, de nature et d'humeur, qui se rencontraient admirablement néanmoins sur le point capital : la vertu et le zèle du salut des âmes. Je vais mettre immédiatement les points sur les *i*, ou, pour parler moins vulgairement, te nommer ces personnes : Mademoiselle Henriette Chicoisneau de la Valette, et M. Léon Papin Dupont. On ne peut les séparer dans ce grand ouvrage de l'établissement des Petites Sœurs des Pauvres à Tours ; mais l'un nous apparaît avec sa noble et imposante figure, la gravité de son maintien et le recueillement profond d'une âme pleine de Dieu ; l'autre toute imprégnée du suave parfum de la modestie, fuyant les regards, ensevelie dans l'ombre comme une humble violette, cherchant l'oubli et ne se montrant que si le Seigneur, enlevant le doux ombrage qui la voile, l'expose pour sa gloire à la vue des hommes.

La mort a frappé ces deux visages, nous pouvons donc, sans scrupule, parler des vertus de ces deux amis de Dieu, nous ne craindrons plus de faire rougir la pudique vierge et de mécontenter l'austère magistrat.

Je suis heureuse de les trouver sous ma plume et de constater que plusieurs faits de leur vie se rattachent à l'histoire dont je t'entretiens. Ce fut notre vénérée sœur Irma (1), qui nous mit en relations avec le saint homme de Tours. Durant cette nuit passée en diligence, où elle s'était trouvée près de lui comme à la porte du paradis, elle lui avait parlé de notre famille avec cet amour filial qui remplissait son cœur, et elle n'avait pas oublié non plus de lui indiquer le petit sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette. Comme M. Dupont composait alors son ouvrage sur les pèlerinages dédiés à Marie, il vint à Saint-Servan visiter cette chapelle, « prendre des bains de foi, disait-il gaiement, et faire prendre des bains de mer à sa fille Henriette ».

Te souviens-tu de cette famille? Je la vois comme si leur présence datait d'hier : la mère de M. Dupont, l'aïeule d'Henriette, vénérable et aimable dame, la jeune fille, intelligente, gracieuse, bonne, chez laquelle on admirait la richesse de précocité du sang créole, et si pure, si innocente, qu'elle fut prête pour le paradis dès l'âge de quinze ans. N'oublions pas la vieille mulâtresse, pleine de dévouement pour ses maîtres et parlant un français impossible.

Mais arrêtons-nous un peu sur le plus intéressant personnage. Tu n'as pu oublier la taille majestueuse de M. Dupont, sa figure si imposante, si sympathique,

1) Voir *la Femme Apôtre* ou *Vie et Lettres d'Irma le Fer de la Motte.* (Librairie Lecoffre, à Paris.)

ses grands yeux bleus si profonds. Il semblait étranger aux choses qui occupent et passionnent le plus les hommes, il fréquentait uniquement les maisons où il pouvait parler de Dieu à son aise. Sa conversation nous étonnait et nous captivait, nous autres enfants : les pieuses anecdotes, les récits de miracles, les nouvelles religieuses de toutes sortes en formaient la trame et la chaîne. S'il survenait dans le salon des personnes étrangères qui donnaient un autre tour à l'entretien, il s'éclipsait doucement ou gardait un profond silence, « car, disait-il, il faut parler de Dieu ou se taire ; comment peut-on s'amuser lorsqu'on ne s'occupe pas de Dieu, et pourquoi les chrétiens ne parleraient-ils pas ensemble de Jésus, qui souffre étrangement du silence gardé sur lui dans les conversations de ceux qui se disent ses amis ? »

Henriette Dupont, avec le port et la taille d'une femme, avait toute la gaieté, l'activité de l'enfant ; d'un naturel extrêmement ardent, elle s'amusait volontiers ; envisageant le monde avec une sorte de curiosité naïve, elle ne croyait pas qu'il pût s'y rencontrer de dangers ; elle y prenait ses ébats et se trouvait là aussi à l'aise que son père dans ses oraisons. Celui-ci, la voyant sourire à toutes les aspirations de la vie et du monde, s'alarmait de ce naturel tout à la fois plein de confiance et plein d'abandon.

Chez mon père, dans notre nombreuse famille, Henriette rencontrait de la jeunesse, des plaisirs innocents. *Nos parents* désiraient voir leurs enfants

s'amuser sous leurs yeux et croyaient bien agir en leur procurant à leur domicile même les plaisirs nécessaires à leur âge. Henriette se livrait avec simplicité à nos jeux. Souvent nous faisions des parties de cartes, d'autrefois nous organisions des charades. La maison se trouvait alors un peu bouleversée, et nos rires étaient plus bruyants... Mais qui de nous ne se souvient de la gravité et de l'air imposant de M. Papin Dupont lorsqu'il arrivait à l'improviste pour chercher sa fille et qu'il la rencontrait méconnaissable et couverte des oripeaux nécessaires à son rôle? Il passait alors dans le vestibule sans nous accorder un sourire ni une parole et se rendait au salon pour causer avec notre père et se dédommager avec lui par une recrudescence de pieux entretiens. Nous autres alors, d'un commun accord, mais non sans pousser de profonds soupirs, nous enlevions nos costumes, car nous n'aurions jamais eu le courage, ou la hardiesse pour mieux dire, de jouer devant un si saint personnage; nous entrions l'un après l'autre furtivement, dans le salon, nous cachant derrière notre bon père; chacun et chacune se pourvoyait d'une chaise ou d'un fauteuil, et peu à peu le cercle se formait, s'agrandissait. M. Dupont n'avait pas interrompu sa pieuse conversation, mais il était joyeux que son auditoire se fût accru, car il racontait les merveilles de la sainte *Face*, les miracles qu'elle opérait. Avec une rare modestie, il tenait cachées autant que possible les mains par lesquelles s'opéraient ces prodiges. Un grand

ence régnait alors parmi toute la jeunesse, elle ne ssait entendre ni un mot ni un rire, et ne se perettait pas un geste. Un saint parlait! Nous reteons notre souffle et celui de la grâce passait dans)s jeunes cœurs. M. Dupont possédait un attrait résistible ; sa belle figure, sa modestie, sa foi, son oquence nous tenaient sous le charme. C'était un omme convaincu, heureux de publier les merveilles e Dieu et n'admettant pas qu'un esprit incrédule ût se trouver dans son auditoire. Quand il arrivait la fin d'un récit émouvant ou d'une guérison opérée ar la sainte Face et que ce mot plusieurs fois répété : Miracle, miracle! retentissait sur ses lèvres, nos visages s'épanouissaient et nous nous mettions à l'unisson de sa reconnaissance.

Il est certain que nos cœurs se dilataient et que dans ce moment nous ne pensions plus à l'interruption de nos jeux. Les heures s'écoulaient et nous nous retirions touchés et charmés, et je puis certifier que, i toutes les histoires du saint homme de Tours ne e sont pas complètement gravées dans la mémoire u jeune auditoire, il s'est du moins senti porté au ien par le bon exemple de cet homme de foi et 'années en années s'est mieux rendu compte de l'inuence qu'exerce la sainteté et comment elle dépose ans les âmes attentives une bonne odeur qui ne 'évapore pas avec le temps.

Notre bon père nous racontait, depuis, bien des raits ce *saint homme*, et comment il avait souffleté

le conducteur de la diligence de Saint-Malo à Rennes qui avait la détestable habitude de blasphémer. Il paraît que celui-ci arrêta la diligence et demanda pourquoi un pareil outrage. — « Vous venez d'outrager mon père, répond le courageux M. Dupont. — Votre père ! s'écrie l'autre aussi surpris de cette parole que du soufflet. — Oui, reprend M. Dupont, mon père et le vôtre. Dieu n'est-il pas notre père ? » Et avec la vivacité de sa foi et son éloquence naturelle, il lui fit comprendre combien il est indigne à un chrétien de blasphémer le nom du Dieu trois fois saint. A la fin du voyage, ils étaient devenus amis : M. Dupont lui mit une pièce de cinq francs dans la main et l'engagea à venir le voir à Tours. Le pauvre homme assurait que la correction reçue et les explications qui s'en suivirent l'avaient entièrement corrigé.

M. Dupont crevait d'un coup de pied les tableaux indécents étalés à la porte des magasins. N'osant pas toujours souffleter les conducteurs d'omnibus, il les payait tant par lieue pour les empêcher de jurer. — Combien de blasphèmes a-t-il empêchés ainsi !

Tu dois te souvenir de M. Dupont et de sa fille Henriette. Il fut admirable à la mort de celle-ci, « on dit que sa vertu s'éleva à un degré d'héroïsme tellement surhumain que tous ceux qui l'approchèrent alors en ont gardé une impression ineffaçable. »

Plusieurs années après cette mort, il disait à un de ses amis en regardant le ciel : « Savez-vous la jolie pensée qui m'est venue au sujet d'Henriette : le jour

de notre mort, c'est le jour de notre naissance; le tombeau, c'est le berceau des premiers jours de notre éternité. Or il y a six ans que ma fille est morte, donc ma petite fille a six ans de plus que moi; elle sera mon aînée au paradis, et, si je vis encore quelques années, ce sera elle qui deviendra ma mère et moi je serai comme un enfant ne sachant rien... »

Henriette de la Valette, habitante de Tours, venait également l'été prendre les bains de mer dans notre ville. La vue des Petites Sœurs, leur établissement à son début, ce qu'elle entendit raconter, lui donna l'idée d'en doter sa ville natale. Mais, comme je te l'ai dit, c'était une femme timide; elle avait peu de fortune, beaucoup de modestie et ne se croyait pas capable de mener la chose à bonne fin... Malgré tout, pressée par la charité, elle se promit et promit à Dieu de procurer aux pauvres de Tours, dont elle avait vu de près les immenses besoins, les bienfaits accordés à ceux de Saint-Servan.

Elle consulta sur ce projet M. Dupont, qui ne pouvait que l'encourager, et tous deux s'enquirent des conditions qui permettraient à quelques sœurs de venir de la Bretagne en Touraine travailler au salut des âmes et au soulagement des mille misères qui sont le partage des vieillards. L'exiguïté de ces conditions les rendait incroyables; on traitait volontiers de fables les merveilles que notre sainte cousine aimait à raconter de Saint-Servan. Les circonstances particulières, trop longues à t'énumérer, paraissaient peu

favorables à une fondation. Néanmoins, le maire de Tours, qui connaissait personnellement M. Dupont et mademoiselle de la Valette, donna ou laissa tomber son autorisation. Mgr Morlot avait à assumer une plus sérieuse responsabilité : une mauvaise récolte, une disette réelle, espèce de famine, avaient réduit à la pénurie la plupart des œuvres de charité de la ville. Celle dont on lui parlait s'annonçait dans des conditions si précaires, qu'il ne savait comment y prendre confiance; d'un autre côté, il n'eût pas voulu rebuter une bonne œuvre. Il ne repoussa donc pas en principe la proposition, il l'accepta... si des conditions de réalisation pouvaient se présenter...

On accueillit avec joie cet assentiment et on l'interpréta selon les désirs secrets du cœur. On écrivit aux Petites Sœurs. Elles se mirent en route incontinent. Il ne leur restait aucun argent en arrivant à Tours. C'étaient trois petites filles qui n'étaient jamais sorties de leur Bretagne. Débarquées au milieu de la nuit, elles demandèrent qu'on les conduisît chez M. Dupont. Elles avaient à peine fait quelques pas dans la rue, qu'elles rencontrèrent l'homme de Dieu, il venait avec empressement au-devant d'elles. Il les emmena dans sa maison et commença par les défrayer de tout. Il s'était déjà inquiété de leur trouver un logement.

Le lendemain, notre bonne cousine se chargea d'avertir l'archevêque de leur arrivée. Le bon prélat fut plus que surpris de la façon dont on avait interprété

ses précédentes paroles. Il y avait eu malentendu.

On ne peut nier que Mgr Morlot n'eût de fortes et sérieuses raisons de garder la réserve. Aujourd'hui on juge de l'œuvre des Petites Sœurs des Pauvres par les résultats qu'elle donne ; mais, au premier aspect, elle pouvait bien passer pour téméraire aux yeux même de gens peu timides.

Henriette de la Valette, troublée, désolée, déclara que, puisqu'elle s'était trompée sur les sentiments de l'archevêque, elle croyait bien faire pour le présent de renvoyer les sœurs en Bretagne, car elles n'avaient pas plus qu'elle le désir de rien entreprendre sans l'agrément de la première autorité ecclésiastique.

En disant cela, en toute simplicité et droiture, elle se levait pour prendre congé du prélat. Dans sa naïveté, elle ne voyait pas que c'était mettre l'archevêque au pied du mur. Il recula quand il vit quelles conséquences pouvaient entraîner son mécontentement et sa prudence. La chose était sinon faite, du moins engagée, pour ainsi dire. Le bon et pieux évêque se résigna à laisser l'essayer. Il consentit à recevoir les sœurs et chargea un des curés de la ville de veiller tout particulièrement sur l'entreprise. Inutile d'ajouter que ce saint prélat fut rapidement édifié et qu'il adopta avec joie la nouvelle œuvre qui lui avait causé tant de perplexités. Notre cousine se trouva ainsi récompensée de sa pieuse intrépidité, et se dévoua pour les Petites Sœurs...

M. Aubineau nous raconte (1) que le bon M. Dupont resta toute sa vie le protecteur, le père et l'ami des Petites Sœurs, dont l'établissement prit des proportions considérables. « Il leur distribuait généreusement tous les fruits et légumes de son jardin, s'occupant même d'expériences de cultures potagères, dont il les faisait profiter, arrosant ses carrés de légumes avec de l'eau ferrugineuse puisée dans ses réservoirs, et ce régime convenait admirablement surtout aux haricots, dont la beauté et la bonté devenaient célèbres. Au besoin, la médaille de saint Benoît (ce saint, ami particulier de M. Dupont) s'employait avec succès et débarrassait le jardin des hôtes nuisibles ou des arbres, voisins incommodes, qui empêchaient la fertilité de ce jardin. M. Dupont voyait l'intervention de la Providence dans les résultats les plus simples ou les plus singuliers qui pouvaient complaire à ses humbles serviteurs. Manifestée, naturellement ou surnaturellement, il est certain qu'elle s'étendait sur toute sa vie, et cette conviction remplissait le cœur du saint homme d'une joie sans alliage. »

M. Dupont disait encore, et avec raison, que les païens et les mécréants avaient seuls le droit de s'ennuyer et de se désoler sur la terre; et, à ce propos, je veux te citer une petite anecdote que j'ai de bonnes raisons de croire inédite.

Lorsque le choléra se déclara à Tours et tomba

(1) Voir le livre intitulé : *Le Saint homme de Tours* (Palmé, éditeur, à Paris).

me une violente trombe sur le pénitencier de
ɘ ville, un ami de M. Dupont, membre très zélé
a société de Saint-Vincent de Paul, homme des
honorables et qui s'est fait un nom célèbre dans
onne presse, se trouva à la hauteur du péril et se
a avec un cœur de héros chrétien au secours des
heureux prisonniers. Il tomba gravement malade
suite de ses fatigues incessantes, mais guérit. —
ı le gardait pour le combat qu'il soutient encore
ourd'hui. Il tient haut son drapeau et ne change
de couleur... je me trompe, il est devenu un peu
s blanc. C'est le fait des années, diront quelques-
... Il y en a qui mettent du vermillon... passons.
s'employa près du ministre, on fit valoir, à l'insu
héros, les services qu'il avait rendus à l'humanité
e dévouement qu'il venait de montrer à la souf-
ıce : et M. X... fut nommé chevalier de la Légion
onneur.

Grand émoi parmi ces gens qui ne sont peut-être
des païens, ni des mécréants, mais qui ont le
oit de se désoler lorsque la Providence envoie une
eur à leurs adversaires, puisqu'ils en ignorent la
ie cause.

Or, l'un de ces radicaux marchait tout attristé par
ville et répétait entre ses dents : « X... est décoré,
n'a rien fait pour cela. Quand je pense à cet homme,
out mon sang se retourne »... Fût-ce l'effet de ce *re-*
irement qui le porta à arrêter M. Dupont et à lui
ire : « Avez-vous lu le *Moniteur*, savez-vous la nou-

velle? X... est décoré... Qu'a-t-il fait pour cela M. Dupont redresse alors sa haute taille et avec un ces sourires pleins de grâce et de finesse qui n'app tenaient qu'à lui, il répond : « Vous pouvez être p faitement sûr, mon cher monsieur, qu'il n'a rien : pour cela; » et mis de belle humeur par le sens q a donné au refrain du radical, se frottant les mains se dilatant sous le soleil du bon Dieu, il va chercl le favorisé, que sa modestie retenait dans l'ombre, lui raconte la petite mésaventure du pauvre homm Vraiment, messieurs de la majorité, il faut b qu'il y ait des jours heureux pour la minorité. La sez-lui au moins la joie de la conscience et du dev accompli, et permettez-lui de sourire de vos surpri lorsqu'elle est récompensée une fois, par-ci par- sur cette terre où la justice n'est pas toujours pour bon droit.

M. Dupont et notre bonne cousine Henriette eur la consolation de voir l'établissement des Peti Sœurs à Tours prospérer, et, en 1848, un local pl vaste et plus convenable remplaça l'abri proviso des vieillards. Mademoiselle de la Valette leur con nua ses secours, ses visites, ses prières; mais, fid au rôle modeste qui convenait à son caractère, e s'efface de plus en plus et la personne de M. Dup reste seule en évidence jusqu'à la fin de sa long carrière. La joie de celui-ci se manifeste plus d'u fois au dehors à la vue de l'accroissement de l'Œuv *Un* jour, ne la pouvant plus contenir, il arrête bru

quement un vicaire de la cathédrale, et levant les bras vers le ciel :

« Le croiriez-vous, s'écrie-t-il, les riches et les grands seigneurs, pour avoir des serviteurs, offrent de gros gages et sont mal servis, et aujourd'hui voici que les pouilleux, les galeux, les va-nu-pieds sont servis comme on sert Dieu lui-même, et par qui ? Devinez donc. Par des sœurs, par des amies de Dieu... par des Petites Sœurs des Pauvres !

Lors du changement de domicile des vieillards, M. Dupont travailla comme un mercenaire, et bien que ce fût jour de jeûne, il fallut l'avertir que l'heure du dîner était sonnée... Lorsque la maison fut en ordre, on s'aperçut que plusieurs ustensiles nécessaires manquaient. M. Dupont les fournit alors de sa bourse, ainsi que quantité d'autres objets.

Il donna aussi à cet établissement une partie de la dot de sa fille, lorsqu'il eut la douleur de la perdre.

Que de bontés il a eues pour cette maison ! A certains jours, les larges poches de sa redingote regorgeaient de gâteaux, de bonbons pour les bons vieux des Petites Sœurs. Il avait à leur endroit des tendresses que la charité seule inspire. Le jour de la clôture des retraites, il leur apportait quelques bouteilles de son vieux rhum de la Martinique et les servait lui-même.

Une fois qu'il les assistait, en compagnie du prédicateur de la retraite, il remarque un pauvre aveugle nouvellement arrivé dans la maison, lequel livré à

des pensées de désespoir, avait parlé plusieurs f de se suicider. A présent, il est en paix avec Di la retraite a changé son âme, il a pris part au b quet eucharistique; il est si heureux, que, même a au repas de fête, il entretient conversation a Notre-Seigneur Jésus-Christ : « C'est donc vrai, m Dieu, c'est donc bien vrai que vous vous êtes don tout entier à moi ce matin. » M. Dupont l'entend s'approche, il triomphe, il s'extasie. Il ne sait comm remercier Dieu des merveilles que la grâce a opér dans ce cœur autrefois rebelle et débordant aujo d'hui des joies de l'amour et de la reconnaissan

M. Dupont disait jadis de ses écoliers en lecture en écriture assemblant des syllabes ou formant d jambages : « Ils marchent, ils marchent, ils parvie dront. » Devant cet aveugle éclairé par la lumiè eucharistique, il peut s'écrier à bon droit : « Il voit, voit, il parviendra, » et, levant, comme il en avait coutume, ses deux bras vers le ciel, indiquer l'e droit qu'il lui assigne.

M. Dupont, toujours fidèle à ses œuvres, trou chez les Petites Sœurs une reconnaissance égale à s bienfaits; elles n'ont pas oublié ses bontés et lui po tent une vénération semblable à celle que l'on pour un saint (1).

(1) L'auteur tient à remercier ici l'honorable abbé Janvier q lui fournit ces détails dans sa Vie si intéressante de M. Dupc (*Tours. Oratoire de la Sainte-Face.* Paris, Larcher, librair (*Note de l'éditeur.*)

Et à propos de ces généreux bienfaiteurs, il me revient à la mémoire deux strophes de Coppée sur l'aumône que je te transcris ici :

Donnez! sans espoir qu'on vous rende,
Donnez! sans savoir qui reçoit.
Le plus noble geste qui soit,
C'est d'ouvrir la main toute grande.

Donnez! L'homme est presque divin
Qui, n'ayant dit non à personne,
A froid quand le pauvre frissonne
Et défaille quand il a faim!

DIX-NEUVIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE

Béziers, . . . 1877.

J'aurais aimé, ma bonne Marie-Clémence, que tu m'eusses envoyé un volume encore plus gros que ton dernier. Je ne demande pourtant pas l'histoire complète de toutes les nombreuses fondations, que Dieu bénit visiblement, et qui, je le vois, réussissent à merveille et ne font pas *un pont de croix* au R. P. Le Pailleur pour aller au ciel ; mais tu es trop laconique et même muette au sujet de plusieurs de ces fondations qui nous intéressent spécialement, soit comme catholiques, soit comme voisins.

Voici la Belgique, qui la première entre toutes les contrées étrangères a réclamé la participation aux bienfaits de l'institut des Petites Sœurs, eh bien, tu n'en dis pas un mot. Il faut donc que je t'en parle: *c'est quelquefois l'ignorance qui clôt le bec de la plume...*

Les Petites Sœurs arrivant dans la grande ville de *Liège*, où tant d'ouvriers sont réduits sur leurs vieux

ırs à l'indigence, se mirent en quête d'une maison. ı grand nombre sont visitées, y compris la Char-ıuse, si propre à devenir un asile pour les vieillards. ı bonne Mère assistante s'en allait disant à chaque s : « C'est la Chartreuse qui nous convient. » Elle ise une niche dans une allée de tilleuls : « O int Joseph, dit-elle, si vous nous donnez la Char-euse, je vous ferai ériger là une belle statue. » Or, la hartreuse venait d'être achetée par un riche habi-ınt de la ville, lequel tenait extrêmement à son ac-uisition. Mais que n'obtiennent pas du Ciel l'esprit e foi et le grand Protecteur, saint Joseph ! Des amis isitent le nouvel acquéreur ; il apprécie le but chari-able de l'institution et rétrocède avec la plus grande énérosité l'acquisition qu'il vient de faire. Trois ours après, les pauvres y étaient installés. Le bon loyen de Saint-Nicolas avait tout fait préparer pour es recevoir. L'évêque vint apporter aux Petites Sœurs des paroles de bénédiction et d'encourage-nent. En les quittant, il leur offrit la Vie de Saint-lean de Dieu, l'ami des infirmes : « Il y a, dit Sa Grandeur, une petite image à votre intention. » C'é-ait un billet de 500 francs.

« C'est pitié, disait un jour un brave homme, de oir les Petites Sœurs Quêteuses gravir la montagne vec leur charge journalière ; je tiens les quatre pattes 'un âne à leur disposition. — Eh bien ! repartit un cond, j'y ajoute les deux roues d'une voiture. » Et 'quipage fut ainsi fourni.

Grâce à tous les dons en nature et en espèces q reçurent les Petites Sœurs, elles purent augmenter nombre des vieillards. Cent quatre-vingts vieillards sont nourris, logés, et la générosité des Liégeois 1 s'est pas démentie un instant.

Et pour l'Espagne ! Je recevais ce matin une lettr de cet excellent Père Terronès, actuellement chape lain à Huesca (Aragon). Il s'est empressé, m'écrit-il d'aller visiter nos Petites Sœurs. Je transcris :

« Elles ont été enchantées d'échanger avec mc quelques mots de français. On les chérit et leurs pau vres s'en ressentent. L'autre jour, je retournai les voi parce que la supérieure a été un peu malade. J'en tends chanter et toucher de la *panderita,* je croyai qu'on dansait : c'étaient les pauvres vieilles qui fes toyaient la fête de la Mère supérieure ; elles improvi saient des chansons comme de vieux poètes et les débitaient ensuite avec entrain. Je fus visiter la cui sine et vis leur magnifique fourneau chargé de vian des, et, en dehors, de grandes casseroles faisant cuire des rôtis et des fricandeaux. Le tout exhalait une odeur si exquise, que je dis à la supérieure que pour peu je m'inviterais à dîner avec ses pauvres. Elle me répondit qu'ayant su en ville que c'était sa fête on avait envoyé à l'asile les mets les plus divers, et j'ai vu des dames qui restaient là pour regarder comme tout se gouvernait et pour servir. Les sœurs sont huit et ont soixante-dix vieillards. — Rien ne manque, la maison est assez bien et tout y brille de

propreté. Le visage souriant des sœurs fait deviner de quelle allégresse leur cœur est rempli en servant Jésus dans leurs pauvres. »

Heureux ceux qui aiment les préférés du Seigneur! leur jugement sera doux. J'avoue que dans ma jeunesse je ne comprenais pas bien ce grand précepte, de la charité et de l'aumône. Une de nos sœurs aînées, Pépa, si bonne pour tous, s'arrêtait à chaque coin de rue à causer avec les pauvres et me faisait perdre tout mon temps, croyais-je. Elle me dit un jour : « Tu ne peux te figurer les grâces attachées à l'aumône soit spirituelle, soit temporelle, crois-en mon expérience, essaye et tu verras. » — J'ai essayé et j'ai compris.

Nous sommes chaque jour comblés des bienfaits du Seigneur n'est-il pas juste que, dans notre impuissance à lui rendre quelque chose, nous donnions à ceux qui le représentent, puisqu'il a dit : « Ce que vous ferez au moindre de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même? » Bossuet, l'inimitable Bossuet écrit dans ses *Élévations sur les mystères :* « Comment pouvons-nous aimer Dieu? — En achetant son amour. Et comment acheter son amour ? — En servant notre prochain, en lui faisant du bien. »

Elle a compris cela, cette pieuse Jeanne Jugan, ses compagnes également. Elles voient Jésus dans leurs vieillards. Qu'importe qu'ils soient vieux, ridés, couverts de plaies peut-être? Leur sollicitude n'en est *que plus éveillée. Ces* douces vierges, d'autres Véro-

nique, courageuses comme cette sainte femme dont l'Évangile fait l'éloge, sèchent les larmes, essuient les pleurs, enlèvent la boue et la poussière... Si leurs mains tremblent de respect, elles n'ont ni fausse pudeur, ni crainte de la mort... Chacun de leurs voiles a touché le visage du pauvre, et le visage de Jésus s'y est gravé dès maintenant et pour l'éternité. — *Amen !* me réponds-tu.

Pour te distraire je vais te conter combien jadis j'ai fâché une pauvre femme sans en avoir l'intention. C'était au début de ma carrière... Nommé dans la Mayenne et fraîchement débarqué dans le trou de B., je vois un matin une jeune femme se présenter à mon bureau... Mais d'abord, il faut que tu saches que dans la Mayenne le peuple appelle les enfants des *cagnots*. Je l'ignorais complètement. Cette femme m'expose sa misère : « Monsieur l'ingénieur, je n'ai pas de pain, pas de bois, mon mari est malade... j'ai cinq cagnots... » Elle recommence une seconde fois : « Monsieur l'ingénieur, je n'ai pas de fagots, pas de pain, j'ai cinq cagnots... » J'étais perdu dans des calculs, dans des plans et un travail compliqué, et, tout distrait, je lui dis (cinq *agneaux* me semblant une richesse) : « Faut en tuer un et le manger. » — Elle me tourne brusquement le dos et disparaît. Je fus contrarié de sa disparition, car j'avais l'intention de lui donner quelque chose.

Je soupçonnai vaguement mon méfait, j'en eus bientôt la certitude. Cette femme alla se plaindre à mon

hôtesse de la dureté du nouvel ingénieur. Celle-ci lui expliqua la méprise, mais en vain. La jeune femme lui répéta, en la quittant, que pour longtemps elle aurait de la rancune et un *velin* sur le cœur à l'égard du grand monsieur du bureau de la forêt.

Ce n'est pas toi, ma bonne Marie-Clémence, qui pourrais avoir jamais un *velin* sur le cœur à mon endroit! Pour prévenir pareil malheur, je mets ci-joint un mandat sur la poste pour tes pauvres gens, dont tu ne me parles plus.

Merci tout spécialement pour le récit de la fondation d'Indianopolis. Je suis certain que nos sœurs d'ici en ignorent les détails; elles ne les sauront qu'après la promesse d'un chapelet pieusement récité pour moi; mais tu le mériterais encore plus que ton serviteur.

A propos, si tu veux un âne à bon marché pour les Petites Sœurs de Saint-Servan ou d'un autre endroit, je puis t'en procurer un; il fait la désolation d'un pauvre cordonnier, Baptiste L'Écureuil. Ce brave homme est allé l'autre jour chez mon ami le receveur des domaines : Monsieur l'État, dit-il en entrant dans ses bureaux, je vous amène votre âne. — Mon âne? — Oui, *m'sieu*, votre âne. — L'État, mon bon ami, n'a pas d'ânes *à quatre pattes*. — Si, m'sieu, il en a, puisqu'il est à votre grand portail, que je le sens sur mes talons et que je le porte sur mon dos. *Queue* voix! *L'entend-ou?* Il me fait perdre mes pratiques, *c'est pis qu*'une locataire maîtresse de piano.

Héloïse (c'est sa femme) dit qu'il sera cause que nous mangerons notre *saint-crépin* et qu'il nous mettra avec lui sur la paille, qu'elle m'a envoyé au commissaire, au notaire, au curateur, aux trois gardes-ville, au greffier M. Vat-et-vient, et de nouveau à M. Letortu, juge de paix, qui m'avait confié les scellés, enfin à tous les tuteurs de l'âne. »

Tu sauras, car mon histoire est très authentique, que L'Écureuil avait été constitué gardien des scellés d'un nommé Blancminet, charbonnier, emporté par Caron dans des lieux ténébreux d'où il n'est jamais revenu. Or un gardien est payé deux francs par jour pour les douze premiers jours et quatre-vingts centimes pour les autres jours, en vertu de l'article 26 de la loi du 16 février 1807. Grande joie pour L'Écureuil, qui se promettait de faire durer le plaisir. Hélas ! nul parmi les gens de loi n'avait songé à l'âne du défunt, qui par des cris désespérés réveilla les voisins et surtout L'Écureuil, commis à sa tutelle... Il se plaignit dans un langage *anti-patti-que.*

L'âne ne vaut pas grand' chose, mais il peut néanmoins rendre encore des services à l'asile. Il est gris, la couleur modeste que tu me vantes ; il a les oreilles bien doublées et *en relevant*, comme dans la chanson : les dents blanches comme celles d'un ramoneur, et il crève de faim. Les voisins sont furieux et font mille versions sur le malheureux bourriquet : ils l'appellent vieil hérétique ; ils assurent que c'est un *anathème* que *l'anabaptiste.* Si tu ne comprends pas, retourne la

page, comme dans notre petit cahier de calembours, et tu liras : C'est *un âne à thème* que *l'âne à Baptiste.* l'âne à Baptiste. Réponds-moi vite. Si tu le désires, à l'adjudication, je mettrai une enchère, car il sera mis en vente quand la succession sera liquidée et lorsque la cour aura permis au tuteur d'aliéner l'animal. Je payerai le transport et tu recevras par-dessus le marché les bénédictions de Baptiste L'Écureuil.

Un mot sur ce bon M. Dupont que tu fais reparaître devant mes yeux. Je le vois encore, c'est une de ces belles têtes qui ne s'oublient point. Je préférais néanmoins trouver la chère Jeanne Jugan dans la rue, que ce grand et saint personnage toujours prêt à me faire répondre à des *Pater* et à des *Ave* en attendant qu'on lui ouvrît notre porte. Certes, Périne ne se faisait pas faute de nous faire attendre, et le chapelet allait son train, il le tirait de sa grande manche où il le tenait habituellement caché, surtout lorsqu'il entrait au salon.

,Pour te dire toute la vérité, ce n'était point la grâce sanctifiante qui passait dans mon âme à sa vue, mais la grâce terrifiante; pour un enfant qui ne songe qu'à s'amuser, c'est excusable. M. Dupont ressemblait à ces rudes chrétiens de jadis, il causait des étonnement inouïs, même dans notre pieuse famille. Mon père a confessé que sa pauvre tête lui faisait mal après des conversations si longuement édifiantes, pourtant très intéressantes, et que ces toniques pieux *lui duraient jusqu'*aux bains de mer suivants.

Dans les rues, ce respectable M. Dupont se baiss fréquemment; ce ne devait pas lui être commode, sa grande taille. J'ai su plus tard que, par esprit pauvreté et d'humilité, il ramassait des épingles do il faisait cadeau aux Petites Sœurs des Pauvres, et me suis expliqué l'usage d'un grand étui qu'il sort quelquefois de sa poche en même temps que s mouchoir. Il avait enseigné l'industrie des épingles nos sœurs aînées; elles devaient dire en les cueillan « Marchons en esprit, » c'est-à-dire ne perdons pas vue la présence de Celui en qui nous vivons, et q voit nos plus petites actions. C'est très bien; m c'est à présent que je voudrais revoir ce bon mo sieur, peut-être saurais-je jouir de ses aimables ent tiens. Tant qu'à sa charmante fille Henriette, je l toujours appréciée. Tu la dépeins bien : sa nat joyeuse et vive la portait plutôt au plaisir qu'au cueillement. Je crois que son père dépassait le but que cette quantité d'histoires pieuses dont il l'ac blait exigeait une réaction, qu'elle s'accordait qu'elle le pouvait.

Te souvient-il de notre partie de Dinard et de joie ? En ce temps, les bateaux à vapeur ne faisai pas le parcours sur la Rance, et les bateaux à v couraient des bordées interminables pour transpor les voyageurs d'une ville à l'autre, quels que fussen temps et la marée. Henriette s'égayait, s'amusait tout son cœur. Les vents, les grains, les bourrasq la ravissaient et amenaient de francs éclats de r

sur ses lèvres toujours entr'ouvertes ; tandis que sa bonne, la vieille mulâtresse, morte de frayeur, lui disait : « Henriette, ma fille, vous pas rire. Dites un *Souvenez-vous* pour que nous *harrivions*. — Non, non, répondait la jeune espiègle, je vais en dire deux pour que nous n'arrivions pas. » L'autre se signait et recommençait sa phrase, à notre grande satisfaction.

Combien j'ai déploré la mort de cette charmante jeune fille ! Son père l'aura offerte à Dieu de crainte que les joies de ce monde ne l'enivrassent par trop.

VINGTIÈME LETTRE

Dévotion à saint Joseph. — Une fête à la Tour-Saint-Joseph

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Mars, . . . 1877.

Je viens de faire un charmant petit séjour à la Tour-Saint-Joseph : trois journées, y compris le voyage.

Je crois bien que le bon Père Le Pailleur et les bonnes Petites Sœurs ont fait vœu d'hospitalité non seulement à l'égard de leurs vieillards, mais encore à l'égard des étrangers, car il est impossible d'être accueillie avec plus de cordialité, de charité que je ne l'ai été, ainsi que mes compagnes. Nous allions pour assister à une prise d'habit et à une profession religieuse. Le jour choisi était le 19 mars, fête de saint Joseph, patron non seulement de l'Église universelle, mais patron encore et *bis* patron de la Tour-Saint-Joseph. Tu sais que, depuis la fondation de l'institut, saint Joseph y est en grand honneur. Il est invoqué

avec ferveur non seulement pour le spirituel, mais pour le temporel, car le Père fondateur l'a nommé *grand Pourvoyeur*... Il a fort à faire, ce grand Saint; il est très et aimé on a avec lui des familiarités qu'on ne se permettrait pas envers les autres saints. Il n'y a eu, il est vrai, qu'un père nourricier de Jésus. Autrefois il s'est admirablement tiré de son rôle envers la Sainte Famille, aujourd'hui encore il reçoit les hommages et les remerciements de la petite et nombreuse famille des Petites Sœurs et la comble de bontés.

Quelquefois il fait attendre ses bienfaits; alors *on le punit*, on tourne sa statue la face vers la muraille.

De peur que les prières n'arrivent pas directement à ses oreilles (*il est si élevé!*), on les lui formule d'une façon toute particulière. Demande-t-on de la paille, vite on en fabrique une petite botte et on l'attache sur sa poitrine. Veut-on du cidre, on descend la statue à la cave. Faut-il des matelas, on en suspend un en miniature derrière son dos.

Vraiment, c'est un peu la piété naïve des Italiens envers la Madone!

Je racontais un jour les inventions des Petites Sœurs des Pauvres pour obtenir de saint Joseph ce qu'elles désirent: c'était dans un cercle de personnes éminemment pieuses. Une d'entre elles, Anglaise d'origine, avait eu le bonheur de passer du protestantisme au catholicisme; elle dit avec un accent un peu entaché *de son terroir*: « Je ne comprends pas tout

cela. Saint Joseph, il ne devait pas aimer c‹
d'agir.

— Non, reprit une des auditrices, il n'aime
jours, c'est pourquoi il se hâte d'accorder, e
tites Sœurs s'empressent de recevoir. Certes,
s'inquiètent pas de savoir si saint Joseph
ou fait la grimace. »

C'est le Père nourricier, elles sont en
babys, elles recueillent les caresses et les bie
yeux fermés et les mains ouvertes. Saint Jose
en bonne part les façons d'agir de ses peti
qui le font tant aimer, respecter et honorer d
maisons; mais il faut être né dans le cath
pour en connaître les privautés. Lorsqu'on
saint Joseph dès son berceau, on s'attend à
ries de grand-père; et gâteries il y a!

Or, c'était le jour de la Saint-Joseph que
monie avait lieu à la Tour. Arrivée la veille d
j'eus le bonheur de souper à la table du t
et de jouir de sa pieuse et aimable conversa

De grand matin, le lendemain, la Tour étai
tout un escadron de jeunes postulantes et no
tissait les allées, les balayait, faisait la toilett
din; pas une feuille jaune, desséchée ou flét
bise d'hiver ne devait déparer l'allégresse
sève de ce jour de printemps.

La joie brillait dans les yeux de ces jeu
sonnes, sous ces visages riants on devinait d
innocents et joyeux. Ici la gaieté n'est pa

La fête d'une profession est impatiemment attendue. C'est une nouvelle pâque, c'est le passage à la Terre promise, car chacune en ce jour fait un pas qui lui en ouvre l'entrée.

En plus de la solennité du matin, il y a récréation générale toute la journée. Au dîner, on servira à toutes ces jeunes filles, novices, professes ou postulantes, un plat de langues... Devines-tu? De peur que tu ne jettes la tienne aux..... je t'apprends que dans leur naïf et pittoresque langage, elles désignent ainsi la permission de parler à table.

Ces bonnes petites postulantes ne sont pas élevées à la *douce* (ou à l'eau de rose, si tu aimes mieux) à la Tour-Saint-Joseph ; c'est là et c'est surtout là qu'on les exerce, toute l'année durant, à la mortification, au renoncement à leur volonté propre, et à l'esprit de sacrifice.

Lorsque la nature veut reprendre le dessus, chose, hélas! qu'elle tente chaque jour de faire, elles apprennent que c'est là le combat quotidien, le mérite et la vie de la Petite Sœur.

Là encore on les prépare aux difficultés des fondations et à la pensée de quitter la France. Dans les pays étrangers, elles auront à prendre les habitudes et les coutumes de la contrée où elles vivront, coutumes opposées à leur genre de vie français. Ainsi, en Espagne, point de bancs, point de sièges ou de chaises dans les églises ; on s'agenouille sur le pavé et on se repose un peu sur ses talons.

Les communautés se ressentent de cette absence de chaises ; lorsque la postulante, fatiguée, tourne des yeux de détresse vers la maîtresse des novices, celle-ci lui dit en souriant : « *Prenez la chaise du bon Père.* » Plus d'une y a été prise; mais, n'apercevant que le vide, elle a fini par comprendre. Je n'aurais pas non plus saisi l'à-propos et j'aurais été capable de me mettre dans le fauteuil des supérieurs, si toutefois ils en ont un, ce dont je doute fort. Tu verras par la suite de ma narration qu'il m'est arrivé une aventure de ce genre.

A dix heures, nous nous rendions dans cette jolie chapelle, vrai bijou d'architecture, simple, élégante et gracieuse.

Le bon Père Le Pailleur, nommé supérieur général par le Saint-Siège, fait les invitations longtemps à l'avance pour la solennité d'une profession.

M. l'abbé Collet, curé-doyen de notre ville, chanoine honoraire, avait accepté l'honneur de présider et fait promesse de prêcher la vêture. Il s'était dérobé à ses nombreuses occupations, et sa présence, toujours aimée, prêtait un nouvel éclat à la cérémonie.

Son discours, plein de pieuses et charmantes pensées, fut une des jouissances de cette matinée.

En parlant à ces jeunes filles du vœu d'obéissance, le plus difficile des vœux de religion à cause de notre nature éprise de liberté, il fit cette comparaison : « La liberté est souvent nuisible, surtout dans la jeu-

nesse, elle est comme un torrent qui suit un cours irrégulier, capricieux et débordant..... La vie religieuse, d'une main savante, lui trace un cours, l'entoure de bords riants et l'amène dans un terrain qu'elle fertilise et où elle utilise ses eaux..... Votre supérieure est cet habile endigueur. Vous plaindrez-vous alors de ce qu'on limite votre liberté? Non. — Si la rivière était douée de sentiment et de raison, elle aimerait à rafraîchir, à faire du bien, et ne voudrait pas, en égoïste, rouler solitairement ses eaux dans la prairie, ou faire des écarts nuisibles aux récoltes qui nourrissent l'homme.

« Ainsi serez-vous et vous comprendrez qu'en donnant une direction à votre liberté, on la ramène à l'ordre et à l'utilité. Obéissez donc, courez sur le lit de pierre ou sur le lit de mousse, croissez en obéissance et vous croîtrez en sainteté. Et je vous dirai avec un pieux auteur : « La sainteté fait jaillir l'étincelle « de la pierre et fait naître la fleur de la brindille « moussue. »

Si je ne cite pas textuellement les paroles, je suis sûre du sens de ce discours, qui peut encore se réduire à ceci :

« Dans la vie religieuse, on trouve Jésus partout lorsqu'on le veut trouver. Sa voix nous appelle par le son de la cloche. Il nous fait connaître nos défauts par le moyen des personnes qui nous conduisent; lorsque nous sommes attaqués par les tentations, nous trouvons un prompt secours; si nous tombons

tant soit peu, on nous relève ; les chutes ne sont pas dangereuses, elles nous instruisent de nos misères. Voilà quelque chose des avantages de la vie religieuse. »

La cérémonie de ce jour comprenait une prise d'habit, une profession, les vœux de trois ans et les vœux perpétuels.

Les jeunes postulantes se trouvaient au nombre de vingt-deux. Elles étaient habillées de blanc et avaient sur la tête une couronne de roses blanches et un long voile.

Elles demandèrent *la grâce de Dieu et le bonheur d'entrer dans la famille des Petites Sœurs des Pauvres*, car ce n'est qu'après la déclaration formelle de leur volonté que ces jeunes filles sont reçues et admises à la probation. Le prêtre qui préside dit alors :

« Et moi, au nom de la Petite Famille, je reçois votre demande. » — Plus tard, aux professes, il ajoutera : « Je reçois vos vœux. »

M. l'abbé Collet remit à chacune d'elles, après l'avoir béni, l'habit de religion; ces vêtements indiquent l'innocence et l'humilité : le bandeau est le signe de l'obéissance, la ceinture rappelle l'obligation de la chasteté ; le crucifix est la marque de la mortification, on le donne à la religieuse en échange du sacrifice.

Pendant que les nouvelles novices se revêtaient à l'écart de leurs habits, désirés avec tant d'ardeur, de délicieux cantiques étaient chantés par leurs compagnes plus anciennes au service du Seigneur. Le

cantique des vœux a captivé surtout mon attention. Je n'ai pu, hélas! me le procurer; la règle est inflexible: on ne le donne pas. Ah! si j'avais eu la mémoire de cet imbécile dont on me parlait hier, qui retenait les sermons mot à mot pour les avoir entendus une fois!... Mais peut-être le système de compensation m'eût été nuisible... Ainsi continuons; c'est déjà quelque chose pour des profanes d'avoir entendu ces chants.

Nos novices reviennent avec le cher habit et chacune d'elles, agenouillée aux pieds du prêtre, écoute avec respect le nom sacré qui efface ses titres et son rang dans le monde et sous lequel désormais elle sera connue dans la famille des Petites Sœurs des Pauvres.

Il y avait aussi les vœux de trois ans; car, après l'année du noviciat, celles des novices dont la volonté a été éprouvée par les austérités et l'obéissance peuvent être admises à la probation. Elles étaient bien une trentaine à avoir ce bonheur. Jamais tu n'as vu figures plus joyeuses. Elles devenaient les épouses de Jésus-Christ! Ce n'étaient plus les fiançailles, mais l'hyménée. Elles avaient attendu impatiemment cet heureux moment et parfois des sentiments d'humilité leur avaient fait craindre d'avoir un refus de leurs supérieurs. Plus d'une avait pu dire, comme la Mère Saint-Louis de Gonzague, dans ces jours d'anxiété : « Pour obtenir d'être reçue à la profession, s'il m'eût fallu lécher tous les carreaux du grand dortoir, certes, je l'eusse fait de grand cœur. »

On ne leur avait point imposé cette épreuve. Elles étaient là tout aussi humbles, mais avec l'allégresse dans le cœur. Elles furent longtemps, bien longtemps prosternées sous le drap mortuaire, on leur chantait le *De profundis*, pour indiquer leur mort au monde ou leur vie cachée désormais dans le Christ Jésus. Aussi leurs âmes se dilatent, s'épanouissent sous ce sombre linceul. J'aurais préféré entendre le *Te Deum*, mais autre a été la décision de l'Église. Ainsi au jour des funérailles, sous le drap parsemé de têtes de mort qui recouvre la dépouille de ceux que nous pleurons et lorsque le chœur entonne le chant suppliant du *Libera*, combien d'âmes glorifiées célèbrent les noces éternelles avec l'Agneau !

Les novices se relèvent enfin à ces paroles : « Levez-vous, vous qui dormez, et le Seigneur vous illuminera. » Et pendant la récitation de l'hymne d'actions de grâces, elles se donnent le baiser de paix et reçoivent une dernière bénédiction.

Ce qui m'a le plus vivement impressionnée, ce sont les vœux perpétuels. Elles étaient douze religieuses, déjà fatiguées par les mortifications et les travaux ; elles avaient vu s'évanouir les illusions que la jeunesse conserve encore dans les instants les plus solennels, et que l'expérience seule enlève. Ici, ce sont des soldats qui ont été au feu, qui connaissent la guerre, qui refusent le repos et la paix. Elles s'engagent pour le reste de leur vie au service du divin Maître. C'est l'héroïsme dans le sacrifice, elles se donnent en connais-

sance de cause. Elles n'auront leurs invalides que dans l'éternité. Ce sont des braves, et je les admirais...

J'étais encore tout émue lorsqu'on arriva dans la salle du banquet. Mes voisins de table, deux bons curés des environs, me parurent peu disposés à partager mon émotion. Ils savent passer promptement du service du Seigneur au service de leurs frères et sanctifier leurs récréations comme leurs obligations.

Nous remplissions une salle immense. Les parentes des nouvelles novices, venues pour assister à leur prise d'habit, étaient à des tables à part. C'étaient des mères, des sœurs, des amies; plus d'une essuyait ses yeux à la dérobée.

Parmi les mères, combien avaient eu à offrir à Dieu un sacrifice tout aussi méritoire, peut-être même plus méritoire que celui de leur enfant! Le bon Père avait pour elles mille attentions et prévenances délicates. Ce qu'il ne ressent pas, il le devine, le comprend et l'adoucit.

La table d'honneur était présidée par le bon Père, et on nous avait fait l'honneur de nous y admettre.

Les mets, variés et abondants, sortaient de la Tour. Écoute un peu : Le pain... avait été blé dans les champs de la Tour, farine à son moulin, et enfin aliment sur la table. — Le cidre... même histoire : pomme sur les pommiers de la Tour, cidre au pressoir, breuvage sur notre table. — Les moutons, le bœuf avaient ouvert leurs yeux à la lumière sur

le terrain de la Tour, et les avaient fermés à jamais là, pour notre service... C'est une ville que la Tour-Saint-Joseph... C'est très curieux à visiter: les étables, les poulaillers, les écuries, les retraites à porcs, le grand jardin, l'enclos, le réfectoire et le noviciat! On se demande lequel est le mieux tenu, le mieux installé. Je t'assure qu'on peut y prendre des leçons de plus d'un genre, et que le bon Père est aussi savant dans la conduite temporelle des affaires que dans la conduite spirituelle de ses enfants.

Le repas fut très gai : on y parla beaucoup de la cérémonie du matin et de l'émotion visible d'une jeune miss protestante venue à la Tour pour assister à la prise d'habit de sa sœur... L'histoire de ces deux jeunes filles était fort touchante, mais on disait que le caractère obstiné de la jeune hérétique serait un grand obstacle à vaincre pour son retour au catholicisme. Pourtant son attitude recueillie, ses larmes, faisaient augurer ce bonheur... En mangeant le veau gras, il était naturel qu'on pensât au retour de l'enfant prodigue... Quelqu'un ayant proposé de profiter de la circonstance pour parler fortement à la jeune miss contre les erreurs du protestantisme, le Père Le Pailleur s'y opposa formellement: « Non, non, dit-il, laissons la grâce parler et agir, aidons-la seulement par nos prières, et que les prévenances, l'hospitalité, les bontés dont on entoure cette jeune fille soient le seul langage qu'on lui tienne dans ces belles journées et pendant son séjour à la Tour-Saint-Joseph.

Jeanne Jugan n'assistait pas au dîner, ni ses pieuses compagnes; mais on parla d'elle, et le bon Père nous promit, pour l'après-midi, la présence de la sœur Marie de la Croix.

Les étrangers et la Petite Famille furent bientôt tous réunis dans les jardins : il y avait récréation générale; et même, vers le soir, lorsque j'eus la malencontreuse pensée de prendre mon tricot pour faire quelques points, le bon Père me dit que je lui faisais l'effet de travailler le dimanche... Oui, c'est une grande fête que celle qui a donné tant de servantes à Jésus, tant d'épouses, devrais-je dire...

Quand on n'a pas vu le bon abbé Le Pailleur au milieu de ses brebis, on ne peut se représenter le tableau que j'essayerais en vain de faire passer sous tes yeux... Il y a dans leurs rapports tant de naïveté, tant de simplicité, tant de joies enfantines, qu'au premier instant les gens du monde sont un moment déconcertés, ils se trouvent dans un autre pays, mais ils devinent facilement que ce pays est situé entre terre et paradis : ils s'efforcent de prendre les ailes de la colombe afin de suivre les habitants de cette contrée, de bien respirer le même air qu'ils respirent; ils dilatent leurs âmes afin que la paix et la joie du Seigneur soient au moins en ce jour leur héritage, et, disons-le avec assurance, ils y réussissent, car pas un sourire moqueur, pas une malice ne percent devant toutes ces simplicités. Ainsi lorsque le bon Père paraît, trois ou quatre cents religieuses, no-

vices et postulantes, se précipitent à genoux et toutes ces bouches crient en même temps : « Votre bénédiction, mon bon Père, votre bénédiction ! » et les têtes s'inclinent. Et nous autres nous tombions aussi à genoux, afin d'être bénites. Ces scènes recommençaient dans les allées, dans les corridors. Le bon Père se promenait partout, et les jeunes filles, qui avaient congé, se trouvaient un peu partout. Tant de respects, tant d'hommages, tant d'ovations ne troublent en rien l'humilité et la sérénité du saint fondateur; c'est encore un étonnement pour les étrangers.

Un trait de la vie de saint François d'Assise se présenta à mon esprit. Le connais-tu ? J'espère, en tout cas, que tu le liras de nouveau avec plaisir.

Ce saint, si admirablement humble qu'il contrefaisait le fou pour s'attirer les mépris, arrive un jour dans une bourgade. Le peuple, ravi de sa présence, se met à lui faire tous les honneurs imaginables, à lui baiser les pieds, sans que le Saint y opposât résistance. Son compagnon augure de là qu'il prend plaisir aux honneurs et ne peut lui dissimuler sa pensée. « Ces gens-ci, mon frère, répond François, ne font rien en comparaison de ce qu'ils devraient faire. » Grand trouble, peut-être scandale, chez le compagnon du saint homme. Celui-ci, devinant ce qui se passait dans son âme, reprit : « Je ne m'attribue aucunement l'honneur qu'on me rend; mais, demeurant dans la profondeur de ma bassesse, je le réfère à Dieu auquel il appartient, et je sais que c'est Dieu qu'ils honorent et

reconnaissent dans sa créature. » Alors le sosie de François fut satisfait.

J'imagine, bien que cela me semble tout simple de ne s'attribuer rien de ce qu'on a de bon, qu'il faut être arrivé au troisième degré de l'humilité et que l'air soit bien pur autour de vous, pour ne pas accrocher quelque atome d'orgueil.

Ainsi quelques-uns d'entre nous disaient : « Comment un si saint prêtre et aussi humble permet-il qu'on agisse de cette sorte envers lui ? Que de révérences ! que de prosternements ! » Ah ! vraiment, nous étions des profanes, des personnes mal initiées aux secrets de la vie spirituelle et le trait de saint François nous éclaircit notre doute. De qui le supérieur tient-il la place sur la terre? De Dieu même. A qui se rapportent tous ces hommages, toute cette vénération ? Est-ce à M. Le Pailleur, est-ce à sa personne ? Non vraiment ; tout est donné à l'autorité dont il est revêtu... Il ne garde rien pour lui, il rapporte tout à celui qu'il honore et qu'il fait honorer grandement de cette sorte.

Le bon abbé mit pourtant un terme à ces prosternations et, par un geste, rassembla toutes les brebis afin de nous faire entendre quelques chants récréatifs et des cantiques... Ces cantiques, pour la plupart, se rapportaient au bienheureux saint Joseph... C'est à lui qu'on attribue les bénédictions que Dieu répand sur la Petite Famille, cette fertilité, cette explosion de la sève divine *qui propagent* au loin cet institut né d'hier.

A ce puissant protecteur le bon Père a eu recours à chaque fondation nouvelle; or il y en a dans toutes les parties du monde, et l'or des princes d'ici-bas n'eût pas suffi à ces dépenses.

A ce même puissant protecteur les Petites Sœurs ont recours dans toutes leurs difficultés. Elles demandent du pain, du lait au nourricier de l'Enfant Jésus : elles demandent des maisons à celui qui n'avait qu'une étable pour s'abriter : au besoin, elles réclament une voiture à celui qui allait à pied et ne pouvait fournir que la plus modeste des montures à sa chaste épouse et à l'Enfant divin. L'humilité de saint Joseph est récompensée de nos jours par une véritable ovation et par de singuliers hommages. Ne le mérite-il pas, et encore au delà? Si saint Pierre est le chef de l'Église, saint Joseph en est le patron universel. A Pierre, il a été permis, pour réparer sa faute, d'accentuer trois protestations d'amour et de paître les agneaux et les brebis. A Joseph, homme juste et fidèle, pour une vie de dévouement, il a été donné de paître le divin Agneau et sa douce Mère. A Pierre, les clefs du paradis. A Joseph, les trésors du ciel.

On chanta donc saint Joseph... Trois cents voix reconnaissantes s'unissaient dans la ferveur; et, dans ces circonstances, les plus simples cantiques semblent charmants. Le seul accompagnement des chants sont les gestes des novices, cet accompagnement est très expressif. J'ai obtenu de copier un des cantiques à saint Joseph, le voici :

Premier couplet.

Dans la Petite Famille
Saint Joseph a grand renom.
Envers tous sa bonté brille,
Il ne sait pas dire non.
C'est le pourvoyeur fidèle
Qu'en t ut temps chacun appel e.
Notre Père fondateur
L'a nommé grand Fournisseur (*bis*).

2e couplet.

Nous redirons à sa gloire
Qu'il fait très bien son métier :
Du ciel, nous pouvons le croire,
Saint Joseph est trésorier.
Lui, qui de l'Église entière
Est chargé par le Saint-Père,
Malgré tout, il a le temps
D'écouter ses chers enfants (*b s*).

3e couplet.

Nous vivons en assurance,
Sans jamais rien posséder.
Tout nous vient en abondance :
Saint Joseph n'a qu'à parler.
Sa puissance est sans pareille ;
Sa bonté nous émerveille.
A l'ordre spirituel
Il joint le don temporel (*bis*).

4e couplet.

En maison la bonne Mère
A souvent besoin d'argent,
La Petite Sœur lingère

Demande le vêtement;
Sans frayeur, l'humble quêteuse
Aux portes s'en va, joyeuse;
Elle a dit à saint Joseph :
Des cœurs vous êtes le chef (*bis*).

5e *couplet.*

C'est un âne, une voiture
Qu'il nous faut absolument :
De fournir l'humble monture,
Saint Joseph est très content.
On voudrait de la vaisselle;
Pour les vieux, de la flanelle,
Et notre bon saint Joseph
Est invoqué derechef (*bis*).

6e *couplet.*

Mais quelquefois le temps presse,
Il faut la chose à l'instant :
A saint Joseph on s'adresse;
Un mot suffit : il entend.
Le lait manque à la cuisine,
Il nous faut de la farine :
Sans tarder un bienfaiteur
En apporte avec bonheur (*bis*).

7e *couplet.*

A-t-on besoin d'une terre,
De chapelle ou de maison,
Vite on se met en prière :
Bien simple est notre oraison.
Sans douter de sa puissance,
Il faut prendre patience.
Et saint Joseph parle au cœur
D'un ami, d'un protecteur (*bis*).

8e couplet.

Là, du haut de la tourelle,
Il sourit avec amour
Au petit troupeau fidèle
Qui l'invoque chaque jour.
Le voir réjouit notre âme,
Pour lui notre cœur s'enflamme.
Il nous aime, nous l'aimons :
C'est le meilleur des patrons (*bis*) !

Père Le Pailleur a coutume de dire que les fêtes doivent se graver dans l'esprit des vieux jeunes à l'aide d'un petit festin.

ʒrand jour de la Saint-Joseph, doublé de la so- é d'une profession religieuse, mérite un grand ; il est donné non seulement aux étrangers, e je te le narrais tout à l'heure, mais encore ·ofesses, aux novices, aux postulantes ; aussi lame le bon supérieur, et, au dessert, les mains ɜnt et l'on boit : « A la santé du bon Père qui ·égale aujourd'hui !... »

a aussi parfois des couplets en l'honneur de ce le toute la Petite Famille. Je ne les ai pas, mais x lui appliquer ces quelques vers, qui lui con- ınt admirablement :

Conserve-nous longtemps, Seigneur,
  Notre guide fidèle.
Garde au troupeau son bon Pasteur ;
  Au juste, son modèle ;
A la Tour laisse encor longtemps
  Le flambeau qui l'éclaire

Longtemps encor à ses enfants
Laisse un si tendre Père.
Ne l'appelle à toi que vieillard,
Diffère son attente ;
Et si le prix lui vient bien tard,
Que ta bonté l'augmente !

De retour à la maison religieuse, la chère, la vénérable sœur Marie de la Croix nous fut enfin amenée. Quel bonheur de la voir et de l'entendre ! Quel accueil elle reçut de tous et surtout de ceux et de celles qui l'avaient connue autrefois !

De son côté, c'était la même joie et en plus la charité bienveillante, la reconnaissance d'un cœur chaleureux en dépit des glaces de l'âge (il y a des cœurs qui ne se rident jamais). Elle nous reconnaissait, nous appelait ses vieux amis; elle se mettait bien à l'aise avec nous, nous interrogeant et nous demandant avec intérêt des nouvelles des personnes charitables qui l'accueillaient jadis dans leurs maisons. Elle garde un précieux souvenir de son cher Saint-Servan.

Elle porte vaillamment ses quatre-vingt-quatre ans... Je la trouvai rajeunie, au sens de ma pensée, car je me l'étais imaginée un peu ruinée. Pas du tout, elle est droite et a conservé toutes ses facultés... La bonne Mère Générale lui a donné cependant deux béquilles : une en bois, l'autre en chair et en os ; c'est-à-dire qu'à cause de son grand âge et de sa maladie de cœur, elle a sous la main, pour ses promenades, un *grand* et solide bâton et une postulante attentive à

prévenir ses besoins et à lui offrir le bras lorsqu'elle est fatiguée dans ses tournées. Je fus très heureuse, qu'en souvenir de mon père, elle m'eût choisie pour lui remplacer sa postulante. Appuyée sur mon bras, cette bonne vieille fit avec moi quelques tours dans les allées et les cours, et devant la chapelle.

J'eus un moment de surprise lorsqu'elle m'entraîna vers un groupe d'étrangères que j'avais entrevues le matin à la vêture et parmi lesquelles se trouvait la jeune Anglaise protestante obstinée...

Jeanne a conservé son zèle, son désir de faire du bien; sa piété n'a fait que grandir avec les années. Ignorante des prescriptions du bon abbé Le Pailleur, elle songeait qu'un mot pouvait faire réfléchir la jeune protestante dont la sœur était devenue sa sœur dans la Petite Famille et, avant que j'eusse soupçonné sa pensée, Jeanne était devant miss ***. Son discours ne fut pas long : « Ma bonne petite demoiselle, lui dit-elle en lui tirant sa révérence, il faut vous faire catholique ! » Elle répéta cette phrase deux fois. Peut-être allait-elle l'augmenter de quelques bons arguments, mais la jeune Anglaise, rouge et déconcertée, la salua et lui tourna le dos.

Je crois que j'étais aussi déconcertée que miss ***. « Ma sœur Marie de la Croix, dis-je alors... le bon Père ne voulait pas qu'on parlât religion à cette demoiselle. — Ah ! ma bonne dame, je ne savais pas cela; je n'ai pas désobéi, c'est la chose principale, *Dieu l'a permis; et* sans doute que ces mots-là lui

perceront l'âme plus d'une fois, qu'elle y réfléchira ; et, qui sait ? ma voix est bien faible, mais la grâce est si puissante !... »

Et la bonne vieille, se courbant sur mon bras, continua tranquillement sa petite promenade.

J'étais très fière de posséder cette vénérable Mère ; je lui faisais néanmoins de rares questions, je m'apercevais qu'elle s'était accoutumée à converser avec Dieu, et quelle conversation peut valoir celle-là ? — Je m'observais pour ne l'appeler que sœur Marie de la Croix, car elle répète aux étrangers : « Ne m'appelez plus Jeanne Jugan, Jeanne Jugan est morte voilà tantôt quarante ans. Il ne reste plus que la sœur Marie de la Croix, bien indigne de ce beau nom. »

J'aurais aimé qu'elle me chantât un cantique. Je n'osai pas lui en parler, de crainte d'être importune, je le regrette aujourd'hui.

Les étrangers admis à visiter la Tour-Saint-Joseph désirent invariablement voir Jeanne Jugan. Jeanne ! mais c'est *le trésor de la sacristie*, examinons-le avec soin ; mais c'est la voix de l'autre siècle, écoutons-la avec respect ; mais c'est la ruine précieuse de ce monastère où tout est jeune et nouveau, regardons-la avec amour ; ainsi font-ils, et, mêlant un peu de curiosité à leurs questions, ils s'enhardissent et lui demandent s'il est vrai qu'elle aime à chanter et pourquoi elle chante si souvent ? Si Jeanne avait un brin de poésie dans la tête (mais elle n'en a pas, son âme

a des ailes), si Jeanne, dis-je, avait su ce petit let, elle leur eût répondu :

Pourquoi ? Demandez au ruisseau
La raison de son doux murmure.
Quand chante le petit oiseau,
Il suit l'attrait de la nature.
Puisqu'en ce terrestre séjour
Toute créature a sa pente,
Ma pente, à moi, c'est mon amour ;
Lui seul m'inspire nuit et jour.
J'aime... Voilà pourquoi je chante !

vois, par l'incident de la jeune Anglaise, que les s n'ont rien enlevé au caractère simple et pri-le Jeanne Jugan.

ie me fis pas faute, dans le courant de la journée, conter au bon Père notre petite aventure. Cela oubla en rien sa confiance pour l'avenir de la hérétique : « C'est une naïveté de notre bonne fille, » ajouta-t-il.

jour y prêtait, paraît-il. Le matin j'avais été dire rières à la chapelle ; j'y étais seule, lorsqu'une euse entra, se tourna vers moi et me fit une ré-ce. Plusieurs autres agirent de même. Je regar-droite, à gauche, cherchant à deviner la cause saluts, et, ne la voyant pas, je pensais que c'é-ie conséquence du vœu d'hospitalité fait dans la Famille, de donner ces marques de déférence étrangère ; seulement ces honneurs devenaient u gênants pour le recueillement dans la prière, *me croyais obligée* de m'incliner à mon tour...

Le soir, au souper, j'eus soin de faire part de me[s] réflexions au bon Père... Juge de sa joie : j'avai[s] été me placer dans la stalle de la supérieure ; or qu'elle soit vide ou remplie, il est de règle de la saluer en entrant à la chapelle...

Ce bon abbé Le Pailleur qui m'a fait faire ma première communion m'appelle encore (et cela me fai[t] grand plaisir) par mon nom de baptême : « Marie-Clémence, me dit-il avec son fin sourire, je crain[s] que vous n'ayez pris goût aux honneurs, je ferai e[n] votre faveur une exception à la règle qui n'adme[t] pas habituellement de veuve dans l'institut, et peut-être un jour occuperez-vous en toute justice cett[e] place que vous avez usurpée aujourd'hui. — Merci mon bon Père, répondis-je, c'est bien tentant, mai[s] cela fait trop tourner la tête... »

Pour terminer notre journée, nous allâmes rendr[e] visite à la bonne Supérieure générale, la révérend[e] Mère Marie-Augustine de la Compassion (1), l[a] jeune Marie Jamet d'autrefois, que nous avions u[n] extrême désir de voir un peu à notre aise. Quelle aimable religieuse, et si humble malgré le rôle impo[r]tant qui lui est dévolu ! Elle cherche à rappeler s[on] enfance, sa jeunesse, le temps où elle était petite o[u]vrière ; elle est restée *petite* à ses propres yeux. E[lle]

(1) La Révérende Mère Marie-Augustine de la Compassi[on] est morte, à la Tour-Saint-Joseph, le 19 septembre 1893, d[ans] la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante et uniè[me] *de sa profession* religieuse. (Note de l'éditeur, 1895.)

est souffrante depuis longues années; mais, sa chambre communiquant à la chapelle du vénérable Père Le Pailleur, elle peut recevoir chaque jour la sainte Eucharistie...

Avant notre départ, le lendemain, ce bon Père nous fit la grande faveur d'offrir le saint sacrifice de la Messe pour nous et une autre famille de Saint-Servan bienfaitrice des Petites Sœurs (1), et, après avoir reçu une dernière bénédiction, nous avons quitté la Tour-Saint-Joseph, emportant un souvenir qui parfumera à jamais de piété, de ferveur et de reconnaissance les dernières années de notre vie.

(1) L'honorable famille Guibert.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE

Vannes, . . . 1877

Chère sœur,

J'aurais beaucoup aimé à faire avec toi ce petit séjour à la Tour-Saint-Joseph. Voilà bien des années que j'ai ce désir, Hélas ! mes excursions sont réglées d'avance et ma liberté est enchaînée à la loi du travail. Mon ami l'amiral X. a eu le bonheur que j'envie et la narration qu'il m'a faite de sa visite à la Tour est, sous beaucoup de rapports, identique à la tienne. Ce cher amiral s'entend à l'agriculture et soupire après le moment où il pourra semer et voir lever ses choux. Il a examiné avec attention les jardins et les champs de la Tour-Saint-Joseph et il ne se lassait pas de me répéter que tout y est parfaitement cultivé et ordonné. Tu connais ma passion pour l'agriculture et l'arboriculture, je serais donc heureux d'aller là-bas m'instruire; mais pourtant ce ne sont pas ces

leçons-là que j'irais chercher près du bon Père, je le prierais plutôt de labourer un peu la terre de ma conscience.

Te souviens-tu de ce que me disait autrefois Irma : « Petit Pierre, as-tu examiné ta conscience? » et de ce que je lui répondais : « C'est déjà assez désagréable d'en avoir une, sans que j'aille regarder dedans! » Aujourd'hui je sens la nécessité de le faire, et encore aurais-je eu comme délassement le plaisir d'offrir mes respects à ces bonnes supérieures mesdemoiselles Marie et Eulalie Jamet et à notre respectable, vénérable et ancienne connaissance Jeanne Jugan.

Certes, ton festin m'eût bien aussi tenté ; tu le narres un peu en gourmande, soit dit sans t'offenser : ton récit en fait venir l'eau à la bouche.

On m'a raconté (ceci est pour toi seule) que dans certaines fêtes à huis clos, on suspendait au plafond une couronne de fleurs au-dessus de la place du bon Père et qu'au dessert, lorsque commençaient les pieux couplets, la couronne descendait comme par enchantement sur sa tête et encadrait à merveille son aimable figure. Ce vénérable abbé, par bonté et pour entretenir la dilatation du cœur parmi tout son monde, se prête très gentiment à cette innovation, heureux présage de son état glorieux futur. Mais, ma chère sœur, avec toutes ces ovations, ces compliments, ces roses sur sa tête et tant de brebis à ses pieds, dis-moi donc, où est son calvaire? Malgré cette préoccupation, je suis *véritablement si* édifié de ce que tu me narres

et de ce que je vois, qu'après avoir lu ton dernier chapitre, je me suis transporté à l'asile des Petites Sœurs, pour faire cette visite qu'elles sollicitaient depuis longtemps. Je crois bien que je les ai fort dérangées; tant pis pour elles ; du reste, il n'en a rien paru à l'extérieur. Une assistante m'a reçu d'abord ; et, au bout de quelques instants, ma vieille connaissance, la bonne supérieure est arrivée et m'a montré la maison, les vieillards, les salles de travail, les jardins, les étables. C'est très bien, tout est bien. J'exprimais ma satisfaction ; et, plus je faisais de compliments, plus elle paraissait contente. Notre dernière visite a été pour l'âne. J'ai été vivement remercié pour les récoltes fanées que je lui envoie; j'ai dit que ces remerciements étaient de trop, vu que je ne lui donnais rien de bon; mais cette bonne Mère a répliqué, en prenant le langage des bonshommes, que *l'âne n'est pas fâcheux*, ce qui veut dire pas difficile. Je suppose que ces bonnes religieuses en sont arrivées au point de l'âne (sauf ton respect), car il y a des jours de misère dans notre ville, et, lorsqu'elles ont servi leurs vieillards, ce qui leur revient est réellement rebutant et ne peut suffire à leurs besoins.

Les commencements de cette fondation de Vannes ont été si pénibles, que le bon Père pensa plus d'une fois à en retirer les Petites Sœurs. Ce n'était qu'une épreuve. Les obstacles s'aplanirent lorsque les membres du conseil général eurent visité l'établissement. Ils témoigérent leur satisfaction ; et, depuis ce mo-

ıt, ils n'ont cessé de lui donner des marques du
s vif intérêt.

ıa bonne Mère est entrée avec moi dans bien des
ails intimes. J'ai vu les dix-sept aveugles que pos-
e la maison ; sur soixante-douze vieillards, c'est
ıucoup à être affligés de cécité. Ce sont eux né-
sairement qui sont les mieux soignés; il faut bien
dédommager de leur lourde croix. Les Petits Sœurs
r parlent avec une inflexion de voix plus douce, et
r indulgence pour leurs faiblesses est plus grande;
es les soignent, les dorlotent, les caressent, les con-
ent. Elles sont les yeux de leurs pauvres yeux, les
gts de leurs mains.

'examinais cela tout en continuant ma causerie
c la bonne Mère, et, en attirant fréquemment mon
te-monnaie, les sous partaient d'abord. J'exami-
s donc ce qui se passait; rien de plus simple : des
leaux de charité vivants. Un vieillard aveugle pleu-
t, la Petite Sœur avait sans doute essayé de le con-
er, mais, se devant à d'autres devoirs, elle l'avait
tté. Un autre bonhomme se lève à grand bruit de sa-
s, va à lui, sèche ses larmes sous un rude baiser, lui
end le bras et l'emmène au jardin : c'était son sosie.
a supérieure m'a raconté des traits admirables de
vieillards clairvoyants pour ses vieillards aveugles;
ıx-ci sont adoptés, et dès qu'ils veulent sortir, se
mener, aller à la chapelle, ils trouvent toujours
s guides, quelquefois un peu chancelants, mais
ins de bonne volonté, pour les conduire.

Je t'ai parlé de la chapelle. J'y ai fait un long temps d'arrêt, et j'ai pu l'examiner à loisir, car quelqu'un étant venu chercher la Supérieure, elle me demanda permission de s'absenter un instant. Cet instant s'est prolongé et j'ai eu le temps de faire toute une méditation. Heureusement, j'avais mis du premier coup la main sur la *chaise du bon Père.*

Pauvres petites novices, comme on les attrape ! J'espère qu'elles ne sont pas bâties comme moi. Tu te souviens que nos bons parents ont toujours dit que j'ai une certaine partie de ma personne en plomb...

Ah ! j'oubliais que pour faire rire la bonne Supérieure et l'amuser un peu, je lui disais, tout en me promenant avec elle : « Je vois vos filles empressées, actives, faisant Marthe; mais font-elles quelquefois Marie ?... Dans votre société, on ne parle pas souvent d'oraisons et de prières, j'ai peur pour leur vie intérieure. » Et, peut-être pour continuer la plaisanterie, cette bonne Mère me riposta : « Quand le poulet est plumé on le flambe, ce qui veut dire, mon bon monsieur, que mes petites filles ayant depuis longtemps arraché toutes les grosses plumes ou grosses fautes de leurs âmes, font disparaître le duvet qui pourrait leur rester, au feu de la charité. Ainsi, rassurez-vous, mon bon monsieur, ce feu-là brûle au dedans quand il produit les bonnes œuvres au dehors. »

Me voici donc dans la petite chapelle, très simple et très propre. Naturellement, je réfléchissais à ce que tu m'avais écrit, à ce que je venais de voir. Cette pro-

ssion faite à la Tour-Saint-Joseph me revenait à la ensée : Heureux ceux, heureuses celles qui se donent à Dieu au début de leur vie ! la vertu leur deient une heureuse habitude.

Je sais que Dieu a des trésors de miséricorde pour s pécheurs repentants ; mais il doit être si doux au œur de pouvoir se rendre le témoignage qu'on a imé Dieu, et qu'on l'a servi dès ses plus jeunes anées !

« Ah ! ma chère Sœur,

« Quelle rare et douce rencontre que celle de ces âmes qui ne savent rien du monde et n'ont de fenêtre ouverte que sur le ciel ! Rien n'est fané en elles de la fleur de la vie. En l'offrant à Dieu, elles l'ont faite immortelle. Elles ont sacrifié toutes les illusions, elles n'en ont pas perdu. Jeunes, elles sont vénérables; pleines d'âge, elles restent jeunes (1). » On voudrait les connaître, on n'ose procher. En se penchant sur la pureté de ces ux limpide, on craindrait de les rider, et on se mande où ces femmes, ces vierges puisent la rce morale nécessaire pour se trouver heureuses accoler leur jeunesse à ces décrépitudes, leur ıreté à ces souillures, leur grâce virginale à utes ces ignominies. Je réponds avec M. Paillen : le devoir peut se comprendre par la raison, bienfaisance par la bonté, l'héroïsme par le cou-

(1) René Bazin.

rage, mais il n'y a que la foi qui puisse expliquer la charité.

Je finissais ces réflexions, lorsque la porte de la chapelle s'est ouverte; et la Supérieure, après s'être prosternée à l'entrée de la chapelle, m'a proposé de continuer l'inspection de la maison. Nous n'avions pas encore vu les jardins, la basse-cour, etc.; mais considérant l'heure avancée et la fatigue qui se peignait sur les traits de cette sainte fille, j'ai refusé et j'ai pris congé d'elle après la petite offrande accoutumée; j'aurais voulu la faire plus considérable, je t'assure.

En retournant chez moi, je réfléchissais à ceci: L'élément habituel dans l'existence de la Petite Sœur des Pauvres, c'est le dévouement. Je ne parle pas de ces circonstances extraordinaires: débordements, épidémies, guerres, où le patriotisme se révèle et éclate en faits sublimes de charité héroïque : ainsi, dans la malheureuse guerre de 1870-1871, la Tour-Saint-Joseph et les diverses communautés des Petites Sœurs des Pauvres, dirigées par leurs supérieurs, ont été les nobles émules des autres congrégations religieuses de notre pays et ces saintes filles ont payé de leur santé et de leur vie les soins empressés qu'elles donnaient aux malades et aux blessés dans leurs maisons transformées en ambulances; mais je parle de ce dévouement obscur, quotidien, permanent.

Chaque matin, dans sa méditation, la Petite Sœur

des Pauvres fortifie son âme par la pensée des vérités éternelles. Au saint sacrifice de la Messe, elle s'unit à l'auguste Victime. Cette Victime s'immole pour elle; elle, à son tour, se dévoue pour ceux qui lui sont confiés. Sa foi croît de jour en jour et une lumière plus vive la pénètre de l'importance de son devoir et de la beauté de sa vocation. Elle a reçu tant de grâces !

Peut-être se dit-elle, comme sainte Thérèse, la patronne des âmes généreuses : « Mon Dieu, tant recevoir et si peu rendre! » Et à cette pensée, comme cette grande Sainte, elle voudrait se mettre en pièces pour Dieu, elle ne comprend pas qu'on puisse vivre en ce monde d'une autre vie que de la vie du ciel. Pendant que nos jours à nous, hommes du monde, sont comme de perpétuelles funérailles de nobles désirs et de beaux élans, cette frêle jeune fille fait des actions sublimes dans une profonde humilité. Se confiant, se jetant dans le Cœur de Jésus, elle entreprend près de ces vieillards une mission digne des Xavier et des Ignace... Profitant du bien-être matériel qu'elle leur procure, elle pénètre peu à peu dans le for intérieur de chacun, elle mêle le sourire au reproche, elle réveille l'intelligence dans les cerveaux affaiblis, elle apprend le *Pater* et l'*Ave Maria* aux mémoires oublieuses, elle gronde si une parole impie s'échappe de lèvres autrefois athées, elle fait jaillir l'étincelle de la foi dans ces foyers humains qui ne contiennent plus que des cendres; elle se dépense durant des mois, des années entières, près de ces vieillards, et,

pour prix de ses soins, elle leur demande d(
prêtre, de se réconcilier avec Dieu, de se c(
de communier, de gagner la félicité éter
leur bonheur sera sa récompense et son b
elle, leur Petite Sœur!

Qui s'est jamais rendu compte du bi(
chaque jour par une vraie religieuse, de c(
de bonnes œuvres faites avec amour, avec]
droiture?

Il me revient à la mémoire ce que Mgr (
écrit dans un de ses ouvrages : « Dieu s(
compter les bonnes actions que chaque âme
un jour; et, le soir, Il dit à ses anges : « É
« qu'elle a donné. » Et si l'âme a donné sar
ter, Il dit : « Écrivez encore qu'elle n'a pas c

Telle est, me semble-t-il, la note de la Peti
des Pauvres et de toutes les véritables reli

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT

Saint-Servan.

Pourquoi veux-tu, méchant Pierre, que ce bon Père Le Pailleur ait un *calvaire apparent*, un *pont de croix* pour le conduire au paradis?

Je puis le dire sans crainte de le voir me démentir, chaque nouvelle fondation — *nouveau Thabor*, m'écris-tu — est plutôt une station de la voie douloureuse. Ces nouveau-nés ne voient pas le jour sans amener un travail considérable et sans causer un redoublement de fatigues et de sollicitudes. Tu ne songes donc pas à ce que demande de ce bon Père une *nouvelle fondation ?*

Il lui faut régler le temporel et le spirituel, examiner quels sujets y seront propres ; c'est une correspondance en plus de ses correspondances, d'autres comptes, une impulsion nouvelle, une visite à faire en temps opportun, un souci à ajouter à ses soucis si nombreux, un redoublement de prières, de veilles, d'austérités !

Sans doute, il est secondé par de bons prêtres, mais ils ne sont que douze, et ces zélés coopérateurs ont à faire la visite de plus de deux cents maisons.

Il est bien vrai encore qu'il y a dans un grand nombre d'asiles un pieux aumônier qui, regardant sa modeste charge comme un poste très humble, mais lucratif pour l'éternité, se dévoue à ces pauvres gens avec plus d'amour que pour des riches et des puissants; mais à qui incombe la haute et puissante direction? Quelle main fait mouvoir le grand moteur, le pivot de toutes ces nombreuses machines, et imprime le mouvement rotatoire, sinon ce bon et habile *ingénieur?* Et c'est toi, *Pierre*, plus capable qu'aucun autre d'apprécier son mérite, qui demandes où sont ses épreuves!...

Mais j'y pense : si toutes ses peines et ses sueurs ne sont pas vues du public, il y en a pourtant assez d'extérieures pour que je puisse t'en placer au moins une sous les yeux et satisfaire ainsi le désir que tu éprouves de voir les vrais et fidèles serviteurs du divin Maître entre les bras de la croix.

Il s'agit de la dispersion des vieillards de Carouge.

J'avais mis de côté, pour te l'envoyer, l'intéressante brochure de M. Aubineau qui relate ce triste incident; mais je ne puis remettre la main dessus, elle est allée rejoindre la meilleure de mes paires de lunettes. Et l'on dira encore que les bons manquent d'entente! Je secoue ma paresse et, avec mes mauvais yeux et un grand désir de t'édifier, je commence.

Carouge est le nom de la petite ville et de l'établissement. Elle est située à deux kilomètres de Genève.

Une veuve catholique de grand nom en eut la première pensée. Pleine de compassion et de charité pour les vieillards de Genève, elle écrivit au Père Le Pailleur et lui demanda ses saintes filles pour son canton. Cette demande ne s'étayait sur aucune ressource humaine. Le bon Père, fort appliqué à de nombreuses fondations commencées ou promises, ne pouvait s'occuper de celle-ci, bien que son grand cœur le porte toujours à faire le plus possible. Il fit attendre sa réponse.

La veuve ne se rebuta pas et alla consulter le curé d'Ars sur le projet qu'elle nourrissait. Celui-ci l'encouragea, lui promit le succès et garantit le fruit d'une fondation de Petites Sœurs à Genève.

La veuve renouvela ses instances, et le bon Père envoya à Genève quelques-unes de ses enfants pour voir et s'informer. Les impossibilités éclatèrent à leurs yeux.

La veuve était sans fortune, la quête semblait impraticable, les difficultés se montraient de toutes parts. Toutefois, les ténèbres où elles voyaient cette population plongée, le danger de tant d'âmes inconscientes de leur état, excitaient les désirs des Petites Sœurs. Le bon Père les partageait. Néanmoins, après avoir constaté que les obstacles étaient prodigieux, il risqua l'aventure et envoya ses enfants à Genève. C'était bien, comme disait saint François de Sales, un

coup de hasard; mais entre les mains de la Providence il tourna d'une façon merveilleuse.

La sainte veuve offrit sa maison, entourée d'un enclos fermé de murs, et ne se réserva qu'une ou deux pièces de son habitation. On s'arrangea comme on put, on recueillit quelques pauvres.

Ces commencements étaient chétifs : on se demandait chaque soir comment on avait eu de quoi vivre dans la journée, les sœurs remerciaient leurs bons anges et ceux de leurs vieillards et s'endormaient pleines de confiance en Celui qui est appelé le Père des siècles à venir.

Plusieurs protestants, étonnés et émerveillés, vinrent visiter cette œuvre nouvelle et remirent des aumônes à M. Dunoyer, curé de Genève; et celui-ci, étudiant de près la charité et le bon esprit de ses nouvelles paroissiennes, leur donna son appui, et ce fut une grande providence, car les affaires de la veuve la forcèrent de mettre son immeuble en vente et M. Dunoyer en devint propriétaire et en laissa la jouissance à l'œuvre.

Les Petites Sœurs trouvèrent moyen de s'élargir et de loger de quatre-vingts à quatre-vingt-dix vieillards. Un ancien salon fut converti en chapelle et chaque matin un vieux chanoine des environs faisait deux kilomètres pour y venir offrir le saint sacrifice de la Messe.

Plusieurs fois l'abbé Mermillod, plus tard évêque de Genève, est venu rompre la parole de vie aux

pauvres de l'asile. Quelle fête quand il paraissait! Les vieillards, reconnaissant leur petit Gaspard d'autrefois (Mgr Mermillod est né à Carouge), l'acclamaient, et quand il fut revêtu de l'autorité épiscopale, ils aimaient à courber leurs têtes blanches sous les bénédictions de leur premier pasteur et à couvrir de respectueux baisers les mains consacrées de l'évêque d'Hébron.

On raconte qu'une nuit de Noël le bon évêque vint célébrer la Messe de minuit à l'asile de Carouge... Il trouvait là une image vivante de Bethléem, et pourtant en ce grand jour on avait déployé une élégance inaccoutumée : la chapelle était brillante de mille feux; les vieux étaient endimanchés; les vieilles femmes avaient exhibé pour cette grande occasion quelques précieuses reliques : soie, rubans ou broderies, et surtout une propreté des plus exquises. Les cantiques allaient leur train et Mgr Mermillod au milieu de toute cette nombreuse famille, laissa déborder son cœur et parla comme il sait parler.

La communion fut générale, et, après cette belle cérémonie, une pieuse *agape* réunit dans un seul festin le troupeau et le pasteur. Mgr Mermillod servait les uns, interrogeait les autres et se donnait à tous. Il avise dans un coin une bonne femme qui semblait chagrine; il la questionne et apprend que, par inadvertance, la pauvre créature n'était arrivée à l'autel, pour la communion, que lorsque le saint Sacrement avait été replacé dans le tabernacle. Son

chagrin était profond, elle ne voulait point prendre part à la collation, et cela se conçoit, soupirant après le pain des anges, elle n'avait plus le goût aux mets terrestres, et, à l'encontre des Israélites, la manne tant désirée lui rendait insipides les viandes et les oignons d'Égypte. Mgr Mermillod conduisit lui-même la pauvre vieille à la sainte table et lui donna ce doux festin, le seul objet de son envie.

Si un asile a été aimé des vieillards, c'est celui de Carouge. Au prix de mille difficultés, ils étaient entrés dans cette maison, où ils espéraient passer de nombreuses années. Ils se montraient fiers de leur beau jardin et de ses récoltes prodigieuses, fiers du bétail, fiers de leur maison; en un mot, fiers des richesses de leur pauvreté, et ce qui contribuait au bonheur de tous, disons-le, et nous ne craignons pas un démenti, c'est que ce calme qu'ils y goûtaient provenait de leur vie régénérée, sanctifiée, du spectacle des vertus des sœurs qui les guidaient, et aussi des morts consolantes et radieuses partage de ceux d'entre eux appelés à une autre vie.

Le jour de la persécution devait venir, il vint. Le Grand Conseil de Genève lança un édit de proscription, et, en 1875, on donna huit jours aux sœurs et aux vieillards pour faire leurs préparatifs de départ. Depuis longtemps ils prévoyaient ce jour funeste, mais ils ne pouvaient y croire.

Le bon Père, prévenu, envoya la Mère assistante *générale* pour adoucir autant que possible le coup

eignait encore plus les vieillards que ses filles. d de sa retraite, il suivait en esprit les péripé- ; adieux, et, pour son noble cœur, chaque étape enfants exilés faisait une station de Calvaire. quoi! me diras-tu, ils partent donc véritable- Et où vont-ils aller ces quatre-vingts vieillards? ils partent réellement, et si les Petites Sœurs andonné leur maison, leurs possessions, leur le, elles n'ont point délaissé leur seule et vraie ie, les membres souffrants de Jésus-Christ.

onne Mère assistante, ayant reçu les instruc- lu Père Le Pailleur et agissant en son nom, t des mesures. Elle se décida à diriger ces vieil- par groupes de huit, dix, quinze, dans les mai- e France en communication le plus directe enève, et de plus, avec ce tact que Dieu donne à ui le remplacent ici-bas, elle décida que chaque 1 où se rendaient les pauvres proscrits, recevrait u trois des sœurs de Genève, afin que des vi- connus et aimés leur fissent retrouver une fa-

départ s'effectua dans le calme, toujours selon is du bon Père : « Évitez les manifestations, our ceux qui vous proscrivent. » Les vieillards ient, ils visitaient une dernière fois les jardins avaient cultivés avec amour, les arbres dont ient goûté les fruits, ils en cueillaient des souve- ranches ou feuilles), ils caressaient les deux ; *que l'on emmenait*, et retenaient l'âne qui eût

pu servir de monture à quelque invalide. L'âne se laissait faire. Pourtant il devait aussi s'en aller. Lorsqu'on vint le saisir, il résista de toutes ses forces et un instant la république de Genève parut en échec. Une des Petites Sœurs lui vint en aide, et commanda au gardien habituel de la pauvre bête de le faire sortir et de le livrer. Le vieillard raisonna l'âne, un peu rétif de nature, le flatta, le baisa entre les deux oreilles, et, lui donnant l'exemple de l'obéissance, le conduisit aux agents. Là il y eut une récidive, et ce ne fut qu'à force de coups que l'âne traversa Carouge, protestant à sa manière, comme l'agneau, contre ce vers du spirituel La Fontaine :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Les bienfaiteurs de l'asile de Genève s'émurent et accompagnèrent les exilés de leurs vœux et de leurs bienfaits. Chaque escouade de pauvres partit à son tour le matin, se rendant au chemin de fer pour être dirigée vers Lyon, Saint-Étienne, Roanne.

La Supérieure de Lyon, prévenue du passage des groupes, avait demandé la permission d'attendre dans la gare les trains, qui y font une demi-heure d'arrêt. Elle arriva avec des bancs, des marmites et des écuelles. Les employés du chemin de fer, pleins de bonté et de bienveillance, aidèrent les Petites Sœurs à faire descendre des wagons les plus infirmes, et quelques fauteuils des bureaux s'ajoutèrent aux bancs apportés

ar la bonne Mère. Un dîner réconfortant fut servi à
ous ces voyageurs, fatigués par les émotions des pé-
ibles adieux. Les spectateurs de ce repas en plein air
informaient, et sur cette réponse : « Ce sont les vieil-
ards proscrits de Genève, » ils vidaient leur bourse
ntre les mains des Petites Sœurs. La maison de Ge-
ève est encore vide. Mais nous avons l'espérance
ue les pauvres y reviendront un jour, et, avec l'au-
eur qui a si bien décrit et sa fondation et sa pro-
cription, nous la saluons *in spem resurrectionis.*

P.-S. M'as-tu assez tourmentée? Je mets à la petite
itesse ton *bloc* de pierre.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE

Mercredi matin.

Je l'ai reçu le pieux fragment de roche, si bien enveloppé, ficelé, cacheté, qu'on eût pu croire qu'il avait reçu les bénédictions de l'Église et qu'il serait placé sur les autels. J'imagine qu'on va lui rendre de grands honneurs. Dans une heure, je vais prendre le train ; les Petites Sœurs l'auront donc ce soir, et, à mon retour, je te dirai ce qu'il en a été.

Tu ne te douterais jamais combien de souvenirs ce petit morceau de granit a réveillés en ma mémoire : la grève des Fours-à-Chaux; ses terrains accidentés que surmonte le vieux toit paternel; la rivière limpide, sillonnée de nombreuses barques et de bateaux à vapeur; les clochers des alentours, se présentaient à mes yeux avec leurs différents aspects. Je suivais les bords sinueux et accidentés des deux rives de la Rance et j'aurais pu compter une à une les nombreuses criques et baies que cette rivière remplit à la

marée montante, où elle se repose et s'encaisse entre des bras de rochers; ce qui a fait dire à un jeune enfant : « Comme elle a des fauteuils, ta rivière! » Ce délicieux paysage, tant de fois admiré, je l'aurais dessiné, et parfaitement exact, tant il m'était présent. J'adressais à la Rance ces jolies strophes :

Tes eaux n'ont pas perdu leur brillante surface.
Le temps, qui me vieillit, ne vieillit rien chez toi;
Toujours jeune, ton flot ballotté dans l'espace,
De Dieu seul a subi la loi!

Salut à tes rochers que vient caresser l'eau!
Salut à ces doux chants que lance vers la grève
Le marin dont la rame ou se baisse ou se lève
Ainsi que l'aile de l'oiseau!

Salut à l'oasis où dans mes jours d'alarmes
J'allais cacher ma peine et rêver au bonheur!
Tes soupirs, ô ma Rance, endormaient ma douleur,
Tes voix avaient de puissants charmes!

Mercredi soir.

Je reviens de chez les Petites Sœurs de C***. Comme une nichée de jeunes oiseaux en train de s'envoler, elles sont revenues au nid à la voix de la bonne Mère. Mes yeux voyaient encore les mouettes de nos grèves, les hirondelles au corsage blanc et noir et nos goélands aériens, et je retrouvais là une vraie volière d'oiseaux aux mêmes plumages, battant des ailes et jetant des cris joyeux, devant ce trésor longtemps convoité... Je ne suis pas bon peintre des

joies naïves; toi, tu t'y entends à merveille, et ton imagination voit d'ici ce tableau...

Au sujet du Père Le Pailleur, je suis tranquille, j'ai su ce que je voulais savoir, je te rends cette bonne justice, que je ne t'ai jamais tendu la ligne sans que tu y aies mordu. A présent, je vois bien qu'il passe par le même sentier que les autres saints : travaux, épreuves, prières assidues, veilles et pénitences. Tu peux être sûre, Marie-Clémence... *que je n'en doutais pas.* Ne comprends-tu pas, trop crédule petite sœur, que je te tiens en haleine et que j'empêche ton zèle de se ralentir? Allons, je suis trop franc, ne t'en prévaux pas. Merci pour Carouge, il m'a beaucoup intéressé. Je suis plus ignorant que tu ne le crois; ceci est de la *vraie vérité...* instruis donc encore ton Pedro.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Tugdual Kermeur

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE

Saint-Servan, 2 novembre 1877.

Mon cher frère, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : ce matin, à la messe de sept heures à la paroisse, j'ai vu Tugdual Kermeur s'approcher pieusement de la sainte table..... En s'en allant, comme il passait devant ma place, il m'a fait une gracieuse inclinaison de tête. Sa figure tout à la fois recueillie et joyeuse, la sérénité de ses traits, son maintien calme et grave, ont éveillé chez moi une curiosité bien naturelle ; j'ai compris qu'un événement heureux était survenu dans la famille, ce grand acte accompli près de moi me le disait; mais comme j'en ignorais les circonstances, je me suis rendue chez la bonne vieille mère Kermeur avant de retourner chez moi.

Je n'avais pas encore mis le pied sur le seuil de la porte et déjà Tugdual venait à ma rencontre ; son air respectueux ne pouvait dissimuler sa joie. Il est si démonstratif, que j'ai cru qu'il allait, par reconnaissance,

me baiser les mains. Il ne m'a pas laissée aller jusqu'à sa vieille mère ; mais, m'offrant une chaise, il m'a dit : « Asseyez-vous, madame, je vous en supplie; la mère sommeille. Je suis si content de vous voir, j'ai tant de choses à vous dire, ne me refusez pas quelques minutes d'entretien. Je vois que vous cherchez Madeleine, elle n'est pas ici ; elle est encore à l'hôpital du Rosais, mais en voie de guérison. Que de choses se sont passées dans cette huitaine ! Et dire que vous voyez devant vous Tugdual Kermeur, le même en apparence et qu'il est changé du tout au tout.

« Voyez-vous, Madame, les Saint-Vincent de Paul ce sont des anges, tout au moins ce sont des saints Je voudrais bien commencer par le commencement mais tout vient à la fois... Voilà pourtant la chose A la fin de l'autre semaine, Madeleine est tombée malade, on a craint une fluxion de poitrine ; le médecin du quartier a dit : « Faut l'envoyer passer quelques « jours à l'hôpital, elle se remettra promptement. » En effet, elle est beaucoup mieux, j'irai la voir tantôt avec Anna, que je porterai dans mes bras tout le long du chemin, car vous savez qu'elle a été très malade d'une grosse fièvre : plus d'appétit, et la toux ne la quittait pas, la chère mignonne. Je pensais, en me voyant si malheureux : Ma femme à l'hôpital, c'est beaucoup ; mais Anna, ce serait ma fin, et puis il n'y a pas de salle pour les enfants ; et j'ai dit au médecin : « Je la garde ici et je la soignerai. »

Tugdual parlait très bas et avec tant de volubilité,

que je perdais bien des phrases ; mais cela lui importait peu, pourvu qu'il racontât. Il reprit donc :

« Pour lors, j'étais épuisé par mon dur métier de manœuvre. Le jour, je la couchais dans le lit de la mère; le soir, je la replaçais dans son berceau et je passais la nuit sur une chaise auprès d'elle. — Viens donc, Anna. — Voyez, madame, comme elle a maigri! Ce matin pourtant elle a des couleurs. Cher ange! c'est elle qui est mon salut, ou plutôt les autres anges dont je vous parlais au commencement.

« Si vous aviez vu Anna si pâle, si agitée, avec une mauvaise toux et toujours la fièvre ! Cela nous minait tous deux. Rien qu'à la voir, je tremblais aussi.

« Un soir, je revenais du travail, la tête me faisait mal, mes jambes fléchissaient sous moi; toute la journée, j'avais porté des sacs de pommes de terre pour embarquer en Angleterre. On m'aurait donné des coups de bâton sur les bras, que je n'aurais pas plus souffert. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je trouvais Anna plus malade, je l'enlevai à ma mère qui l'avait soignée toute la journée, je la couchai dans son berceau et je me dis : Nous finirons ensemble; quand entra un des jeunes messieurs de Saint-Vincent de Paul. « Bonsoir Tugdual, qu'il dit; mon « compagnon n'a pas pu venir. Comment êtes-vous? « Comment va la petite? Ah mon Dieu! qu'il dit, « comme vous êtes défait ! mais c'est à ne pas vous « reconnaître, » et il ajouta: « L'enfant a la fièvre. « Vous l'avez veillée ? — Voilà cinq nuits que je ne

« me suis pas déshabillé, dis-je, et j'en passerai au-
« tant qu'il faudra, on nous enterrera ensemble. —
« Non, dit-il, ces choses-là ne se font pas ainsi. Vous
« allez tomber tout à fait malade d'épuisement, vous
« avez *la terre sur la figure*, vous êtes plus malade
« que la petite. Où sont les deux gars ? » (Il les aime
beaucoup et les fait causer.) Les deux gars étaient
là en dehors, il les appela : « Corentin, qu'il dit, tu
« sais où est la rue des Fours-à-Chaux, tu vas aller
« dire à ma mère et à ma sœur de ne pas m'attendre
« ce soir... Ne cours pas si vite, ou le commissaire
« croira que tu as fait un mauvais coup. Corentin,
« dit-il, le retenant encore pour s'amuser, car il est
« d'un naturel bien gai, Corentin, si tu fais bien ma
« commission, je te régalerai. Qu'est-ce que tu aimes
« le mieux sur la terre ? — Mes parents, répondit
« Corentin. — Et après tes parents ? — Du café, dit
« alors mon aîné, qui avait compris. — Va vite, répli-
« qua-t-il, fais bien ma commission et tu auras ta ré-
« compense. Faut attraper Jvonnick, fit-il alors. Al-
« lons, Jvonnick, réponds vite : Qu'est-ce que tu aimes
« le mieux *sous* la terre ? » Le gars fut tout saisi, il
avait préparé sa réponse sur celle de Corentin. — Vla,
« dit-il pourtant, ce sont les ossements de mes pa-
« rents. — C'est bien, dit M. Charles. Et sur la terre ? »
— Le gars, tout joyeux, riposta : « Une bonne
« tasse de café. — Tu es un gourmand, dit M. Char-
« les; il fallait répondre d'abord : « Sur terre, mes
« parents vivants. » Tu n'auras rien du tout. A pré-

« sent, tout est arrangé, je vais passer la nuit, vous « allez vous coucher et je vais veiller Anna. »

Mais voyez-vous, madame, j'étais inquiet, vu que la petite est timide, et je lui dis tout bas : « Veux-tu, « mon ange, que le monsieur te donne ta tisane ce « soir? — Oui, dit Anna. » C'est drôle comme les enfants ont leur goût! Anna, qui n'aime pas les étrangers, fit un petit sourire à ce bon jeune homme, et je vis tout de suite qu'il lui allait. Mais lui parlait à Jvonnick. « Vois-tu, Jvonnick, j'ai besoin de beaucoup « de choses quand je veille, il me faut une tourte de « pain de douze livres, deux litres de café et une pro- « vision de bois et de bougie », et il lui indiquait les marchands au plus près et lui mettait deux fois cinq francs dans la main. Jvonnick est futé et malin et il espérait aussi gagner la récompense. Il était de retour un quart d'heure après et tout arrivait comme dans un conte de fée.

« A présent, continua M. Charles, tout est arrangé, « tout le monde à fond de cale, » et il murmura entre ses dents : « Je veux prouver que du café bien « chaud n'a jamais causé d'insomnie. » Il régala donc les enfants; car, pour lui, il ne mangeait rien. Il me demanda un livre de piété et dit en riant : « Quel bon « tour je joue à Frédéric (Frédéric, c'est son compa- « gnon habituel) ! Quelle bonne fortune, et dire que « c'est demain la Toussaint. Quelle belle nuit je vais « avoir et en sainte compagnie ; avant que je leur ai « dit un mot à chacun, il fera grand jour. Bonsoir,

« disait-il encore, dormez bien, mes chérubins, et « vous surtout, Tugdual, dormez sans crainte. Anna « aura deux bons anges gardiens, j'ose m'en flatter, » et il riait d'un bon et franc rire.

Pour vous dire la vérité, madame, je tombai sur mon lit comme une bête morte, c'est à peine si j'eus le temps d'enlever mes souliers et de m'allonger, que déjà je me trouvais en pays inconnu. L'horloge marquait environ huit heures.

Je me réveillai le lendemain comme le coucou sonnait quatre heures du matin. Ma première pensée fut que j'étais coupable, que j'avais oublié Anna, qu'elle était morte... Mais, comme un éclair, le souvenir de la soirée de la veille me revint. Sans bouger, je regardai et je vis la tête de la petite éclairée par un reflet de la lampe, elle dormait, et M. Charles (je ne sais pas son autre nom) remontait doucement la couverture sur un de ses bras qui s'était découvert. Je me retournai du côté de la ruelle, je me trouvais si bien! la force me revenait avec le sommeil. Anna était soignée comme une reine, je pouvais dormir encore et je serais vigoureux pour reprendre mon travail le lendemain suivant : mais le sommeil ne venait pas. Je savourais seulement un véritable bien-être et je faisais comme un rêve agréable. Le silence était profond ; le vent de la côte s'entendait seul dans le lointain ; la lune entrait par notre unique fenêtre ; les respirations des enfants et de la mère ne troublaient pas la solitude. Je me retournai du côté d'Anna

et de la cheminée. M. Charles lisait : « Mon Dieu, « disait-il à mi-voix, comme les saints vous ont aimé! « si je pouvais vous aimer ainsi ! Dans deux heures, « je vais vous recevoir, donnez-moi la force d'imiter « leur exemple ! » La petite fit un mouvement, il alla vers elle : « Veux-tu de la tisane, Anna ? — Je veux « du bon café, dit la petite, je suis guérie. (Elle est « comme ses frères, elle adore le café.) — Je vais te « donner, lui dit-il, de la tisane au café. — Sera-ce « bon, dit la petite? — Très bon, dit-il, et bien « chaud, » et il lui apporta une bonne tasse de lait au café. Cela me remuait le cœur de voir comme il soignait bien ma petite fille. Elle dit : « Petit père « dort, demain il sera content ; et toi, dit-elle, tu ne « dors donc jamais ? — Je te regarde dormir, répon- « dit-il, et cela fait la même chose, » et il eut encore un de ses bons sourires qui ne sont qu'à lui. Anna se rendormit. M. Charles se mit à genoux en face du grand christ qui surmonte la cheminée, il disait sa prière du matin. Quelle belle figure ! madame, quelle paix ! Il se faisait une illumination dans mon âme, je voyais toute une vie de tableaux : ma première communion, la mort de mon père, mon mariage, les fêtes pieuses de notre petite ville où j'étais si fier d'être cité comme un fidèle chrétien. M. Charles se leva, il s'approcha du christ. C'est extraordinaire, il parlait bas et j'entendais ! « Mon Jésus, murmurait-il, vous êtes « si riche, que puis-je vous offrir ? Vous avez dit que « ce qu'on ferait au plus petit des vôtres ce serait

« fait à vous-même, je vous offre donc ma nuit près « de cette enfant, et si j'ai mérité une récompense « donnez-la à cet excellent père de famille ! » Il parlait de moi, je n'en pouvais douter... moi, qui avais oublié tous mes devoirs. C'était trop, en une seconde je fus près de lui : « Soyez béni ! dis-je, et je lui ser- « rais les mains à les broyer. — Tugdual, dit-il, qu'a- « vez-vous ? — Elle est revenue ! criai-je. — Devenez- « vous fou ? dit-il encore. Expliquez-vous. — Je crois « en Dieu, je crois en Jésus-Christ, la foi de mon en- « fance est revenue. Ma vieille mère me l'avait bien « prédit qu'un choc la ramènerait. Monsieur Charles, « soyez mille fois béni ! » Voyez-vous, Madame, j'aurais crié, si j'avais osé ; lui, il pleurait en silence, il m'ouvrit ses bras. « Tugdual, dit-il, nous sommes « frères. Oh ! quelle joie dans le ciel ! Frédéric priait « tant pour vous ! — Monsieur Charles, interrompis- « je, quel est votre nom ? — Ce n'est point un mys- « tère, répondit-il ; mais nous sommes tous les mê- « mes ; Frédéric en eût fait davantage (il regrettait « son compagnon). — Je vais aller à confesse, lui dis- « je. — Les portes de l'église ne sont pas encore « ouvertes, remarqua-t-il en riant. — Auquel faut-il « aller ? continuai-je sans rien écouter. — N'importe, « répondit-il, ils sont tous bons, tous les mêmes. — « Comme les Saint-Vincent de Paul, repris-je à mon « tour en riant. Voyez-vous, Monsieur Charles, ma « foi est retrouvée, mais, là, complètement, plus belle, « plus vive qu'autrefois : il s'est fait une lumière,

ne un éclair ! Mais, mon Dieu, ai-je souffert !
t la tentation, c'était l'épreuve; je succombais.
souffert ! Oh ! les malheureuses années...
nent les réparer ? Ma mère et Madeleine vont-
être contentes ! Je veux faire partie des Cercles
liques, je veux donner le bon exemple et sur-
bien élever mes fils. Voyez-vous, je les condui-
encore à l'église, mais c'était par contenance;
nfants voyaient bien ce qui se passait. Je vais
à confesse et je vais revenir les chercher; ils
erront communier. Croyez-vous que le prêtre
e permette ? Oh ! que je le désire ! Croyez-
?... — Je le pense, mon bon ami, reprit-il;
serons à côté l'un de l'autre. Frédéric sera là
. » Et ça s'est fait comme cela, madame, et
l'hui c'est la seconde fois, c'est le jour des
et vous verrez ce que sera Tugdual désormais,
grâce de Dieu et des sacrements. »
d'une fois j'avais eu envie de faire comme
rles et de pleurer silencieusement. Je me levai
i trouver la bonne vieille, qui avait grande hâte
voir. Elle s'en donnait en fait de larmes ! Com-
it-on qu'elles sont amères ? Du moins, ce jour-
s lui semblaient douces : le bonheur de l'âme
lus grand qu'on puisse goûter dans cette vie.
rmais, me dit-elle, je suis convaincue qu'il
on chrétien jusqu'à la fin de sa vie. La cha-
ce jeune homme l'a ramené. Déjà leurs bon-
nseries avaient préparé ce retour. — Et vos

prières, mère Kermeur, ajoutai-je, et vos sacrifices. — C'est la grâce qui a tout fait, dit-elle ; mais elle veut être sollicitée, elle est si précieuse, c'est le sang de Jésus-Christ qui nous est appliqué. » Elle ajouta : « M. Charles a dit à Tugdnal qu'il allait remuer ciel et terre pour lui trouver un emploi plus à son goût et selon ses forces. Il connaît un négociant qui a besoin d'un commis, il va proposer mon fils. Un bonheur ne vient jamais seul, j'ai l'espoir qu'il réussira. »

J'ai laissé cette famille dans la paix et la joie, et je sais, mon cher frère, que tu vas être heureux toi-même du retour à Dieu de ce bon fils et de ce bon père, aussi je me suis hâtée de te l'écrire...

Oui, elle disait bien, l'excellente vieille : « Un bonheur ne vient jamais seul. » En voici la preuve. Je rentrais chez moi fort joyeuse, lorsqu'une voisine m'arrête et me dit : « C'était donc ce matin, madame, que vous auriez dû être à l'hôpital du Rosais à voir votre malade. — Vraiment ! Est-il plus mal? répondis-je. — Non, au contraire, mais vous auriez vu la cérémonie. — Quelle cérémonie ? — Mais la confirmation. Il a été confirmé. — Ce n'est pas possible ! dis-je très étonnée. — Oui, il a été confirmé ce matin ; la salle était ornée comme pour une grande fête, ses deux enfants agenouillés auprès de son lit, et toutes les sœurs et le clergé entouraient Mgr Espivent ! C'est-y là que vous avez manqué une jolie chose ! »

Mon malade est un homme d'environ trente ans,

i se meurt d'une maladie de poitrine. Il voit son t, il a perdu sa femme voici dix-huit mois et il est té avec deux petits enfants en bas âge qu'il aime rêmement.
Je m'étais trouvée à suivre le saint Sacrement un ır qu'on le lui portait à son domicile de la rue du rt. La figure si douce et si intéressante de ce ıvre homme m'avait touchée. Je demandai son n. — « Il s'appelle Levire, me répondit-on, il a ınd besoin de consolations et on ne peut faire une ıs grande charité qu'en les lui apportant. »
Peu après, sa maladie s'aggrava et il fut conduit à)pital du Rosais. Je ne l'abandonnai pas et j'es-ai de lui procurer le supplément de ce qui pouvait manquer, soit en petites douceurs et friandises, t en bonnes et fortes paroles. Habituellement les trinaires se font facilement illusion sur leur posi-ı, mais ce pauvre malade ne voulait recevoir au-ıe espérance de guérison. « Puis, disait-il, en tout , ma vie est brisée : j'ai perdu une bonne et jeune ıme, la mère de mes enfants; » et à cette pensée sanglots coupaient sa voix.
e ne réussissais donc qu'à satisfaire quelques ca-ces de son appétit et à le rendre de plus en plus onnaissant; mais sa faiblesse morale augmentait ıque jour et jamais je n'ai vu un homme pleurer ant et se désoler à ce point.
l allait toujours en s'affaiblissant, lorsqu'un matin r Espivent, évêque d'Aire et de Dax, venu à Saint-

Servan pour visiter sa famille, traversa la salle des malades de l'hôpital. Levire dit aux sœurs hospitalières : « C'est un évêque, quel bonheur ! Je n'ai jamais été confirmé et depuis longtemps je désire l'être. » On s'informe de la vérité du fait ; il est exact : Levire, mousse dans son enfance, matelot plus tard, s'était toujours trouvé en voyage lors du passage de l'évêque diocésain.

Mgr Espivent fit jouer le télégraphe près de Mgr Saint-Marc et obtint l'autorisation désirée.

Lorsque j'approchai du lit de Levire dans l'après-midi de ce beau jour, je vis pour la première fois ses yeux briller de bonheur et un sourire éclairer sa pâle figure. « Ah ! madame, s'écria-t-il, que de fois, vous m'avez dit : « Ne pleurez pas, ne pleurez plus ! » Ce matin je l'ai encore fait, mais pour la dernière fois. J'ai reçu le sacrement des forts, je me sens un autre homme, je suis *gréé a para virer* quand le bon Dieu voudra. Il sera bien capable de me remplacer près de mes enfants. A présent, j'envisage la mort en chrétien et en brave, *j'espère en Dieu !* »

15 décembre.

..... Oui, mon pauvre Levire a tenu parole : il vécut encore trois semaines, et les religieuses m'ont affirmé que pas une fois il ne s'est démenti de son calme et de sa confiance en Dieu : plus de larmes, un sourire d'espérance même en embrassant ses chers, ses bien-aimés petits enfants.

Voilà les effets du sacrement de confirmation, j'en is témoin oculaire et auriculaire. Un des enfants suivi de près son père au tombeau, l'autre est evée chez une de ses parentes, qui la regarde comme . fille et qui peut au besoin attester la véracité de on récit. — Morale : s'informer auprès des malades ıe l'on visite s'ils ont reçu le sacrement de confir-ıation ; dans la négative, tâcher de leur procurer ce onheur.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

PIERRE A MARIE-CLÉMENCE

Vannes,... 1878.

Tu ne peux douter, chère petite sœur, du plaisir que la lecture de ta lettre m'a fait éprouver. Je ne voulais pas te dire à quel point je m'intéressais aux Kermeur, car tu ne m'aurais plus parlé que de ces braves gens.

Je crois aussi, comme toi, ou plutôt comme la vieille mère, que désormais Tugdual est conquis, et nécessairement ses fils vont être élevés religieusement. Les bons ouvriers peuvent faire beaucoup de bien parmi leurs camarades, ils entraînent leurs frères mieux que nous, qui perdons chaque jour de notre influence. Je suis donc heureux, profondément heureux du retour de ce brave homme à la pratique religieuse.

Puisque ta dernière lettre m'a apporté une si bonne surprise par rapport à Tugdual, je veux à mon tour essayer de te récompenser en t'envoyant un joli trait

r augmenter les notes nombreuses et intéressantes
sujet des Petites Sœurs, des vieillards et de leur
fiance en saint Joseph.

oici ce qui m'a été raconté (je tiens la chose de
Florent); on m'en a affirmé la vérité :

ans un des hospices que les Petites Sœurs possè-
t dans le Nord, les vieillards manquaient de beurre
uis plusieurs jours. En Flandre, le beurre est un
et de première nécessité. Manquer de beurre,
t la dernière extrémité après celle de manquer de
1. Les vieux se désolaient. Saint Joseph, qu'ils
iient tous les jours, était sourd à la voix de ses en-
ts. Plusieurs déjà lui demandaient compte de son
ifférence.

a bonne Mère supérieure elle-même n'y compre-
t rien; mais, avec le sens particulier que Dieu
ne à ses humbles servantes, elle imagine une ten-
ve particulière. Elle ordonne à deux vieillards de
ndre à la chapelle la statue de saint Joseph et de
ransporter solennellement, accompagnée de deux
abeaux, jusqu'à la cave où étaient les pots à beurre
es depuis plusieurs jours. « Il verra si nous lui
ntons, » disaient les vieux en descendant la statue.
la dépose entre les pots vides, on fait brûler deux
igies devant elle; et on promet au bon saint Jo-
h de le réintégrer sur son piédestal quand il se
a exécuté.

In attendant, les vieillards se succèdent devant ce
iveau trône de leur saint Joseph, et viennent tour

à tour y réciter leur chapelet : pas un ne doute que saint Joseph ne fasse un miracle. Quelques-uns vont discrètement soulever les couvercles, espérant voir surgir par un enchantement une source de beurre. Hélas ! rien, saint Joseph les oublie. Les supplications durèrent tout le jour, mais il fallut néanmoins souper sans beurre encore ce jour-là, et on alla se coucher tristement.

Le lendemain avant l'aurore, la garde recommença, car le beurre n'était pas venu pendant la nuit... Mais voilà qu'un excellent bourgeois de la ville se dit en s'éveillant : « Comment ne suis-je pas encore allé voir l'établissement des Petites Sœurs dont on dit tant de bien ? » — Il en avait rêvé toute la nuit. Il se lève et va aussitôt sonner à la porte. La bonne Mère l'accueille avec la politesse simple dont les saints ont le secret.

« C'est une idée qui vous paraîtra singulière, madame? dit l'inconnu ; je n'y comprends rien moi-même ; mais j'ai le désir de visiter votre établissement, si cela est permis. — Très volontiers, monsieur, je vous le ferai voir. »

Elle le conduit d'abord à la modeste chapelle, puis dans les salles, où le visiteur admire l'ordre et la propreté ; au réfectoire, à la cuisine. Tout doucement elle l'engage dans l'escalier de la cave et l'y introduit. La première chose qui frappe ses regards, c'est la statue, les flambeaux allumés, et le vieillard à genoux récitant son chapelet. « Qu'est-ce que cela ?

tout surpris. — Voici, monsieur : nos bons
; n'ont plus de beurre depuis quatre jours.
, là saint Joseph et viennent le prier de faire
e pour remplir ces pots que vous voyez. »
ɔur jeta un grand éclat de rire. « Et les a-t-il
emanda-t-il. — Non, monsieur, pas encore;
era, car il ne nous a jamais rien refusé. —
onnez, dit le visiteur; mais j'aime cela, et
aurez pas votre dédit. Je comprends mainte-
quoi j'ai rêvé de vous cette nuit et pourquoi
vous visiter ce matin : c'est saint Joseph qui
Vous ferez remplir de beurre tous ces pots.
[ui payerai. — Ah ! monsieur, s'écrie la reli-
vez sûr que nos bons vieux prieront beau-
· vous. — Je leur demande de prier surtout
ɔh à mon intention et désormais je veux
plus que je ne l'ai fait. »
grande joie dans la communauté. En bénis-
aritable bienfaiteur, on reportait la recon-
au protecteur céleste, et les plus incrédules
; les premiers : « Nous étions bien certains
ɔus oubliait pas... »
; que j'y suis, encore un autre joli trait ra-
M. l'abbé Janvier dans la Vie très intéres-
I. Dupont. Notre bon M. Dupont, j'aime à
et *à réparer*, car mes impressions d'enfant
ace à une véritable admiration.
ɔnt avait l'habitude, à certaines fêtes, au car-
' exemple, et au premier de l'an, de donner

un petit souper solennel à ses bons vieux des Petites Sœurs des Pauvres. Une de ces fêtes, toujours impatiemment attendues des vieillards, approchait. Cette fois, le trop généreux bienfaiteur, fut obligé de faire sa confession et de leur dire que les ressources lui manquaient absolument pour acheter les provisions extraordinaires nécessaires à la fête. Cette bourse, qui semblait inépuisable, était à sec. Il les engagea à s'adresser à saint Joseph et à faire au bon Saint protecteur des Petites Sœurs, une neuvaine, afin d'obtenir poulets et dindons pour le festin d'usage. — « Demandons plutôt un sanglier, » s'écrièrent tout à coup plusieurs voix. — Pourquoi un sanglier? Cette demande parut étrange à M. Dupont. Comme les bons vieux y tenaient, il y consentit, et chaque jour on fit à cette intention la neuvaine convenue. L'homme de Dieu, en la faisant, priait avec sa ferveur et sa confiance habituelles; mais il ne pouvait s'empêcher de rire et de plaisanter sur l'étrange idée qu'avaient les vieillards de demander un sanglier à saint Joseph. Or, l'avant-dernier jour de la neuvaine, la veille de la fête, un facteur du chemin de fer entre brusquement chez lui et l'avertit de faire ouvrir les grandes portes de sa maison, parce qu'une voiture attendait, lui apportant un sanglier, et il lui remit en même temps une lettre. C'était un de ses amis qui lui écrivait :

« Mon cher Léon,

« *Je* ne suis qu'un médiocre chasseur, et je ne

sais par quelle bonne fortune j'ai tué un sanglier dans mes bois. Comme je suis solitaire à la campagne, ne pouvant manger tout seul ce sanglier, j'ai pensé qu'il pourrait vous être utile pour vos pauvres, je vous l'adresse. »

Bon accueil lui fut fait, on le pense bien, et les vieillards, en mangeant, probablement pour la première fois de leur vie, des jambons de sanglier, se félicitaient de leur ingénieuse idée et bénissaient mille et mille fois le saint patriarche qui les avait exaucés.

Quelle tendresse de la Providence dans ce petit trait! Mais, je t'assure, Marie-Clémence, que s'ils avaient eu Pierre de Tressaint à prier avec eux au lieu et place de saint Dupont, ils attendraient encore la bête et sa hure. La foi qui transporte les montagnes a fait se précipiter cette pauvre bête aux pieds du chasseur ébahi, et je peux dire que cette lecture m'a donné autant de surprise que cette étonnante capture a dû en causer à l'heureux Nemrod.

Ce ne sont pas seulement les bienfaits matériels, les guérisons du corps, qui sont attribués à saint Joseph, mais les conversions, guérisons de l'âme, bien au-dessus des premières, puisque l'âme est évidemment placée à un rang très supérieur à celui de notre pauvre corps. Pour guérir le corps, Dieu suffit. Pour guérir l'âme, il faut l'opération de Dieu et la coopération de l'homme. N'est-ce donc pas un double trait *de puissance et de* bonté?

Dieu, ne pouvant forcer notre volonté, la sollicite, la presse, envoie une lumière plus douce et plus brillante tout ensemble. « Un jour il se formera dans ce cœur, que l'on croyait désespéré, une larme; elle passera par des chemins que Dieu a faits pour aller jusqu'à ses yeux arides, elle coulera sur ses joues flétries: cette seule larme aura révélé la vérité au malheureux pécheur et ouvert la voie à son retour à la foi pratique ! »

Que de grâces singulières sont accordées aux sollicitations adressées à saint Joseph!

Je me souviens d'une conversion qui m'a été racontée. Aujourd'hui que j'ai, chose rare, un peu de temps devers moi, je vais te la narrer :

Une dame gisait sur un lit de douleur; depuis longtemps non seulement elle avait perdu la foi, mais encore elle était devenue impie à l'excès. Elle avait chassé de sa maison une personne qui, soignant sa nièce atteinte du choléra, proposait de faire demander un prêtre pour la malade; et pourtant Dieu, dans ses miséricordieux desseins, plaça près de cette pauvre dame une personne charitable qui lui prodigua des soins dans de fréquentes visites. Elle se nommait Philomène, vénérait saint Joseph et le priait avec ferveur pour les personnes auxquelles elle s'intéressait. Elle lui confia spécialement la conversion de cette pécheresse.

Philomène, en personne prudente, craignait d'irriter la malade. La maladie pourtant faisait des progrès.

Un jour, avec douceur, elle lui proposa de prier un peu avec elle. — Prier? reprit la dame, je ne sais plus ce que c'est que cela. — Pour obtenir votre guérison, reprit Philomène, nous allons réciter le *Memorare*. — Ah! je me souviens, dit la malade, avoir entendu cette prière dans mon enfance. Elle suivit le puissant *Memorare* de l'esprit et des lèvres.

Quelques jours après, Philomène crut le moment propice pour proposer à son infortunée amie de recevoir la visite d'un prêtre. Une scène terrible s'en suivit et la malade jura que jamais elle ne permettrait à un prêtre de passer le seuil de sa porte.

Philomène, désolée, mais non découragée, lui porta, à une nouvelle visite, une jolie photographie du bienheureux saint Joseph. « Tenez, lui dit-elle, vous souffrez beaucoup; eh bien, pour obtenir du soulagement, attachez cette image à votre lit et dites pendant neuf jours : « Saint Joseph, priez pour moi. » Oh bonheur! la malade y consent. Philomène, pleine d'espoir, demande dans une institution d'enfants dévoués au Père nourricier de Jésus, une neuvaine en son honneur. Elle s'y unit avec dévotion, disant à saint Joseph : « Je ne puis plus aborder la question de la confession, grand Saint, je vous charge de la chose. »

Saint Joseph n'est jamais sourd à ces sortes de prières. La malade empirait et s'affaiblissait visiblement, une bonne bretonne fut appelée à lui donner des soins, et cette pauvre femme, sans science, sans *talents, mais* avec la simplicité de sa foi, devait être

l'instrument employé par saint Joseph pour arriver à ses fins.

Cependant la dame impie, accablée de doulours, répétait cette petite phrase : « Saint Joseph, priez pour moi ; » et ces mots, Dieu les entendait et, dans sa bonté, les acceptait comme la coopération nécessaire à son œuvre.

La Bretonne allait droit son chemin et parlait à la malade de la joie qu'elle éprouverait après une bonne confession, de la malice de ceux qui parlaient mal des prêtres, etc., etc.

La malade commençait à s'émouvoir. Le démon suggéra vite un obstacle : le respect humain... « Que dirait-on, que penserait-on, moi qui ai juré que jamais un prêtre ne franchirait le seuil de ma porte, même pour une simple visite? — Ce qu'on dirait? riposta la Bretonne, eh bien, on dirait : « Elle a du bon, cette dame, elle ne veut pas mourir comme un chien. »

Le dernier jour de la neuvaine, Philomène, de plus en plus inquiète de sa chère mourante, s'acheminait vers sa demeure, lorsqu'elle voit accourir vers elle la servante bretonne, qui lui apprend que sa protégée avait elle-même demandé un prêtre et reçu les sacrements avec des dispositions admirables. Elle croit rêver, elle vole vers la malade. Celle-ci l'embrasse en versant des larmes de bonheur : « Ah! que j'étais misérable! s'écria-t-elle, je jurais qu'il n'y avait pas de Dieu, pourtant au fond de mon âme je pensais que *quelqu'un* nous gouverne, et maintenant, ce grand

Dieu, que j'ai tant méconnu, tant offensé, m'a tout pardonné... Quelle grâce! Ah! c'est saint Joseph, dont voici la précieuse image, qui me l'a obtenue, à moi pécheresse, indigne et incrédule. J'aurais besoin de vivre pour tout réparer, mais Dieu, je l'espère, me fera miséricorde... »

Deux jours après, elle rendait son âme à Celui qui avait usé envers elle de tant de bonté, et les enfants, reconnaissants de cette conversion, vrai miracle de la grâce, firent une seconde neuvaine pour remercier saint Joseph : c'est le moyen d'obtenir de nouvelles faveurs.

Et maintenant, veux-tu en quelques lignes le simple récit de ce qui s'est passé à Lourdes ces jours-ci?

...Un franc-maçon s'y trouvait en curieux, *peut-être en espion*, lors du pèlerinage des pauvres malades.— Un infirme allait être porté à la piscine, des bras devenaient nécessaires; on s'adresse à l'inconnu : « Monsieur, au nom de l'humanité, voulez-vous nous aider? » — Que se passa-t-il alors dans l'esprit du franc-maçon? Peut-être un combat de quelques secondes. Va-t-il refuser?... l'esprit du mal le sollicite... un bon mouvement, la coopération à la grâce l'emporte. Il offre ses bras, son appui, et porte l'infirme à la piscine. Il reste près de lui. Le malade, plongé dans l'eau miraculeuse, sort plein de santé, d'allégresse et de reconnaissance envers la grande protectrice, la consolatrice des affligés, le secours et le remède de tous *les chrétiens.*

L'inconnu est touché par la même main : *Refugium peccatorum!* la grâce a fait coup double ! Mais qui ne trouvera que la seconde guérison est mille fois plus admirable encore que la première? Le malade est debout : le franc-maçon est à genoux, il se nomme, il raconte son incrédulité passée, sa foi présente ; il se lève, va chercher un prêtre, se confesse et s'en retourne chez lui, comme l'enfant prodigue, avec le baiser de paix du meilleur des pères : Notre-Seigneur Jésus-Christ; avec une nouvelle parure : sa robe première ; avec d'autres chaussures, car ses pieds sont agiles pour parcourir les sentiers de la justice; avec un anneau au doigt : la bague bénite achetée à Lourdes; avec son gros chapelet pour collier et de l'eau miraculeuse pour talisman de persévérance. Ah ! qui n'admirerait de telles faveurs ? qui ne remercierait Marie avec l'heureux converti? O mon frère inconnu, j'ai uni ma voix à la vôtre, j'ai compris ce que votre cœur a ressenti, car j'ai foulé la même terre que vous, j'ai bu à la même source, j'ai prié au même autel. Si j'étais croyant — et je l'étais — je peux dire que j'étais faible, tenté, combattu, et que la Reine du Ciel m'a parlé, encouragé, fortifié ; c'est à elle que je dois d'avoir fait un grand pas qui me coûtait. Je balbutiais, j'hésitais à faire la promesse demandée : elle ne m'a pas laissé quitter sa grotte sans m'avoir conquis. Disons donc tous les deux : « Amour à Marie !... »

VINGT-SIXIÈME LETTRE

Comment meurent les amis des pauvres

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE

Saint-Servan, 20 août 1879.

Cher frère,

Tu me permettras de te parler longuement aujourd'hui de la mort de notre aimable voisin, de notre zélé confrère de Saint-Vincent de Paul, de notre jeune ami, Charles O'M..... Le mois dernier, je t'annonçais son mariage; aujourd'hui, c'est sa mort! Je ne t'écrirais pas si je ne pouvais t'en faire l'éloge...

Sa mère a dit de lui ces paroles, que malheureusement toutes les mères ne peuvent prononcer en présence du cercueil de leur fils :

« Charles est mort à trente-six ans, et il ne m'a jamais causé aucun chagrin, il a cherché en toutes circonstances à me faire plaisir et à rendre service à tous ceux dont il connaissait les besoins... »

Oui, réellement, ce jeune homme était aimé de

tous : de ses supérieurs, de ses égaux, de ses pauvres. Sa nature droite, simple, affectueuse, faisait naître spontanément l'affection ; et sa bonté, son honorabilité imposaient l'estime.

Juge suppléant à Saint-Malo, lorsque la guerre de 1870 éclata, il se trouvait légalement affranchi de prendre les armes; mais excellent patriote, il voulut aider à la défense du pays et s'engagea comme volontaire. Ses chefs parlaient de lui en ces termes : « Devant l'ennemi, c'était un héros aussi brave que modeste, combattant avec l'amour de la France et avec l'espérance du ciel. »

Aucun danger n'ébranlait son courage, et souvent il lui fallut un ordre formel de ses chefs pour le forcer à prendre du repos.

« Laissez donc les autres qui sont fatigués, disait-il; moi, je ferai bien encore cette corvée. »

Et il supportait les marches et les contremarches les plus pénibles. La guerre le respecta, et pourtant sa tête ne se courbait pas devant l'ennemi. Le secret de son héroïsme se peut deviner : sur l'uniforme du soldat brillait l'image du Sacré-Cœur; sous l'uniforme battait le cœur du chrétien qui sait que s'il succombe pour sa patrie, il est conquérant du ciel...

Très modeste dans ses succès, il eût voulu rester dans l'ombre avec les livrées du simple soldat; ce ne fut qu'après des instances réitérées qu'on obtint de lui imposer un grade.

La guerre terminée, il poursuivit avec succès la

carrière de magistrat; ses qualités se sont révélées au public, et l'on a admiré plus d'une fois la droiture de son jugement, les exquises délicatesses de sa conscience, sa préoccupation constante des droits de l'équité... Juge d'instruction, il déployait dans la recherche et le discernement des coupables toutes ses ressources d'observation et une impartialité, une indépendance absolues.

Je me plais à faire l'éloge de ce bon jeune homme. Vos places, vos résidences éloignées vous avaient séparés, tu ne le connaissais plus, mais tu vas le regretter avec nous.

Il y a six semaines, le 8 juillet dernier, il venait de contracter une alliance des plus honorables et avait reçu en partage (c'est lui qui parle) « tout ce qu'on peut rêver de bonheur sur la terre ». Une aimable jeune fille, douée des qualités du cœur, des grâces de l'esprit, venait de s'unir à lui. Son mariage avait été béni dans la cathédrale de Blois. Un nombreux cortège de parents et d'amis accompagnait les jeunes époux et doublait leur joie en la partageant. Les bénédictions du ciel étaient demandées avec instance pour ces deux têtes. Ah ! qu'elles sont différentes, dans les desseins de Dieu, les bénédictions terrestres ou celles qui sont accordées en vue de l'éternité !

Après un court séjour dans la famille de sa jeune femme, Charles revenait joyeux à Fougères goûter les félicités promises au foyer conjugal, commencer cette vie à deux que son cœur pur et aimant avait

longtemps souhaitée, lorsqu'au seuil même de sa demeure, il est saisi par une maladie violente et rapide.

Dès le début, il s'est senti mortellement atteint, et son âme, bien que retenue par les chers liens qu'elle venait de former, s'est élevée immédiatement vers le ciel par des désirs et des aspirations qui n'appartiennent qu'aux élus de Dieu. Entouré des soins affectueux de sa femme, de sa sœur, de sa vieille mère, trois saintes que Dieu avait faites dignes d'un tel sacrifice, il avait pour elles des paroles de force et de consolation, il offrait sa vie à Dieu, soutenait leur faiblesse et trouvait le courage de leur sourire malgré ses grandes souffrances. Fortifié par les sacrements, il soupirait de nouveau après la réception de la sainte Eucharistie.

Nous pouvons croire que la résignation au-dessus de nature devenue son partage dans ces circonstances cruelles lui était accordée en récompense de l'ardente charité qu'il portait aux malheureux... Tu sais que depuis longtemps il faisait partie de l'association de Saint-Vincent de Paul, et je puis dire que son zèle égalait sa foi ; ses traits de dévouement te sont connus. Sur son lit de douleur, il pensait à ses pauvres et priait un de ses confrères de la société de vouloir bien les visiter à sa place. « Ah ! mes chers pauvres ! disait-il, pour eux, je n'ai jamais été juge, mais toujours avocat. » A sa belle-mère, il recommandait sa jeune épouse : « Vous me l'aviez confiée

cinq semaines, je vous la confie jusqu'à l'éternité. » — « Seigneur miséricordieux, ajoutait-il alors, paraîtrai-je devant vous les mains vides, lorsque je vous offre avec soumission le sacrifice de tant de bonheur? »

Ce fut le 15 août que la Vierge Marie appela vers elle celui qui l'avait honorée fidèlement durant sa trop courte carrière. Plusieurs fois, durant sa maladie, il avait demandé à mourir le jour de l'Assomption. Sa mère du ciel exauça son dernier vœu. Mais qui dira les déchirements de sa mère de la terre et aussi son courage et ses consolations au souvenir des exemples de vertus que son fils laissait après lui? Ensemble nous en avons causé, nous rappelant sa foi d'Irlandais et de Breton, nous remémorant comme il aimait à affirmer cette foi au milieu des démonstrations religieuses : « Qu'y a-t-il de plus doux, disait-il avec conviction, que la grand'messe du dimanche? Si dans la semaine je suis privé du bonheur de la messe, au moins le dimanche je peux assister aux offices. » Il agissait ainsi pour les instructions du carême, et, lorsqu'il se trouvait en congé dans sa famille, il quittait les plus aimables causeries pour se rendre, le soir, au sermon.

C'était non seulement près de son père et de sa mère, mais surtout chez les Jésuites de Vannes qu'il avait puisé cette instruction solide et cette piété vraiment aimable et profonde qui permettent de le citer comme un *exemple*, et qui ont fait prononcer sur sa

tombe, par un éminent magistrat ces paroles simples que justes : « Sa vie a été celle d'un sag mort celle d'un saint... »

Le spectacle de cette mort est l'un des ta les plus navrants mais les plus fortifiants que offrir une âme humaine aux prises avec la doul

Dans ses souffrances noblement offertes, il la force même de souffrir ; et, affectueux env amis, il leur parlait de Dieu avec une foi si naï ardente, que ses yeux semblaient déjà apercev clartés éternelles.

Son corps, avant d'être inhumé à Saint-Serva momentanément déposé dans une chapelle gères. Un nombreux concours de parents et l'y a accompagné, et le tribunal entier a tenu duire le deuil de ce jeune et si regretté magistr

Hier, les funérailles ont eu lieu dans notre Le même concours de population s'est renco son convoi. L'éloge de ce vertueux jeune homm dans toutes les bouches ; le souvenir de ses encourageait à faire le bien, car nos œuvres suivent dans l'autre vie.

Les insignes de la magistrature : la toge, l ture qu'il avait portées pour la défense de la et de la vérité, décoraient le cercueil... Pauvre elle n'avait pas encore eu la satisfaction de v fils revêtu de son sévère costume de magist c'est sur un drap mortuaire qu'elle aperçoit p première fois ces marques de la dignité qu'il

fièrement. Ah ! qui la consolera ? On peut mettre ns sa bouche ces strophes composées par une autre re souffrant de la même douleur :

Allez en souriant, ô bienheureuses mères,
Embellir vos enfants pour des destins nouveaux :
Pour moi, je vais, en proie à mes peines amères,
Suspendre une couronne aux marbres des tombeaux.

Mon fils, comme un beau lis, est brisé par l'orage.
La mort se plaît, hélas ! à semer la douleur ;
La mort, sans consulter ni la saison, ni l'âge,
Dès le milieu du jour a moissonné la fleur.

Mon fils, mon bien-aimé, pour une autre patrie
A quitté cette terre... Il ne reviendra plus,
L'ange de mon foyer ! Beau séjour que j'envie,
Tu le vois resplendir au milieu des élus !

Allez en souriant, ô bienheureuses mères,
Embellir vos enfants pour des destins nouveaux :
Pour moi, je vais, en proie à mes peines amères,
Suspendre une couronne aux marbres des tombeaux.

Prodiguez à vos fils vos soins, votre amour tendre,
Mais sans fonder d'espoir, sans croire au lendemain.
Au terrestre bonheur qui donc pourrait prétendre ?
Le Créateur le donne ou le garde en sa main.

Charmes d'un doux hymen, trop aimable partage,
Vous voilà disparus ! De ce noble avenir
Préparé pour son front de chrétien et de sage,
La mort n'a rien laissé : rien que le souvenir.

Allez en souriant, sans prévoir les alarmes,
Allez parer vos fils pour des festins nouveaux.

Ah ! puisse le Seigneur vous épargner les larmes
Qui ternissent les fleurs que l'on porte aux tombeaux.

(*Strophes arrangées d'après l'élégie de madame Julie Fertiault intitulée* Les Couronnes, Poème des larmes.)

M. Charles O'Murphy est né à Saint-Servan, dans la jolie propriété de Rivoli. Son père, d'origine irlandaise, avait épousé une demoiselle du Breil de Pontbriand, des plus anciennes et des plus honorables familles de Bretagne. (*Note de l'éditeur.*)

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Mort de Jeanne Jugan

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE

Dimanche, 31 août 1879.

›re une autre mort, cher frère! celle de notre vieille amie Jeanne Jugan.

le a été ma douloureuse surprise ce matin, at au prône de la grand'messe, d'entendre notre ble pasteur prononcer ces paroles : « Nous nandons aux prières de l'assemblée la sœur le la Croix, décédée à la Tour-Saint-Joseph. »)e *profundis*, récité avec ferveur par les nom-fidèles, a suivi cette recommandation de l'âme pieuse et grande servante des pauvres! Au le la grand'messe, j'entrai à l'asile des vieil-afin d'avoir quelques détails sur cette pré-mort, et voici ce que j'ai su par ses sœurs et gnes de Saint-Servan :

. sœur Marie de la Croix s'affaiblissait depuis nps, sa maladie de cœur faisait des progrès,

mais lentement, et chaque jour elle assistait encore à la messe de six heures à la chapelle. Fortifiée souvent par la sainte Eucharistie, sa piété devenait toujours et plus vive et plus tendre.

« Le matin de son dernier jour sur la terre, elle s'était encore levée selon sa coutume. Elle ne semblait pas plus affaissée, aucune plainte ne sortait de ses lèvres. La mort la trouva debout, récitant son chapelet, dernière mitraille que Jeanne, comme un brave soldat, envoyait à l'ennemi de notre salut.

« La veille au soir, elle s'était préparée pour la confession, et ce n'a été qu'après avoir reçu l'extrême-onction que son ange gardien a recueilli son dernier soupir. Ses dernières paroles s'adressaient à Marie, qu'elle avait toujours si tendrement aimée. Ses sœurs, rassemblées près d'elle, l'ont entendue prononcer distinctement ces mots : « O Marie, vous savez que « vous êtes ma mère, ne m'abandonnez pas ! » Puis, après quelques instants de silence, elle a ajouté : « Père éternel, ouvrez vos portes aujourd'hui à la « plus misérable de vos petites filles, mais qui a si « grande envie de vous voir. » Et encore, bien peu de temps après, d'une voix de plus en plus faible : « O « Marie, ma bonne mère, venez à moi ! vous savez que « je vous aime et que j'ai bien envie de vous voir ! » Après cette dernière prière, ces lèvres qui, depuis plus de quatre-vingts ans, s'ouvraient pour saluer et bénir Marie, se sont fermées à jamais ici-bas. »

On peut donc dire que la mort de la sœur Marie de

la Croix a été comme un dernier écho de ses prières et de ses chants habituels à la Sainte Vierge, patronne de sa vie religieuse. Elle aimait à lui confier ses peines, à lui montrer l'inaction forcée où elle était tombée ; elle s'animait encore pour la louer, s'excitant à la prière en dépit de sa faiblesse :

O vous que les glaces de l'âge
Ont courbés sous le poids des ans,
De votre long pèlerinage
Offrez-lui les derniers instants.
Endormez-vous sous le regard de celle
Qui protégea votre enfance au berceau.
Marie, encore au delà du tombeau,
Vous bénira si vous mourez près d'elle !

Notre bonne Jeanne Jugan ou sœur Marie de la Croix est morte vendredi dernier, 29 août, à dix heures du matin (nous nous souviendrons de cette date). Elle était âgée de quatre-vingt-six ans.

Ses funérailles ont été aussi pieuses que simples. La communauté entière y assistait. Les prières montaient ferventes vers Dieu pour le repos de celle qui pendant tant d'années avait donné ses forces et ses sueurs à la Petite Famille. L'espérance se mêlait aux regrets, et plus d'une sœur invoquait déjà sœur Marie de la Croix comme une sainte et une protectrice céleste ; car, comme dit un pieux auteur : « Il y a des funérailles d'où s'exhale une odeur de vie. »

Il nous est bien permis, tout en nous agenouillant sur cette simple pierre, de causer à voix basse de

ses vertus et de ses derniers ans. C'est en ce jour des funérailles que l'éloge du mort se trouve sur toutes les lèvres ; trop promptement après, hélas ! le silence enveloppe ceux que nous avons aimés sur la terre : il semble qu'on ait honte de parler des morts.

Ne méritons-nous pas le reproche contenu dans ces vers du poète ?

> Le cœur de l'homme est plein d'oubli :
> C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli.
> L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
> Qu'un autre amour dans l'âme. Et la larme qui tombe
> N'est pas séchée encor, que la bouche sourit
> Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'inscrit.

Madame Swetchine, dans une de ses pensées sur la vieillesse, dit que « les années sont des degrés qui s'écroulent à mesure qu'on les monte ». Certes, si la bonne demoiselle Le Coq avait eu à tirer l'horoscope de sa servante, elle ne lui eût pas prédit ce long pèlerinage; mais les pensées des hommes ne sont pas les pensées de Dieu, et le Créateur de toutes choses connaît combien d'étés sont nécessaires pour mûrir les fruits de son paradis.

Depuis une quinzaine d'années, notre bonne vieille Jeanne vivait à la Tour-Saint-Joseph. Ses quêtes et ses fatigues l'avaient complètement épuisée et avaient déterminé cette maladie de cœur qui usait ses dernières forces. Le régime si paternel qu'elle rencontra à la Tour, les attentions des supérieurs envers leur vieille fille ont prolongé cette existence au delà du

terme qui lui semblait assigné. Jeanne, dans son humilité, eût pu dire, comme je ne sais quel autre personnage : « Je suis inutile et comme une vieille carriole remisée. » Et pourtant, dans cette solitude où elle n'exerçait aucune obédience, elle avait encore la consolation de se rendre utile, tout en ayant l'inestimable avantage de l'ignorer.

Elle se tenait plusieurs heures chaque jour dans la salle de travail, au milieu des novices et des postulantes, les édifiant par sa piété et son maintien recueilli.

C'est elle qui récitait à haute voix le chapelet en commun, qui faisait les neuvaines et les prières réclamées par les bienfaiteurs de la communauté.

Aux récréations, elle était heureuse de se retrouver au milieu des professes, ses saintes compagnes; elle savait dire à propos quelques bonnes paroles. Son grand âge, ses vertus, les services qu'elle avait rendus à la Petite Famille, lui donnaient une prépondérance et une autorité légitimes qu'elle exerçait à son insu. Elle conservait son aimable et bon sourire, même dans ses vieux jours, ce qui faisait dire aux heureux visiteurs privilégiés admis à la voir dans les dernières années de sa vie : « La bonne Jeanne Jugan est toujours la même, elle ne vieillit pas. »

La sœur Marie de la Croix joignait volontiers sa voix à celle de ses compagnes pour chanter les cantiques et les proses à l'église, mais elle savait parfaitement garder le silence aux heures réglées; elle

complimentait les jeunes novices qui donnaient le même exemple de régularité, elle leur eût volontiers récité ces vers, qui conviennent à tout couvent bien ordonné :

Un rigoureux silence est un hymne au Seigneur
Et qui sait le garder saura garder son cœur.
Le saint recueillement par lui devient facile,
Et l'âme timorée y trouve un sûr asile.
Par lui, dans les vertus on avance à grands pas :
On marche, on court, on vole, on ne s'arrête pas.
Jésus aime à parler quand on aime à se taire :
Qui se plaît au silence est bien sûr de lui plaire,
Qui le garde en son temps rarement péchera ;
S'il le rompt sans besoin, il s'en repentira.
Or, parler à propos n'est pas petite affaire
Qui veut savoir cet art, doit apprendre à se taire.
Le penchant à parler nous pousse à cent défauts,
Il ôte à notre cœur la paix et le repos.
Fermons, fermons l'oreille aux vains bruits de la terre.
Qu'à l'homme d'oraison cette maxime est chère !
Joseph parlait bien peu, Marie encore moins,
Et Jésus se taisait devant les faux témoins.

On voyait souvent la sœur Marie de la Croix se promener dans la propriété, par les prés et les champs, ferme et droite dans sa haute et frêle stature.

Tout la portait à Dieu ; son bonheur était de parler de ses bienfaits, des attentions maternelles de la bonne Providence. Son caractère particulier était la louange et l'admiration de Dieu. Elle s'émerveillait et le bénissait de toutes les grandes choses qu'il per-

ettait aux Petites Sœurs des Pauvres d'accomplir.
Quand les visiteurs qui la rencontraient étaient, mme il arrivait souvent, d'anciens amis de la Pee Famille, des amis éprouvés et des premiers jours, bonne sœur Marie de la Croix s'épanchait volonrs et abondait dans ses récits. Elle aimait à revenir aux premiers temps de la fondation, à quesnner avec intérêt sur les bienfaiteurs dévoués qui aient aidé à son développement; elle aimait à raconr les aventures de ses quêtes, les rencontres extraornaires qu'elle y avait faites, et à montrer le doigt Dieu qui, levant les obstacles, aidait ses démares et faisait surgir et éclore les aumônes dans les aisons où elle passait en exposant sa détresse.

Elle regardait avec bonheur la nombreuse famille postulantes et de novices qui l'entourait à la Tour, se plaisait à entendre le récit des vertus et des vouements qui s'épanouissaient au loin. Repornt alors des regards de reconnaissance vers Celui ui les inspirait, elle répétait sa phrase favorite : Dieu soit loué et béni dans ses créatures ! »

La sœur Marie de la Croix a toujours porté à son ıcienne compagne, devenue Supérieure générale, plus tendre attachement ; elle y mêlait de vifs senments de reconnaissance pour toutes les bontés dont le la comblait.

Sa vénération pour M. Le Pailleur ne pouvait être lus profonde; elle venait souvent réclamer sa bénéction. Son obéissance pouvait également servir de

modèle. Son respect pour l'autorité émanait de sa foi qui lui montrait Dieu dans ses supérieurs.

C'était un grand cœur que celui de cette simple fille du peuple ; en donnant à Dieu son existence, elle avait encore réservé à ceux qui lui étaient unis par les liens du sang la large part d'affection qui leur était due. Elle aimait ses nièces, et s'intéressait à ce qui concernait leur avenir. Elle entretenait d'aimables relations avec elles et portait une profonde tendresse à la sœur et au frère qui restaient seuls de sa famille.

La mort de son frère, arrivée l'année dernière, lui fut très sensible. Il mourut subitement, et la sœur Marie de la Croix ne fut prévenue que par lettre de ce triste événement.

En pleurant son frère, elle déplorait surtout qu'il n'eût pas eu le mérite de faire à Dieu le sacrifice de sa vie, et qu'il eût été privé des derniers secours de notre sainte religion. Elle fit écrire deux longues lettres à sa famille, afin d'avoir des détails exacts sur ce triste événement et aussi pour apporter aux siens toutes les consolations que lui suggérait son cœur; mais ce fut elle qui reçut la plus douce consolation en apprenant que, bien peu de temps avant sa mort imprévue, son frère avait été à confesse et avait eu la grâce de communier pieusement à une solennité de l'Église.

De leur côté, ses nièces l'entouraient d'égards et de la plus profonde vénération.

Elle a gardé jusqu'à la fin de sa vie ce même cœur

aimant, sa foi vive, son énergie et son zèle. Elle a surtout conservé le caractère enfantin et naïf de sa joie. Celui qui a vu de près les saints et les amis de Dieu a pu constater la paix, la douce gaieté qui vient du fond de leur âme. « Ils sont toujours enfants avec le plus tendre et le plus aimable des pères... C'est une grâce, un rapport d'ensemble et de diversités, quelque chose de libre, de séant et de gracieux dans leur commerce avec Lui. Ils aiment, ils sont aimés. Depuis longtemps ils ont remis leur cœur entre les mains de Dieu. Ils lui ont dit leur histoire, Il la savait... Il l'a expiée !... Ils ont montré la faiblesse de leur nature. Le Maître la connaissait, Il l'a faite et ne s'est point étonné. Ils ont relevé la tête et l'ont courbée de nouveau pour adorer ce divin Maître ; et, dans l'espérance de sa gloire, ils ont compris que l'humilité et l'orgueil conviennent à un chrétien et ne conviennent qu'à lui. »

Les bonnes heures de la sœur Marie de la Croix étaient celles qu'elle passait à la chapelle. Son attrait l'y portait et l'y retenait. Après avoir fait un tour de promenade en disant son chapelet, elle revenait prier devant le saint Sacrement. Elle avait tant à remercier, tant à demander encore !

Sa grande âme embrassait non seulement les intérêts de la congrégation dont elle faisait partie, mais encore les besoins spirituels privés ou publics de la sainte Église, et dans cette chère retraite, où la volonté *de ses supérieurs* l'avait conduite, on eût

pu la surnommer *le chargé d'affaires de la Société.*

Elle recommandait les vocations naissantes des postulantes et des novices, la persévérance des professes, l'extension de la *Petite Œuvre* d'autrefois. La pensée du salut des âmes l'occupait tout particulièrement, elle en faisait le sujet de ses *requêtes* près du Seigneur. C'était sa mission cachée, mais spéciale ; elle ne pouvait oublier son ancien métier, et je suis bien sûre que dans le paradis elle le continue avec succès.

Je pensais à cette mission de Jeanne pendant les dernières années de sa vie à la Tour-Saint-Joseph ; et, un jour que j'assistais, par faveur, à une réunion de la Congrégation des dames dans la chapelle des Pères Jésuites, à Rouen, j'eus comme une révélation de ces devoirs importants que le monde ne connaît pas, mais que l'âme remplit jusqu'à son dernier jour.

Voici ce que nous racontait le Père :

« Mesdames, vous êtes-vous quelquefois demandé ce que fait Jésus la nuit et le jour dans le très saint Sacrement de l'autel?... Il adore et il attend ! Il adore son Père et Il attend les hommes. Le vénérable M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, pour nous rendre plus sensible cette pensée, avait fait graver une image représentant un ostensoir : de l'hostie partaient de nombreux rayons allant du centre à la circonférence. Ceux d'en bas se rapportaient aux devoirs des hommes envers Dieu : humilité, prière, confiance, *foi*, adoration... Ceux au-dessus se rapportaient à

l'adorable Sauveur : gloire à son Père, louange, salut des hommes, abandon, amour... Le rayon principal), dépassant tous les autres, attirant les regards et se dirigeant de l'hostie au ciel, appartenait encore à Jésus-Christ ; et, par une inspiration vraiment miraculeuse et qui ne peut venir que d'un saint, M. Olier y avait fait inscrire ces deux mots : *Devoirs inconnus !*... »

« Que cette idée est belle ! elle nous fait comprendre qu'entre Jésus-Christ et son Père céleste il y a des mystères de charité et de tendresse auxquels nul mortel ici-bas ne peut être initié. »

Osons dire, en établissant la démarcation nécessaire, que, pour certaines âmes aimées de Jésus, arrivées à la maturité de la sainteté, dans la purification de l'extrême vieillesse, et ici je nomme notre bonne Jeanne Jugan, il y a à remplir des devoirs inconnus que les âmes vulgaires ne soupçonnent même pas. Ces devoirs ne sont-ils pas « la prière incessante et l'offrande de soi-même en qualité de victime ? »

« Qui nous dira l'efficacité, la force de la prière chez ces âmes humbles, absolument sacrifiées et affranchies des soucis et des affections de ce monde ?... L'âme est entrée dans une région de paix, elle vit autant dans le ciel que sur la terre, elle n'appartient plus à celle-ci que par des liens qui s'usent chaque jour, et la mort touchera avec le bout de ses ailes, et non de sa faux tranchante, le faible fil qui l'empêche de prendre son essor. »

Ce n'est pas une petite faveur pour une communauté de posséder une de ces âmes, toute à Jésus-Christ, conduite par un amour supérieur, aimant l'Église, le souverain Pontife, les ordres religieux, sa Petite Famille surtout, faisant de ses souffrances, de ses langueurs, de ses désirs du ciel, de ses prières un sacrifice quotidien pour le succès de la sainte croisade des âmes apostoliques. Elle est de celles dont parle saint Augustin, qui obtiennent plus par leurs gémissements que par leurs agissements.

Montez à présent, sainte fille, sainte servante des pauvres, montez prendre possession de ce royaume qui appartient aux simples, aux cœurs purs, aux pacifiques, aux pauvres d'esprit, aux cœurs doux... Vos mains sont pleines, les pauvres plaident pour vous. « Nous avons eu faim, Seigneur, elle nous a donné à manger; nous avions soif, elle nous a donné à boire ; nous étions sans asile, elle nous a recueillis. » Recevez donc votre récompense, humble et pieuse servante de Jésus-Christ et de ses membres délaissés ; votre vie s'est éteinte dans l'obscurité, le couronnement en est d'autant plus lumineux. La bénie du Seigneur est allée prendre sa place dans ce royaume dont la possession lui avait été assurée dès cette vie :

Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

PIERRE DE TRESSAINT A MARIE-CLÉMENCE

Vannes,... 1879.

Tes deux lettres et les deux morts que tu racontes e sont suivies de si près, ma bonne sœur chérie, ue je n'ai pas eu le temps de te répondre. Toutes leux m'ont touché, m'ont ému, et je dirai aussi n'ont consolé, car on ne peut douter du bonheur de es âmes d'élite.

Nous avons de nouveaux patrons et des amis puis-ants au ciel qui prient pour nous et pour notre pa-rie. Les *saints* de la terre font ce qu'ils peuvent, ela ne paraît pas du tout à l'extérieur, car nous ommes au bord du fossé. Espérons que ceux de là-aut nous empêcheront de rouler jusqu'au fond en aisant la culbute; prenons nos précautions tout de nême... car ça glisse.

C'est à peine si je me souviens de ce bon Charles)'Murphy. J'ai peut-être douze ou quinze ans de lus que lui, et, comme tu le dis, nos positions res-

pectives nous ont empêché de nous renconter, ce qui eût été pour moi un vrai bonheur. J'ai toujours conservé des relations amicales avec sa famille, et je compatis du fond du cœur à leur peine si réelle, si profonde.

Je devine, quoique tu ne le dises pas, que Charles était le visiteur de Tugdual et le fervent associé de l'œuvre de Saint-Vincent de Paul. Ses bonnes actions lui sont comptées dans le beau séjour qu'il habite.

Quant à notre vieille Jeanne, je ne puis faire autre chose que de me recommander à elle. C'est une sainte.

Je lisais l'autre jour le trait suivant, qui corrobore les réflexions que tes derniers *chapitres* m'inspirent : Un jeune homme de vingt ans, couché depuis dix-huit mois sur un lit de douleur, disait dans les derniers jours de sa vie : « J'étais un fruit vert que le Seigneur voulait cueillir, il me tient sur la paille pour hâter ma maturation avant de me loger dans son grenier céleste. » Je crois aussi que Dieu a tenu si longtemps Jeanne Jugan dans le pèlerinage de la vie pour la purifier entièrement des imperfections qui ont pu se glisser en son âme durant ses jeunes ans. Car, si j'en crois les paroles d'un personnage expérimenté, la vieillesse a cet avantage, que les passions réprimées laissent un complet repos aux sens et que les facultés de l'âme, se développant à l'inverse de celles du corps qui s'affaisse, n'ont plus d'aspirations que pour cette autre vie dont on touche les limites. Ainsi, dans sa bonté, Dieu a voulu que la longue veillée de sa chaste

servante ressemblât à ces admirables crépuscules des régions polaires qui, se prolongeant fort avant dans la nuit, atteignent et ouvrent du même trait l'aurore d'un jour plus magnifique encore.

Je réfléchissais solitairement sur ces deux vies si différentes en leur carrière et en leurs années, et un passage de saint Augustin revenait à ma mémoire. Ce Père, commentant le mot du prophète : « Dieu conduit les siècles avec harmonie, » nous dit : « C'est pour faire sentir aux créatures intelligentes cet ordre ravissant que Dieu leur a donné la musique. Le compositeur habile sait la durée qu'il doit donner à chaque son pour que la succession des notes produise un bel ensemble. A plus forte raison, Dieu, dont la sagesse est supérieure à tous les arts, marque-t-il pour la naissance et la mort des êtres des espaces de temps qui sont comme les syllabes et les mots de cet admirable cantique des choses passagères. Il leur accorde plus ou moins de durée, selon la modulation qu'il a conçue d'avance, dans sa prescience éternelle. La chute de la feuille d'un arbre et la chute d'un cheveu de notre tête appartiennent à cet ordre merveilleux; combien plus doivent y appartenir la naissance et la mort de l'homme, à qui Dieu laisse des jours plus ou moins nombreux selon ce qu'exige l'harmonie de l'univers ! »

Je savourais ce passage et j'en faisais l'application à ces deux personnes qui nous occupent et qui ont été enlevées à quinze jours de distance.

La vie de ton jeune ami a vibré comme la corde du luth qui se brise sous les doigts de l'artiste, et produit un son inattendu pour l'auditeur, mais admirable dans ses échos.

Celle de Jeanne, si paisible et si suave, est semblable à la note perdue dans le morceau d'ensemble, note dont l'utilité, la valeur, la force sont pesées, note qui apporte sa quote-part de charme au concert, qui y a sa place marquée et qui ne se prolonge quelques secondes au delà de l'accord final que pour expirer dans les applaudissements du public, toujours bon juge.

Mais assez sur la musique. Tu sais combien je l'ai aimée ! Eh bien, si je pense encore aux pauses, aux demi-pauses et aux points d'orgue, c'est pour y aspirer dans l'éternel repos.

Je vois les générations se succéder et passer devant le trône de Dieu aussi vite que les vagues qui se poussent et meurent l'une après l'autre sur le sable du rivage. Je ne veux plus aimer que ce qui durera toujours. Parlons des saints et de leurs vertus.

Je voudrais voir la mémoire de Jeanne Jugan honorée et vénérée, je voudrais la faire connaître à un grand nombre d'individus qui n'ont jamais ouï parler d'elle. N'es-tu point tentée d'écrire sa vie ? J'ai gardé toutes tes notes ; elles sont salées de virgules et de points d'exclamation ; tu feras bien de reviser la pacotille, elle est à ta disposition ; mais je ne m'en séparerai que si tu donnes suite à cette idée. Ce n'est

pas que je t'y engage : la modestie convient si bien à une femme! et je préférerais de beaucoup avoir mené la vie de Jeanne Jugan, si humble, si cachée, que d'avoir le plaisir de l'offrir au public.

Et puis, que dirait le bon abbé?... le bon Père Le Pailleur, dis-je, le permettrait-il? Nécessairement tu devras lui soumettre jusqu'à la dernière ligne ; car enfin, c'est de l'histoire actuelle, pas un mot ne doit être tronqué, pas un petit incident ne doit être altéré ou dénaturé. Après tout, ce serait ton affaire. *Zaffaire cabri n'est point zaffaire mouton*, comme disent les nègres.

Je sais que tu as fait une bonne action en publiant les lettres de notre sainte sœur Irma, cette publication porte de bons fruits et obtient un vrai succès. Mais tu n'écris pas comme ta marraine, ne te fais pas illusion. Somme toute, je ne t'encourage ni ne te décourage ; fais ce que le cœur te dira, prends conseil.

A propos, Jollibois a-t-il épousé sa Rossignolle? Jamais tu ne m'en as reparlé dans tes lettres. Et ses grands garçons, sont-ils pendus ou en chemin de l'être?...

Si tu te décides à écrire la vie de Jeanne Jugan, il devient nécessaire que tu voyages un peu, et que tu voies les autres maisons des Petites Sœurs. Tu ne peux faire le récit de toutes les fondations, mais tu ne peux passer sous silence les progrès de l'institut dans tant de contrées différentes... La fondation première *est bien décrite* ; mais, à moins que tu n'in-

ventes, la vie si simple de Jeanne Jugan tiendrait dans un dé à coudre... tout comme la queue de la comète, me réponds-tu?

Tu ne m'as jamais rien écrit sur les diverses fondations de l'Angleterre. Je lisais récemment *The Daily telegraph*, journal protestant; il se plaît à raconter fort au long la visite d'un de ses rédacteurs à un établissement de Petites Sœurs. Je vais te résumer cet article :

« Un de nos rédacteurs est allé dernièrement visiter l'une des maisons des Petites Sœurs des Pauvres. Cette maison appelée *Saint-Joseph's house* est située à Port-Obello-Road (Nottinghil), et renferme près de quatre cents internes.

« Quand j'entrai, dit-il, que trouvai-je? Joie et contentement, un ordre parfait, une administration remplie de charité. On voit de jeunes religieuses se faisant les mères de leurs pauvres malades et de leurs mourants. Les vieillards, qui sont très nombreux, n'ont point cette irritation et ce *spleen* que donne le vieil âge; on les admire joyeux et contents sous la discipline si douce de la sœur de charité...

« Il y a un quart de siècle que cet ordre religieux a entrepris à Londres la magnifique tâche de donner le bonheur à tout ce qui est triste, et la foi en la résurrection glorieuse à tout ce qui est vieux, et cela, en demandant l'aumône, en priant, en offrant l'exemple de la simplicité, du dévouement et d'une vie sans

tache, et en se dépensant pour tous sans distinction de croyances. Bientôt il leur fallut multiplier leurs maisons, car les demandes devenaient nombreuses, et en même temps il fallait pourvoir à la nourriture de tous ces affamés.

« Au commencement, les Anglais trouvaient étranges ces sœurs qui venaient frapper à leur porte et demander leurs restes; mais aujourd'hui, pas un club, pas un hôtel, pas un restaurant qui n'accueille avec bonté ces bonnes sœurs.

« Jamais, me dit une sœur, nous ne sommes revenues le panier vide. »

Et Maxime du Camp, as-tu lu ce qu'il écrit :

« Dans ces refuges, la discipline n'est pas seulement douce, elle est maternelle. La femme a beau faire des vœux et jurer des serments irrévocables, elle ne peut rien contre les fatalités de la nature : elle est créée pour être mère; c'est ce que n'ont pas compris ces bons libres-penseurs qui veulent infliger aux hôpitaux ce qu'ils appellent *la laïcisation.* Quel mot et quel acte barbares! — Ah! je les connais, les infirmières laïques, je les ai vues à l'œuvre et je sais ce que leurs poches peuvent recéler de flacons d'absinthe et de cervelas. »

Voilà les sujets que tu dois aborder, et un petit échantillon de ce que tu peux dire sur les principaux établissements des Petites Sœurs. Quand on écrit, il ne faut pas penser seulement à *Pierre*, mais encore à *Paul.*

Si tu te décides à publier cette vie, tu me l'enverras à... hélas ! chère Marie-Clémence, il faut bien que je trace ce mot qui réjouit mon âme, mais qui va vous causer de la douleur... eh bien, tu me l'enverras à Alger. Je pars avec les missionnaires de Mgr Lavigerie, comme guide auxiliaire des caravanes pour l'Afrique équatoriale ; je me joins aux zouaves de Belgique. Je n'osais pas te l'écrire, mais la grâce qui fortifie les partants est encore la grâce fortifiante pour ceux qui restent.

Je ne sais ce que l'avenir me réserve. Ah ! si je n'étais pas si âgé, j'aurais, je crois, trop d'ambition... Le jour de mon départ n'est pas fixé. Je ne m'embarquerai pas avant l'année prochaine. Correspondons longuement en France jusqu'au commencement de mes pérégrinations. Expédie-moi encore un chapitre, ton dernier, écrit de ta main, avant de m'expédier le volume imprimé de Jeanne Jugan.

Crois, ma chère sœur, à l'affection, plus profonde que jamais, de ton vieil ami et frère.

Pierre de Tressaint.

P.-S. — Renvoie-moi toutes mes lettres, je te prie. Si tu fais une petite folie, n'en fais pas deux ; ne m'y mêle pas, ce serait un comble... de témérité. Tu dois comprendre que mes mille et une bêtises doivent être ensevelies sous la pierre du foyer.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Ici plusieurs lettres sont omises, ce sont les réponses à l'annonce du départ de Pierre de Tressaint pour l'Afrique. Ces détails intimes de famille, de séparation, d'adieux, qui ne se rattachent par aucun côté à la vie de notre héroïne, ne peuvent trouver place dans cette histoire. Deux ou trois passages concernant les Jollibois et les Kermeur font exception. Les voici, pour l'intérêt du lecteur. Il s'agit de Jollibois et de la veuve Rossignolle.

« Oui, ils se sont épousés; si beaux étaient-ils le jour des noces, que je ne les reconnus ni l'un ni l'autre; pourtant le mari n'avait pas de bas! Comment m'en suis-je aperçue? Je me le demande encore. Des jambes si noires, qu'un nègre ne les eût pas reniées. Ils font mauvais ménage: l'homme trouve la Rossignolle trop au-dessous de lui; la femme ne sait ni se faire craindre, ni se faire aimer. J'appréhende d'avoir à t'annoncer, dans ma première lettre, qu'ils tirent le *diable par* la queue, chacun de leur côté;

elle est si élastique, cette queue, et prête tellement, qu'ils ont chance de ne pas se rencontrer, même à cette dure besogne.

« Les grands gars ne sont pas encore pendus, il faut du temps pour en arriver là. Reposons-nous avec la famille Kermeur, qui est dans la prospérité, et remercions Dieu de sa miséricorde.

« Je vais réfléchir à ce que tu m'écris par rapport à la publication de la vie de Jeanne Jugan. Renvoie-moi toutes mes lettres avant ton départ.

« Tu t'arrêtes à Marseille encore longtemps, me dis-tu, pour terminer tes nombreuses affaires, je t'y enverrai le dernier chapitre que tu désires ; mais le paquet volumineux, expédie-le de Paris à ta fidèle Marie-Clémence. »

TRENTIÈME LETTRE

Dernier chapitre sur les Petites Sœurs des Pauvres, adressé à Pierre de Tressaint à Marseille.

1880.

J'ai suivi ton conseil, mon cher Pierre, j'ai voyagé pour m'instruire et pour visiter plusieurs des fondations de l'institut du Père Le Pailleur. Le 11 avril, j'eus le bonheur d'assister à une pieuse et touchante cérémonie chez les Petites Sœurs des Pauvres à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs.

Le cardinal-archevêque, Mgr Guibert, venait donner le sacrement de confirmation à vingt et un vieillards des deux sexes. La chapelle, décorée avec goût, étincelait de lumière. Les vieillards avaient revêtu leurs habits de fête et l'allégresse régnait dans les cœurs... Rien de plus doux et de plus imposant que la vénérable figure du prélat. Il se trouvait être, je pense, le doyen d'âge de tous ces vieillards. Son caractère sacré, sa sainteté, sa robe cardinalice, le distinguaient de ceux avec lesquels son humilité cherchait à *se confondre*. C'était Jacob au milieu de ses

douze et vieux enfants, Joseph ou Siméon dans le temple de Jérusalem; les yeux ne pouvaient se détacher de son auguste personne. C'est un homme juste, c'est un saint : *esto vir justus*, *vir sanctus :* telles étaient les pensées qui se présentaient naturellement à l'esprit.

Après la confirmation, les Petites Sœurs chantèrent le *Magnificat*, alternant les strophes avec les vieillards. Il y a encore de fortes et puissantes voix parmi ces hommes, puis ils y mettent tout leur cœur, et dans le cœur il y a toujours un accent qui émeut l'assistance.

Lorsque Monseigneur fut arrivé dans la cour qui précède la chapelle, les sœurs et les vieux, hommes et femmes, se groupèrent autour de lui, chacun revêtu de son habit de fête : les confirmées portaient des bonnets avec des rubans de couleur claire, les hommes paraissaient de vrais milords. Paris est toujours Paris avec son cachet d'élégance; je remarquais cela *in petto,* en comparant ces costumes avec les costumes de nos vieillards bretons. Mais j'oubliai promptement les toilettes : un vieux parlait, il faisait un discours au cardinal — c'était un des anciens de l'asile, distingué par sa sagesse et sa piété. Il s'était approché du cardinal, et, se faisant l'interprète des nouveaux confirmés, il lui exprimait les sentiments qui remplissaient leurs cœurs et la joie qu'ils ressentaient de pouvoir dire avec plus de vérité qu'auparavant : « Je suis chrétien. »

Le discours de ce vétéran ne fut pas long, il le lut d'une voix tremblante et émue ; sa contenance exprimait le respect. « Ah ! contait-il à la supérieure après la cérémonie terminée, je m'étais placé trop près, bien trop près de notre bon archevêque : il m'avait pris la main, il me la serrait. Quand j'ai vu cela, je ne pouvais plus lire, j'ai lâché le papier et j'ai dit : « *Mon Éminence*, nous tous ici, nous *réunions* nos « cœurs et nos prières pour demander à Dieu qu'il vous « accorde de longs jours. » — Eh bien, ce petit discours a dû être encore plus agréable à Monseigneur que les paroles écrites. Le prélat leur a donné à tous sa bénédiction, après leur avoir adressé quelques chaleureuses paroles, et il est monté dans son carrosse, nous laissant sous le charme de sa bonté et de sa tendresse paternelle. Mgr Guibert est un ami pour les vieillards de l'asile de Notre-Dame-des-Champs ; le jour de sa fête, il leur offre un dîner où le café et les accessoires ne manquent pas. Monseigneur est heureux de pouvoir servir lui-même les pauvres, ces très aimés de son nombreux troupeau ; des hommes du monde tiennent à honneur d'aider le cardinal.

Le cours de mon voyage m'amenait dans la grande et belle ville de Rouen. Je n'ai pas manqué d'aller faire visite à l'asile des Petites Sœurs et j'ai trouvé un fort grand établissement, parfaitement installé, une jolie cour sablée pour les hommes, des fleurs en grand nombre, deux tonnelles avec des bancs pour *s'asseoir. J'ai visité* la jolie chapelle et l'intérieur de

la maison ; j'ai vu avec plaisir les dortoirs, et les magnifiques couvertures des lits ont attiré mon attention. Ce ne sont plus là, pensai-je, les pauvres dessus de lits de notre rue de la Fontaine, à Saint-Servan, et qui autrefois avaient si fort attiré mes regards. Ceux-ci sont coquets et ont dû coûter cher. Je fis part de mes réflexions à la Petite Sœur qui me conduisait. « Madame, me dit-elle, c'est un négociant charitable de Rouen qui nous a envoyé tout un *stock* de morceaux de perse, et nous les avons cousus pour en faire les couvertures. » Je regardai plus attentivement, et je vis en effet qu'il y avait un grand nombre de morceaux, mais si bien ajustés et de couleur si riche, qu'on pouvait se tromper; je remarquai encore que pour la nuit on les remplaçait par des tapis plus fanés.

Aux réfectoires, le simple couvert était mis; il y avait du cidre dans les verres; les bonshommes faisaient les préparatifs pour le souper. « C'est l'heure du repas, dis-je à ma compagne? — Non, madame, ils ont encore une grande demi-heure, mais ils *trompent l'attente.* » Ce sont des affamés, pensai-je. J'en observai d'autres plongés dans la lecture et qui ne faisaient aucune attention à ce qui se passait dans la salle. Ceux-ci sont les savants ou les affamés intellectuels, pensai-je derechef. Ici il n'entre que de bons livres qui fortifient la foi et qui récréent tout en instruisant. Est-ce à l'asile de Rouen qu'une lecture *pieuse* a déterminé une conversion? Je ne sais, mais

voici la chose : On lisait à haute voix un de ces bons ouvrages où la beauté de la religion est peinte avec les couleurs de la vérité la plus saisissante. Un vieux marin, entré depuis peu à l'asile, éloigné de toute pratique religieuse, écoutait attentivement ; bientôt ses gémissements se mêlent à la voix du lecteur. Son attendrissement étonne, mais le passage est beau et émouvant et le désir d'entendre la suite de la lecture l'emporte sur l'envie de consoler le pauvre homme ; on continue donc, mais les sanglots du marin dominent tout autre bruit. « Qu'as-tu donc à *geindre* ainsi? dit un des vieux, tu nous empêches d'entendre. — Je n'y tiens plus, dit l'homme, c'est trop juste, c'est trop vrai et trop *lumineux* tout ensemble, je veux me confesser et aimer le bon Dieu. » Il se confessa et mourut peu de temps après en prédestiné.

J'ai remarqué dans la cuisine de l'asile de Rouen une mécanique très ingénieuse pour couper le pain de la soupe des vieillards; j'aimerais à en doter nos établissements, car ce n'est pas une petite fatigue pour une pauvre sœur d'avoir à trancher du pain pour les soupes de cent ou cent cinquante personnes.

Dans plusieurs de leurs maisons, les Petites Sœurs ont un meuble largement garni de provisions : c'est le tiroir aux croûtes. As-tu vu ce tiroir? Fais-toi montrer la collection, toi qui es amateur et collectionneur *d'antiquités;* c'est réellement curieux. Tu verras la croûte de pain bis laissée par l'ouvrière, celle de pain blanc du riche ; la croûte beurrée, la tartine léchée,

croûtes des enfants ; tu y verras les croûtes dures, sèches, quelquefois moisies, oubliées par les ménagères — ce sont celles que les Petites Sœurs se réservent, car la bouche de leurs vieillards en souffrirait — en un mot, tu trouverais dans ce meuble un assemblage très différent et pourtant puisé à la même source primitive : le froment.

Je ne sais pas si tu es comme moi, mais j'aime à considérer non seulement en bloc le troupeau entier des vieillards qui sont chez les Petits Sœurs des Pauvres, mais encore à voir chaque vieille *brebis* et chaque vieil *agneau*, et à constater, d'après leur vieillesse et leurs infirmités, de quelle utilité est pour eux cet asile où ils trouvent les soins et le repos.

Je ne me souviens pas de t'avoir jamais dit, dans mes longues épîtres au sujet des asiles des vieillards, que les protections, l'intrigue, les offres d'argent n'aident en rien pour les admissions que l'on sollicite auprès des supérieures. Je m'explique : Le bon Père recommande, et c'est je suppose un article du règlement, d'accorder l'entrée des asiles d'abord aux plus infirmes, aux plus abandonnés, aux plus déshérités des biens de la fortune ou de la santé, et de faire de rares concessions pour les autres. Un fait qui s'est passé ici voici quelques années me confirme dans ma conviction. Une de nos connaissances, ancienne domestique, percluse de ses membres à la suite de douleurs rhumatismales, désirait vivement finir ses jours chez les Petites Sœurs. Des économies ramassées pendant ses

années de service lui constituaient un petit fonds de deux mille francs. Pour faciliter son entrée, elle offrait de laisser cette somme à l'établissement. Eh bien, croirais-tu que cette pauvre fille a attendu deux ou trois ans son admission à cause de cela? Quand je pressais et tourmentais la supérieure, elle me répondait : « Ma chère dame, votre protégée a de quoi vivre. Nous allons prendre d'abord cette pauvre aveugle qui est jetée dans la rue et cette infirme qui manque de tout; nous verrons plus tard et ferons notre possible pour votre pauvre Nanon. J'essayai alors, mais en vain, de faire entrer Nanon à l'hôpital du Rosais, on la refusa, car là on reçoit des malades et non des infirmes. En attendant, livrée à des soins mercenaires, la pauvre créature se désolait, se lamentait. Nous ne savions plus que faire d'elle, lorsque le Seigneur, au cœur de l'hiver, envoya une petite *dégelée*, ou, pour parler plus convenablement, envoya plusieurs trépas à l'asile et Nanon y entra avec trois ou quatre nouvelles bonnes femmes.

La maison de Saint-Servan est pourtant une des plus pauvres parmi les maisons de l'institut, elle ne peut se suffire et le bon Père est obligé de venir à son secours chaque année : les legs lui sont donc bien nécessaires; mais l'esprit de la Société l'emporte sur toute autre considération.

Nanon fut le reste de sa vie une lourde charge pour la maison, incapable de se rendre aucun service à elle-même, à plus forte raison incapable d'aider en

rien les sœurs. Mais il n'en est pas toujours ainsi : souvent des vieilles encore valides entrent à l'asile et les sœurs savent fort bien utiliser les talents des vieillards qu'elles reçoivent chez elles. J'ai souvent admiré, lors des expositions pour leurs loteries, différents ouvrages faits par ces derniers. Il y a un bonhomme à Saint-Servan qui fabrique des bois de lits pour poupées avec un art vraiment ingénieux. Les sœurs, à l'aide de bouts de mousseline et de dentelle trouvées dans les rebuts qu'on leur donne, confectionnent de charmantes couvertures et complètent les lits. Les enfants sont désireux de gagner ces jolis lots et d'y coucher un de leurs chers *babys :* « Ils dormiraient si bien sous ces petits rideaux ! » disent-ils en faisant une gambade ou un sourire. Disons ici, en passant, que le bon Père sait faire fort à propos des générosités aux jeunes enfants peu favorisés dans le tirage des loteries.

Les visiteurs des asiles ont apprécié l'ordre et l'activité qui y règnent ; je ne puis résister au désir de te copier ce qu'en écrit l'un d'eux :

« Autant que possible, dans la maison, tout le monde se rend utile. Pour les femmes, c'est facile, elles savent coudre, tricoter, broder, et remettre en état le linge et les vêtements. Pour les hommes, c'est moins aisé. Aussi la plupart se bornent-ils à faire de la charpie. Quelques-uns pourtant ont des métiers qu'on peut utiliser. J'ai vu quatre vieux tailleurs, les jambes croisées, maniant l'aiguille et les ciseaux d'un

air de satisfaction évidente; deux vieux charpentiers, les lunettes sur le nez, réparant avec ardeur les lames d'une persienne cassée. Enfin, dans le dortoir, huché sur une échelle, un petit vieillard, coiffé d'un bonnet grec bleu de ciel avec un gland superbe tombant jusque sur l'épaule, *cloûtait* avec fureur.

« C'est notre tapissier, me dit la sœur. Il est d'une « adresse incroyable. C'est lui qui répare les vieux « fauteuils qu'on nous donne pour nos malades et « nos infirmes. Il pose les stores, les bourrelets aux « fenêtres, tout... ; seulement il est complètement « sourd; on ne se fait comprendre que par signes. »

« Et le vieux tapissier, qui voit qu'on s'occupe de lui, salue gracieusement.

« Ce sont les vieux aussi qui lavent les salles, aident à faire le ménage, scient le bois, etc. Cela les amuse, et puis, il faut bien qu'ils aident les sœurs. Elles ne sont que vingt, et la moitié est à s'occuper exclusivement des malades et des infirmes. Les malades, par bonheur, ne sont pas nombreux : à l'infirmerie des femmes, il n'y a que quatre lits occupés; à celle des hommes, un seul. Mais j'ai vu plus de vingt vieillards impotents, paralysés, cloués sur leurs fauteuils et qu'il faut faire boire, manger, lever, habiller, coucher, etc. comme des enfants.

« Dans la lingerie sont empilés avec une régularité parfaite tous les vêtements d'hommes et de femmes provenant d'aumônes, et ajustés dans la maison. Deux autres rayons se composent des vêtements ap-

partenant aux pensionnaires et portant une étiquette avec leur nom et leur numéro. Enfin, vient le linge : « Il est tout à nous, fait observer la sœur en sou« riant ; le peu qu'ils apportent en entrant est tou« jours hors d'usage... »

« Je voudrais vous peindre le lavoir : quel tableau de genre ! six vieilles laveuses penchées sur leur linge fumant, et un garçon de lavoir, un colosse à qui l'âge n'a pas enlevé la vigueur, distribuant la besogne. Il était superbe, le bonhomme, avec ses gros sabots, son tablier, ses bras nus et sa casquette sur l'oreille...

« Je suis sorti émerveillé des résultats obtenus par la courageuse initiative de ces quelques femmes, qui non seulement, comme je le disais plus haut, donnent le pain et l'asile aux malheureux ; mais, en les occupant, en les utilisant, sauvegardent leur amour-propre et leur laissent croire que, par un semblant de travail, ils rachètent leur aumône.

« Vous n'êtes pas sans avoir beaucoup de mal, « avec certains de vos pensionnaires ! » disais-je à la sœur en sortant.

— « Ah ! monsieur, me répondit-elle, plus ils sont « vieux et infirmes, plus nous les aimons ! »

Ce petit article est plein de justesse, et je pourrais l'augmenter de mes propres observations ; mais je t'en fais grâce. Un mot seulement sur le défilé des vieillards.

C'est une revue peu militaire, mais très édifiante. *Les as*-tu vus entrer à la chapelle pour la messe ou la

bénédiction? Mes prières se ressentent grandement de leur apparition : Voici les fervents au pas rapide, les aveugles à la démarche raide, conduits par de charitables conducteurs qui les ont adoptés. Voici de pauvres vieilles qui tremblent si fort que l'on dirait qu'elles veulent danser. A présent, des vieillards au port majestueux, à la tête haut portée : ils ont le sentiment de leurs avantages physiques. Il y a la série des humbles. Mais surtout on distingue l'homme de la communauté, je veux dire le servant ou le répondant de messe, et celui qui fait les commissions au dehors; ceux-là ont un air important qui ne ne peut échapper à un œil quelque peu scrutateur.

Un de ces bonshommes, habitant l'asile de Saint-Servan, vient habituellement deux fois par mois me rendre visite. Il est aveugle; son conducteur, dans l'espoir d'une légère gratification, l'amène par pluie et tempête. Je les gronde de venir par ces mauvais temps; mais, hélas! mes sermons n'ont jamais corrigé personne.

Ce pauvre aveugle me racontait, l'autre jour, la fête que les orphelines de la Providence leur ont donnée. Elles avaient choisi le jour de Noël pour les régaler de gâteaux et de sucreries.

Ces jeunes filles, ou pour mieux dire ces enfants de sept à vingt ans, travaillent à l'heure de leur récréation afin de gagner de quoi acheter un régal pour les vieillards de l'asile, et, ce jour de fête venu, elles quittent l'*orphelinat* de Nazareth accompagnées de la

bonne Mère et des maîtresses, et portant dans de grands paniers les surprises destinées aux pauvres vieux. Quelquefois une bouteille de *réconfortant* se trouve au fond du panier. Ce sont elles-mêmes qui doivent servir le festin...

« La bonne Mère supérieure de l'asile, me racontait l'aveugle, a sonné la cloche et a fait venir le régiment complet : bonshommes et bonnes femmes, nous avons formé le rond, et les petites filles venaient à chacun de nous, nous mettant notre part de gâteaux dans la main; elles nous ont versé un petit coup à boire, elles ont chanté et ne nous ont quittés qu'après nous avoir donné toutes leurs petites bénédictions. C'est qu'elles sont jolies, voyez-vous, madame, habillées de bleu et de blanc; et puis, elles ont travaillé à leurs récréations pour gagner nos gâteaux : c'est aimable à ces enfants-là. Je serais bien resté jusqu'à la nuit pour les voir.

— « Oh! lui dis-je, mon pauvre homme, vous avez « été privé de ce plaisir-là. » J'aurais voulu avoir avalé ma langue et ma compassion avec, lorsque je vis la figure de mon aveugle et que je l'entendis me répondre d'un ton mécontent : « Est-ce que je ne vois pas tout de même? Ça se devine, donc. Je leur ai chanté mes vieilles chansons et je les ai fait rire. Ce sont de petites filles tout à fait aimables et plaisantes. » Le bonhomme se tut; mais je m'aperçus qu'il avait abrégé son récit : il est un peu susceptible.

J'ai donc interrogé à mon tour les orphelines et les

maîtresses de Nazareth et j'ai appris que non seulement on avait régalé les vieillards, mais que des couplets avaient été composés à leur intention. Tu juges que pareil honneur était bien capable de leur tourner complètement la tête. Je n'ai pas eu de repos que je ne me fusse procuré les couplets. Ce sont des bouts-rimés, passe-les si tu veux. Moi, j'aime toutes ces joies et ces naïvetés et je ne puis croire que tu ne sois du même goût.

NOEL ! NOEL !

Air : *O filii et filiæ.*

Oh! bonnes gens, réjouissez-vous,
Ce jour est le plus grand de tous,
Et sur la terre et dans le ciel.
Noël ! Noël !

Les pieux bergers autrefois,
Ainsi que leurs cousins les rois
A Jésus firent des présents,
Très différents :

Le pain, le lait, le petit veau,
L'encens, la myrrhe et l'or nouveau,
Étaient également reçus,
Du doux Jésus.

Acceptez donc notre festin,
C'est l'obole de l'orphelin ;
Vous nous le rendrez, bons amis,
En paradis.

Il nous a dit, ce bon Sauveur :
Si vous me donnez de grand cœur,
Portez aux vieux ces gâteaux-là.
Alleluia !

Sus donc, mettez-vous bien en train;
Biscuits et petits coups de vin
Par le gosier passent toujours
Comme velours.

Avec nous, vous allez danser
Ou plutôt vous allez chanter
De beaux noëls et *Gloria*.
Alleluia !

Il y en a bien d'autres, une cinquantaine au moins: j'abrège; mais, avec le bonhomme, je trouve que ces petites filles sont charmantes et leurs bouts-rimés capables d'égayer toute la population des asiles.

O sainte charité, que tes inventions sont aimables et gracieuses!

Combien la supérieure de Nazareth a raison d'apprendre aux pauvres mêmes, à ses orphelines, le secret de secourir les malheureux! les bonnes habitudes données à la jeunesse se conservent toute la vie.

Ceux qui cherchent à corrompre notre nation s'attaquent à l'enfance : luttons donc. La nécessité de l'éducation chrétienne s'impose de nos jours plus qu'à aucune autre époque : soignons les pepins pour avoir de beaux fruits. Tu connais cette parabole de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne ; c'est par là que je termine :

Notre-Seigneur se présenta un jour devant cette sainte, tenant dans ses divines mains deux pommes qui semblaient gâtées. « Croyez-vous, lui dit-il, que ces pommes puissent redevenir saines? — Non, Seigneur, répondit Catherine. »

Alors Jésus ôta les pépins de ces fruits et Il reprit :

« Semez ces pépins, soignez les jeunes arbres et de nouveaux fruits naîtront. »

TRENTE ET UNIÈME LETTRE

Lettre adressée à Marseille

MARIE-CLÉMENCE A PIERRE DE TRESSAINT.

1881.

Pardon, mon bon Pierre, de tout l'ennui que je t'ai causé. Le volumineux paquet est arrivé à bon port ; rien ne manque de toute mon active correspondance, elle est au complet; ma dernière lettre de Marseille m'est revenue également.

Mon volume sur Jeanne Jugan, écrit au vol de ma plume et *bâclé* tant bien que mal, se trouve tout fait, c'est bien agréable. Je n'aurais jamais cru en avoir mis si long. A présent, il faut le coordonner, le *chapitrer*, si ce mot est français, le numéroter, en un mot, le reviser et surtout enlever les virgules, qui ont le malheur de te déplaire.

Tes conseils me sont toujours précieux, malgré *leur* pointe de malice, et je soumettrai ma correspon-

dance, surtout ce qui concerne Jeanne, au bon Père Le Pailleur. Je lui ai écrit à cet effet dès l'arrivée de mes lettres. Il m'a répondu de lui expédier le tout à la Tour-Saint-Joseph. J'aurais aimé à me rendre près de lui afin de recevoir quelques explications et de recueillir de nouveaux détails sur notre chère sœur Marie de la Croix; mais ce bon Père n'a plus de loisirs, il est surchargé d'occupations (1). Le croirais-tu? On est à fonder la cent quatre-vingt-seizième maison de l'institut, à Turin (2). Ah! il peut bien dire comme

(1) Vingt-trois Petites Sœurs des Pauvres ont été appelées à Tunis par Mgr Lavigerie.

(2) Le temps a marché, et aujourd'hui les maisons sont au nombre de 268. (Note de l'éditeur, 1895.)

C'est le 24 janvier de cette année (1882) que Sa Grandeur a pu inaugurer l'asile des vieillards européens dirigé par les Petites Sœurs des Pauvres et c'est leur deux centième fondation. Le prélat a loué deux fondouks à un musulman pour y établir les sœurs... Monseigneur a raconté que non seulement ce brave homme avait été enchanté de lui louer sa maison pour une telle œuvre, mais qu'encore il avait voulu en être le premier bienfaiteur. Le jour où les Petites Sœurs sont arrivées, elles manquaient, en particulier, d'un autel sur lequel le prêtre envoyé par Monseigneur pût célébrer la sainte messe, et elles se désolaient de n'en point avoir. Notre bon musulman, témoin de leur peine, a voulu les tirer d'embarras immédiatement. Il est allé chercher deux tables; on les a recouvertes, on y a placé une pierre d'autel, comme



saint Paul : « La charité de Jésus-Christ me presse; le soin que j'ai de toutes ces maisons attire sur moi

on fait en mission, on a fermé les portes, et le saint sacrifice a pu être célébré pour la première fois sur les tables données par un musulman. Il ne s'en est pas tenu là, ni ses voisins non plus ; car tous ici, chrétiens et infidèles, admirent ces saintes filles qui vont chercher, dans les réduits les plus pauvres, des vieillards estropiés, malades, couverts de haillons et de vermine, et les portent dans leur maison pour devenir leurs infirmières.

Mgr de Lavigerie a présidé la cérémonie de la bénédiction de l'asile, assisté de son triple clergé, français, italien et maltais. Il a béni d'abord la maison, puis la chapelle, qui peut contenir cent personnes, et a entremêlé le tout d'allocutions en français et en italien, qu'il faisait traduire en maltais; car, dans ce pays-ci, il faut parler toutes ces langues pour être compris d'un seul auditoire.

Monseigneur avait tenu à aller chercher lui-même les vieillards italiens ou maltais dans leurs tristes demeures, pour les conduire à l'asile : « C'est, disait-il, un hommage que je tiens à rendre au travail, à la pauvreté, à la vieillesse, pour honorer mon propre ministère en la personne du pauvre. »

Les adversaires politiques de Mgr de Lavigerie ne peuvent refuser leur admiration à la sagesse de son administration, ils la constatent en la déplorant. L'un d'eux, Italien fort en vue, s'inclinait devant lui au premier jour de l'an et lui disait : « Quel bien vous faites, Monseigneur, mais quel mal nous fera ce bien ! mieux vaudrait pour nous dix occupations de Tunis par l'armée que ce que vous faites ici. »

L'Italie se peuple de nos sœurs françaises, et voilà peu de

une foule d'affaires qui m'assiègent jour et nuit. Qui est faible sans que je m'affaiblisse? Qui est scandalisé sans que je brûle? » Il me promet néanmoins de faire lire mes écrits. Que va-t-on penser? Que va-t-on décider? Je me soumets d'avance avec humilité à toutes les rectifications jugées nécessaires et remets ma cause entre les mains de la bonne Providence, ne pouvant aller à la Tour la plaider moi-même.

27 septembre, 9 heures du soir.

Je viens d'avoir un long entretien avec le bon Père Le Pailleur. Se trouvant de passage à Saint-Servan, il m'a fait demander d'aller lui parler au sujet de mon manuscrit. Je t'avoue que je n'étais pas fière en me rendant à la ferme du Poncel. Dans la crainte des visites importunes, ce bon Père avait fait verrouiller les portes. (Il en est réduit là lorsqu'il veut

temps qu'une fondation s'est faite à Turin. Les privations ont été grandes : pendant quinze nuits, les Petites Sœurs ont dormi sur un peu de paille éparpillée sur les planchers ; pas un bois de lit, pas d'ustensile d'aucune sorte. Les beaux jours des pénibles débuts semblaient revenir et ont fait éclore les mêmes courages et les mêmes vertus. La deux cent unième fondation a lieu à Milan dans ce moment-ci. (*Note de l'éditeur.*)

travailler.) J'ai décliné mes noms et qualité à travers la serrure; les gonds ont tourné et quelques secondes après, dans le petit salon de la ferme, j'ai rencontré la vénérable mère Augustine de la Compassion et la maîtresse des novices de la Tour-Saint-Joseph. Toutes deux m'ont fait le plus aimable et le plus gracieux accueil. Leurs regards pleins de bienveillance me réconfortaient. Elles ont averti le bon Père, qui est descendu immédiatement. Toujours bon et affable, il a bien voulu me dire qu'il avait fait examiner mon manuscrit, qu'il n'y avait que peu de choses à reprendre. Puis il m'a remis des notes pour rectifier mes légères erreurs. Ces notes me seront très utiles, elles me fournissent de sûrs renseignements et ajoutent une lumière plus vive aux faits relatés dans notre correspondance.

Le bon Père doit avoir maintenant soixante-neuf ans. Sa santé paraît bonne et semble braver les fatigues journalières. Espérons que le Seigneur lui accordera les longues années que les Petites Sœurs réclament de l'intercession de saint Alexis, nommé dans le calendrier et honoré dans l'Église le jour de sa naissance :

Seigneur, écoute la prière
Que pour un père font des enfants.
Saint Alexis, c'est votre affaire,
Qu'il vive au delà de cent ans (*bis*)!

Ses cheveux ont blanchi, mais ses traits sont restés

les mêmes ; sa taille ne s'affaisse nullement. On devine pourtant, à certaines rides du front, le travail excessif de tête qui est son lot quotidien et auquel beaucoup d'autres succomberaient, tant la tâche est écrasante.

C'est une joie pour moi quand je puis causer quelques moments avec ce vénérable Père Le Pailleur, le guide de mon enfance et de mon adolescence ; et, en ce jour dont je te parle, j'avais un double plaisir, puisque je le voyais, dans sa grande et aimable indulgence, apprécier mon travail.

Il me promit la photographie de notre chère Jeanne Jugan, me fit lire devant lui les notes rédigées par ses soins, et répondit avec complaisance aux questions que je lui posais à mon tour. J'avais apporté papier et crayon, et je profitais de mon audience pour m'instruire sur plusieurs points où ma mémoire faiblissait. Je prenais mes notes prestement, car son temps était limité.

Aurais-je dû vaincre ma timidité et oser lui demander une approbation écrite, quand il n'y en a pas en tête des ouvrages de MM. Aubineau et Ribeyre?... J'ai obtenu mieux que cela. De ma voix la plus douce, je lui dis : « Mon révérend Père, auriez-vous la bonté de bénir mes cahiers ici présents? (Tes lettres, tu n'en peux douter, se trouvaient jointes au manuscrit.) — Très volontiers, » me répondit-il, et faisant avec son doigt un long signe de croix sur les papiers : « Au *nom du Père, du Fils* et du Saint-Esprit, je les bénis. »

Tu ne me gronderas pas, puisque tes chères lettres ont été bénites. C'est un *comble de bonheur*.

Tu supposes, et tu ne trompes pas, que ta Marie-Clémence s'était promptement glissée à genoux et qu'elle a ajouté : « Mon Père, bénissez aussi l'indigne auteur de ces pages, » et la charitable main s'est levée de nouveau... Assez de faveurs, me diras-tu, tu es trop heureuse, Marie-Clémence? Eh bien, demande à mon bon ange s'il n'y a pas un supplément. Continue ma lettre, tu vas voir...

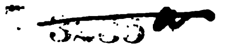
Après le départ du bon Père, je m'assis près de la Supérieure générale, causant avec elle de ses premières années et de l'enfance de l'institut. Elle m'instruisait de différentes particularités que j'ignorais et s'informait avec intérêt de ma famille, de ma sœur Mary-Joseph, de la communauté de Sainte-Marie-des-Bois, qui s'est montrée charitable et hospitalière envers les Petites Sœurs des Pauvres établies dans l'Indiana. Elle avait lu tout mon manuscrit et voulait bien me complimenter, non seulement sur tout ce qui a trait à leur cher institut, mais encore sur mes efforts pour porter la lumière dans les classes ouvrières et pour leur ouvrir les yeux sur les menées de la franc-maçonnerie : « Si vous pouviez préserver une seule âme, ce serait un immense bonheur, » me disait-elle ; et ces paroles me récompensaient déjà de mes peines.

Cette bonne Mère Générale semble mieux portante qu'autrefois. Elle a perdu cette enflure qui la gênait

tant et qui annonçait une maladie de cœur. Le teint, les yeux sont animés, et c'est toujours chez elle cette même expression de bienveillance et de gaieté qu'elle montrait dès ses vingt ans. Elle a à présent soixante-deux ans ; puisse-t-elle en passer vingt autres encore au service du Seigneur !

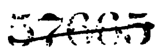
Au moment de la quitter, je me suis mise à genoux et lui ai demandé sa bénédiction : « Ah ! vraiment, dit-elle, ce n'est pas à des femmes comme moi à donner leur bénédiction : vous embrasser, à la bonne heure ! » Et cette bonne Mère m'attendait. Mais je ne changeais pas de position, et comme, nous autres femmes, nous avons, dit-on, le privilège de voir sans regarder, je m'apercevais que la maîtresse des novices engageait la révérende Mère à m'accorder la faveur demandée. Elle a donc cédé ; et après m'avoir bénie en Mère, elle m'a embrassée en sœur : c'est ce supplément dont je te parlais plus haut. Elle a ajouté que, désormais, j'avais des droits à leurs prières, et la maîtresse des novices a bien voulu me dire que plusieurs passages de mon manuscrit l'avaient profondément touchée.

Je ne puis mieux clore mes longs récits qu'en te racontant naïvement mes joies, en te faisant connaître les approbations dont mon travail a été l'objet, car je ne puis appeler d'un nom meilleur ces saintes bénédictions si humblement demandées, si gracieusement accordées.



A présent, va, petit cahier, fais ton chemin ! Le doigt d'un saint s'est posé sur tes feuillets, et ce pieux contact te donnera, je n'en doute pas, le bonheur de contribuer à la sanctification des âmes, seul but que tu poursuives. Va, et fais connaître encore davantage, encore mieux, la Petite Famille et les grands cœurs qui la composent. Va, et si tu as du succès, tu le devras à cette bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit apposée ici-bas sur tes pages et contresignée, je l'espère, sur les registres du Très-Haut.

FIN



TABLE

FIN DE LA TABLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY.

